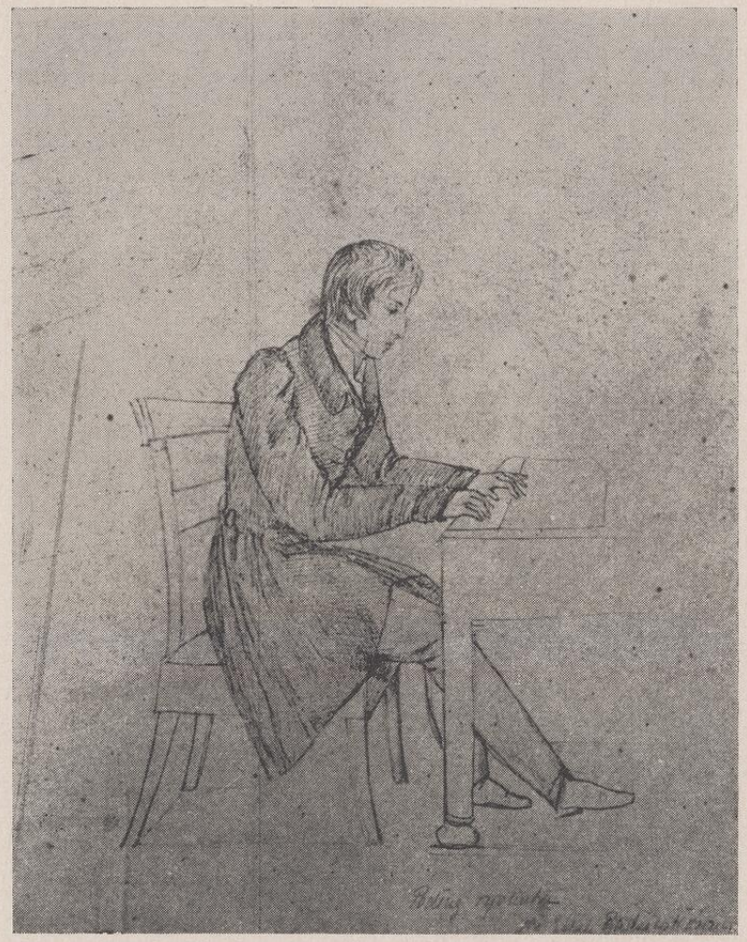
CORRESPONDANCE
DE
FRÉDÉRIC CHOPIN



Chopin, d'après un croquis de la Princesse Élise Radziwill
(voir lettre N° 51, p. 143).

Pl. I.

CORRESPONDANCE
DE
FRÉDÉRIC CHOPIN

L'AUBE
1816-1831

Recueillie, révisée, annotée et traduite par
BRONISLAS ÉDOUARD SYDOW
en collaboration avec
SUZANNE et DENISE CHAINAYE

RICHARD-MASSE — ÉDITEURS
7, Place Saint-Sulpice, Paris 6e

Zbiory Stowarzyszenia I.F.C.
791

791
Narodowy Instytut Fryderyka Chopina

B 150
Narodowy Instytut Fryderyka Chopina BIBLIOTEKA

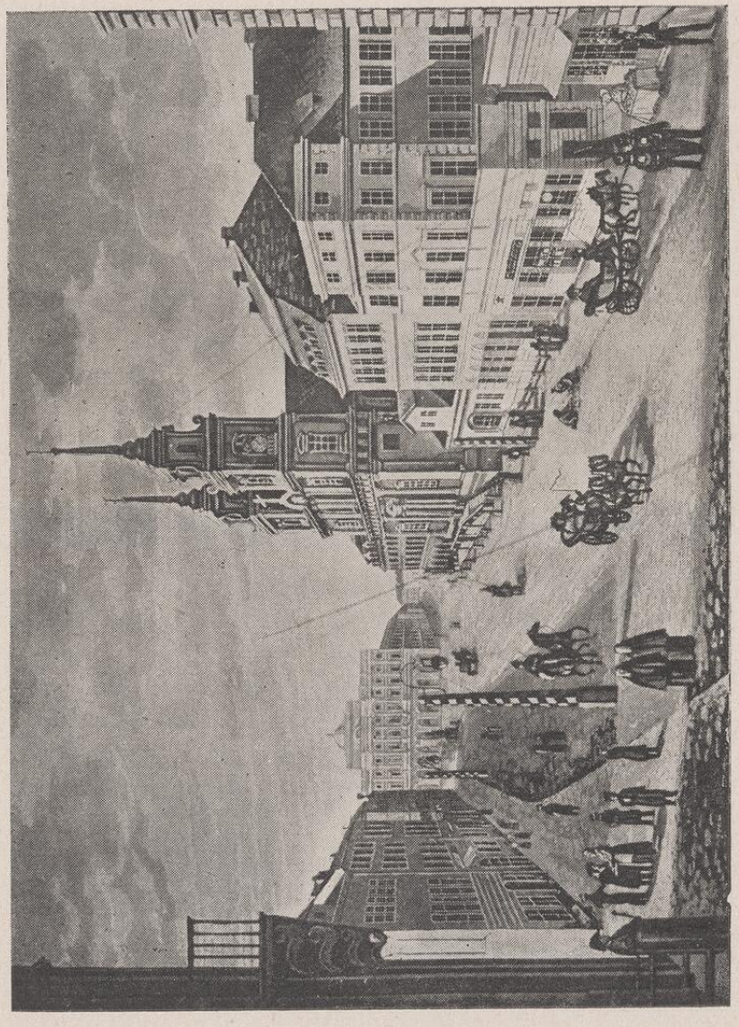
sygn. 781.
akc. ...../53

Tous droits d'édition et d'adaptation de l'édition française
réservés pour Richard-Masse, Éditeurs à Paris.

Droits de traduction
réservés pour Bronislas Édouard Sydow « Zaiks », Varsovie.

A ma femme IRÉNA

B. E. SYDOW



Varsovie. — Vue du Faubourg de Cracovie vers la rue du Nouveau-Monde.

HISTOIRE DE LA CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC CHOPIN

Comme dans son œuvre géniale, l'exceptionnelle personnalité de Chopin éclate dans sa correspondance.

Écrites au courant de la plume, sans souci de la postérité, ses lettres, spontanées et vibrantes, n'offrent jamais rien de conventionnel. Elles sont le reflet de son âme ; une âme droite et ferme. Elles le montrent débordant d'affection et de sollicitude pour sa famille, vénérant son pays, d'une intransigeante conscience artistique, foncièrement bon et dévoué en amitié comme en amour, spirituel, passionné et tendre, sans détours ni calculs d'aucune sorte.

Les incendies, les bombardements, les révolutions et les guerres, ont, hélas, anéanti un grand nombre des originaux à la graphie si intéressante de ces lettres. Fort heureusement, beaucoup des documents qui devaient disparaître de la sorte avaient fait l'objet de reproductions par l'impression ou par la photographie. L'héritage moral du grand musicien est donc, sinon absolument intact, du moins suffisamment considérable pour fournir sur l'homme, l'œuvre, le milieu et l'époque, une

foule d'inappréciables renseignements. Pour peu qu'on y ajoute des commentaires et des notes, les lettres de Chopin forment une véritable biographie vivante et vécue, écrite par le héros lui-même.

Il faut donc, au nom de l'histoire, remercier ceux qui ont mis en circulation les lettres de Chopin qu'ils détenaient, soit en les publiant soit en les donnant ou en les vendant à des bibliothèques ou à des musées publics. Puissent les collectionneurs qui en possèdent encore d'inconnues suivre ce louable exemple et apporter ainsi leur collaboration à une œuvre de vérité.

C'est pour tenter de réaliser cette œuvre que j'ai voulu réunir dans le présent ouvrage le plus grand nombre possible de lettres de Chopin. J'y ai joint des messages qui lui furent adressés et aussi des lettres échangées à son propos par des contemporains.

Chopin gardait précieusement les lettres qui lui venaient d'êtres chers et ses correspondants considéraient les siennes comme des reliques. On doit à ce double sentiment, la conservation de pièces importantes et curieuses.

Les lettres du grand compositeur à sa famille furent partagées entre ses deux sœurs, Louise Jendrzejewicz et Isabelle Barcinska. Tout porte à croire que les lettres écrites entre 1831 et 1845 appartinrent dès lors à Madame Barcinska et les autres à Madame Jendrzejewicz. Avant 1863, Maurice Karasowski, compositeur et musicologue qui projetait d'écrire une biographie de Chopin, fut autorisé par la famille à consulter cette correspondance.

Malheureusement, il tira peu de profit de pareils documents dont l'importance lui échappa. Son ouvrage reproduisit un grand nombre de lettres, mais Karasowski n'en avait pas fait la copie avec tout le soin, tout le respect souhaitables. Il n'avait point pris la peine de déchiffrer les mots peu lisibles. De plus, il se permit de modifier le style du Maître, par exemple en remplaçant par des mots banaux et fades les expressions pittoresques, familières ou fortes qu'on y rencontre parfois. La comparaison de citations de Karasowski avec les originaux que l'on possède encore, l'a prouvé.

Hélas, la plupart des lettres et des souvenirs appartenant à cette époque à Isabelle Barcinska, furent détruits le 19 septembre 1863 par la soldatesque russe qui, ce jour-là, saccagea le Palais Zamoyski où vivait cette sœur du Maître. Il est donc très heureux que le texte de ces lettres ait été inséré dans les ouvrages de Maurice Karasowski. La partie de la correspondance qui appartint à Madame Jendrzejewicz a fait l'objet de reproductions scrupuleuses. Il faut s'en réjouir. En effet, ceux de ces documents qui, en 1944, étaient encore en la possession de la famille Ciechomski, héritière de Madame Jendrzejewicz, n'existent plus. Ils ont été anéantis dans l'incendie allumé au cours de l'hiver 1944-1945 par les soldats d'Hitler, après l'échec du Soulèvement de Varsovie et l'évacuation complète de la ville. N'ont échappé à cette désolante destruction que les lettres et les souvenirs cédés avant la guerre à l'Institut Frédéric Chopin.

On conservait aux *Archives des Actes anciens*, dans le vieux quartier de Varsovie, treize lettres d'enfance de Chopin à l'un de ses amis, Jean Bialoblocki. Ces missives débordantes d'esprit et de gentillesse étaient demeurées inconnues jusqu'en 1926. Je les ai examinées encore en 1943. En 1944, elles furent brûlées avec toute cette partie de la ville. Publiées, comme nous le verrons bientôt, en 1926, elles ont été depuis reproduites plusieurs fois.

Nous ne sommes point parvenus à retrouver la trace — perdue depuis 1939 — des célèbres lettres à Titus Woyciechowski.

On possède, par bonheur, le texte intégral de ces messages où le Chopin de vingt ans expose son évangile musical ; parle de Constance Gladkowska, son premier amour ; raconte ses voyages ; narre son arrivée à Paris et laisse s'épancher librement sa jeune âme romantique.

Ces lettres si belles présentent un intérêt puissant : Chopin s'y entretient de musique avec un correspondant très musicien lui-même, d'amitié avec un ami très cher qui lui fut fidèle jusqu'à la mort.

La Bibliothèque nationale de Varsovie possède la reproduction

photographique de l'album où, selon la coutume de l'époque, Chopin recueillait les autographes de ses amis et ceux de célébrités. Si cette reproduction n'existait pas, le souvenir de l'aspect matériel d'une des plus belles pages qui ait jailli de la plume de Frédéric Chopin serait perdu pour toujours. Il ne s'agit pas d'une œuvre musicale. C'est, on le sait, dans son album que le jeune Polonais traça d'une main fiévreuse des lignes désespérées, révoltées, tragiques, toutes vibrantes de patriotisme et d'amour pour les siens lorsqu'il apprit à Stuttgart la prise et les massacres de Varsovie. Ces phrases, si simplement, si amplement, si complètement pathétiques ; si bouleversantes, sont connues sous le nom de *Journal de Stuttgart*. Leur autographe a péri avec l'album dans l'incendie de la Bibliothèque Krasinski, allumé par les Allemands pendant la dernière guerre. Leur texte est dans de nombreux ouvrages ; il est aussi dans le cœur de tous ceux qui en ont pris connaissance.

Ont péri de la même manière de charmantes et très importantes lettres du compositeur à un autre de ses amis d'enfance et de toujours : Jean MATUSZYNSKI. Certaines de ces missives dont la valeur biographique et humaine égale celle des lettres à Titus Woyciechowski, ont été calcinées avec les collections du prince Czetwertynski à qui elles appartenaient. On en possède le texte. Un sort aussi tragique était réservé aux lettres de Chopin contenues dans les collections Lilpop et Kronenberg, et à celles que possédaient les grands marchands d'autographes de Varsovie : Babecki (collection Soubis-Bisier) et Studnicki, entre autres.

La collection du musicologue Léopold Binental a péri de la même manière avec tous les souvenirs du Maître qu'elle possédait. Toutefois, Binental avait introduit des fac-similés dans ses ouvrages sur Chopin. Grâce à cette circonstance, le texte et l'aspect d'une admirable lettre de George Sand à Chopin sont sauvés.

Les lettres à Julien FONTANA sont dispersées dans le monde entier. Il y en a en France, en Pologne, en Angleterre, en Hollande, aux États-Unis.... Elles ont été vendues par les héritiers de ce fidèle ami du grand Polonais.

Biblioteka Stowarzyszenia F. C.

Chopin garda toute sa vie les lettres de Marie Wodzinska. Après la rupture de leurs fiançailles, l'amoureux désespéré et déçu écrivit « Moja bieda » (Mon malheur) sur le papier dans lequel il avait précieusement enveloppé la correspondance de la jeune fille et celle de la mère et d'un frère de celle-ci. Le paquet, noué d'une faveur, contenait, de plus, une rose séchée.

Les lettres de George Sand furent de la part de Chopin, l'objet de soins tout aussi touchants. Le fait a été constaté par Alexandre Dumas fils à la suite de circonstances inattendues. Lorsque Louise Jendrzejewicz regagna la Pologne après la mort de son frère, elle avait avec elle tous les papiers de celui-ci. Au moment de franchir la frontière qui séparait alors la Prusse de la Russie (la Pologne ne vivait plus alors que dans les cœurs), Louise Jendrzejewicz craignit que la censure russe prit connaissance des lettres de George Sand. Aussi confia-t-elle les précieux feuillets à un ami de son mari, propriétaire d'une maison de commerce à Myslowice (Silésie).

En 1851, Dumas fils, en voyage dans la région, s'arrêta chez ce commerçant avec lequel il était lié et celui-ci lui montra les lettres de George Sand. Dumas les lut avidement et les copia en tout ou en partie. Il raconta le fait séance tenante à son père dans une lettre où l'on trouve notamment :

« Sa sœur (la sœur de Chopin) a trouvé dans ses papiers quand il est mort ces lettres *conservées*, *étiquetées*, *enveloppées avec le respect de l'amour le plus pieux* ». Et plus loin : « Rien n'est plus triste et plus touchant, je t'assure, que toutes ces lettres dont l'encre a jauni et qui ont toutes été touchées et reçues avec joie par un être mort à l'heure qu'il est. Cette mort au bout de *tous les détails les plus intimes, les plus gais, les plus vivants de la vie* est une impression impossible à rendre ». Dumas se fit prêter les lettres et.... les donna à George Sand ainsi que les copies qu'il en avait faites. Si l'on en croit Wladimir Karénine, la romancière aurait brûlé lettres et copies. (Voir : Wladimir Karénine — *George Sand. sa vie et ses œuvres*. Tome III — p. 632).

Toutefois, Édouard Ganche après avoir dans la première

biographie qu'il a faite de Chopin raconté cet épisode de la même manière et être arrivé aux mêmes conclusions que Wladimir Karénine, écrivit dans un ouvrage ultérieur : « Certains indices nous permettent de supposer qu'une copie de cette correspondance existe. » (Voir Édouard Ganche : *Dans le Souvenir de Frédéric Chopin*, p. 131, note I). En tous cas, une lettre au moins de cette correspondance a échappé à la destruction. C'est la lettre de rupture. Elle est entrée depuis peu à la Bibliothèque nationale de Paris. On en trouvera le texte au cours du présent ouvrage. Une autre aussi n'est pas perdue. Louise Jendrzejewicz l'avait, la chose est certaine, emportée en Pologne puisqu'en dernier lieu cette lettre appartenait à Léopold Binental. C'est celle à laquelle nous avons fait allusion plus haut. Son intérêt biographique est très grand. Elle prouve en effet qu'en dépit de ce qu'on a avancé, les illustres amants étaient en bon accord en 1845. Cette lettre de George Sand se termine par « Je t'aime ». Quant aux lettres adressées par Chopin à George SAND, dix-huit seulement sont connues : les dix-sept dont on trouve le texte dans l'ouvrage de Karénine cité plus haut, et celle qui fut acquise en 1949 par la Bibliothèque nationale. Certaines lettres adressées à propos de Chopin par George Sand à de tierces personnes : Albert Grzymala, la comtesse Marliani, Mademoiselle de Rozières, Madame Grille de Beuzelin.... présentent le plus grand intérêt. Elles seront insérées dans cet ouvrage.

Quant aux lettres de Chopin à Solange CLÉSINGER, la fille de George Sand, elles jettent une claire lumière sur le sentiment amical, presque paternel, que le compositeur éprouvait pour la jeune femme qu'il avait connue enfant et dont les conflits familiaux se répercutèrent si cruellement sur la vie du Maître. Ces lettres écrites par Chopin en un français non seulement correct, mais élégant et spirituel sont en majeure partie conservées. Elles appartiennent à Mesdames Rocheblave, membres de la famille du biographe de Solange Sand.

Des lettres de Chopin à son élève Marie de ROZIÈRES furent mises en vente à Paris en 1948. Suivant les conseils de l'Institut

Frédéric Chopin, de Varsovie, l'État polonais en a acquis dix, les plus intéressantes. Elles font partie à présent des collections de l'État polonais si éprouvées pendant la seconde guerre mondiale bien que — et fort heureusement — on ait pu sauver les trésors chopéniens du Musée national de Varsovie, ceux de la Société musicale de Varsovie (Section Frédéric Chopin) ainsi que ceux de l'Institut Frédéric Chopin et, à Cracovie, ceux de la Bibliothèque Jagellone, de l'Académie polonaise des Sciences et enfin ceux du Musée des Princes Czartoryski. C'est dans ce dernier que se trouvent des lettres de Chopin de la plus grande importance pour la connaissance de son caractère et de son âme. Nous voulons parler de celles adressées par le grand musicien à son vieil ami Albert GRZYMALA, l'unique confident de ses souffrances et — à la fin de ses jours — de son inquiétude, de son angoisse. Ces lettres proviennent d'un legs de la princesse Marcelline Czartoryska, élève et amie sincère de Chopin. Cette femme d'une bonté exquise était, avec Louise Jendrzejewicz, au chevet du Maître lorsque celui-ci mourut.

Une lettre inconnue de Chopin à son ami Albert Grzymala a été retrouvée dernièrement dans une collection à Moscou. Elle fut envoyée de Marseille en 1839. Grâce à l'intervention de Suzanne et de Denise Chainaye, mes collaboratrices pour le présent ouvrage, j'ai obtenu pour celui-ci deux lettres inédites d'Albert Grzymala au banquier Auguste Léo, que son profond amour pour la musique rapprochait de Chopin. La première de ces lettres fut écrite entre le jour de la mort et celui de l'enterrement du Maître ; la seconde, très peu de temps après les funérailles. J'ai obtenu de la même manière le texte des lettres de Chopin lui-même à Auguste Léo. Il a été mis très aimablement à ma disposition par le petit-fils de ce dernier, Monsieur François Léo qui possède également un beau portrait de Chopin par Henri Lehmann (1814-1882) et un autre de Meyerbeer, par le même artiste, datant tous deux de 1847.

Dans le courant de juin 1945, on put entendre au cours d'une émission de Radio-Poznan, des fragments de quelques lettres

adressées, disait-on, par Chopin à la comtesse Delphine Potocka, née comtesse Komar, sa compatriote, la musicienne accomplie dont il admirait tant la voix splendide, cette voix qui devait lui chanter les derniers accents mélodieux qu'il entendit sur cette terre.

Ces passages de lettres traitant de questions musicales et d'évènements de l'époque avaient été remis à la Radio par une descendante de la famille Komar, Madame Pauline Czernicka, disparue aujourd'hui. Madame Czernicka publia ensuite des extraits de ces fragments de lettres dans la presse. J'eus l'occasion de la voir. Elle m'a déclaré que les autographes de ces lettres sont incomplets et qu'ils se composent de cinquante-sept feuillets sans date et de neuf datés. Ce serait ce qui demeure d'une correspondance adressée entre 1832 et 1836, puis en 1842, et enfin pendant la période de 1848-1849, par Chopin à Delphine Potocka. Des scrupules de famille auraient, m'a-t-on affirmé, fait retarder jusqu'alors leur publication. D'après les informations que je possède, ces autographes ne seraient plus en Pologne depuis 1945. On ne pourra évidemment savoir si ces fragments sont authentiquement des passages de lettres de Chopin que si les autographes en question sont soumis à un examen scientifique.

On ignore si Chopin avait conservé des lettres de la comtesse Potocka. Peut-être, par sentiment de délicatesse, les a-t-il détruites pour écarter un risque de compromettre celle qui fut probablement — et durant une période assez longue — son Élue. Quant à moi, j'ai la conviction qu'un lien amoureux très passionné a existé pendant plusieurs années entre le grand compositeur et la merveilleusement belle Delphine Potocka. D'autres, parmi lesquels mes collaboratrices Suzanne et Denise Chainaye, sont d'une opinion différente. On ne possède qu'un seul message de Madame Potocka à Chopin. Elle le lui envoya d'Aix-la-Chapelle au commencement de l'été 1849. Cette simple lettre très touchante prouve la sincère amitié qui, jusqu'à la mort du célèbre musicien, exista entre eux. On a beaucoup parlé d'autre part

d'une correspondance de Chopin à la comtesse Potocka, correspondance détenue par la famille Raczynski, héritière des Potocki. Composée d'un nombre important de lettres, elle se trouvait, dit-on, à Rogalin chez les membres de cette famille. En dernier lieu, elle aurait été entre les mains de la comtesse Rose Raczinska, née Potocka, mariée d'abord à Ladislas Krasinski, le fils du poète Sigismond Krasinski. La liaison de ce très grand écrivain et de la comtesse Potocka est de notoriété publique. Ce serait à Chopin que Sigismond Krasinski aurait succédé dans la vie de Madame Potocka. Ces lettres, celles possédées par Madame Raczynska n'ont jamais été montrées à personne. La famille se refusait à donner la moindre information à leur sujet, en raison, dit-on, des passages très amoureux qu'elles contenaient à côté de considérations d'ordre musical et de nouvelles relatives à la société parisienne. La comtesse Raczynska avait emporté ces lettres avec elle à Paris. Elles y restèrent après la mort de leur dépositaire, puis en 1939, peu avant le commencement de la guerre, quelqu'un les ramena, dit-on, en Pologne où, dit-on toujours, elles furent brûlées en septembre 1939 pendant le siège de Varsovie, dans l'incendie qui consuma ce Palais Krasinski où Chopin avait vécu depuis 1827 jusqu'en novembre 1830 et d'où il quitta sa Patrie pour toujours.

Une autre version existe quant au sort de ces lettres : elles seraient toujours dans la famille Raczynski et appartiendraient à présent au comte Édouard Raczynski, fixé à l'étranger.

Les lettres de Chopin à son ami le violoncelliste Auguste FRANCHOMME se trouvent les unes entre les mains de Madame Lemire-André, descendante de leur destinataire ; les autres à la Bibliothèque du Conservatoire de Paris. Affectueuses, simples, sincères, elles révèlent notamment combien Chopin aimait les enfants par ce qu'on y trouve à propos du petit René Franchomme, dit Fanfan.

Madame Aurore Lauth-Dudevant, en littérature Aurore Sand, la petite fille de George Sand, possède à propos de Chopin des lettres comme des souvenirs du plus émouvant intérêt. Elle

voulut bien en prêter pour l'exposition organisée en 1949 par la Bibliothèque nationale de Paris à l'occasion du centième anniversaire de la mort du grand Polonais. A cette exposition, on put aussi voir des documents appartenant aux collections de Mesdames Rocheblave, de M. François Léo, de M. Roger de Garate....

Outre les lettres de Chopin à Franchomme, la Bibliothèque du Conservatoire de Paris en possède plusieurs adressées par le compositeur à son principal éditeur en France, Maurice SCHLÉSINGER.

La Bibliothèque nationale s'est, depuis 1949, enrichie de la curieuse et très importante lettre de Nicolas Chopin à ses parents dont le texte est reproduit dans cet ouvrage. Elle possédait depuis plusieurs années une lettre de Chopin à Mlle de Rozières. Sont venues s'y ajouter non seulement la dernière lettre du grand compositeur à George Sand mais aussi plusieurs lettres de la romancière où elle parle de lui, et d'autres de contemporains qui lui sont relatives. Certains de ces autographes sont inédits, d'autres n'ont fait l'objet que de reproductions partielles. Les archives de la Société des Concerts du Conservatoire conservent une lettre que Chopin adressa à son comité en 1832. La Bibliothèque de l'Institut possède une carte de visite du Maître. Sur cet élégant carton, brillant comme de la fine porcelaine, où le nom et l'adresse s'inscrivent en caractères microscopiques, Chopin a jeté quelques mots dans des circonstances qu'a rappelées Pallier-Laurent, donateur de ce gracieux rectangle. Le tout forme un piquant « inédit ». Enfin la Bibliothèque polonaise de Paris, possède dans sa très belle collection de souvenirs de Chopin, une lettre de remerciement de celui-ci adressée à la Société littéraire polonaise de Paris, dont il venait d'être élu membre adjoint. Il avait vingt-trois ans.... Cette lettre d'une charmante et noble humilité où Chopin indique sa date de naissance complète, possède une valeur documentaire. Les biographes s'y réfèrent fréquemment.

Que reste-t-il de la correspondance entretenue par Chopin avec ses éditeurs ?

A titre de réparation de dommages de guerre, un grand nombre de lettres adressées par le compositeur à la maison BREITKOPF et HAERTEL, de Leipzig passèrent en 1937 aux mains du gouvernement polonais avec une collection de manuscrits du Maître, un daguerréotype datant de 1846 et une photographie faite par L. A. Bisson au début de l'année 1849. C'est le dernier portrait fait du vivant du grand artiste. Ces documents d'une inappréciable valeur se trouvent actuellement au Canada.

Nous avons parlé des lettres à Maurice Schlésinger, le célèbre éditeur de la rue de Richelieu. On en trouve non seulement en France, mais en Belgique et en Angleterre. Il en est de même des lettres adressées par Chopin à Camille PLEYEL. Il ne reste aucun vestige des lettres à Brandus, à Troupenas et aux autres éditeurs français. Aucune trace non plus, en dépit des recherches, de la correspondance échangée entre Chopin et la Maison Wessel et C^ie^ de Londres. C'est fort regrettable si l'on songe à l'intérêt de ces lettres contenant certainement des détails sur le conflit qui opposa Chopin à ses éditeurs à propos des titres fantaisistes que ceux-ci s'étaient permis de donner à certaines de ses œuvres.

Arthur Hedley, le musicologue bien connu, possède à Londres le plus important, le plus précieux ensemble de manuscrits, de lettres, et de souvenirs de Chopin. Grâce à son amabilité, j'ai le plaisir de pouvoir publier ici des lettres inconnues qui font partie de sa remarquable collection. Celle-ci, hélas, a aussi souffert de la guerre. Les bombardements de Londres par les Allemands ne l'ont épargnée qu'en partie.

Le professeur Ignace Blochmann a publié en fac-similés dans une édition de luxe parue en 1949, deux lettres de Chopin retrouvées en Belgique, au Musée du Château de Mariemont.

J'ai eu l'heureuse fortune de trouver des lettres de Chopin dans la collection de M. Charles Fite, à New-York, dans celle de M. Howard-J. Gould et, à Miami, dans celle de M. et Mme Bass.

La Bibliothèque du Congrès à Washington possède des autographes du Maître. Il en est de même de plusieurs autres collections publiques ou privées américaines.

CORRESPONDANCE DE

Au début de 1949, Alexandre Semkowicz, l'éminent bibliographe de Mickiewicz faisait des recherches dans les archives du Musée National de Varsovie en vue de choisir des documents pour l'exposition consacrée au grand poète, lorsqu'il eut la joie de découvrir vingt lettres autographes de Chopin au grand collectionneur Adolphe CICHOWSKI, fixé à Paris à la suite de la Révolution de 1830-1831.

D'autres lettres inconnues furent retrouvées récemment en Tchécoslovaquie, en Allemagne et en Russie : A Prague, c'est un message au grand patriote tchèque, Venceslas HANKA qui a été découvert ; à la Bibliothèque d'État de Berlin, une lettre au baron de TRÉMONT et une quittance au nom de l'agent d'édition Probst. De Moscou où fut trouvée la lettre à Grzymala dont il vient d'être question, j'ai appris que l'on possédait des lettres de Chopin à la mère d'Antoine Rubinstein. En 1840, ce dernier alors âgé de onze ans, avait joué à Paris devant Chopin et devant Liszt. Ces lettres paraîtront dans la nouvelle édition du recueil de lettres de Chopin traduites en langue russe que prépare l'éminent musicologue soviétique Serge Siemieniowskij. Sans doute existe-t-il encore de par le monde beaucoup de lettres inconnues de Chopin et beaucoup de lettres où ses contemporains parlent de lui.

Puisse la présente publication inciter ceux qui en possèdent à les faire sortir de l'ombre.

Les lettres de Chopin, surtout celles qu'il a écrites en polonais, sa langue maternelle, font ressortir des tendances longtemps ignorées de son caractère. Elles prouvent combien le rire lui était naturel et nécessaire, et combien il aimait divertir ses amis en leur racontant sur un ton jovial une foule d'anecdotes.

Comme dans sa musique, les phrases élégiaques et tendres contrastent avec les passages gais, énergiques ou fougueux qui les suivent, certaines des lettres de Chopin sont en opposition avec l'aspect extérieur de l'homme empreint de tant de réserve, de distinction et de douceur. Dans cette organisation délicate et subtile habitait une âme virile et forte, une véritable âme de *Mazour*.

FRÉDÉRIC CHOPIN

La plus ancienne publication de lettres de Chopin fut faite par Maurice Karasowski, dans les ouvrages auxquels nous avons fait allusion plus haut. Le premier de ceux-ci : *La Jeunesse de Frédéric Chopin*, parut en 1869 et fut réédité en 1878. Il est en langue polonaise. Le second, intitulé *Friedrich Chopin, sein Leben, seine Werke und Briefe*, fut publié en allemand, d'abord à Dresde en 1877, puis, l'année suivante, à Berlin. En 1878 également, il fut édité en langue anglaise à New-York. Il parut en polonais, à Varsovie, en 1882 puis, en anglais, à Londres (1889 et 1906) ; en russe (Moscou, 1900) et, enfin, en japonais (Tokio, 1924). Il est à regretter que cet ouvrage, où la reproduction des lettres contient des erreurs, ait été aussi largement répandu.

L'ouvrage de Mieczyslas Karlowicz qui parut en 1904 fit, à juste titre, sensation à l'époque. Il a le grand mérite d'avoir donné la première publication des lettres qui étaient alors la propriété des héritiers de Louise Jendrzejewicz. Intitulé : *Souvenirs inédits de Frédéric Chopin*, il contient plus de cent lettres de Chopin ou à Chopin et parut simultanément en Pologne et en France. Pour ce dernier pays, la traduction en avait été réalisée par Laure Disière. Parmi les documents les plus importants qu'il reproduit, il faut citer les lettres de Marie Wodzinska. L'édition polonaise contient des lettres de Solange Clésinger à Chopin et celles de George Sand à Louise Jendrzejewicz dans leur texte original, suivi de leur traduction. Malheureusement Karlowicz a commis l'erreur de résumer celles des lettres à Chopin dont l'importance ne lui semblait pas mériter une publication intégrale.

Suivant l'ordre chronologique, citons ensuite l'édition des lettres de Chopin en langue italienne : *Epistolario di Federico Chopin*, Rocca San Casciano, 1907, par Gualterio Petrucci.

Sous le titre de *Chopin Gesammelte briefe* (Leipzig 1911), le musicologue polonais Bernard Scharlitt a donné la traduction en langue allemande de cent lettres de Chopin. C'est une publication de grande valeur surtout par les nombreuses notes qui l'accompagnent.

En 1912, Ferdinand Hoesick, auteur de nombreux et très importants ouvrages relatifs à Chopin, fit paraître un recueil de deux-cent-vingt-cinq lettres du Maître. Cet ouvrage constitue le premier volume des *Chopiniana* publiées par Hoesick. Son intérêt est grand en dépit des inexactitudes qu'il contient.

Nous avons parlé des lettres d'enfance de Chopin à Jean Bialoblocki. Elles parurent à Varsovie l'année même où elles furent retrouvées ; c'est-à-dire en 1926, avec une introduction et des commentaires de Stanislas Pereswiet-Soltan. Ces lettres furent écrites par Chopin au cours des années 1823-1827.

Avec ces pages charmantes, on avait trouvé dans ce lot d'archives restitué par la Russie à la Pologne un questionnaire administratif où Nicolas Chopin déclarait être né à Marainville en Lorraine. Jusqu'alors, on le croyait natif de Nancy. Stanislas Pereswiet-Soltan joignit cette pièce aux lettres de Chopin à Bialoblocki dans sa brochure, de sorte que cette publication est pour plus d'une raison un document de premier ordre. Elle a servi de base et de point de départ aux recherches qui aboutirent à la découverte de précieux renseignements sur les origines et les premières années du père du compositeur.

Trois-cent-et-quatre lettres de Chopin recueillies par Henri Opienski et traduites en allemand par A. von Guttry, parurent à Munich en 1928, sous le titre de *Chopins Gesammelte Briefe*. Cet ouvrage fut ensuite traduit en russe par Anna Goldenweiser (Moscou 1929).

Des commentaires bien faits et la rectification d'erreurs commises dans les éditions antérieures donnent à ce travail un grand intérêt. Il contient une lettre de Chopin de plus que les ouvrages précédents et six lettres adressées à Chopin.

Sous le titre *Chopin's letters*, l'ouvrage de Henri Opienski parut en 1931 à New-York dans une très mauvaise traduction en anglais par E.L. Voynich. Cette publication comporte 294 lettres.

Vient ensuite l'édition en langue française. Elle parut à Paris en 1933 : *Frédéric Chopin. Lettres*. Elle se compose de 337 lettres traduites par Stéphane Danysz. Comme celui de M.

Karlowicz, cet ouvrage est épuisé depuis de nombreuses années.

Enfin, en 1937, Opienski publia le texte original des lettres de Chopin, sous le titre de *Listy Fryderyka Chopina*. C'est un recueil de 337 lettres. Matériellement cet ouvrage est une parfaite réussite. Il fut édité par Jaroslaw Iwaszkiewicz et la *Revue Wiadomosci Literackie*.

La comparaison des lettres, telles qu'elles sont imprimées, avec les autographes correspondants montrent cependant combien cette édition a été faite avec peu de soin. Des erreurs de toute nature s'y sont glissées : mots passés, paragraphes omis ou intervertis, phrases dénaturées, contre-sens... surtout dans les passage traduits d'autres langues en polonais. Le classement chronologique des lettres n'est rigoureusement exact, ni dans l'édition de 1937, ni dans les précédentes ; de plus, l'absence de commentaires et d'index est à regretter.

Pour apporter un remède à cette situation, il était nécessaire de procéder à une vérification complète et scrupuleuse du texte des lettres de Chopin. J'y travaille depuis plus de quinze ans (c'est, en effet, en 1935 que j'ai commencé la préparation de l'édition des lettres de Chopin en espagnol — travail non encore publié).

Pour faire de cet ouvrage un véritable instrument de documentation, il fallait y insérer et les lettres ayant échappé aux recueils parus précédemment et celles retrouvées depuis la publication du dernier d'entre eux, que ces lettres fussent inédites ou qu'elles eussent été reproduites dans des revues, des journaux ou des essais. On en trouve notamment dans la *Revue Musicale*, de Paris.

L'une des parties les plus ardues de ma tâche fut le classement des documents dans l'ordre chronologique. En effet, beaucoup de lettres ne sont pas datées, certaines le sont incomplètement, Opienski et ses traducteurs n'ont pas attaché à un classement rigoureux l'importance que celui-ci mérite, importance très grande puisqu'une édition de correspondance contribue à l'histoire de l'auteur de ces messages.

Le contrôle du classement des lettres et les corrections à y

apporter nécessitent une connaissance approfondie des événements de la vie du personnage et de fortes lumières sur l'époque où il vécut. Pour compléter les dates indiquées seulement en partie, j'ai eu recours à l'excellent *Vade-mecum pour l'étude des Archives* de Wierzbowski (Lwow, 1926, en langue polonaise).

Malgré de grands efforts, il m'a été impossible de déterminer la date de quelques lettres dont l'importance par ailleurs n'est pas grande. Un nombre de notes assez considérable donne à notre ouvrage le caractère d'une sorte de petite encyclopédie de l'époque romantique. Dans ces notes, je n'ai fait qu'exceptionnellement allusion aux erreurs contenues dans les recueils précédents. Le contraire eut été fastidieux pour le lecteur.

En livrant à l'édition cet ouvrage, fruit de patientes recherches et de beaucoup de labeur, j'exprime ma chaleureuse reconnaissance à ceux qui m'ont aidé à recueillir et à réviser la correspondance de Frédéric Chopin. J'adresse donc mes très vifs remerciements tout d'abord à deux grands musicologues, le Dr Ludwik Bronarski, de Fribourg (Suisse) et M. Arthur Hedley, de Londres. Je dis aussi ma gratitude à M. François Léo, de Paris ; à Mme Denise Colfs-Chainaye et à Mlle Suzanne Chainaye, de Paris ; à M. Mieczyslas Idzikowski, de Varsovie ; à M. Charles Fite, de New-York ; à M. Rodolphe Nydahl, de Stockholm et à tous ceux qui ont bien voulu me seconder dans ce long et passionnant travail. Au premier rang de ceux-ci nous tenons à placer M. Marcel Bouteron, de l'Institut, conversateur de la collection Spoelberch de de Lovenjoul, à Chantilly qui a bien voulu permettre à mes collaboratrices la consultation de précieuses archives.

Et comment pourrais-je terminer ces lignes sans renouveler mon appel à tous ceux qui possèdent des lettres inconnues de Chopin, ou adressées à Chopin, ou bien échangées par des contemporains à propos de ce grand, de cet attachant génie.

En nous les signalant, ils apporteront une contribution infiniment précieuse aux éditions ultérieures de la *Correspondance de Frédéric Chopin* et à d'autres travaux de musicologie actuellement en préparation.

Bronislas-Édouard SYDOW.

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE FRÉDÉRIC CHOPIN

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE FRÉDÉRIC CHOPIN

1771

15 *avril* :
Naissance à Marainville (Lorraine, à présent département des Vosges) du père de Frédéric Chopin : Nicolas Chopin, fils de François Chopin, charron et vigneron, et de Marguerite Chopin, née Deflin.

1782

14 *septembre* :
Naissance à Izbica Kujawska en Cuiavie (Pologne) de la mère de Frédéric Chopin : Técla-Justine de Krzyzanowska, fille de Jacques de Krzyzanowski, agronome, et d'Antoinette de Krzyzanowska *.

* Dans le registre des baptèmes de la paroisse de Dlugie, on peut lire à la date du 14 septembre 1782 :
« Dlugie, ce 14 du mois de septembre de l'année de Dieu 1782 — Técla-Justine, née d'Antoinette et de Jacques Krzyzanowski L.I. loco indicato [du lieu indiqué]. Les Parrains étaient: en premier couple, Madame

1787

En 1787 ou en 1788, Nicolas Chopin arrive à Varsovie, en compagnie d'un Polonais, Adam Weydlich, régisseur du comte Michel Pac, polonais lui aussi, châtelain de Marainville et propriétaire de vastes domaines dans son pays.

1790

15 *septembre* :
Nicolas Chopin adresse, de Varsovie, à son père et à sa mère, une lettre qui devait demeurer inconnue jusqu'en 1949 et dont la découverte a détruit la légende selon laquelle le père du grand compositeur aurait fui à l'étranger à la suite de dissensions avec les siens. Pour cette raison, l'importance de ce document — seul message connu de Nicolas Chopin à ses parents — est telle que nous le reproduisons in-extenso à la fin de la présente chronologie.

1793

Nicolas Chopin prend part à l'insurrection de Kosciuszko. Il s'engage à Varsovie dans le détachement du cordonnier Kilinski. Un hasard le fait échapper à la mort : sa compagnie est rappelée des avant-postes dans le centre de la ville, quelques heures avant l'attaque et le massacre de Praga.

1795

Nicolas Chopin, devenu professeur de français, entre en qualité de précepteur chez Madame de Lonczynska. Parmi les enfants de celle-ci, dont il dirige l'éducation, se trouve la petite Marie, future comtesse Walewska, qui devait jouer un si grand rôle dans la vie amoureuse de Napoléon Ier.

1802

Nicolas Chopin devient « gouverneur » des fils de la comtesse

Justine, Comtesse Gora-Skarbek, née Donbska, de Izbica, et Monsieur Mathieu Koronowski, seigneur sur Sarnow. En deuxième couple , Mademoiselle Martianne Zaleska, demoiselle de Skarbanow et l'illustre Seigneur Comte Eugène Gora-Skarbek, seigneur sur les terres de Izbica. [document inédit].

Skarbek. Il va résider au château de Zelazowa-Wola, près de Varsovie, où demeure également une jeune parente de la comtesse, Justine de Krzyzanowska.

1806

2 *juin* :
Le mariage de Nicolas Chopin et de Justine de Krzyzanowska est célébré en l'église de Brochow, près de Sochaczew.

1807

6 *avril* :
Naissance à Varsovie, de Louise, premier enfant des époux Chopin-Krzyzanowska. (En cette année, le Grand-Duché de Varsovie est créé par Napoléon Ier.)

1810

1er *mars* :
6 heures du soir. A Zelazowa-Wola, naissance de FRÉDÉRIC CHOPIN, second enfant de Nicolas et de Justine.

23 *avril* :
Baptême du petit Frédéric à l'église de Brochow. Par suite d'une erreur imputable au curé ou bien à Nicolas Chopin, la naissance de l'enfant fut enregistrée au 22 février, ce qui constitue une anticipation d'une semaine. Pendant toute la vie de Chopin, le 1er mars fut considéré comme le jour de son anniversaire, et lui-même déclarait être né le 1er mars 1810. La correspondance en fournit plusieurs fois la preuve.

2 *septembre* :
Nicolas Chopin est nommé professeur de langue et de littérature françaises au Lycée nouvellement créé à Varsovie. La famille Chopin quitte Zelazowa-Wola pour la capitale, où elle habitera une annexe du Palais de Saxe. Nicolas y installe une pension pour six à sept jeunes garçons qui suivent les cours du lycée.

1811

9 *juillet* :
Naissance à Varsovie, d'Isabelle, troisième enfant des époux Chopin.

1813

Naissance à Varsovie, d'Émilie, quatrième et dernier enfant de Nicolas et de Justine.

1814

Après la chute de Napoléon Ier, le congrès de Vienne fait passer le Grand-Duché de Varsovie sous la domination du Tzar Alexandre Ier, qui l'érige en royaume de Pologne et s'en fait proclamer roi.

1816

La famille Chopin s'installe dans un appartement faisant partie du Palais Casimir, siège du Lycée de Varsovie. Son salon est fréquenté bientôt par des professeurs, des écrivains, des musiciens, des peintres, des acteurs.

1817

Le petit Frédéric Chopin qui, depuis l'âge le plus tendre, manifeste pour la musique une véritable passion et ravit son entourage par des improvisations au piano, commence l'étude de cet instrument sous la direction d'Adalbert Zywny, musicien tchèque fixé à Varsovie et âgé alors de soixante et un ans. La première des œuvres connues de Chopin — une *Polonaise en sol mineur* — est publiée à Varsovie, chez l'abbé J. J. Cybulski.

1818

24 *février* :
Frédéric Chopin paraît pour la première fois en public. Au cours d'une fête de bienfaisance donnée au Palais des Princes Radziwill, le petit artiste exécute un mouvement du *Concerto en mi mineur* d'Adalbert Gyrowetz.

26 *septembre* :
Maria-Teodorovna, mère du Tzar, visite le Lycée de Varsovie. Frédéric Chopin lui fait hommage du manuscrit de deux *Polonaises* de sa composition.

1820

La célèbre cantatrice italienne Angélica Catalani, en tournée à

Varsovie est émue et émerveillée par le jeu de Frédéric. Elle lui offre une montre en or portant cette dédicace :

Madame Catalani
à Frédéric Chopin
âgé de 10 ans
à Varsovie
le 3 Janvier 1820

1821

23 *avril* :
Chopin offre à son professeur Zywny dont c'est l'anniversaire, une *Polonaise en la bémol majeur*. C'est le premier des manuscrits musicaux connus que l'on possède de Chopin. Le jeune virtuose est très fréquemment invité dans la haute société varsovienne où il jouit depuis plusieurs années déjà, d'une véritable célébrité.

1822

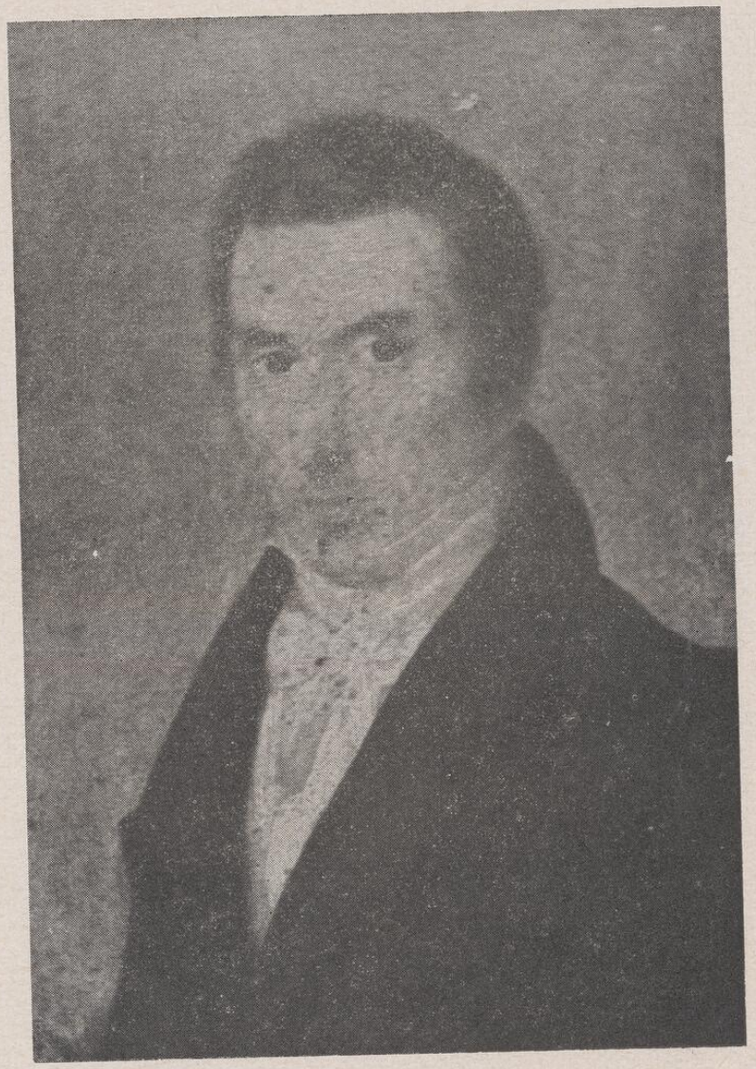
Frédéric prend des leçons particulières de composition avec Joseph Elsner, directeur de l'École Supérieure de Musique — Conservatoire — de Varsovie. Il écrit une *Polonaise en sol dièse mineur* qu'il dédie « à Madame Dupont ».

1823

Après des études préparatoires sous la direction de son père, Frédéric entre en « quatrième » au Lycée de Varsovie.

1824

24 *juillet* :
Frédéric Chopin termine brillamment l'année scolaire et remporte un prix : il se voit décerner le *Cours de Statique* de Monge. Ce volume a été conservé pieusement dans la famille de Chopin. Frédéric passe les mois d'août et de septembre à Szafarnia, chez son ami Dominique Dziewanowski. C'est dans ce village qu'il rédige le « *Courrier de Szafarnia* », où se révèlent son caractère enjoué, son esprit d'observation, son amour de la nature et le vif attrait qu'exerçait sur lui la musique populaire.
6 *décembre* :
Représentation dans le salon de Monsieur et de Madame Chopin



Nicolas Chopin, par Mieroszewski. État actuel de la toile.
(Voir lettre N° 48, p. 133).

Pl. IV.

de « *La Méprise ou le Filou présumé* », comédie en vers de Frédéric et Émilie Chopin. Les deux auteurs remplissent les rôles principaux. Le brio avec lequel Frédéric incarne le bourgmestre Grosventre, fait dire au célèbre comédien Pisarski que le jeune garçon possède toutes les qualités nécessaires pour devenir un grand acteur.

1825

Mai :
Très désireux de plaire aux Polonais, le Tzar Alexandre Ier assiste à l'Église Évangélique de Varsovie à un « Concert de présentation de l'Aelomelodicon, nouvel instrument » tenant de l'orgue et du piano. Frédéric Chopin est au clavier. Alexandre, charmé, offre au jeune virtuose une bague ornée de brillants.

20 *mai et* 10 *juin* :
Frédéric donne deux concerts public. Il y joue de l'aelopantaléon, instrument s'apparentant à l'aelomelodicon, inventé par Dlugosz. A partir de cette époque, le jeune homme tient chaque dimanche l'orgue de l'église des Visitandines à Varsovie pendant la messe chantée par les élèves du Lycée.
Pendant l'été, séjour à Szafarnia et à Kowalewo, excursions à Thorn (Torun) et à Dantzig (Gdansk)

1826

27 *juillet* :
Chopin obtient le certificat de maturité qui lui ouvre les portes de l'Université.

28 *juillet* :
Il part avec sa mère et ses sœurs Louise et Émilie pour les bains de Reinertz (Duszniki).

Le 11 *août,*
Il prend l'initiative de jouer au bénéfice de deux orphelins. Le concert a lieu au théâtre qui existe encore à présent. Depuis 1945, cette salle sert chaque année de cadre à un Festival Chopin.

Septembre :
De retour à Varsovie, Chopin entre à l'École Supérieure de Musique. Il y suit les cours d'harmonie et de contrepoint de Joseph Elsner.

Chopin compose le « *Rondeau à la Mazur* » *en fa majeur* (Op. 5) qui sera édité en 1828.

1827

10 *avril* :

Mort d'Émilie Chopin enlevée à l'âge de quatorze ans par une phtisie pulmonaire. Frédéric éprouve la première grande douleur de sa vie. La famille désolée abandonne l'appartement du Palais Casimir trop plein de souvenir de la jeune disparue et s'installe au Palais Krasinski, 5, Faubourg de Cracovie.

Chopin compose les *Variations* sur un thème du « Don Juan» de Mozart : « *La ci darem la mano* » (Op. 2) qui seront éditées en 1830 à Vienne et soulèveront l'enthousiasme de Schumann.

Il compose également la « *Sonate* » *en do mineur* (Op. 4) dédiée à Joseph Elsner. Cette œuvre sera éditée deux ans après la mort de Chopin.

1828

Septembre :

Frédéric Chopin accomplit son premier voyage à l'étranger. Il accompagne le professeur Jarocki, de l'Université de Varsovie, à un congrès de naturalistes qui se tient à Berlin. Le séjour dure trois semaines. Le jeune musicien va au concert et à l'Opéra. Ce qu'il y entend ne comble pas son désir de perfection.

Au retour, Frédéric s'arrête à Cylichowo, puis à Posen (Poznan), où il est reçu chez l'évêque Wolicki. Il se fait entendre à la Salle blanche de la Voïvodie, salle qui existe encore aujourd'hui. A Cylichowo alors que l'on changeait les chevaux de la diligence, Chopin, avisant un piano dans la salle de l'auberge, joua et improvisa. L'assistance l'écouta avec une admiration mêlée d'étonnement. On l'acclama, on lui demanda de jouer encore. Mais il fallu repartir.... L'auditoire enthousiasmé porta le virtuose en triomphe jusqu'à la diligence. Cette anecdote a fait l'objet de nombreux récits.

L'année est féconde en œuvres importantes : Chopin compose les *études* N° 1 et N° 2 (Op. 10) ; le *Rondeau en do majeur* (Op. 73) qui ne sera édité qu'après sa mort ; le *Rondeau à la Krakowiak* (Op. 14) ; la *Polonaise* (Op. 71, n° 2) (œuvre posthume).

De plus, il commence la composition du *Trio en sol mineur* (Op. 8). Le *Rondeau* (Op. 5) paraît à Varsovie, chez Brzezina.

1829

Juillet :

Les études de Chopin à l'École Supérieure de Musique (Conservatoire) de Varsovie sont terminées.

Dans la partie de son rapport consacrée à ce merveilleux élève, Joseph Elsner a écrit ces mots :

— Chopin (Frédéric). Capacités extraordinaires. Génie musical.

Premier voyage à Vienne. Les mélomanes que Chopin y rencontre l'incitent à se produire en public. Cédant à cette instance, le jeune virtuose donne le 11 août un concert dont la réussite le décide à jouer une seconde fois. Le nouveau concert a lieu le 18, il remporte le même vif succès.

Chopin, venu de Varsovie par Cracovie et Bielsko, rentre en Pologne en passant par Prague, Dresde et Wroclaw. [Breslau]

Peu après son retour, Frédéric, s'éprend d'une jeune cantatrice, Constance Gladkowska, élève de l'École supérieure de Musique. L'adagio du *Concerto en fa mineur* (Op. 21) qu'il écrit durant cette période a puisé son inspiration dans cet amour. *La Grande fantaisie en la majeur* sur des airs polonais pour piano avec orchestre (Op. 13) a été composée la même année ainsi que deux des mélodies de l'Op. 74.

Octobre :

Chopin fait un séjour à Strzyzewo chez sa marraine, Madame Anna Wiesiolowska, née Skarbek.

Il passe ensuite une semaine auprès du prince Antoine Radziwill (1775-1833) au château d'Antonin. La princesse Élise Radziwill fait au crayon deux portraits de Chopin. De cette année datent également son portrait, ainsi que celui de son père et de sa mère, peints par Miroszewski.

19 *décembre.* :

Frédéric Chopin donne un concert à la *Ressource* de Varsovie. — Relations suivies avec l'élite littéraire du moment : Witwicki, Mochnacki, Zaleski, etc....

1830

8 *février* :

Première exécution du *Concerto en fa mineur*, Op. 21 : Dans le salon de ses parents, Chopin, accompagné par un petit orchestre, joue son concerto pour quelques privilégiés.

Il est décidé dès lors, que le jeune compositeur fera un long voyage d'études à l'étranger.

17 *mars* :
Chopin joue au Théâtre national de Varsovie le *Concerto en fa mineur* (Op. 21) et la *Fantaisie sur des airs polonais* (Op. 13).

22 *mars* :
Nouveau concert au Théâtre National. Au programme : le *Concerto en fa mineur* et le *Rondeau à la Krakowiak* (Op. 14). Chopin termine cette séance triomphale par une improvisation.

Été :
Frédéric Chopin compose le *Concerto en mi mineur* (Op. 11). En juillet, il fait un dernier séjour à Poturzyn, chez son ami Titus Woyciechowski.

Concert d'adieux au Théâtre National de Varsovie. Chopin joue le *Concerto en mi mineur* (Op. 11) et la *Fantaisie sur des airs polonais* (Op. 13) Constance Gladkowska chante au cours de ce concert.

2 *novembre* :
Chopin quitte Varsovie qu'il ne devait plus revoir. Ses amis sont allés l'attendre au Faubourg de Wola, ils chantent en son honneur une cantate composée pour la circonstance par Elsner. Ce dernier dirige les exécutants.

En compagnie de Titus Woyciechowski qui l'a rejoint à Kalisz, Chopin passe par Wroclaw (Breslau) — où il joue en public — et par Prague pour arriver à Vienne le 24 novembre.

29 *novembre* :
La Révolution éclate à Varsovie. Frédéric voudrait rentrer avec Titus. Celui-ci qui exerce sur lui un grand ascendant et sait que la santé du jeune compositeur ne résisterait pas aux fatigues d'une campagne le lui déconseille.

Chopin devient un familier du docteur Malfatti, le dernier médecin de Beethoven. Il fait la connaissance de l'excellent violoniste tchèque, Joseph Slavik.

1831

4 *avril* :
Chopin et dix autres artistes donnent à la Salle des Redoutes un concert au bénéfice de Madame Garcia-Vestris.

16 *juin* :
Chopin organise et donne un concert.

20 *juillet* :
Départ pour Paris que le jeune compositeur gagnera en passant par Salzbourg et par Munich.

28 *août* :
Accompagné par l'orchestre de la Société philarmonique de Munich, Chopin joue avec grand succès le *Concerto en mi mineur* et la *Fantaisie sur des airs polonais*.

Septembre :
Chopin arrive à Stuttgart où il va vivre des heures qui compteront parmi les plus tragiques de son existence. Bientôt la nouvelle de la chute de Varsovie lui parvient. Il craint que les siens et que Constance aient péri dans les affreux massacres qui désolèrent la ville. Alors, sous l'impulsion du désespoir, il écrit dans son album les pages connues sous le nom de « *Journal de Stuttgart* ». A cette époque se place aussi croit-on la composition de l'*Etude N°* 12 (Op 10) surnommée « *La Révolutionnaire* ».

Chopin se décide à poursuivre sa route vers Paris. Dès qu'il y est arrivé, il loue deux petites chambres au 5e étage, 27 boulevard Poissonnière.

Fin septembre, octobre, novembre :
Pour toute recommandation, Chopin possède une carte du Dr Malfatti adressée au compositeur Paër et quelques lettres pour des éditeurs parisiens. Bientôt cependant il sera en relation avec Hiller, Liszt, Kalkbrenner, Pixis, Cherubini, Fétis, etc....

Décembre :
Le célèbre article où Schumann, parlant des *variations* sur un thème de *Don Juan*, proclame le génie de Chopin paraît dans l'*Allgemeine Musik Zeitung*. Mariage de Constance Gladkowska. Elle épouse Joseph Grabowski.

1832

26 *février* :
Chez Pleyel, 9, rue Cadet. Premier concert de Chopin à Paris avec le concours de treize autres artistes parmi lesquels Kalkbrenner, Hiller, Osborne et Sowinski. « M. FRÉDÉRIC CHOPIN, DE VARSOVIE —

ainsi dit le programme — y joue le *Concerto en fa mineur* et les *Variations : « La ci darem la mano »*.

Avril et mai :

Chopin participe à plusieurs concerts organisés par d'autres musiciens. Au cours d'une soirée où il joue chez le baron James de Rothschild, Frédéric Chopin fait la conquête de la haute société parisienne.

— Commencement de la brillante carrière professorale de Chopin. Chaque jour les émigrés polonais arrivent en plus grand nombre à Paris. Chopin entretient avec eux des relations cordiales. Il rencontre entre autres les Radziwill et les Komar et fréquemment la comtesse Delphine Potocka « la jolie femme de Miécislas » ainsi qu'il la désigne dans une lettre à Kumelski.

— Publication des quatre *Mazurkas* (Op. 6) et des cinq *Mazurkas* de l'Opus 7.

Vigneron fait de Chopin un portrait que la lithographie d'Engelmann (1833) popularisera.

Bientôt Chopin quittera le boulevard Poissonnière pour habiter Cité Bergère N° 4.

1833

Chopin et Liszt jouent au cours de la représentation donnée au bénéfice de la grande tragédienne Harriett Smithson, « l'Ophélie » de Berlioz.

Chopin est élu membre de la Société littéraire polonaise de Paris. Il se lie d'amitié avec Vincenzo Bellini. En compagnie du violoncelliste Auguste Franchomme, il fait, pendant l'été, un agréable séjour en Touraine.

Chopin participe à de nombreux concerts à Paris.

— Édition du *Trio en sol mineur* pour piano, violon et violoncelle (Op. 8) ; des trois *Nocturnes* de l'Op. 9, dédiés à Madame Camille Pleyel ; des douze *Etudes* de l'Op. 10, dédiés à « son ami Franz Liszt ; du *Concerto en mi mineur* (Op. 11) dédié à Kalkbrenner et des *Variations brillantes* sur le rondeau favori de « Ludovic » d'Hérold (Je vends des scapulaires) (Op. 12).

Chopin habitera bientôt 5, chaussée d'Antin (appelée encore parfois à cette époque rue du Mont Blanc) Deux ou trois ans plus tard il quittera le n° 5 pour le n° 38 de la même artère.

1834

Printemps :

Un des plus chers amis de Chopin, Jean Matuszynski arrive à Paris. Il sera hébergé pendant deux ans par le grand compositeur, ce qui lui permettra d'achever ses études de médecine.

Mai :

En compagnie de Ferdinand Hiller, Chopin se rend au Festival d'Aix-la-Chapelle. Il visite Cologne, Coblence, Dusseldorf. Rencontre avec Mendelssohn. Rentré à Paris, Chopin participe au concert de Berlioz, à celui de Ferdinand Hiller et au « bénéfice » de Stoepel.

— Édition de la *Grande Fantaisie en la majeur sur des airs polonais*, pour piano avec orchestre (Op. 13) ; du *Rondo à la Krakowiak* (Op. 14), dédié à la princesse Czartoryska ; des trois *Noctrunes* (Op. 15), dédiés à Ferdinand Hiller ; du *Rondeau en mi bémol majeur* (Op 16) ; des quatre *Mazurkas* (Op. 17) ; de la *Grande Valse en mi bémol majeur* et du *Boléro* (Op. 19). Chopin compose la *Fantaisie Impromptu* (Op. 66) — (œuvre posthume).

1835

25 *février* :

Chopin joue chez Erard, le *Duo* à deux pianos de Ferdinand Hiller, avec l'auteur.

22 *mars* :

Il participe à un concert donné chez Pleyel.

5 *avril* :

Un grand concert a lieu aux Italiens, au bénéfice des réfugiés polonais. Chopin, évidemment, y joue.

26 *avril* :

Conservatoire de Paris. Chopin impressionne profondément son auditoire en exécutant le séraphique *Andante spianato* et la *Grande Polonaise Brillante en mi bémol majeur*. Le succès est triomphal.

Fin juillet — commencement août :

Chopin est, à Enghien, l'hôte du marquis de Custine.

— Édition du premier *Scherzo en si mineur* (Op. 20) et des quatre *Mazurkas* (Op. 24) dédiées au comte de Perthuis.

16 *août* :

Justine et Nicolas Chopin sont à Carlsbad. Frédéric leur fait la surprise de les y rejoindre. Tous trois éprouvent de cette réunion

une joie immense. Après un mois de séjour à Carlsbad, Nicolas et Justine reprennent le chemin de la Pologne. Leur fils les accompagne jusqu'à Dieczyn en Bohême où, pendant quelques jours, ils seront tous trois les hôtes du comte de Thun-Hohenstein.

A Dresde, Chopin rencontre la famille Wodzinski dont les trois fils, d'anciens élèves de Nicolas Chopin, sont de ses amis d'enfance. Il s'éprend d'une de leurs sœurs ; la jeune Marie qui, de son côté, ressent pour Frédéric un sentiment très tendre. Chopin quitte Dresde à regret et se rend à Leipzig où il revoit Mendelssohn. Chez le célèbre professeur de piano Frédéric Wieck, il fait la connaissance de la fille de celui-ci : Clara et rencontre Robert Schumann. Quelques temps après, Chopin tombe malade. Le bruit de sa mort circule en Pologne.

1836

Avril :

Publication du *Concerto en fa mineur* (Op. 21), dédié à la comtesse Delphine Potocka.

Août :

Chopin qui n'a pas cessé de songer à Marie Wodzinska, se rend à Marienbad où la jeune fille passe l'été avec les siens. A la fin du séjour, il rentre à Dresde avec les Wodzinski. La veille de son départ, Frédéric déclare son amour à Marie et la demande en mariage à Madame Wodzinska. Il est agréé.

11 *septembre* :

Chopin est à Leipzig où il revoit Schumann.

— Édition de la *Grande Polonaise Brillante en mi bémol majeur*, précédée d'un *Andante Spianato* (Op 22) dédiée à la baronne d'Est ; de la *Ballade en sol mineur* (Op 23) ; les deux *polonaises* (*do dièze mineur et mi bémol majeur* : Op. 26) et des deux *Nocturnes de* l'Opus 27.

Au cours de l'hiver, Chopin rencontre pour la première fois George Sand. Elle lui est présentée par Liszt.

1837

Refroidissement des relations avec les Wodzinski. Chopin en souffre cruellement. Son ami Camille Pleyel l'entraîne à Londres. Ils y passent incognito une quinzaine de jours, visitant la ville et les environs. Chopin joue en petit comité chez le célèbre facteur de pianos Broadwood.

Le sculpteur Antoine Bovy fait un premier médaillon de Chopin.

Rupture des fiançailles de Chopin et de Marie Wodzinska.

Chopin est invité par George Sand à faire un séjour à Nohant où, parmi les hôtes du moment, se trouvent Liszt et Marie d'Agoult. Il ne s'y rend pas.

Octobre :

Édition des douze *Études* (Op. 25) dédiées à la comtesse d'Agoult. (Cette dédicace est la preuve de la parfaite indépendance d'esprit de Chopin. En effet depuis sa retentissante aventure avec Liszt, la comtesse d'Agoult était l'objet de la réprobation de toute la haute société.)

Décembre :

Les deux *Nocturnes* de l'Opus 32 paraissent.

1838

25 *février* :

Chopin joue au Château des Tuileries devant Louis-Philippe et la famille royale.

12 *mars* :

Chopin donne à Rouen, au bénéfice du chef d'orchestre Orlowski, un concert qui attire dans la petite cité l'élite du monde parisien et tous les dilettantes de la ville et des environs. Éblouissant compte-rendu de Legouvé dans la *Gazette musicale*.

Juin :

George Sand adresse à Albert Grzymala, fidèle ami et confident de Chopin, une longue lettre où elle l'entretient de son amour pour le grand artiste.

Fin juin :

Commencement de la liaison de Chopin et de George Sand.

Delacroix peint en son atelier de la rue des Marais St-Germain (rue Visconti) le célèbre double-portrait de Chopin et de George Sand. Après la mort du peintre, la toile a été divisée. Le portrait de Chopin est à présent au Louvre, celui de George Sand, à la Glyptothèque de Copenhague. L'amitié qui unissait Chopin et Delacroix se resserre. De part et d'autre, elle ne se démentira jamais.

Chopin et George Sand passent l'été à Paris.

Octobre :
Goetzenberger dessine le beau portrait de Chopin au piano.

Fin octobre :
Départ pour Majorque. George Sand a quitté Paris en compagnie de ses enfants et d'une femme de chambre. Elle est rejointe par Chopin à Perpignan. Le lendemain, embarquement à Port-Vendres pour Barcelone où les voyageurs logeront à l'hôtel des Quatre-Nations. Chopin et George Sand visitent la ville et les environs.

7 *novembre* :
5 heures du soir. Embarquement pour Palma de Mallorca à bord d'*El Mallorquin*.

8 *novembre* :
11 heures et demi du matin. Arrivée à Palma. Chopin et George Sand éprouvent la plus grande difficulté à se procurer un logement. Finalement ils trouvent asile dans une petite pension de la Calle de la Marina (aujourd'hui, avenue Antonio Maura).

14 *novembre* :
Chopin et George Sand quittent Palma. Ils s'installent dans les environs de la ville à Establiments, où ils occupent la *Maison du Vent* (So'n Vent).

15 *décembre* :
Chassés par le propriétaire de la *Maison du Vent*, qui croit Chopin phtisique et craint la contagion, les voyageurs vont habiter la Chartreuse de Valdemosa.
Édition des 4 *Mazurkas*, Opus 33 et des 3 *Valses* de l'Opus 34.
Robert Schumann dédie à Chopin les *Kreisleriana*.

1839

12 *janvier* :
Chopin, par l'intermédiaire de Julien Fontana, fait parvenir à Pleyel, le manuscrit des 24 *Préludes* (Opus 28).
20, 21 ou 22 *janvier* :
Le piano que Frédéric Chopin avait demandé à Pleyel avant de quitter Paris arrive enfin à Valdemosa.

11 *février* :
Gravement malade, Chopin quitte Valdemosa en compagnie de George Sand et des enfants de celle-ci.

13 *février* :
3 heures de l'après-midi. Embarquement à Palma.

14 *février* :
Arrivée à Barcelone. Très souffrant pendant la traversée, Chopin est, à son arrivée au port, soigné par le médecin du croiseur français le *Méléagre*, à bord de ce bateau.

18, 19 et 20 *février* :
Chopin et George Sand sont à Arenys de Mar, dans les environs de Barcelone, les hôtes du Senor de Pastor i Campllonch, dont George Sand avait fait la connaissance quelques années auparavant chez Madame de Girardin.
Embarquement à Barcelone pour Marseille.
A Marseille, les voyageurs logent d'abord à l'hôtel des Empereurs, rue de la Darse, puis à l'hôtel Beauvau, face au port. Soigné par le docteur André-François Cauvière, Chopin se rétablit et va, avec George Sand, Maurice et Solange Sand, faire un séjour à Gênes.
Retour à Marseille d'où les voyageurs partiront pour Nohant.

Fin mai :
Arrivée à Nohant. Chopin et George Sand y restent pendant tout l'été. Albert Grzymala vient passer quelques jours auprès d'eux.

Septembre :
Édition des *Préludes*.
Retour à Paris :
George Sand a décidé de se fixer à Paris. Elle y occupera deux pavillons 16, rue Pigalle. Chopin va habiter rue Tronchet, nº 5.

29 *octobre* :
Chopin et Moschelès jouent au Château de Saint-Cloud devant le roi et la famille royale. Le lendemain de ce concert, Moschelès dine rue Pigalle chez George Sand en compagnie de Chopin. Chopin joue à Moschelès la *Sonate en si bémol mineur* (Opus 35), puis un de ses élèves, Adolphe Gutmann exécute le troisième *Scherzo* (Opus 39).
Dissensions graves, puis semblant de réconciliation, entre George Sand et Marie d'Agoult. La comtesse Carlotta Marliani, amie et confidente de George Sand est mêlée à ce différend.

26 *décembre* :
Un article consacré par George Sand à la princesse Anna

Czartoryska et aux initiatives charitables de celle-ci paraît dans le *Siècle*.

1840

29 *avril* :

Le Théâtre français crée une pièce de George Sand : *Cosima*, dont le rôle principal est tenu par Marie Dorval. L'ouvrage n'obtient aucun succès. Après la représentation, souper chez la comtesse Marliani, 15, rue de la Grange Batelière, au cours duquel personne ne fait allusion au grave échec qui devait causer à George Sand un si grave préjudice moral et financier.

Chopin et George Sand passent l'été à Paris, se rendant parfois à S^t^ Germain et à S^t^ Gratien.

Édition de la *Sonate en si bémol mineur* (Opus 35) ; du deuxième *Impromptu en fa dièze mineur* (Opus 36) ; des deux *Nocturnes* de l'Opus 37 ; de la deuxième *Ballade en fa majeur* (Opus. 38), dédiée à Schumann ; du *Scherzo en do dièze mineur* (Opus 39), dédié à Adolphe Gutmann ; des deux *Polonaises* en la majeur et do mineur (Opus 40), dédiées à Julien Fontana ; de quatre *Mazurkas* (Opus 41) et de la *Valse* (Opus 42).

31 *décembre* :

Chopin offre à Maurice Sand la montre en or, décorée d'émail qui actuellement fait partie des collections du Musée Carnavalet.

1841

26 *avril* :

Chopin donne avec le plus brillant succès, un concert chez Pleyel. Il y joue notamment les deux *Polonaises* (Opus 40), la deuxième *Ballade*, le troisième *Scherzo* et plusieurs *Préludes*. Madame Damoreau-Cinti et le violoniste Ernst participent à cette séance. Liszt rend compte du concert dans la *Gazette musicale* en un long article auquel Maria d'Agoult a collaboré largement.

Marie Wodzinska épouse Joseph Skarbek.

Dantan jeune sculpte l'admirable petit buste de Chopin dont un exemplaire est conservé au Musée Carnavalet.

Chopin et George Sand passent l'été à Nohant. Pauline Viardot fait un séjour au château. George Sand commence *Consuelo* dont le personnage principal a pour prototype Pauline Viardot et dont toutes

les dissertations sur la musique en général et la musique populaire en particulier seront écrites en collaboration avec Chopin. Au retour à Paris, Chopin quitte la rue Tronchet et va s'installer au rez-de-chaussée de l'un des deux pavillons du 16, rue Pigalle.

Publication de la *Tarentelle* (Opus 43) ; de la *Polonaise en fa dièze mineur*, (Opus 44) ; du *Prélude en do dièze mineur* (Opus 45) ; de l'*Allegro de concert* (Opus 46) ; de la troisième *Ballade en la bémol majeur* (Opus 47) ; de deux *Nocturnes* (Opus 48) et la *Fantaisie* (Opus 49).

1842

21 *février* :

Chopin donne un nouveau concert chez Pleyel et obtient le même triomphal succès que l'année précédente. Il y joue entre autres la troisième *Ballade* et la *Polonaise en fa dièze mineur*. Pauline Viardot et Auguste Franchomme collaborent à cette inoubliable soirée.

21 *février* :

Mort à Varsovie d'Adalbert Zywny.

20 *avril* :

Le docteur Jean Matuszynski, l'un des amis les plus chers de Chopin meurt à Paris, tué par la phtisie. Il avait trente-trois ans. Cette disparition cause au grand musicien un chagrin qui ne s'atténuera pas. Chopin aimait ses amis avec ferveur. Il faut remarquer qu'il ne se brouilla jamais avec aucun d'eux. Il leur pardonnait à l'occasion leurs erreurs.

Été à Nohant :

Delacroix y fait un long séjour. Il a avec Chopin « des entretiens à perte de vue ».

Septembre :

Publication des trois *Mazurkas* de l'Opus 50.

Chopin et George Sand abandonnent la rue Pigalle et vont habiter deux appartements du square d'Orléans, ce lieu d'un calme aristocratique, que l'on appelait alors indifféremment Square, place, cité ou cour d'Orléans et dont l'entrée, à cette époque, était située 34, rue St-Lazare. La comtesse Marliani demeure également square d'Orléans.

1843

Pendant l'été que Chopin passe à Nohant, George Sand reçoit la

visite du ministre espagnol Mendizabal. Chopin exécute pour ce dernier toutes les charges de son répertoire de mime.

2 *octobre* :

Excursion aux bords de la Creuse.

Édition du troisième *Impromptu sol bémol majeur* (Opus 51) ; de la quatrième *Ballade fa mineur*, (Opus 52) ; de la *Polonaise en la bémol* (Opus 53), dédiée à Auguste Léo et du quatrième *Scherzo en mi majeur* (Opus 54).

1844

3 *mai* :

Nicolas Chopin disparaît à l'âge de soixante-treize ans. La douleur de Frédéric est immense. Au mois d'août, il a la consolation de revoir sa sœur Louise et le mari de celle-ci, Joseph Calassante Jendrzejewicz. Après s'être rencontrés à Paris, ils gagnent tous trois Nohant où George Sand a tenu a recevoir les Jendrzejewicz.

George Sand termine son chef d'œuvre : *La Mare au Diable*, qu'elle dédiera à « son ami Frédéric Chopin » et dont elle offrira le manuscrit à Louise Jendrzejewicz.

Édition de deux *Nocturnes* (Opus 55) dédiés à Jane Stirling et des trois *Mazurkas* de l'Opus 56.

1845

Louis Blanc, dont Chopin a fait la connaissance par George Sand, demande au grand pianiste d'accepter de se rendre auprès de Godefroy Cavaignac mourant qui souhaite entendre encore une fois de la musique. « Chopin, dit Louis Blanc, se mit à mon service avec beaucoup d'empressement et de grâce ».

Pendant la période que Chopin et George Sand passent à Nohant ; Chopin rentre pour quelques jours à Paris. George Sand lui adresse une lettre qui devait rester longtemps inconnue. Ce message se termine par ces mots : « Aime-moi, cher ange, mon cher bonheur, je t'aime. » Il n'existe donc pas de mésentente entre les deux illustres amants.

— Édition de la *Berceuse* (Opus 57) et de la *Sonate en si mineur* (Opus 58). La santé de Chopin devient, hélas, moins bonne d'année en année.

1846

Depuis deux ans déjà, George Sand s'intéresse à une de ses parentes,

une jeune cousine pauvre, Augustine Brault. Elle l'invite fréquemment. Chopin encourage et seconde son amie dans l'accomplissement de cette bonne œuvre. Il donne des leçons à Augustine dont on voudrait faire un professeur de musique. Mais lorsque George Sand fait vivre la jeune fille continuellement sous son toit — ce qui soulève les protestations des époux Brault — Chopin, en son for intérieur, désapprouve cette décision. Il a, beaucoup plus tard, expliqué pourquoi dans des lettres adressées à sa famille : Sans peine, il s'était aperçu qu'Augustine souhaitait devenir la femme de Maurice. Ce mariage aurait plu à George Sand du reste, et à Chopin aussi, mais il avait la conviction que le jeune homme n'épouserait pas sa cousine, en dépit de la cour qu'il lui faisait ; situation dont il pouvait évidemment résulter pour Augustine et pour George des peines et de graves ennuis.

Augustine Brault devina certainement que Chopin n'approuvait pas sa présence au foyer de George Sand, mais elle ne comprit pas que ce sentiment reposait sur des craintes pleines de sagesse. Elle y vit une marque d'antipathie à son égard et conçut contre Chopin une inimitié qu'elle fit partager par Maurice. Tout porte à croire que ce dernier eut, pour une cause futile, une discussion avec Chopin à Nohant. Une immédiate réconciliation aurait du reste suivi.

25 *juin* :

Le Courrier français commence la publication d'un nouveau roman de George Sand : *Lucrezia Floriani*. Les lecteurs le considèrent comme un ouvrage à clés : La cantatrice Lucrézia serait George Sand elle-même et Chopin le Prince Karol, son amant. Or, à la fin du récit, Lucrezia meurt de chagrin à cause de la jalousie du prince, aussi les méchantes langues insinuent-elles que George Sand est excédée par Chopin et qu'elle a choisi ce moyen pour le lui faire comprendre et l'amener à rompre. Telle fut l'opinion de Madame Jaubert et celle de Liszt même. Avant sa rupture avec George Sand, Chopin feignit de ne s'être pas reconnu dans le prince Karol. Il souffrit en secret et ce chagrin joint à celui que lui causait l'attitude de Maurice Sand eurent une influence néfaste sur sa santé.

2 *septembre* :

Chopin n'en continue pas moins à rendre à George Sand autant de grands et de petits services qu'auparavant. Un fait entouré de circonstances originales et dont une lettre a conservé le souvenir, le prouve.

Fin de l'été :

L'atmosphère se rassénère. Des jeux et des ballets sont organisés par Chopin. Ces divertissements amusent follement « la jeunesse » c'est-à-dire Maurice, Solange, Augustine, le peintre Lambert, le journaliste Borie et bien d'autres encore parmi lesquels un nouveau venu, Fernand des Préault, jeune gentilhomme des environs.

1846

Novembre :

Chopin rentre à Paris. Il voyage en compagnie d'Emmanuel Arago qui vient de séjourner au château de Nohant. George Sand et ses enfants prolongent, ainsi qu'Augustine, leur séjour à la campagne, où Fernand des Préault leur fait de fréquentes visites. Une idylle s'ébauche entre Solange et lui.

— Édition des trois *Mazurkas* de l'Opus 59, de la *Barcarolle* (Opus 60) et de la *Polonaise-Fantaisie* (Opus 61) et des deux *Nocturnes* de l'Opus 62.

1847

Février :

George Sand rentre à Paris avec ses enfants. Augustine Brault les accompagne. Solange et Fernand des Préault sont fiancés. Le contrat de mariage doit être signé incessamment. Fernand des Préault fait un séjour à Paris. George Sand les présente à ses amis, notamment à Delacroix.

Mars :

Le sculpteur Jean-Baptiste Clésinger offre à George Sand de faire son buste et celui de Solange. George Sand accepte.

Rupture des fiançailles de Solange et de Fernand des Préault.

Chopin joue chez lui avec Franchomme, sa sonate pour violoncelle et piano. Séance en petit comité à laquelle assistent, entre autre, George Sand et la comtesse Delphine Potocka.

Avril :

George Sand emmène Solange à Nohant où Clésinger les rejoindra bientôt.

2 *mai* :

Winterhalter fait le premier de ses quatre portraits au crayon de Chopin. Le même jour le grand compositeur tombe très gravement



Justine Chopin, par Mieroszewski. État actuel de la toile.
(Voir lettre N° 48, p. 133).

malade. En plus des poumons, le cœur est, hélas, désormais atteint. L'homéopathe Molin, son médecin depuis plusieurs années déjà, parvient à le sauver.

20 *mai* :

Le mariage de Solange Sand et de Jean-Baptiste Clésinger est célébré à Nohant.

Juillet :

Winterhalter fait, au crayon, trois portraits de Chopin. Henri Lehmann en fait un autre pour le banquier Auguste Léo, ami de Chopin. Ary Scheffer peint le beau portrait du Maître et Antoine Bovy sculpte trois nouveaux médaillons.

Chopin passe quelques jours à Ville d'Avray chez son ami Thomas Albrecht.

Querelles très violentes à Nohant entre George Sand et Maurice d'une part, et Solange et Clésinger de l'autre, George Sand « jette à la porte » sa fille et son gendre. Chopin avait été très contrarié par la rupture des fiançailles de Fernand des Préault et de Solange, puis par le mariage de celle-ci avec Clésinger dont la réputation était fort mauvaise. Il fut très étonné en apprenant par une lettre de Solange, le drame de Nohant. La conduite de George Sand le déroutait. La mère de Solange avait voulu à tout prix que le mariage se fît. Cependant elle avait reçu des renseignements désastreux sur Clésinger, au moment où celui-ci cherchait à se faire agréer. Ces renseignements lui avaient été fournis par celui-là même — un homme honorable — qui lui avait présenté le sculpteur mais en tant qu'artiste et non comme prétendant possible pour Solange, fiancée d'ailleurs à des Préault.

George Sand avait vanté hautement les mérites de Clésinger à Chopin et à tout son entourage. Pourtant, un mois après les noces et bien que Solange fût déjà enceinte, elle se disputait âprement avec son gendre et chassait les nouveaux époux de Nohant pour toujours.

George Sand n'avait pas mis au courant Chopin à qui elle avait cependant fait tant de confidences, de la raison pour laquelle la célébration rapide du mariage de Solange et de Clésinger s'était imposée. Habitué aux discussions suivies de réconciliations de la mère et de la fille, Chopin ne prend pas ce nouveau différend au tragique. Il lui semble tout naturel de recevoir Solange lorsque celle-ci vient chez lui pour le voir. George Sand s'en formalise. Elle y voit une injure personnelle. Bientôt, hélas, la rupture souhaitée par Maurice, se consommera.

Chopin passa tout l'été square d'Orléans. Il attend en vain des nouvelles de George Sand.

— Édition des trois *Valses* de l'Opus 64 et de la *Sonate* pour piano et violoncelle, Opus 65, dédiée à Auguste Franchomme.

1848

Chopin souffre d'une atteinte d'influenza.

Fin janvier :

Antoine Kolberg peint un très beau portrait de Chopin. C'est le dernier qui sera fait du vivant du Maître.

16 *février* :

Concert chez Pleyel. Quatre de ses meilleurs amis, Camille Pleyel, Auguste Léo, le comte de Perthuis et Auguste Franchomme ont persuadé Chopin de jouer en public. Ils espèrent ainsi l'arracher quelque peu à la morne tristesse où il est tombé et qui nuit à sa santé si altérée déjà.

A ce concert, Chopin entre autres œuvres, joue la *Sonate* pour piano et violoncelle, avec Auguste Franchomme. Le succès est immense. Huit jours avant cette soirée toutes les places étaient d'ailleurs retenues. Le public s'inscrit pour un deuxième et un troisième concerts. Chopin ne les donnera pas.

Le mouvement de libération qui soulève le centre de l'Europe donne un immense espoir au grand Polonais. Il croit au rétablissement de sa chère Patrie. Hélas, il sera bientôt déçu.

28 *février* :

Solange Clésinger met au monde une fille.

4 *mars* :

Chopin rencontre par hasard George Sand en sortant de chez la comtesse Marliani, 18 rue de la Ville l'Évêque. Ils ne se reverront plus.

7 *mars* :

Enterrement de la fille de Solange qui a vécu une semaine seulement.

Avril :

Augustine Brault avait, l'année précédente, été fiancée au peintre Théodore Rousseau. Le mariage ne s'était pas fait. Elle épouse à Nohant-Vic un certain M. de Bertholin de nationalité polonaise qui devient receveur à Ribérac.

LE VOYAGE EN ANGLETERRE

20 *avril* :

Chopin part pour Londres. Sur les conseils d'une de ses élèves, Jane W. Stirling, le grand compositeur s'est décidé à se rendre à Londres pour s'y faire entendre pendant la « season ».

Il loge d'abord pendant quelques jours, 10 Welbeck Street (Cavendish Square) puis s'installe 48 Dover Street.

Accueil chaleureux de Broadwood qui met à la disposition de Chopin un de ses meilleurs instruments. Le représentant de Pleyel et celui d'Erard font de même.

Premières séances musicales chez Lady Gainsborough et chez le marquis de Douglas.

Chopin entre en relations avec Thomas Carlyle, avec Dickens, Rogers, Hoghart... et avec la cantatrice suédoise Jenny Lind.

15 *mai* :

Chopin joue devant la reine Victoria et le prince Albert chez la duchesse de Sutherland à Stafford-House. Wellington et toute la haute société assistent à cette soirée. Très grand succès.

23 *juin* :

Concert chez Madame Sartoris, fille du grand tragédien Charles Kemble. Le ténor Mario participe à cette séance dont une plaque apposée 99, Eaton Place, sur le charmant hôtel des Sartoris, à l'initiative d'Arthur Hedley, commémore le souvenir.

7 *juillet* :

Chopin donne un autre concert chez lord Falmouth, 2, St-James's Square dans un hôtel que les bombardements de la guerre 1939-1945 ont détruit. Compte-rendu très élogieux, dans le *Daily News*. Pauline Viardot avait chanté au cours de cette séance.

Chopin dont la situation financière est, en dépit de cette grande activité, fort précaire, donne des leçons. Sa santé lui cause de graves inquiètudes.

Départ pour l'Écosse :

Cédant aux vives instances de Miss Stirling, le grand compositeur accepte l'invitation d'un beau-frère de son élève : Lord Torphichen, seigneur de Calder.

Début d'août :

Après un jour et demi passé à Édimbourg où il loge au Douglas's

Hotel, Chopin gagne Calder House, la pittoresque demeure de lord Torphichen, vieux gentilhomme épris de musique populaire, avec qui il sympathise.

28 *août* :

Grand concert à Manchester, au cours duquel Chopin joue l'*Andante Spianato*, le deuxième *Scherzo*, un *Nocturne*, des *Etudes* et la *Berceuse*. Marietta Alboni chante à ce concert. Le maître loge dans les environs de la ville chez un industriel artiste et lettré du nom de Schwabe ; il est ensuite l'hôte à Édimbourg du docteur Lyszczynski, médecin polonais fixé en Écosse.

4 *septembre* :

Chopin séjourne à Johnston Castle chez une sœur de Miss Stirling, Mrs Houston.

27 *septembre* :

Concert à Glasgow. Quelques jours auparavant, Chopin a eu le bonheur de rencontrer la princesse Marcelline Czartoryska et le mari de celle-ci. La joie de les revoir, celle de parler polonais lui donnent dit-il la force de jouer à Glasgow.

A ce concert, Chopin a joué :
Andante et impromptu (Op. 36)
Etudes (Op. 25)
Nocturnes (Op. 27 et Op 55 et *Berceuse*. Op. 57.)

Très applaudi, il donne en bis le *Second Nocturne* Op. 27, une *Mazurka* de l'Opus 68 et la *Polonaise-Fantaisie* Op. 61. La seconde partie se composa : *Un prélude* (Op. 28), la *Ballade* Op. 38, une *Mazurka* (Op. 7) et une *Valse* (Op. 64)

Le prince et la princesse sont ensuite, en même temps que Chopin, les hôtes de Madame Houston à Johnstone Castle. Le maître se rend ensuite à Keir-House, chez un oncle de Miss Stirling.

4 *octobre* :

Concert à Édimbourg.

Après un séjour chez lady Bellhaven à Wishaw, il est, à partir du 21 octobre, l'hôte du duc d'Hamilton, à Hamilton Palace. C'est une partie douloureuse de son existence. Malade et assailli de craintes pour l'avenir, voyant s'épuiser ses ressources financières, il est obligé de participer à la vie brillante du château et de jouer tous les soirs. Il passe ensuite quelques jours chez le Dr Lyszczynski où une crise le terrasse.

31 *octobre* :

Retour à Londres. Chopin loue un petit appartement St-James's Street No 4.

16 *novembre* :

Lord Stuart, président de la Société polonaise de Londres a organisé une soirée au bénéfice des émigrés et demandé à Chopin d'y participer. Bien que très malade, celui-ci trouve la force de se rendre à Guildhall, où la soirée a lieu et de jouer. Ce sera son dernier concert. Ainsi, comme le premier donné trente ans plus tôt, le dernier concert de Chopin a aidé au soulagement de malheureux.

23 *novembre* :

Chopin quitte Londres pour Paris en compagnie de son domestique et de Léonard Niedzwiecki (né en Pologne en 1807) intellectuel émigré d'abord en Angleterre puis, à partir de 1845, en France où il fut bibliothécaire à la Bibliothèque polonaise de Paris.

Chopin rentre square d'Orléans. Grave maladie.

1849

Quelque peu rétabli, Chopin est obligé — pour vivre — d'user ses dernières forces à donner des leçons.

Le photographe Bisson fait chez l'éditeur Maurice Schlésinger le portrait de Chopin. C'est la seule photographie connue du Maître.

Été :

Pour fuir l'appartement peu aéré du square d'Orléans, Chopin en loue un, 74, Grande rue, à Chaillot, sur les hauteurs de Passy. Sa sœur Louise vient de Pologne pour le soigner.

Automne :

Retour à Paris. Le Square d'Orléans est abandonné pour la place Vendôme. Au no 12, Chopin a loué un très bel appartement. Son état empire et ne laisse plus d'espérance. Il s'intéresse pourtant à l'installlation de l'appartement et semble garder de l'espoir. Chaque heure lui retire de ses forces.

15 *octobre* :

Mise au courant de l'état alarmant du grand compositeur , la comtesse Delphine Potocka est rentrée à Paris. Chopin lui demandera de lui chanter quelques mélodies. Elle obéira en retenant ses larmes.

Chopin a reçu les derniers sacrements des mains de son ami l'abbé Alexandre Jelowicki. Il s'éteindra le 17 octobre à deux heures du

matin en présence de Louise, sa sœur bien-aimée, de la princesse Marcelline Czartoryska et de quelques amis. Le jour même, Clésinger prend l'empreinte du visage et moule la main gauche du Maître. Kwiatkowski, grand ami du disparu, trace ses superbes croquis. Graefle aussi fait un très beau portrait et dessine l'admirable main.

La disparition prématurée de l'illustre compositeur cause une émotion profonde en France, en Pologne et dans le monde entier.

30 *octobre* :

Les funérailles de Chopin sont célébrées à l'église de la Madeleine. Pauline Viardot, Madame Castellan, Dupont et Lablache chantent le *Requiem* de Mozart. La marche funèbre de la *Sonate en si bémol mineur* est jouée pour la première fois en son orchestration par Reber. Les Préludes 4 et 6 sont exécutés à l'orgue par Lefébure-Wely.

Chopin est inhumé au cimetière du Père Lachaise.

Dans ses papiers on retrouvera les lettres de Marie Wodzinska, nouées d'un ruban et portant sur la feuille qui les entourait ces mots « Moja Bieda » (Mon malheur).

De la poche intérieure du petit agenda pour l'année 1849, que Chopin portait sur lui habituellement, on retira une boucle des cheveux de George Sand.

1849

Décembre :

Le cœur de Chopin ramené pieusement par Louise Jendrzejewicz à Varsovie est déposé à l'église de la Sainte Croix. Il y repose toujours

1850

17 *octobre* :

En ce jour anniversaire de la mort du compositeur, un monument dû au ciseau de Clésinger est inauguré au Père Lachaise, grâce à la souscription des amis de Chopin. Jane Stirling a demandé à Louise Jendrzejewicz de lui envoyer de la terre de Pologne. Cette terre est répandue sur la tombe.

FIN

Voici la lettre de Nicolas Chopin à ses parents, dont il est question plus haut.

Nous en avons respecté l'orthographe souvent archaïque et la disposition générale.

Mon cher Père et ma chère Mère,

Dans l'incertitude où je suis que mes Lettres vous soyent parvenues je ne vous écris que deux mots seulement pour m'informer de l'état de votre santé et vous prouver mon respect et mon attachement. Depuis deux ans passés, je n'ai point de vos nouvelles, je ne sais à quoi l'attribuer, cependant, chères Parens, mon éloignement ne fait qu'augmenter mon respect envers vous en me faisant connoitre de quel bonheur je suis privé d'être si longtems sans vous voir et sans recevoir aucune de vos nouvelles. Comme Madame Weydlich vous a écrit aussi plusieurs lettres en vous chargeant de vous informer au sujet de ses affaires à Strasbourg aux quelles vous n'avés pas répondu. Je vous dirai que Nous savons bien que Mr Malard est payé mais que nous ne savons pas s'il a touché de l'argent pour les créanciers. Comme les affaires avec Monsieur Le Comte Pac ne sont pas encore finies et qu'il demande une rendition des comptes de la terre de Marainville fait que j'étois sur le point de partir pour Strasbourg pour finir les dittes affaires au nom de Monsieur Weydlich. Mais comme nous avons appris que la France n'étoit pas encore tranquille par les révolutions qui s'y sont faites a été cause que mon voyage a été différé mais cependant

je crois partir sous peu de tems car Monsieur Weydlich s'est déja arrangé avec un Banquier qui ne tardera pas à partir pour la France. Cependant avant que je parte je vous prie de m'informer si la milice n'est pas plus stricte qu'elle étoit car on nous a dit que tous les jeunes garçons depuis l'âge de dix-huit ans sont tous soldats c'est ce que nous sommes curieux de savoir, car étant dans un pays étranger comme j'y suis et où je peux faire mon petit chemin je ne pourrois le quitter qu'avec regret pour me rendre soldat quoique dans ma patrie vu que Monsieur Weydlich n'a que trop de bontés pour moi et dont je prévois des suites heureuses. Je vous prie donc chères Parens de me faire réponse le plus tôt possible pour que je puisse partir en toute sûreté et jouir du bonheur de vous voir ainsi que tous mes chères parens. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Cher Père et chère Mère

de vos enfans votre très humble et très obéissant fils

N. Chopin.

A Varsovie
ce 15 7bre
1790

Monsieur et Madame Weydlich vous font bien des complimens et vous prie d'assurer Monsieur le Curé

de leur respect. Je vous prie de lui assurer aussi de ma part.

J'embrasse mes sœurs de tout cœur ainsi que tout mes parens et amis.

Je vous donne mon adresse de crainte que la lettre ne soit égarée car je ne puis concevoir que depuis deux ans passés je n'aye reçu aucune Lettre dont voici

A Monsieur
Monsieur Chopin Pologne
par Dresde à Varsovie
en Pologne
poste restante.

CORRESPONDANCE
DE
FRÉDÉRIC CHOPIN

L'AUBE
1816-1831

Note du Traducteur

Dans les lettres qui suivent, les textes entre parenthèses ( ) sont de Chopin lui-même ou de ses correspondants ; ceux mis entre crochets carrés [ ] constituent des rétablissements d'abréviation ou des éclaircissements donnés par les traducteur et éditeurs.

L'AUBE
(1816-1831)

Le tendre et profond amour de Frédéric Chopin pour ses parents a trouvé une de ses premières expressions en de petits billets tracés d'une écriture étonnamment ferme par sa main enfantine.

1. — A Nicolas Chopin, *pour sa fête* :

Mon Papa, quand tout le monde célèbre ta fête, moi aussi je me réjouis en te souhaitant d'être heureux, de ne connaître jamais des coups désagréables et d'avoir toujours un favorable sort. Tels sont les vœux ardents.

F. Chopin

ce 6 décembre 1816 [1]

2. — A Justine Chopin, *pour sa fête* :

Reçois, Maman, mes félicitations pour ta fête !

1. Le petit Frédéric avait exactement six ans et neuf mois lorsqu'il écrivit, en vers simples et naïfs, le premier de ces messages de fête. Les deux billets qui suivent sont également en vers. Les autographes de ces quatre lettres appartiennent à l'Institut Frédéric Chopin, à Varsovie.

Que les cieux réalisent ce que désire mon cœur : Sois toujours bien portante et heureuse. Passe la plus longue des vies dans le bonheur.

F. Chopin

ce 16 juin 1817

3. — A Nicolas Chopin :

Quelle joie immense ressent mon cœur au commencement de cet agréable, cher et splendide jour. Je souhaite que de longues années passent pour toi en bonheur, en santé, en vigueur, favorablement et tranquillement. Que les dons du ciel tombent sur toi généreusement !

F. Chopin

ce 6 décembre 1817

Déjà Frédéric sent que la musique sera pour lui la meilleure manière d'exprimer ses pensées :

4. — A Nicolas Chopin.

Bien qu'il me serait plus facile de te faire part de mes sentiments s'il était possible de les exprimer par les sons de la musique mais comme le plus beau des concertos n'arriverait pas à te faire part, mon cher Papa, de toute l'affection que j'ai pour toi, je dois employer les simples mots qui sortent de mon cœur pour te dire que je dépose à tes pieds l'hommage de ma tendresse reconnaissante et de mon attachement filial.

F. Chopin

ce 6 décembre 1818 [2].

2. Première lettre en prose que l'on possède de Chopin.

Chopin lycéen. Il a treize ans. Avec gravité, il adresse à un ami, les renseignements que celui-ci lui a demandés :

5. — F. Chopin à Eustache Marylski, à Pencice. [3].

Varsovie, septembre 1823

Je suis allé moi-même chez M. Zabelewicz [4] pour savoir quand commenceront les cours pour les débutants et non les examens ; il m'a répondu que les cours seront inaugurés le seize ou le dix-sept de ce mois, la commission n'ayant pas encore décidé si la séance publique de l'Académie aura lieu le quinze ou le seize. De plus, il m'a dit que les conférences se tiendront le matin, les examens l'après-midi et qu'à partir du quinze il n'inscrirait plus personne. Je m'excuse d'écrire si mal, mais je suis pressé. Fais donc part à Weltz [5] de ce que je viens de t'écrire et salue-le ainsi que Titus [6]. Bialoblocki [7] est arrivé à Varsovie samedi, il doit s'inscrire mardi, ne partir que mercredi et revenir ensuite pour assister aux cours. Compliments de Maman et de Papa à Monsieur et

3. Eustache Marylski, fils d'un propriétaire de Pencice, terre située à treize kilomètres de Varsovie. Eustache Marylski était pensionnaire chez Nicolas Chopin. Plus âgé que Frédéric il était cependant en relations amicales avec lui.

4. Adam-Ignace Zabelewicz (Zubelewicz) (1774-1831), professeur de philosophie à l'Université et au Lycée de Varsovie. C'était donc un collègue de Nicolas Chopin.

5. Charles Weltz, demi-frère de Titus Woyciechowski et condisciple de Jean Bialoblocki. Pensionnaire chez Nicolas Chopin.

6. Titus Woyciechowski, fils d'un riche propriétaire dont le domaine se trouvait à Poturzyn. Pensionnaire chez Nicolas Chopin. Très bon musicien. Ami intime et confident de Frédéric.

7. Jean Bialoblocki (1805-1828), fils d'un propriétaire foncier. Pensionnaire chez Nicolas Chopin et élève au Lycée à partir de 1815. D'une grande beauté, Bialoblocki fut emporté par la tuberculose, à l'âge de vingt-trois ans.

Madame Marylski et ceux de Louise [8] pour ta sœur. Je t'embrasse cordialement ainsi que tes frères.

F. Chopin

MM. Kulikowski, Karwowski, Wilczynski et Krzywnicki ont reçu leur démission et c'est le professeur de Kalisz qui remplacera M. Kulikowski. M. Dobronoki [9] t'envoie ses salutations. Au revoir. Ne montre cette lettre à personne car on dirait que je ne sais pas écrire et que je ne connais rien à la politique.

Les vacances à Szafarnia.... Toute sa vie, Chopin devait se rappeler avec émotion les heures claires passées au cœur de la campagne polonaise chez les Dziewanowski.

6. — F. Chopin a ses parents, à Varsovie.

Sokolowo, mardi, 10 août 1824

Mes parents bien aimés,

Je me porte bien, grâce à Dieu, et le temps passe fort agréablement. Je ne lis pas, je n'écris pas, mais je joue [du piano], je dessine, je jouis du bon air en me promenant en voiture ou, comme hier en parcourant la campagne sur le blanc participe du verbe *connaître* [10] [« Connaître » est en français dans le texte].

8. Louise Chopin. Sœur aînée de Frédéric.
9. Joseph Dobronoki, d'origine hongroise, ami de la famille Chopin. Frédéric était fréquemment invité chez lui. Lorsqu'il quitta Varsovie en novembre 1830, il offrit à Dobronoki une magnifique pipe d'écume. M. Charles Smolski, de Paris, arrière-neveu de Joseph Dobronoki, a fait généreusement don de ce précieux souvenir à l'Institut Frédéric Chopin.
10. C'est un jeu de mot. La participe passé du verbe connaître (connu) correspond phonétiquement au datif du mot polonais « kon » (cheval) ; « Na koniu » signifie « à cheval ».

J'ai un appétit extraordinaire, mais pour satisfaire tout à fait mon maigre ventre qui commence à grossir, il suffirait qu'on me donnât la permission de manger à satiété du pain de campagne. Gérardot [11] ne m'a, à vrai dire, pas permis le pain de seigle, mais sa défense ne concerne que le pain de Varsovie et non le pain de la campagne. Il m'a interdit d'en manger parce qu'il est aigre alors que celui de Szafarnia n'est pas le moins du monde acide. Le premier est noir ; le second blanc. L'un est fait de farine grossière ; l'autre de belle farine. En fin de compte, Gérardot, s'il pouvait y goûter, le trouverait meilleur que l'autre et m'autoriserait certainement à en manger, en vertu de l'habitude qu'ont les médecins de faire prendre à leurs patients ce qui leur plaît à eux-mêmes. Mais ce n'est pas tout : Varsovie est une ville ; Szafarnia, un village. Là-bas, il y a des petits pains pour tout le monde et ici seulement pour moi. Comment, dans ces conditions, Maman pourrait-elle ne pas me donner la permission que je désire ? N'ai-je pas assez clairement expliqué que je veux manger du pain de campagne ? Si Gérardot était à Varsovie, je demanderais à Madame Dziewanowska de me donner une miche et je la lui enverrais immédiatement dans une petite boîte ; dès la première bouchée, Gérardot m'accorderait son autorisation. Ainsi donc dans l'espoir d'obtenir ce que je vous demande avec tant d'insistance (avec l'assentiment de Mademoiselle Louise et de Made-

11. Gérardot, médecin de la famille Chopin. Il était d'origine française.

moiselle Joséphine [12] qui m'ont déjà donné une fois de ce pain dans l'attente de la permission qui doit venir), je termine ma dissertation sur ce sujet. Samedi, il y a eu beaucoup de monde à Szafarnia : Monsieur Podowski, Monsieur Suminski, MM. Piwnicki, M. le Chambellan Piwnicki, Madame Borzewska, le frère de Madame Dziewanoska, Monsieur Wybraniecki [13] et Bialoblocki. Dimanche, nous sommes allés à Gulbiny chez MM. Piwnicki, aujourd'hui nous sommes à Solokowo, chez Wybraniecki. Je prends régulièrement les pilules et j'absorbe tous les jours sans exception une demi-carafe de tisane. Je ne bois à table qu'un peu de vin doux ; je mange des fruits, mais seulement les plus mûrs choisis par Mademoiselle Louise.

Nous attendons Papa avec la plus grande impatience ; quant à moi, je le prie d'avoir la bonté d'acheter chez Brzezina « l'air Moore varié pour le pianoforte à quatre mains de Ries et de me l'apporter ; je voudrais le jouer avec Madame Dziewanowska. Que Papa veuille bien m'apporter aussi, soit l'ordonnance, soit un flacon de pilules car, d'après le calcul que j'ai fait aujourd'hui, il ne m'en reste plus que pour vingt-sept jours.

A présent, il ne me reste rien à écrire, sinon pour demander à Louise des nouvelles de la santé de Maman

12. Louise et Joséphine Dziewanowska, sœurs de Dominique Dziewanowski, le condisciple et ami de Frédéric. Elles étaient filles de Jules Dziewanowki, propriétaire de Szafarnia, le domaine où Chopin passa ses vacances en 1824 et en 1825.

13. Antoine Wybraniecki, propriétaire du domaine de Sokolowo, beau-père de Jean Bialoblocki.

et de Papa. Celui-ci, je n'en doute pas, est maintenant complètement remis de ses douleurs aux reins. J'embrasse cordialement Louise, Isabelle, Émilie [14], Suzon, Madame Dekert, Mademoiselle Leszczynska. Je joins des salutations pour la Sauterelle et pour Chomentowski. Je baise les mains et les pieds de mes parents bien aimés.

votre fils.
F. F. Chopin.

Madame Dziewanowska, Mesdemoiselles Dziewanowskie, Monsieur Jules et Domus [15] présentent leurs compliments à Maman, à Papa et aux enfants [c'est-à-dire à Louise, à Isabelle et à Émilie Chopin]. Mes respects à Monsieur Zywny [16], à Monsieur Siebert et à Monsieur Woycicki.

N. B. Monsieur le Chambellan Piwnicki présente ses compliments à Papa. Il se réjouit de le revoir bientôt.

14. Louise, Isabelle, Émilie : les trois sœurs de Frédéric Chopin. Louise, née à Varsovie en 1807 et qui devait disparaître en 1855 exerça une grande influence sur son frère. Très bonne musicienne, elle lui donna ses premières leçons de piano et plus tard joua souvent à quatre mains avec lui. Bien que brune, Louise ressemblait de façon frappante à Frédéric. Ainsi que son frère, Isabelle était blonde. Elle était, comme Louise une excellente musicienne. Née en 1811, elle vécut jusqu'en 1881. Quant à la petite Émilie, on sait qu'elle était très douée pour la poésie. C'était, avec son frère, la brillante organisatrice des représentations théâtrales données dans le salon de ses parents. Née en 1813, elle succomba à de la phtisie pulmonaire en 1827. Elle avait donc quatorze ans.

15. Domus, c'est-à-dire Dominique Dziewanowski. (Voir la note N° 12).

16. Adalbert Zywny (1756-1840), violoniste d'origine tchèque, fixé à Varsovie. Maître de musique. Ce fut le seul professeur de piano qu'ait eu Chopin. Fervent admirateur de Bach et de Mozart, il initia le jeune Frédéric à l'art de ces grands compositeurs. Ami intime de Nicolas Chopin.

7. — F. Chopin a sa famille, à Varsovie.

Au cours de l'été 1824, *les parents de Chopin reçurent de leur fils, en guise de lettre, les feuillets suivants :*

ce 16 août 1824 — Courrier de Szafarnia [17] [Kurier Szafarsia] — Souvenirs nationaux : Année 1820. On a curé le vivier de la cour.

Nouvelles de l'Intérieur

Le 11 *août de cette année*, Monsieur Frédéric Chopin monté sur un bon cheval a participé à des courses et tenté d'arriver au but. Bien qu'il aît été battu à plusieurs reprises par Madame Dziewanowska qui était à pied (ce n'est pas la faute de Mr Chopin mais celle du cheval) il a néanmoins remporté la victoire sur Mademoiselle Louise au moment où celle-ci allait, à pied, atteindre le poteau. Le sieur Chopin sort chaque jour en voiture et avec de tels honneurs qu'il est toujours assis à l'arrière. Le sieur Jacques Chopin [18] boit chaque jour six tasses de café de glands et petit Nicolas [18] mange quatre

17. Chopin a fait au moins deux séjours à Szafarnia en Cujavie : l'un pendant l'été de 1824, l'autre, l'été suivant. C'est dans ce village que l'adolescent heureux de vivre, gai, entrainant, imagina d'envoyer aux siens, au lieu de lettres, le « *Courrier de Szafarnia* », parodie du sévère *Kurier Warszawski* (Courrier de Varsovie). Nous publions ici les pages conservées de cet alerte journal sous les numéros 7, 9, 10, 11, 12 et 13. Quatre de ces messages appartiennent à l'Institut Frédéric Chopin de Varsovie. On remarquera que le jeune garçon a imité dans ces lignes le ton grave des nouvelles politiques, la futilité des échos mondains, l'emphase des récits de bataille à moins qu'on ne retrouve dans ces derniers des échos de ses études classiques. — Au point de vue matériel, la disposition du texte rappelle celle d'un véritable journal. L'écriture en est particulièrement soignée et jolie.

18. Jacques Chopin, Petit Nicolas — c'est-à-dire le fils de Nicolas —, M. Pichon (anagramme de Chopin), F.F.N.J. Chopin, tels sont les noms et pseudonymes sous lesquels Frédéric Chopin apparaît dans le « Courrier de Szafarnia ».

petits pains. *Nota bene* : En plus d'un dîner formidable et d'un souper de trois plats.

Le 13 *des mêmes mois et année* : Monsieur Better s'est fait entendre au piano avec un talent extraordinaire. Ce virtuose berlinois joue à la manière du sieur Berger (le pianiste de Skolimow). Dans les traits et pour la vélocité, il surpasse Madame Lagowska et joue avec tant de sentiment que toutes les notes semblent sortir non de son cœur, mais de son énorme ventre.

Le 15 *des mêmes mois et année* : Une nouvelle importante nous est parvenue : Une dinde ayant couvé par hasard dans un recoin du grenier, un jeune dindon y est venu au monde. Ce grand évènement ne contribue pas seulement à l'accroissement de la famille de ces volatiles mais aussi à celui des revenus fiscaux et il assurera leur développement ultérieur. Hier, pendant la nuit, le chat s'étant faufilé dans la garde-robe, a cassé une bouteille de sirop. Si d'une part, il mérite d'être pendu, de l'autre, il a droit à des félicitations pour avoir choisi la plus petite.

Le 12 *des mêmes mois et année* : La poule s'est mise à boîter et le canard a perdu une patte au cours d'un duel avec l'oie. La vache est tombée si gravement malade qu'elle va paître dans le jardin.

Nouvelles de l'Étranger

Un certain citoyen des environs voulant lire le

Moniteur envoya son domestique demander un journal périodique aux Pères Carmes d'Obory. Le domestique n'ayant jamais entendu parler de journal périodique demanda aux Pères un journal hémorroïdique.

A Bocheniec, un renard a dévoré deux innocentes oies. Que celui qui s'en emparera en informe le Tribunal de Bocheniec. Ce dernier punira impitoyablement le criminel selon les lois et prescriptions. Et le porteur du renard recevra les deux oies comme digne récompense.

Permission d'envoyer
Le censeur.
L. D. [19]

8. — F. Chopin à Guillaume Kolberg [20] à Varsovie.

[Szafarnia, le 19 août 1824.]

Cher Guillaume,

Je te remercie d'avoir pensé à moi, pourtant je suis fâché car tu es comme ça vilain, méchant, bla, na comme ça et caetera... de ne m'avoir écrit que d'une dent de ta plume. Désirais-tu épargner le papier, la plume ou l'encre ? Peut-être n'avais-tu pas le temps ? Ou bien ne voulais-tu pas m'écrire comme il l'aurait

19. Pour que le *Courrier de Szafarnia* n'ait rien à envier au *Courrier de Varsovie*, Frédéric soumit son journal au censeur L.D., c'est-à-dire à Louise Dziewanowska.

20. Guillaume Kolberg, (1807-1891), l'ainé des trois fils de Jules Kolobrzeg-Kolberg, professeur au Lycée de Varsovie. Guillaume était un condisciple et un ami de Chopin. Le deuxième des frères Kolberg, Oscar, se consacra à l'étude du folklore polonais. On lui doit trente-six volumes de recueils de chants et de danses populaires. Antoine, le cadet était peintre. C'est lui qui en 1848 a peint le dernier portrait du grand compositeur.

fallu, ni te souvenir de moi ? Ah ! C'est ainsi : On monte à cheval, on s'amuse bien et on ne pense plus à ses amis... Mais qu'importe ! Embrassons-nous et faisons la paix !

Je suis heureux que tu sois gai et bien portant ainsi qu'il convient à la campagne. De mon côté, il m'est agréable de pouvoir te dire que je m'amuse bien. Il n'y a pas que toi qui ailles à cheval, moi aussi je sais monter. Ne me demande pas comment, mais je sais... du moins de la manière suivante : le cheval marche lentement où il veut et moi, tel un singe sur un ours, je reste en place plein d'effroi. Je ne suis pas encore tombé parce que ma monture ne l'a pas encore voulu mais je tomberai le jour où ça lui plaira.

Je ne vais t'accabler davantage de mes affaires personnelles ; cela ne servirait à rien. Les mouches se posent continuellement sur mon nez proéminent. Mais cela n'a rien de neuf, ces insupportables bestioles en ont l'habitude. Les moustiques me tourmentent, mais qu'importe : ils ne s'attaquent pas au nez. Je m'amuse à courir dans le jardin, parfois je me promène. Je vais parfois aussi au bois en voiture *notabene* pas à cheval, mais en britchka, en cabriolet ou bien en coupé. Et honoré tellement que je suis assis toujours sur le derrière, jamais sur le devant. Je t'ennuie peut-être déjà ? S'il n'en est rien, écris-moi par retour et je continuerai sur le champ à te prodiguer mes lettres. Je termine celle-ci sans compliments, mais à la façon d'un ami. Porte-toi bien, mon

cher Guillaume et je t'en prie, écris-moi et pas seulement quelques mots ajoutés sur la lettre d'un autre. Dans quatre semaines nous nous reverrons. Je t'embrasse sincèrement,

ton ami sincère,
F.F. Chopin

Ce 19 août 1824.

Mes compliments à ta Maman et à ton Papa, j'embrasse tes frères.

9. — F. Chopin a sa famille, à Varsovie.

Ce 19 Août 1824

Courrier de Szafarnia

[Fragment]

Nouvelles de l'Intérieur

Le 15 août de cette année : A la réunion musicale de Szafarnia, le sieur Pichon a fait étalage du concerto de Kalkbrenner devant plusieurs personnages et demi-personnages.

Cette œuvre n'a toutefois pas remporté autant de succès surtout auprès des petites figures [les auditeurs de moindre importance] que *le Petit Juif*[21] que le même sieur Pichon a interprété ensuite [*Ces lignes dénotent une grandes finesse d'observation et beaucoup de perspicacité. Chopin a quatoze ans et déjà il a compris qu'une mélodie jaillie du cœur plaît davantage, surtout à un public simple et sincère, que les miroitements des pages de virtuosité*].

21. Chopin parle ici pour la première fois de la mazurka dite « le petit Juif », qu'il fit paraître en 1834 après l'avoir quelque peu révisée. C'est le N° 4 de l'Opus 17.

Zbiory Stowarzyszenia I. F. C.
NARODOWY INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA BIBLIOTEKA

Le 18 de ces mêmes mois et année : Le sieur F.F.N.J. Chopin a bu sept tasses de café de glands [*La famille Chopin attribuait donc une grande efficacité thérapeutique au café de glands* !] Il faut espérer qu'il en boira bientôt huit.

Permission d'envoyer
Le censeur
L. D.

10. — F. Chopin a sa famille, à Varsovie.

Ce 14 août 1824

Courrier de Szafarnia

[Fragment]

Nouvelles de l'Étranger

Le 20 des mêmes mois et année : La fête de la moisson a été célébrée à Obrow. Tout le village réuni devant le château s'est réjoui sincèrement, spécialement après la vodka. Et les enfants ont chanté d'une voix aïgue, détonnante et fausse, la chanson que voici :

Devant le château, les canards sont dans la mare,
Notre Madame est toute en or.
Devant le château est tendu un cordon
Notre Monsieur fait le plongeon [*un grand salut sans doute*]
Devant le château pend un serpent
Notre demoiselle Marianne se marie.
Devant le château, il y a un bonnet,

Notre chambrière a l'air niais.

11. — F. Chopin a sa famille, à Varsovie.

Courrier de Szafarnia

Souvenirs.

Vendredi, le 24 août 1824.

Année 1798

L'étalon alezan qui revenait à la maison est mort en franchissant la frontière.

Nouvelles de l'Intérieur

Les 25 des mêmes mois et année : Mademoiselle Kosteria, cette dame qui jadis appela Monsieur Simon d'une voix ravissante en criant : « Gay ! Gay ! » sortait de la cuisine portant une cruche pleine d'eau. Elle s'en allait, bouche bée, quand, soudain, elle tomba et brisa la cruche. Ce retentissant évènement fut immédiatement communiqué au Rédacteur qui, vu l'importance de la nouvelle, lui a donné le pas sur toutes les autres parvenues de l'intérieur.

Le 25 ces mêmes mois et année : Un poussin monstrueux a vu le jour dans le poulailler. Cet épouvantail a cependant deux pattes mais il n'a qu'une aile. Il est sans tête ni croupion. Sa gouvernante compte l'amener à Varsovie ou dans quelque autre capitale afin de lui faire prendre place parmi les phénomènes de la nature qui y sont montrés.

Le sieur Pichon a de grands démêlés avec les cousins qu'il a rencontré à Szafarnia où ils se pressent en foule. Ceux-ci le mordent autant qu'ils peuvent mais heureu-

sement ils épargnent son nez qui sans cela deviendrait plus grand encore.

Le 26 des mêmes mois et année : La chienne Sudyna avait attrappé une perdrix dans les blés. Mademoiselle Kozaczka lui retira aussitôt le pauvre oiseau qu'elle avait tué et le suspendit au poirier. L'ingénieuse chienne se mit alors à secouer l'arbre. Ce fut en vain. Alors elle sauta si haut qu'elle parvint à se saisir de la perdrix et elle la consomma avec grand appétit. Quelques descendants des fameux héros [22] grâce à qui le Capitole ne tomba pas au pouvoir des Gaulois, achètent à présent l'avoine sur pied. Cet acte coûte souvent la vie à Messieurs les commerçants. Beaucoup d'eux reçoivent en effet comme châtiment des coups sur la tête et plus encore finissent à la broche.

Le frère du dindon mélancolique est tombé malade de chagrin. Il gît sans force et l'on a perdu l'espoir de le sauver. *Le 25*, un canard, sorti furtivement du poulailler, est allé se noyer. On ignore les causes de ce suicide, la famille se refusant à faire la moindre déclaration à cet égard. La vache va beaucoup mieux. Il est certain qu'elle se remettra complètement.

Nouvelles de l'Étranger

Le 26 des mêmes mois et année : *A Sokolowo*, un dindon a pénétré dans le jardin sans y avoir été invité. Un milan habitué à vivre depuis sa jeunesse dans ce jardin

22. Les oies du Capitole.

sans jamais y rencontrer de dindons, l'observa d'un air jaloux puis s'approcha de lui dans le dessein de lui arracher les yeux. Le dindon se gonfla mais comme cette manœuvre ne suffit pas à faire reculer le milan, il lui donna un coup de bec et la lutte s'engagea. La victoire fut longtemps indécise. Enfin, après de durs efforts, le dindon creva l'œil droit du milan et resta maître de la place. Ainsi finit tristement ce duel.

Le sieur Pichon s'est rendu le 26 des mêmes mois et année à Colub. Parmi d'autres merveilles et nouveautés, un cochon de nationalité étrangère y a retenu longuement l'attention de ce voyageur distingué.

Le 25 des mêmes mois et année : A Bialkow, le chat a étranglé une poule qui laissera après elle de grands regrets.

Malgré la sévère application des règlements par les douaniers à la frontière, un certain monsieur des environs a réussi à faire entrer en fraude en les cachant sous son manteau trois bâtons dont il avait reçu des coups sur le dos, le 24 courant, à la foire de Colub.

A Rodzone, le fermier juif avait coutume de laisser paître son veau pendant la nuit dans le champ qui ne lui appartenait pas. Mais dans la nuit du 24, un loup survint et mangea le veau. Le propriétaire du champ est content car ainsi le juif est puni de sa vilenie, mais le juif est furieux contre le loup. Il donnera tout le veau comme récompense à celui qui lui livrera le criminel.

Permission d'envoyer
Le censeur
L. D.

12. — F. Chopin a sa famille, à Varsovie.

Courrier de Szafarnia

Mardi, le 31 août 1824.

Souvenir — 1802.
Une souris a fait un trou
dans la chaussure de Mademoiselle Joséphine Dziewanowska.

Nouvelles de l'Intérieur

Le 28 des mêmes mois et année : Quand le sieur Pichon qui venait d'achever sa toilette demanda à déjeuner, il vit entrer dans sa chambre une dame nu-pied et jetant de grands cris. Tout d'abord, Petit Pichon, surpris, demeura gueule ouverte comme un badaud, mais bientôt il connut la cause de tant de lamentations et de larmes. Le sieur Sikorowski, écuyer, celui que Mademoiselle Michuchna appelle habituellement « Fichtour » s'était pris de querelle avec Mademoiselle Kozaczka et après une longue dispute et des explications orageuses, il lui avait donné sur la caboche une si forte claque que la demoiselle avait pris la décision d'en référer aux autorités supérieures.

Le 29 des mêmes mois et année : Pleine d'une foule de juifs, une charrette cheminait. Tous les membres de cette famille se composant d'une vieille truie, de trois grands juifs, de deux petits et de six spécimens de juifs tout petits, étaient serrés comme des harengs de Hollande. La voiture soudain heurta une pierre et les juifs se

retrouvèrent couchés sans dommage sur le sable dans l'ordre suivant : Premièrement les moutards, tous en diverses postures, la majorité avec leurs petits pieds en l'air ; au dessus la truie gémissant sous le poids des juifs grands et petits. Tous avaient perdu leur calotte dans la chute.

Le 30 *des mêmes mois et année* : Un grand combat s'est déroulé dans l'étable entre trois filles de ferme. Deux de celles-ci armées chacune d'un seau et d'un baquet attaquèrent la troisième et bien que cette dernière eut finalement aussi un seau et un baquet *(nota bene* : sui la figure) elle ne put résister à pareil assaut.

Le 30 *des mêmes mois et année* : Madame Zakierska, habitante de Szafarnia, brouillée gravement avec une voisine et désespérée de ne trouver aucun moyen de lui nuire, décida de se noyer. Fort heureusement, Madame Szreder, l'épouse de M. le jardinier, ce vieux citoyen, l'aperçut, accourut et lorsque Madame Zakierska était la tête la première dans l'étang, elle la saisit adroitement par les jambes et lui sauva la vie.

Hier, Sudyna, la chienne, parcourait le village avec Mademoiselle Joséphine, quand, apercevant une oie, elle l'étrangla et la mangea. *Le* 30 *des mêmes mois et année*, quatre oies furent surprises en train de traverser les blés. Jusqu'à présent, elles sont laissées en liberté provisoire, mais on ne sait comment cela finira. La vache se porte mieux de jour en jour. Réunis en conseil général, les docteurs l'ont déclarée hors de danger.

Nouvelles de l'Étranger

Le 29 *de ces mêmes mois et année*, le sieur Pichon, en passant par Nieszawa rencontra une Catalani [23] de village qui assise sur la clôture d'une prairie chantait à pleine voix : Fort intéressé et bien qu'il entendit convenablement l'air et la voix, il n'était pas complètement satisfait parce qu'il aurait voulu comprendre aussi les paroles. Il passa et repassa devant la clôture, mais sans parvenir à saisir le sens des paroles du chant de la paysanne. N'y tenant plus il prit trois sous dans sa poche et les offrit à la chanteuse pour qu'elle lui redit sa chanson. Longtemps la Catalani se récria, pinçant les lèvres et refusant. Cependant, tentée par les trois sous, elle se décida à obéir et chanta une mazurka dont le rédacteur, après permission des autorités et de la censure, reproduit ici, en guise d'échantillon, les premiers vers :

« Vois comme derrière les montagnes danse le loup,
derrière les montagnes danse le loup,
Mais il n'a pas de femme et c'est pourquoi il se chagrine
tant (bis) »

Le 29 *de ce mois*. *A Radomin*, un chat est devenu enragé. Heureusement il ne mordit personne, s'enfuit dans les champs et fut enragé jusqu'au moment où on le tua,

23. Chopin compare cette paysanne à la célèbre cantatrice italienne Angelica Catalani (1779-1849). Au cours de la saison 1819-1820, la Catalani donna quatre concerts à Varsovie. Elle eut à cette époque l'occasion d'entendre le petit Frédéric âgé alors de dix ans et fut si enchantée par son jeu, qu'elle lui offrit une montre en or dont le compositeur se servit pendant toute sa vie et qui fait à présent partie des collections de l'Institut Frédéric Chopin, à Varsovie.

parce que lorsqu'il fut tué, il cessa de l'être. *A Dulnik*, un loup a mangé un mouton pour son souper. Les tuteurs affligés des autres brebis donneront la queue et les oreilles du mouton à celui qui lui amènera le loup, lequel doit comparaître devant le conseil de famille.

Permission d'envoyer
Le censeur
L. D.

13. — F. Chopin a sa famille, à Varsovie.

Courrier de Szafarnia

Mardi, ce 3 septembre 1824

Souvenir 1740. Fondation de Szafarnia par Laurent Szafarniak.

Nouvelles de l'Intérieur

Le 1er *des mêmes mois et année* : Monsieur Pichon jouait *le Petit Juif* ; Monsieur Dziewanowski appela son fermier israélite pour lui demander ce qu'il pensait du jeu du virtuose. Mosiek s'approcha de la fenêtre, introduisit son sublime nez courbé dans la chambre, écouta puis conclut que si le sieur Pichon voulait jouer aux noces juives, il pourrait gagner chaque fois au moins dix écus. Cette déclaration encouragera Monsieur Pichon à travailler le plus possible ce genre de musique et peut-être se vouera-t-il dans l'avenir à des harmonies aussi lucratives.

Le 2 *des mêmes mois et années* : Un chat que l'on venait d'amener à la maison s'en est échappé. La personne

qui en avait la garde se mit à sa poursuite et au moment où elle allait l'atteindre, le chat bondit au dessus d'une clôture et se crut en sûreté. Alors la dame voulant absolument s'en saisir essaya d'enjamber cette clôture, fit un faux pas, perdit l'équilibre et tomba de tout son long sur le sol.

Le 3 *des mêmes mois et année* : Le sieur Luc, valet de ferme de profession, grimpé sur un poirier secouait les branches afin de faire tomber les poires pour les dames qui, à l'ombre de l'arbre, les attendaient avidement. Luc secoua plusieurs fois l'arbre sans qu'un seul fruit daigna s'en détacher et finalement ce fut lui (*nota bene* : par accident) qui tomba par terre à leur place.

Le 2 *des mêmes mois et année* : Mademoiselle Brigitte, la cuisinière qui pétrissait à grand renfort de bras, a, par suite de son extrême adresse, projeté toute la pâte hors de la huche.

Le 1er *des mêmes mois et année* : Le Nègre, étant sorti dans les champs avec son maître, a tué une perdrix, *nota bene* : sans fusil ni poudre.

La vache se porte incontestablement mieux, elle reçoit déjà des visites et peut-être bientôt pourra-t-elle en faire elle-même.

Nouvelles de l'Étranger

Le 1er *des mêmes mois et année* : Le milan a mangé une perdrix dans le bois de Bocheniec.

Le 5 *des mêmes mois et année* : Seront célébrées les

noces du Sieur Jean Lewandowski, écuyer et de Mademoiselle Catherine Cizewska, fille du gouverneur des terres de Bocheniec. Madame Cizewska fait de grands préparatifs et le fiancé lance des invitations pour le festin. Monsieur Pichon sera parmi les convives, ce dont il se réjouit indiciblement ainsi que le rédacteur du *Courrier* qui ne manquera pas de décrire les scènes les plus caractéristiques et racontera les événements les plus importants des noces dans le prochain numéro.

Le 2 des mêmes mois et année : A cause d'un morceau de viande qui se trouvait sur le chemin, un combat acharné a eu lieu à Bocheniec entre un chat et un chien. Tous deux ont lutté avec un courage intrépide. L'odeur de la viande leur excitait le cœur et l'appétit. Ayant, de ses griffes aiguës, arraché les yeux du chien, déjà fatigué par la lutte et couvert de graves blessures, le chat après l'avoir repoussé par deux fois, l'étrangla finalement. Et tandis que tout le monde plaignait le sort du pauvre petit chien, le vainqueur grièvement blessé lui-même emporta triomphalement la viande mais bientôt il s'évanouit, tomba, se renversa et... creva.

Le 31 [août] *A Retwiny*, les loups ont mangé douze moutons. Que celui qui se saisira du chef des brigands, le livre au gouverneur de la terre de Retwiny et il recevra à titre de récompense la moitié d'un des moutons susmentionnés.

Permis d'envoyer
Le censeur
L. D.

14. — F. Chopin à Jean Bialoblocki, à Sokolowo.

[Sokolowo, fin de l'été 1824]

Mon bien cher Jeannot,

Nous partons demain de grand matin. Je t'avais promis d'aller te voir chez toi hier, mais je n'ai pu arriver à Sokolowo qu'aujourd'hui. Je regrette beaucoup de n'avoir plus l'occasion de te rencontrer pendant les vacances. Ainsi je dois donc te faire mes adieux sur cette feuille et t'envoyer pour Mademoiselle Constance [24] la lettre que Louise me prie de lui remettre. Je te souhaite une très bonne santé et la complète guérison de ta jambe. Embrasse ton Papa pour moi et remercie-le de ma part pour la tisane dont je lui suis infiniment reconnaissant. Dis-lui que je ne l'oublierai jamais. Mon cher Jeannot, nous voilà donc séparés sans nous avoir fait vraiment nos adieux. Je t'embrasse cordialement. Pense à moi comme je pense à toi.

F. F. Chopin.

Mes compliments à Mademoiselle Florence [25]. Je voudrais bien aller vous rejoindre à Radomin, mais c'est impossible. Je voudrais vous attendre ici — impossible également car Mademoiselle Louise — oh ! cette mademoiselle Louise — attend mon retour pour faire les malles avec moi. Embrasse-moi.

(Au verso :)

Tu ne saurais croire comme cela me fait de la peine,

24. Constance Bialoblocka, sœur aînée de Jean Bialoblocki.
25. Florence Wybraniecka, cousine du beau-père de Jean Bialoblocki.

comme cela me fait de la peine !... C'est au point que je n'ai plus envie de partir. Pourquoi avoir été ainsi secoué en britschka pour ne trouver personne à la maison ; mais tu sauras au moins que je suis venu pour te faire mes adieux ainsi qu'à ton Papa en toute cordialité.

Je ne sais ce que j'écris. Je ne me suis jamais trouvé dans pareille situation.

15. — F. Chopin à Jean Bialoblocki, à Sokolowo.

[Varsovie] ce vendredi 8 juillet 1825

Cher Jeannot,

Je suis heureux d'avoir cette bonne occasion pour te faire parvenir une lettre. *Primo*, je t'apprends que nous sommes tous bien portants ; *secundo* : que l'examen approche. Il se trouve juste à portée de mon nez. (Les Polonais disaient autrefois à la portée de la ceinture, or, comme je ne porte pas de ceinture mais que j'ai un grand nez, voilà la raison pour laquelle je t'écris que l'examen est à portée de mon nez). Ne compte pas sur une longue lettre ; je suis très occupé et le monsieur chargé de me remettre le petit billet de Mademoiselle Constance n'est venu que ce soir et il repartira demain matin..

Kresner [26] et Madame Bianchi vont donner un concert lundi non pas au Théâtre mais chez Elert dans la salle de l'Hôtel d'Allemagne. Il s'agit d'un concert à la

26. Le flûtiste Kresner et la cantatrice italienne Bianchi étaient fixés à Varsovie. Chopin avait participé à l'un de leurs concerts, le 10 juin de cette année 1825.

Krogolski [27] par invitations. Kresner m'en a donné douze à placer mais jusqu'à présent j'en ai vendu seulement trois car elles coûtent six zlotys.

Ton absence me cause beaucoup de regret. Il était bien agréable de causer parfois avec vous, Monseigneur, de s'amuser, de chanter, de rire, de se battre.

Ma prochaine lettre sera plus longue et je te dirai quand nous pourrons nous revoir. Pour le moment l'examen est fixé au 26 de ce mois. Il fait déjà noir. Demain, je dois me lever de bon matin et aujourd'hui travailler longtemps, travailler et travailler, et encore travailler, peut-être travailler pendant toute la nuit.

Amice ! Vale ! Rien d'autre à t'annoncer si ce n'est que je n'ai pas encore reçu la moindre lettre de Sochaczew de toi. Si tu ne m'as pas écrit d'ici là, attends-toi à recevoir de graves réprimandes dans ma prochaine lettre.

Il me faut encore t'écrire sur cette page : « Dis-moi si ta jambe va mieux et aussi si tu es bien arrivé. »

Cette lettre ressemble à un champ où croîtraient pêle-mêle des petits pois et des choux. Elle n'a pas de bon sens, *je sais qu'elle manque de logique mais que faire, on se hâte car on n'a pas de temps pour écrire honnêtement* [28]. Si c'est comme çà, pardonne-moi, je t'écrirai plus et

27. Joseph Krogolski (1815-1842), pianiste et compositeur polonais, élève de Joseph Elsner.

28, 29. Chopin a écrit tous les passages reproduits en italique en français. Mais ce français, il l'a noté phonétiquement à la polonaire (ze se kil mank de lozyk, etc...) C'est une plaisanterie à laquelle il s'est livré plusieurs fois, même beaucoup plus tard, dans ses lettres à des amis (notamment dans celles à Fontana).

mieux par la poste la prochaine fois. En attendant, je t'embrasse cordialement.

F. F. Chopin.

Zywny et Madame Dekert se portent bien. Ils ne savent pas que je t'écris, sinon ils joindraient leurs compliments aux miens. Mes respects à ton Papa.

16. — F. Chopin à Jean Bialoblocki, à Sokolowo.

[Varsovie, mercredi 27 juillet 1825]

Mon cher !

La lettre que vous m'avez écrite [29] m'a fait plaisir. Pourtant *comme je vois*, elle contient une triste nouvelle. *Votre jambe vous fait mal*. Je m'en afflige mais je me réjouis de ce *que vous êtes assez gai*, on le voit par votre lettre et *ça m'a donné d'la sauce* et m'a rendu ma bonne humeur. *Demain, nous finissons* de subir notre examen ; *je ne prendrai pas de prix, car les lavements les prennent*. Lorsque je vous verrai, je vous donnerai la solution de la devinette que voici : « *Est-ce possible qu'on donne un prix à un lavement* ? » De trop longues explications seraient nécessaires pour vous la faire connaître par écrit. En revanche quelques mots de vive voix suffiront pour vous en faire saisir la finesse. Nous partirons lundi. Ainsi en a-t-il été décidé par Mademoiselle Louise. Nous serons donc mercredi à Szafarnia. *Si vous voulez me voir, venez le premier car, autrement*, mon excellente tutrice ne me permettra pas d'aller vous voir.

Demain à cette même heure, *quel bonheur, quel plaisir*,

29. Voir note 28-29, page précédente.

je me coucherai pour ne plus me lever que vendredi. J'ai une nouvelle culotte en velours royal... et bien faite (bien qu'à vrai dire, cela ne soit pas vrai). J'ai autour du cou un nouveau foulard — autrement dit (sinon vous ne comprendriez pas de quoi il s'agit) une nouvelle cravate qui a coûté je ne sais plus combien de zlotys... non, *je ne me souviens pas combien je l'ai payée avec l'argent et la main de ma chère sœur Louise*.

Écoutez, écoutez, mamzelle Dorothée [30]

Adolphe Szydlowski

dans le rôle du valet.

Écoutez, ainsi je commence la fin de mon discours, c'est-à-dire la fin de ma lettre ; nous nous reverrons bientôt ; vous savez que je n'aime pas babiller sinon à quatre mains. Excusez-moi donc d'en arriver à la conclusion. Nous sommes tous en bonne santé. J'ai déjà reçu trois lettres de toi. L'examen a lieu demain. Mademoiselle Leszczynska t'envoie ses compliments. Monsieur Domowicz est passé par Varsovie. Zywny porte toujours sa vieille perruque. Madame Dekert t'embrasse, Barcinski [31] aussi. Je t'apporterai un livre pour Okun. Tous et tout le monde à la maison te saluent ainsi que ton Papa. Je t'embrasse, je t'aime.

F. F. Chopin.

30. Extrait d'une petite comédie contemporaine qui avait été représentée chez les Chopin.

31. Antoine Barcinski (1803-1878) répétiteur au pensionnat Chopin. A cette époque, il était étudiant en mathématiques à l'Université de Varsovie. Il devint le mari d'Isabelle Chopin. Dans les lettres, Chopin l'appelle souvent Bardzinski, Bartolo, Bartolosko....

Ah ! je me sens déjà dans l'atmosphère de Sokolowo !

(Adresse au verso)

A Monsieur, Monsieur
Jean Bialoblocki
à *Sokolowo*

par obligeance [de celui qui portera la lettre]

17. — F. CHOPIN A SA FAMILLE, à VARSOVIE.

Kowalewo, vendredi [1825]

Mes parents bien aimés et vous, sœurs chéries,

Ce serait folie de ma part de ne pas vous dire que ma santé est bonne comme un chien dressé, que certains yeux jaunes ne voient plus M. Zboinski [32] et que nous partons pour Plock, demain à Rosciszewo, après demain à Kikola, nous passerons ensuite quelques jours à Tourzno, quelques autres à Kozlowo, puis nous irons un moment à Gdansk (Dantzig) et après nous rentrerons On pourrait dire : « On voit qu'il lui tarde de rentrer à la maison puisqu'il parle de retour ». Eh ! bien, non, pas du tout. Vous vous trompez, Monsieur et vous aussi, Mademoiselle, car je vous ai donné ces détails seulement pour éprouver à l'avance l'impression agréable que j'aurai en rentrant à vous raconter mon voyage. Si quelqu'un souffre de nostalgie, ce n'est pas moi. Mais hélas je n'ai reçu aucune lettre de Varsovie. Aussi vais-je mettre la poste de Plock sens dessus dessous pour voir

32. Zboinski, propriétaire de la terre de Sokolowo et ami de la famille Chopin. Frédéric passa chez lui une partie de l'été 1825 et l'accompagna à Dantzig comme le raconte cette lettre.

s'il ne s'y trouve rien pour moi. Que se passe-t-il dans cette nouvelle pension ? Comment y chauffe-t-on les examens ? Titus soupire-t-il toujours après la campagne ? Et Pruszak [33] aussi ? Et M. Skarbek [34], comment donc a-t-il mangé ce dîner du trois alors que je me proposais d'aller à la campagne chez lui avec lui ? Vraiment, je suis curieux comme une femme. Mais que faire ? Quand on ne donne pas de viande au chien, le chien jeûne et ensuite il lui faut bien aller çà et là à la recherche de quelque nourriture. Je vais aller quérir moi-même ma viande [c'est-à-dire un message de ses parents] à Plock, car, je le devine, vous ignoriez que l'horaire d'été du courrier m'aurait permis de recevoir votre lettre ici. A présent de longs jours vont de nouveau se passer pour moi sans de vos nouvelles. Mais je ne m'en inquiéterai pas car il sera bien difficile de me toucher. Pour ma part, je vous écrirai régulièrement, je vous écrirai presque à chaque pas et je vous dirai chaque fois où vous pourrez m'adresser vos lettres. Mais Monsieur Zboinski m'assure à l'instant qu'on peut écrire à Koglowo par Torun (Thorn) et Schwetz et qu'ainsi nous pourrions y trouver de la correspondance le jour de notre arrivée. Bonne idée ! J'espère qu'elle sera adoptée (par Isabelle). Je voulais, chères sœurs, vous envoyer ma petite Valse, mais je n'ai pas le temps de l'écrire car nous partons à l'instant.

33. Constantin Pruszak, condisciple de Chopin.

34. Frédéric-Florian, comte Skarbek, (1792-1866) élève de Nicolas Chopin à partir de 1802. Savant et écrivain distingué, il fut professeur d'économie politique à l'Université de Varsovie. Le Comte Skarbek était le parrain de Frédéric Chopin.

Il est à présent huit heures du matin et nous ne nous levons jamais avant sept. L'air est frais, le soleil brille délicieusement, les oiseaux pépient, il n'y a pas de ruisseau car il ferait du vacarme mais il y a en revanche un étang et les grenouilles chantent merveilleusement. Le plus amusant est le merle qui devant la fenêtre me raconte ses aventures et puis, en plus du merle, la petite Kamilka de Monsieur Zboinski. Elle n'a pas encore deux ans et demi. Elle s'est prise d'amitié pour moi et elle babille : « Kagila vous aime » [*Les bruissements de la nature, le chant des oiseaux, le frémissement des branches, charmaient l'oreille musicale de Chopin et enthousiasmaient son cœur. Et comment ne pas admirer le tableau qu'il devait former si harmonieusement en ce matin d'été entre le merle chanteur et la petite Kamilka ?*] Comme Kagila pour moi, je brûle pour vous un billion de fois, Papa et Maman.

Aimer Maman et Papa et les respecter, et baiser leurs mains et leurs pieds !

Votre fils très attaché

Baisers, baisers, baisers à mes petites sœurs.
Et tout à tous : à Titus, Prus. —, Bartoch —, Jed.

[Adresse au verso]

A Monsieur, Monsieur le Professeur Chopin
à Varsovie, au Palais Casimir [35]. Annexe de droite.

35. Le palais Casimir, siège, à l'époque de Chopin, du lycée de Varsovie. Il forme actuellement le bâtiment central de l'Université. Plusieurs professeurs du Lycée : Linde, Chopin, Kolberg et quelques autres avaient leurs appartements dans une aile de ce palais.

18. — A Jean Matusynski [36], à Varsovie.
[Szafarnia, commencement d'août 1825]

Mon bien cher Jeannot,

Ah ! Madame de Sévigné elle-même n'aurait pas été capable de décrire ma joie à la réception si inespérée de ta lettre. J'attendais plutôt la mort que pareille surprise. Je n'aurais jamais cru que ce paperassier endurci, ce philologue enfoncé jusqu'au cou dans Schiller prendrait la plume pour écrire à ce cymbalier à peine aussi délié que le fouet d'un vieillard, à celui qui n'a pas encore lu une seule page de latin, à ce cochonnet qui s'engraisse de déchets et qui projette de s'arrondir du dixième au moins de ta graisse.

A vrai dire, c'est une grâce insigne, ou plutôt une très grande grâce de mon Jeannot, et si quelqu'un peut l'apprécier en ce moment à sa juste valeur, c'est bien moi. Je ne m'en imputerais pas autant, si, bien qu'en insultant à la graisse de Votre Excellence [37], je ne m'étais pas décidé à prendre la plume en main. Tout ce que je viens d'écrire n'est qu'un *exordium*, j'en arrive à présent au fait et si tu as voulu m'en imposer avec ton Pulawy et ton lièvre, je veux à mon tour humilier le chasseur inexpérimenté que tu es avec mon Torun (Thorn) et mon lièvre certainement plus gros que le tien et quatre perdreaux que j'ai rapportés hier des champs. Qu'as-tu

36. Jean Matuszynski (1809-1842), ami intime de Frédéric et son compagnon d'études. Il fut plus tard son médecin et mourut à Paris. Il était atteint de phtisie pulmonaire.
37. « Jeannot » et Frédéric étaient très minces tous les deux.

vu à Pulawy [38] ? Quoi ? Seulement une partie de ce que mes yeux ont contemplé tout-à-fait. Pourtant, tu as bien vu dans le temple de la Sybille [38] la brique enlevée de la maison de Copernic à l'endroit même où celui-ci est né. J'ai vu, moi, cette maison et la chambre qui est malheureusement quelque peu profanée aujourd'hui. Imagine-toi, mon cher Jeannot, que, dans le coin de la chambre où le futur astronome est venu au monde, se trouve le lit d'une sorte d'Allemand auquel sans doute, lorsqu'il a mangé trop de pommes de terre, il doit arriver de lacher de fréquents zéphirs. Sur les briques dont l'une fut envoyée en grande pompe à Pulawy, on voit se traîner à présent maintes punaises. Il en est ainsi, mon frère ! Il importe peu à cet Allemand de savoir qui habita la maison avant lui et il se laisse aller à faire sur tout ce mur ce que la princesse Czartoryska n'oserait faire sur une seule de ces briques.

Mais laissons Copernic de côté et parlons du pain d'épices de Torun, ce qui ne veut pas dire que tu ne le connaisses pas bien et sans doute beaucoup mieux que Copernic. Mais que je te donne une importante nouvelle qui pourra peut-être t'aider en tes travaux, or, voici cette nouvelle. Selon la coutume des épiciers de la région, les magasins de pains d'épices sont constitués par des couloirs garnis de coffres soigneusement fermés à clef où reposent, par douzaines, les pains d'épices

38. Pulawy, grande propriété rurale des princes Czartoryski. Un Musée avait été installé dans le « Temple de la Sybille », pavillon élevé dans le vieux parc.

rangés selon le genre et la qualité. En toute certitude, tu ne trouveras pas cela dans l'*Adagiorum* [C]*hiliades*, je t'en informe cependant, connaissant ta curiosité en d'aussi graves matières et afin qu'en traduisant Horace, tu sois capable de te débrouiller dans les passages obscurs. C'est tout ce que je suis en état d'écrire sur Torun ; je t'en raconterai peut-être davantage, mais il faut bien que je te dises que la plus forte impression que j'aie éprouvée a été causée par les pains d'épices. J'ai vu aussi, dans tous leurs détails, toutes les fortifications de la ville, j'ai vu la fameuse machine à transporter le sable, machine d'une construction aussi simple que possible, intéressante au plus haut degré et que les Allemands appellent : « *Sandmaschine* » ; j'ai vu des églises gothiques construites par les chevaliers teutoniques — l'une d'elles fut élevée en 1231 — ; enfin, j'ai vu la tour penchée et j'ai visité le célèbre hôtel de ville. La particularité la plus remarquable de celui-ci est de posséder autant de fenêtres qu'il y a de jours, autant de salles qu'il y a de mois, autant de chambres qu'il y a de semaines dans l'année. Son architecture gothique est grandiose. Toutefois, rien de tout cela ne surpasse les pains d'épices ! Oh ! ces pains d'épices ! J'en ai expédié un spécimen à Varsovie. Mais que vois-je donc ? Me voici déjà à la dernière page et il me semblait que je commençais seulement à m'entretenir avec toi et il me faut cesser. Mon cher, bien cher Jeannot, je ne puis plus capable que de t'embrasser cordialement. Il est dix heures,

tout le monde va se coucher, c'est mon tour d'y aller aussi. J'achèverai de te raconter tout cela de vive voix à Varsovie le 22, car je n'y serai pas avant, et je te serrerai dans mes bras, mon cher Jeannot. Maintenant à une distance de vingt milles, je te serre sur mes lèvres et je te dis un cordial au revoir.

Ton ami le plus sincère et le plus fidèlement attaché.

F. F. Chopin.

Comme je voudrais te voir, je ferais le sacrifice de ne pas jouer [de piano] pendant deux semaines pour te voir en chair et en os, car, par la pensée, je te vois tous les jours ! Ne montre cette lettre à personne. J'en ai honte. Comme je ne l'ai pas relue, je ne sais même pas si elle a un sens.

19. — F. Chopin à Jean Bialoblocki, à Sokolowo.

[Varsovie] jeudi [8] septembre [1825]

Mon cher Jeannot,

Ta lettre m'a réjoui *extro*, *extra*, *extrissime*. En la lisant, j'ai revu Sokolowo, je me suis rappelé les pantaléons [39] et les pommes, j'ai revécu les moments agréables que nous avons passés ensemble ce dimanche-là. Mais il m'a été *extro*, *extra*, *extrissime* pénible de savoir que mon long silence t'avait surpris à ce point et que tu avais été si étonné de ne pas recevoir de mes nouvelles par la voiture rentrant à Szafarnia. Tu ne t'en serais pas inquiété

39. Pantaléon, sorte de piano, inventé par Pantaléon Herbestreit. On disait un « pantaléon » comme on dit un « Pleyel » ou un « Erard ».

si tu t'étais souvenu de la façon dont il m'arrive de commencer les lettres et aussi du grand nombre d'étagères, de tiroirs et des centaines de notes qui mêlés comme des petits pois aux choux [40] m'attendent en désordre sur mon piano où ils se trouvent au grand dommage des Hummel, des Ries, des Kalkbrenner [41], de tous ceux qu'ils empêchent de prendre place dans cette grande République auprès des Pleyel, des Hemerleyn, et des Hoffmeister [42]. Et que devraient dire alors Maciejowski, Koncewicz, Dziebonski [43] et cette future *Maturitas* ? [44]. Je suppose que je t'ai déjà raconté ce qui s'est passé pendant les deux dernières semaines aussi vais-je te rapporter seulement quelques évènements. J'espère ainsi n'être pas exposé à recevoir de nouvelles lettres de reproches de Sokolowo. Délivré de la sorte d'un grand poids, d'un double poids puisque j'en ai fini et de mes excuses et du commencement de ma lettre (le commencement d'une lettre m'embarasse toujours et je te demande de me pardonner tout le macaroni que j'ai mis dans celui-ci). Soulagé donc de la sorte, je puis aborder la partie réelle ; la partie littérale, *alias* la partie « message » de ma lettre en te disant : I-mo [primo] : Nous sommes tous bien

40. C'est-à-dire « pêle-mêle », suivant un dicton polonais.
41. Chopin travaillait donc à cette époque notamment des œuvres de Jean-Népomucène *Hummel* (1778-1837). Compositeur, virtuose et professeur de musique. Élève de Mozart ; de Ferdinand *Riess* (1784-1838), pianiste et compositeur. Élève de Beethoven, et de Frédéric Guillaume *Kalkbrenner* (1784-1838). Pianiste célèbre et compositeur allemand qui se fixa à Paris.
42. Éditeurs de recueils d'œuvres musicales.
43. Tous trois professeurs au Lycée de Varsovie.
44. Chopin devait subir l'année suivante les épreuves du baccalauréat.

portants. Deuxièmement : notre maison compte un nouveau commensal : c'est Jules Czachowski, fils du frère de Técla Czachowska et, par conséquent, mon neveu. Il fait rire tout le monde en appelant continuellement mes sœurs « Tante Suse, Tante Louise, Tante Isabelle, Tante Émilie et en me disant :« Oncle Fryc» [Fryc, diminutif de Fryderik (Frédéric). Autre diminutif : Frycek]. *Tertio* : A Varsovie, les expositions commencent à se rouvrir à l'hôtel de ville et dans les salles de l'Université. Je ne te dirai pas ce qu'on y trouve, soit parce qu'il n'y a rien encore, soit parce que je n'en ai encore rien vu. Si mes yeux y découvrent un jour *un joli tableau*, *un joli portrait*, *une jolie machine*, *un bon piano*, *un bon drap*, en un mot, *quelque chose d'excellent* [45], *ma petite* main te l'écrira et le postillon de Dobrzyn te fera parvenir son message. Voici comment on peut résumer les nouvelles musicales : Un certain Gordon, le fils de la marchande d'eaux minérales de Varsovie, doit revenir ici prochainement. Il est élève au Conservatoire de Prague. Je suis aussi curieux de l'entendre qu'Ève l'était de goûter à la pomme. Je te tiendrai au courant. Et voilà toutes les nouvelles et aussi la fin de ma correspondance de ce jeudi, car il est déjà quatre heures. Par ailleurs, je me recommande, mon Bienfaiteur, à l'indulgence de votre Grâce, en demeurant ce que j'étais pour elle ou en le devenant même davantage, puisque je le suis depuis plus longtemps.

F. F. Chopin.

45. Même remarque qu'aux notes 28 et 29.

Mes compliments à ton Papa à qui tu diras que Madame Wilucka devait elle-même lui répondre depuis longtemps ! Mes sœurs embrassent Mademoiselle Constance et Mademoiselle Florence ; je leur baise la main.

Mes compliments à Szafarnia, ainsi qu'à Plonne, à Gulbiny, à Ugoszcz, etc. [46].

Maman, Papa et les enfants te saluent très sincèrement. Écris. Madame Dekert et Bardzinski et Zywny t'envoient leurs compliments.

[Au verso]

Je ne fais même pas d'enveloppe. Je prends, tellement je suis pressé, celle que je viens d'enlever à la lettre d'Opitz ; par malheur, elle est trop courte. J'ai coupé la lettre. Rien n'y fait !

20. — F. Chopin à Jean Bialoblocki, à Bischofswerder.

Varsovie, le 30 octobre 1825

Cher Jeannot,

Mon cher Jeannot !... encore une fois mon bien cher Jeannot ! [en polonais Janek]. Sans doute as-tu trouvé bizarre que je ne t'aie écrit depuis si longtemps ; ne t'étonne pas ; lis d'abord ma lettre précédente et ensuite ceci : Il y a trois jours, j'étais assis à ma table, la plume à la main. J'avais déjà écrit : « Mon cher Jeannot », et la première période de ma lettre. Comme celle-ci sonnait

46. Localités par lesquelles Chopin avait passé au cours de ses vacances.

musicalement, je me mis à la lire en grande pompe à Zywny qui donnait une leçon à Gorski [47] à peu près endormi sur le piano.

Aussitôt Zywny de claquer des mains, de se moucher de rouler son mouchoir, de l'enfoncer dans la poche de sa grosse redingote ouatée verte, puis de remettre sa perruque en place et de dire : « A qui écrit-il donc cette lettre ? » (*Adalbert Zwyny, l'excellent vieillard qui donna à Frédéric ses premières leçons de piano, était maître de musique au pensionnat. Il ne tutoyait pas son élève ; il lui parlait comme on le voit à la troisième personne, à la manière en usage en Allemagne)* Je réponds : A Bialoblocki » — « Hum, hum, à Monsieur Bialoblocki ? » — « Mais oui, à Bialoblocki. » — « Bon. Et où adresse-t-il la lettre ? » — « Où ? A Sokolowo, comme d'habitude. » — « Et comment va M. Bialoblocki ? Ne le sait-il pas ? » — « Assez bien, dis-je, sa jambe va mieux » — « Ah, elle va mieux ! Hum, hum, bon, bon. Et lui, a-t-il écrit à M. Fridrich (Frédéric) ? » — « Il m'a écrit, répondis-je, mais il y a déjà assez longtemps. » — « Ah ! Et combien de temps y a-t-il ? » — « Pourquoi me le demandez-vous ? » — « He, he, he, he, he !, se met à rire Zywny » Étonné, je lui demande : « Savez-vous quelque chose de lui ? » — « Hehehehehe ! » Et il rit de plus belle en agitant sa charmante petite tête. — « Il vous a donc écrit, m'écriais-je » — « Pour sûr qu'il m'a écrit, répond Zywny. » Et il nous apprend alors une triste nouvelle : Ta jambe ne va

47. Cajetan Gorski, élève du pensionnat Chopin.

pas mieux et tu es parti faire une cure en Vieille Prusse pour la guérir. — « Mais pour où est-il parti... Où est-il donc ? » — « A Buschoffswerther [Bischofswerder].

C'était la première fois qu'une voix humaine me disait ce nom. En autre temps, il m'eut fait éternuer et rire, ce Biszofswerter [sic], mais, à ce moment là, il m'a fait beaucoup de peine ; d'autant plus que tu ne m'avais averti de rien, bien que ce fut ton tour d'écrire. J'achevai alors les lignes que j'avais commencées pour toi et ne sachant que te dire davantage ni où te les adresser, je remis l'envoi de cette lettre de jour en jour, tant et si bien qu'elle n'a pas été mise à la poste. Et voilà racontée en détail la façon dont cette nouvelle si importante pour moi m'est parvenue.

[*En marge*] N. B. Lorsque nous avons demandé à Zywny pourquoi il ne nous avait pas dit ce qu'il savait de toi, il nous a déclaré que c'était parce que tu ne lui avais pas demandé dans ta lettre de nous saluer. Maman le lui a sévèrement reproché. Madame Dekert et Cerzynska te saluent. [*Fin de la note marginale*] J'espère que tu me pardonnes de ne pas t'avoir écrit par le précédent courrier. Que j'aimerais avoir quelque chose de nouveau à t'apprendre ! Je pense que cela t'amuserait, mais hélas je ne puis te dire que ce qui suit. En dehors de cela je ne sais rien ! Voilà : *Le Barbier de Serville* [*sic*] a été joué samedi au théâtre qui reste sous la direction de Dmunszewski, de Kudlicz et de Zda-

nowicz. [48] Cet ouvrage m'a plu beaucoup. Zdanowicz, Szczurowski [49] et Polkowski ont fort bien joué. Il faut en dire de même de Madame Aszperger [50] et de deux autres personnes, pourtant la première de celles-ci fortement enrhumée, n'a pas cessé d'éternuer et l'autre en pleurs, maigre, en pantoufles et en robe de chambre, baillait en mesure. De plus, un certain Monsieur Rembielinski [51] vient d'arriver de France. C'est le neveu du président. Il a passé six ans à Paris et joue du piano comme je n'en ai jamais entendu jouer par personne. Tu peux imaginer notre joie ! Nous n'avions jamais rien ouï d'aussi parfait ! Il ne se pose pas en artiste, mais en amateur. Je ne m'étendrai pas sur son jeu rapide, élégant, aisé. Je te dirai seulement qu'il a la main gauche aussi déliée que la droite, ce qui est extraordinaire en une même personne. Il me faudrait une page entière pour te décrire son joli talent [52]. Madame Dekert est un peu souffrante, mais nous sommes tous bien portants. *Adieu*, mon âme, il me faut terminer cette lettre car je

48. Louis Adam Dmuszewski (1777-1847) acteur, chanteur, dramaturge et journaliste polonais. Directeur du *Kurier Warszawski* (Courrier de Varsovie), grand admirateur de Chopin. Bonaventure Kudlicz, artiste dramatique (il mourut en 1848) et Joseph Zdanowicz (1786-1839), remarquable artiste du Théâtre national de Varsovie.
49. Jean-Népomucène Szczurowski (1771-1850), basse très célèbre à son époque.
50. Catherine Aszperger, actrice et cantatrice très populaire à Varsovie au temps de Chopin ; elle mourut en 1835.
51. Alexandre Rembielinski, pianiste de talent et compositeur. Il mourut très jeune.
52. D'autres que Chopin auraient pu prendre ombrage de ce nouveau venu. Seule la joie d'entendre un beau jeu comptait pour le grand artiste. Le fait mérite d'être signalé.

vais devoir travailler avec Maciek. Écris-moi, mon âme ; mon désir serait que mes lettres se suivissent en syncope.

Baise-moi. Je t'embrasse cordialement.

F. F. Chopin.

Buniamin [*sic*] [53], ami dévoué, m'a demandé de tes nouvelles, il a manifesté son étonnement de n'avoir rien reçu de toi. Nos compliments à ton Papa.

Toute notre maison t'embrasse et les enfants [*les sœurs de Chopin*] te souhaitent une prompte guérison. Maman et Papa attendent une lettre avec l'espoir d'y apprendre des détails sur ton état de santé. Ils t'embrassent cordialement.

21. — F. Chopin à Jean Bialoblocki, à Bischofswerder.

Varsovie, le [novembre 1825]

Mon cher Jeannot,

Constance [54] est à Varsovie. Comment alors ne céderais-je pas au plaisir de te griffonner quelques mots. Je n'ai pu, hélas, recueillir pour toi que peu de nouvelles durant ces quelques jours et je vais t'en faire le récit en te disant toutefois d'abord combien j'ai été peiné d'apprendre que tu avais été si mal et combien je suis heureux d'avoir à présent la certitude de te revoir bientôt en parfaite santé. Je ne t'envie pas du tout d'avoir fait une cure aussi brûlante mais si je savais que cela put

53. Il doit s'agir de l'abbé Benjamin, Chopin s'amusait souvent à déformer les noms propres d'une manière cocasse.
54. Sœur aînée de Jean Bialoblocki.

te faire guérir plus rapidement, moi-même, moi-même [*sic*] à ton exemple je ne me raserais pas pendant deux mois. Tu n'as assurément pas reçu mon autre lettre ; qu'importe, tu la recevras. Je ne t'ai pas écrit à ton Bischoffswerter [*sic*] car je ne connaissais pas ton adresse. Mais Constance est très bonne et si ma première lettre n'est pas encore expédiée [de Sokolowo à Bischofswerder], elle te la fera remettre en même temps que celle-ci. Comme je te l'ai dit déjà, le *Barbier* [*de Séville*] a été couvert d'éloges à Varsovie. On donnera bientôt, paraît-il, *Freichütz* dont on prépare depuis si longtemps la représentation. J'ai écrit une nouvelle *Polonaise* sur un motif du *Barbier*. Elle plaît assez. Je pense la donner demain à la lithographie. Louise a composé un *Mazour* [55] comme on n'en a pas entendu depuis longtemps à Varsovie. C'est son *non plus ultra* et aussi un des *non plus ultra* du genre. Il est sautillant, joli et se prête à la danse. Sans exagération, *il est excellent. Lorsque tu seras ici, je te le jouerai*. On m'a nommé organiste du Lycée. Aussi ma femme et tous mes enfants sont-ils à présent obligés de me respecter pour deux raisons. Ah ! Monseigneur, quel chef je suis devenu ! Le premier personnage après Monsieur le Curé !

Je tiens l'orgue tous les dimanches chez les Visitandines

55. Danse nationale de la Masovie. région centrale de la Pologne où est située Varsovie. Comme cette danse, les habitants de cette région ont nom Mazur (prononcez Mazour). C'est pourquoi Chopin dit parfois dans ses lettres « un vieux Mazur » en parlant de lui. La mazurka, en polonais : Mazurek) n'est pas une composition destinée à la danse.

et les autres chantent. Il est impossible, mon âme, de t'en dire davantage cette fois. Il me faut courir chez les Czetwertynski [56] et de plus Constance va s'en aller à l'instant. Je t'écrirai plus longuement par le courrier. En attendant, sache que nous nous portons bien. Tous nous t'embrassons, moi surtout, ton ami le plus sincère.

F. F. Chopin

Madame Dekert, Zywny, Bardz [inski], Leszczyn [ski] tout le monde t'embrasse.

[Au verso]

Monsieur,

Selon votre promesse, je vous attendrai huit jours après le 1er de l'an. Je suis, avec haute considération, votre ami et serviteur.

Adalbert Zywny

à Monsieur, Monsieur Jean Bialoblocki.

22. — F. Chopin à Jean bialoblocki, à Sokolowo.

[Zelazowa-Wola, le 24 décembre 1825]

Mon cher Jeannot,

Tu ne devinerais jamais d'où je t'envoie cette lettre !... Tu penses certainement que c'est du deuxième étage de l'annexe du Palais Casimir. Non ! Alors que c'est sans doute de... de... Ne cherche pas ! Ce serait en vain :

56. Les Czetwertynski avaient beaucoup d'admiration et d'affection pour le jeune Chopin. On disait même parfois de la princesse Louise Czetwertynska : « la seconde mère de Frédéric ».

je t'écris de Zelazowa-Wola [57]. Voilà une question résolue. Devine à présent à quelle heure, à quel moment je t'écris ? Tu ne le trouverais pas davantage. Alors il me faut donc te dire que je viens de descendre de britchka et que je vais bientôt me mettre à table pour le souper de la veillée de Noël. Le destin l'a voulu. Maman n'était pas fort décidée à nous permettre de partir... Rien n'y a fait. Louise et moi sommes à Zelazowa-Wola. Le Nouvel An approche. Je vais donc t'adresser des vœux. Mais lesquels. Il ne te manque rien. Aussi ne te souhaiterais-je que la santé qu il te faut à présent recouvrer. J'espère que nous nous verrons cette année, c'est-à-dire en 1826. Je t'écrirai peu de choses aujourd'hui car la matière manque. Je vais bien. Tout le monde va bien. J'ai reçu ta lettre, elle m'a fait grand plaisir. Ecris-moi encore. Tu sais en quelles circonstances je t'écris. Ne t'étonne pas que je sois si laconique et si sec ! J'ai trop faim pour t'écrire grassement : *non est plenus venter itaque non scribit libenter, nisi ad te, cujus litteras quotidie expecto.* Tu vois que je n'ai pas encore oublié mon latin. Sans un dîner chez Jaworek [58], je n'aurais pas attendu jusqu'à aujourd'hui pour t'écrire. J'étais invité avec Papa chez lui avant-hier pour manger un *lax* (pas un laxans). A

57. Chopin et sa famille faisaient de fréquents séjours à Zelazowa Wola, à 54 kilomètres de Varsovie, dans la propriété de la comtesse Skarbek. La fille de la comtesse, Anne Skarbek qui épousa Wiesiolowski, était la marraine de Frédéric Chopin ; Frédéric Skarbek, fils de la comtesse son parrain.

58. Joseph Jaworek (ou Jawurek) (1756-1840), compositeur d'origine tchèque. Professeur de piano au Conservatoire de Varsovie.

première vue, je m'étais imaginé que Jaworek, affligé de colique, me conviait à partager son triste sort ; mais lorsqu'on me montra le lax en question, j'ai constaté avec plaisir que c'était un saumon formidable, en allemand *lachs*, qu'on lui avait envoyé de Gdansk [Dantzig]. Il y avait de nombreux invités chez Jaworek, entre autres un certain M. Czapek, pianiste tchèque arrivé de Vienne avec Madame Rzewuska (Il n'y a pas grand chose à dire de son jeu) et un certain M. Zak (pas un gamin polonais, car il est tchèque aussi). C'est un élève du Conservatoire de Prague. Il joue de la clarinette comme je n'en ai jamais encore entendu jouer. Qu'il te suffise de savoir que d'un seul souffle, il peut émettre deux sons.

Je t'embrasse, mon âme, et je ne te souhaite rien d'autre que la santé. J'espère que de jour en jour, tu te porteras mieux ! C'est pour quoi toute notre maison fait des vœux et surtout

Moi

Ton ami le plus sincère.

Tout le monde, toute la maison t'enverrait ses salutations si l'on savait que je t'écris. J'attends une lettre de toi.

N. B. Je serai à Varsovie dès jeudi.

23. — F. Chopin à Jean Bialoblocki, à Bischofswerder.

Varsovie, ce 12 février 1826

Mon cher Jeannot,

Je suis extrêmement peiné de n'avoir rien reçu de toi depuis si longtemps. Ma dernière lettre remonte à 1825,

nous sommes en 1826 et tu ne m'as pas encore répondu. C'est tout juste si Mademoiselle Constance, *alias* Kostusia, par ses lettres à Louise, plus fréquentes que les nôtres, nous apprend quelque chose sur ton état de santé, cet état auquel, comme tu le sais, toute notre famille s'intéresse tant. Le facteur (*nota bene* pas Mme Wyszynska) est salué avec joie lorsqu'il fait son apparition dans la cour, mais quelle déception quand ensuite on n'entend pas résonner ses bottes dans l'escalier ou si les lettres qu'il nous remet accusent par leur inscription en rouge un autre lieu de provenance que Dobrzyn, par exemple Lublin ou Radom. En vérité, le facteur n'en peut rien, c'est la faute de l'épistolier qui s'abstient d'écrire, peut-être pour ne pas obliger ce pauvre gros garçon à grimper si haut. On pourrait tirer de cela la conclusion suivante : Il fait plutôt froid en ce moment et personne ne se plaint d'avoir trop chaud, au contraire ; aussi le facteur ne t'en voudra-t-il pas, mon cher Jeannot, si tu lui fais faire cet exercice deux fois encore avant Pâques. Par cette remarque, je me suis assuré, je l'espère, une réponse à ma lettre d'aujourd'hui. J'aurais désiré t'amener aussi à m'en écrire une pour la précédente, mais cela je ne puis que le solliciter de ta bienveillance. Connaissant la magnanimité de Sa Majesté (d'autrefois), je ne doute pas du succès de ma requête.

Je te parlerai peu de Staszic [59] car je sais que les

59. Stanislas-Laurent Staszic (1755-1826) — Historien et éminent homme d'état polonais, fondateur de la « Société des Sciences » qui existe encore de nos jours dans le palais où il l'avait installée.

journaux t'auront fait connaître tous les détails de son enterrement à la fois modeste et magnifique. Je mentionnerai seulement que les étudiants ont porté son cercueil de l'église de la Sainte-Croix jusqu'à Bielany où il avait demandé à être enterré. Skarbek a fait un discours sur la tombe. Dans un élan d'enthousiasme et d'amour, l'assistance a déchiré pour se les partager les draperies qui recouvraient le cercueil ; j'en ai un petit morceau. Vingt-mille personnes avaient participé au cortège. En cours de route, des altercations avaient été provoquées par les commerçants et par d'autres civils voulant disputer l'honneur de porter les restes du grand homme aux étudiants. Ceux-ci s'y étaient opposés avec fermeté. Il me faut t'annoncer aussi la mort de Dybek [60] ; on dit que Niemcewicz [61] s'affaiblit. Tout le monde tombe malade, moi aussi. Tu crois sans doute que je t'ai griffonné tout cela assis à ma table. Pas du tout, je suis étendu sous des couvertures, la tête serrée dans un bonnet car je ne sais pourquoi elle me fait mal depuis quatre jours. Comme j'avais les ganglions enflés, on m'a mis des sangsues sur

60. André-François Dybek (1783-1826) Chirurgien, professeur à l'Université de Varsovie.

61. Julien-Ursin Niemcewicz (1757-1841). Écrivain, poète, historien et homme d'État polonais. Grand admirateur de Chopin depuis l'enfance de celui-ci, Niemcewicz écrivit en 1818 une petite comédie inspirée par la première apparition du jeune pianiste en public. Cette scénette pleine d'humour met en scène les gens du monde qui évoluaieni autour de l'enfant et s'intitule : " Notre société ". Aprés les évènements de 1830-1831, Niemcewicz se fixa à Paris où il ne cessa d'être en relations avec Chopin. Le beau tableau de Balestrieri « *Nocturne* » montre Chopin au piano et l'écoutant dans le recueillement, son vieil et fidèle ami Niemcewicz.

la gorge. Notre Roemer [62] prétend que je souffre d'un catarrhe. Il est vrai que, du samedi au jeudi, pendant les jours gras, je ne suis guère rentré à la maison que vers deux heures du matin. Pourtant ce n'est pas cela qui m'a rendu malade car je me rattrapais en dormant le lendemain. Mais je deviendrais ennuyeux en parlant plus longtemps de mes malaises à toi qui souffres aussi et souffres plus que moi, aussi je préfère remplir d'autres choses le reste du papier. Ainsi donc ton papa est venu à Varsovie ; il s'est rendu chez nous et chez Brun[n]er à qui il a commandé un choraléon [63] pour l'église. Je voulais lui remettre ces lignes pour toi, mais il est déjà reparti et nos lettres sont toujours à Varsovie. *Adieu*, mon cher Jeannot, écris donc à ton sincère

F. F. Chopin.

Maman, Papa, tous les enfants et Zusia font des vœux pour ta prompte guérison.

L'abbé Benjamin qui est venu me voir m'a prié de te transmettre ses compliments. Il reprendra ses leçons mercredi.

Monsieur Zywny, Madame Dekert, Bardzinski, Monsieur Leszczyns[ki] et tout le monde.

N.B. Bardzinski n'est plus chez nous pour le moment, son examen de licence approche et il n'aurait pas eu

62. Frédéric Roemer (1775-1820), médecin des Chopin.
63. Choraléon ou Eolomélodicon, instrument tenant du piano et de l'orgue, invention du professeur Hofman, de l'Université de Varsovie. La réalisation matérielle de l'instrument avait été faite par le charpentier Brunner, d'après les plans et les indications d'Hofman.

à la maison le calme nécessaire pour écrire sa thèse. Un autre *academus* [étudiant] de Lublin remplace assez dignement le brave Antoine.

Pour hâter ta guérison, Papa t'adresse mille souhaits de bonne santé. Il y a longtemps déjà que Marylski m'a apporté sa lettre mais celle-ci ne pourra partir qu'aujourd'hui. [Trois mots illisibles].

24. — F. Chopin à Jean Bialoblocki, à Sokolowo.

[Varsovie] Second jour de la Pentecôte....
[Lundi 15 mai 1826]

Mon cher, bien cher Jeannot,

Je suis vraiment honteux de répondre aussi tardivement à ta lettre, mais toutes sortes de circonstances ont affecté continuellement ma personne. Elles m'ont jusqu'ici empêché de réaliser ce que je désirais faire depuis si longtemps. (Tu peux t'imaginer, du reste, l'état dans lequel je me trouve, étant toi-même passé par les mêmes épreuves.) [la préparation du baccalauréat]. Cependant j'ai fait une partie de tes courses. J'ai acheté de la musique me semblant apte à donner de la satisfaction à quelqu'un qui, comme toi, ne sort guère. Papa est allé lui-même chez Glücksberg [64]. Hélas, celui-ci ne donne pas d'abonnement pour moins d'un mois. Il n'a pas encore de catalogue et peut livrer seulement quelques ouvrages à la

64. Nathan Glücksberg, grand marchand de musique et d'instruments, établi à Varsovie, rue Miodowa.

fois. Comme il ne demande par mois qu'un thaler, ses conditions pourraient peut-être te convenir mais l'inconvénient, c'est que le manque de catalogue t'empêchera de choisir les ouvrages qui te plaisent. Je n'ai pas encore remis à Wysocki la musique que j'ai achetée pour toi. Ce ne sont que des *Euterpe*, c'est-à-dire des recueils de chants et de morceaux pour piano seul (Ce genre d'ouvrage correspond aux recueils de chants, dits *Philomèles*) Tes *Euterpes* contiennent des fragments d'œuvres de Rossini [65], parfaitement transcrits par Diabelli [66], de Vienne. J'ai acheté aussi une Polonaise de Kaczkowski. Elle est excellente, elle est belle, enfin c'est avec ravissement qu'on l'écoute. (De plus, elle dérouille les doigts, s'il est permis de s'exprimer ainsi). Selon ton désir, j'y ajouterai quelques-unes de mes bagatelles et le tout sera infailliblement porté cette semaine chez Wysocki.

Tu ne saurais croire combien je suis heureux de te savoir loin de ce Biskupiec [Bischofswerder]. Heureux, certes, tout en étant cependant peiné. Comme je le vois, Votre Excellence Monsieur Jean s'est fortement pénétrée de beaucoup de vertus allemandes, mais oui puisqu'autrefois tu m'invitais à partir et qu'aujourd'hui tu me conseilles de n'en rien faire. Voilà les conséquences de l'avarice sordide ! Je voudrais que tu ne fusses jamais allé dans

65. Chopin avait, on le sait, une vive admiration pour Rossini.
66. Antoine Diabelli (1781-1858) compositeur de musique de salon et éditeur à Vienne.

ce Bischofswerdter [*sic*] qui t'a fait contracter ce défaut ! Mes plus beaux projets, mes plans les meilleurs, tout est anéanti et celui à qui j'espérais pouvoir me fier en est arrivé à considérer toutes choses sous l'angle atrocement utilitaire de l'économie et de l'avarice. Je ne suis à vrai dire pas d'humeur à te gronder en ce moment comme tu le mérites, mais ce qui est remis n'est que remis et je saurai trouver satisfaction un peu plus tard, *nota bene* pas aux billes car tu gagnerais et puis j'ai donné les miennes à Rogozinski. A propos, Rogozinski fait actuellement de la peinture. Rogozinski me fait penser à Podbielski, dont je dois te décrire le malheur. Il y a trois mois quand il était je ne sais où [ici quelques mots illisibles] il fut subitement atteint de paralysie à la suite d'un courant d'air. Depuis lors, en dépit des meilleurs soins de Zabelli, il lui est impossible de bouger ni bras ni jambes. On espère toutefois le tirer de là grâce à l'électrothérapie qui lui a fait déjà du bien. Je vois assez fréquemment le pianiste Rembielinski dont je t'ai déjà parlé. Tu ne saurais croire comme il joue bien. Il m'a fait le grand plaisir de venir chez nous. Les nouvelles de Varsovie, tu les connais puisque tu reçois le *Courrier*. Quant à celles d'ordre privé, les voici : Gutkowski, le colonel chez qui je m'étais blessé à la jambe, est mort. Zubelewicz a une petite fille. Jarocki s'est marié en Podolie mais il a ramené sa femme par ici immédiatement après les noces. Dimanche dernier, je suis allé chez les Zamoyski où la soirée s'est passée presque entièrement à

admirer l'Aéolipantaléon de Dlugosz [67]. Dlogosz a vendu un autre de ses instruments à un certain Mniewski, dont on annonce le mariage et que l'on pouvait voir naguère chez Madame Pruska [68] en redingote de frise. Kosinski est mort. Woelke a une fille. Domowizc est passé récemment par Varsovie. Je possède à présent une armoire pour ranger mes musiques. Enfin, mes bottes sont trouées et pour cette raison, je sors en souliers ce qui donne à penser aux gens que j'ai l'intention d'aller [danser] à Bielany [69] comme notre concierge qui vient d'en demander la permission à Maman.... [Quelques mots manquent] que Bielany [un mot illisible] seront nombreuses cette année. La commission a fait arranger magnifiquement mon Jardin botanique [70], je veux parler du plus ancien, *alias* de celui qui s'étend derrière le Palais [Casimir]. Ce n'est plus maintenant que nous y trouverions les carottes que nous aimions tant grignoter naguère près de la source. Il n'y a plus ni fauteuils, ni tonnelles, ni salades, ni choux, ni d'ailleurs d'odeurs désagréables etc..., mais des parterres *à la manière anglaise*. Je t'ai écrit tout ce qui m'est passé par la tête pendant le quart d'heure que je viens de te

67. Dlugosz, constructeur d'instruments de musique et notamment de l'Aéolipantaléon. Chopin joua de cet instrument avec grand succès en des concerts qui eurent lieu le 27 mai et le 10 juin 1825.
68. Justine Pruska, marraine d'Isabelle Chopin, sœur cadette de Frédéric.
69. Bielany sur la Vistule, au nord de Varsovie, et à présent, l'un de ses faubourgs. Lieu populaire des excursions dominicales des habitants de Varsovie.
70. Le Jardin Botanique de Varsovie était situé sur un terrain en pente qui s'étendait derrière le Palais Casimir. Chopin avait une prédilection pour ce jardin. Il y rencontrait ses premiers « flirts ».

consacrer. Il ne me reste donc rien à te dire sinon que tant que je vivrai je serai toujours pour toi le même *Moi*.

Maman, Papa et moi aussi joignons pour ton Papa nos respects ; pour toi, des compliments, car tu n'as pas pas encore droit aux respects. Les enfants envoient leurs baisers à Mademoiselle Constance dont je baise les mains.

Madame Dekert, Zywny, Bardz[inski] etc, etc, t'envoient tous leurs salutations.

Peut-être ne pourras-tu pas déchiffrer mon écriture puisqu'il y a si longtemps qu'il ne t'a pas été donné de la voir, mais excuse-moi, je n'ai pas le temps de relire, il me reste tout juste celui de courir à la poste.

F. F. Chopin.

25. — F. Chopin à Jean Bialoblocki, à Sokolowo.

[Varsovie, Juin 1826]

Cher Jeannot,

N'espère pas trouver dans cette lettre les compliments qu'il est d'usage d'adresser à une personne le jour de sa fête, expression de sentiments variés, expansions, exclamations, apostrophes, adjurations pathétiques et toutes les sottises de ce genre. C'est bon pour ceux qui, faute de sentiments vrais, se contentent de ces expressions banales. Mais lorsqu'on est lié par une amitié de onze ans, que l'on a compté ensemble 132 mois, commencé

ensemble 468 semaines, 3.960 jours, 95.040 heures 5.702.400 minutes et respiré ensemble 342.144.000, secondes ; alors, il est superflu de se congratuler, il est inutile de mettre des compliments dans ses lettres, vu qu'on n'y en mettrait jamais assez.

Abordant donc *ad rem*, je commencerai par des reproches, je dirai ce que je ne puis digérer : le fait que mon bon Monsieur ne m'a pas écrit depuis plusieurs mois. Pourquoi ? Comment ? *Cur* ? *Warum* ? *Pourquoi* ? Cela m'irrite beaucoup et si vous ne vous corrigez pas, je me fâcherai. Il est un fait que je ne puis t'envoyer bien souvent des lettres, je n'en puis rien. Tu le sais : je m'évertue pour obtenir mon diplôme, mais il semble que la saucisse ne soit pas pour le chien. *Operam et oleum perdidi*, si tu n'as pas oublié le *Tyrocinium* [71]. Mais rien ne sert de grogner, mieux vaut ne pas gaspiller le papier à celà et te donner plutôt des nouvelles agréables. *Ecce homo* ! Voici qu'un homme nouveau vient d'apparaître au monde ! Linde, Linde [72] a un héritier. Ceci nous rend tous très heureux et j'espère que tu partageras notre joie. Pareilles nouvelles sont fréquentes dans notre caserne, ma lettre précédente te l'aura prouvée.

La première représentation de *Freischütz* aura lieu dans deux ou trois semaines. Ce sera un événement

71. *Tyrocinium*, manuel élémentaire de latin.
72. Samuel-Théophile Linde (1771-1847), philologue polonais de grand mérite, recteur du Lycée de Varsovie. Son ouvrage capital : *Le Grand Dictionnaire de la Langue Polonaise* en cinq volumes, n'a pas été dépassé. Linde était un ami intime de la famille Chopin.

à Varsovie. La pièce sera jouée sans doute fort longtemps et ce sera justice. C'est déjà bien beau que notre Opéra ait réussi à monter ce spectacle, mais si l'on songe au but poursuivi par Weber dans *Freischütz*, au sujet si profondément allemand de l'ouvrage, à son romantisme étrange, à son harmonisation extraordinairement recherchée répondant si parfaitement au goût allemand, il est permis de croire que le public varsovien, habitué aux chants légers de Rossini, le louera, non tant de prime abord par conviction, que pour se montrer de l'avis des connaisseurs et parce que Weber est partout couvert d'éloges [73] [un mot illisible].

Ecce femina, non homo. Le recteur [Linde] a une petite fille. On disait hier que c'était un garçon. Aujourd'hui on affirme que c'est une fille. La nouvelle la plus récente est la vraie. Nous avons reçu hier la visite du très respectable M. Kozicki. Il est venu poser des sangsues à la gorge d'un des élèves. Il a beaucoup parlé des voies alimentaires, des glandes digestives et de la pomme d'Adam car c'est une opération à la gorge qu'il a faite à son patient. Il portait des bas de couleur, des chaussures *et caetera* sales comme d'habitude, un gilet ordinaire mais un chapeau neuf ou plutôt remis en état. Fais-moi la grâce de me dire si tu as reçu la musique. A vrai dire, je ne t'ai pas envoyé de mes bagatelles mais des valses d'Alexandre Rembielinski. Elles te plairont certainement.

73. Extraordinaire précocité de jugement : Chopin savait déjà de quoi le succès peut être fait !

Si certaines d'entre elles te paraissent trop difficiles, remets-toi sérieusement à faire mouvoir tes doigts rouillés (tu n'as sans doute pas eu le possibilité de jouer à Bischofswerder) et tu verras qu'elles sont dignes de toi, c'est-à-dire aussi jolies que toi. Ne crois pas que cette dernière réflexion ait été écrite à l'imitation de ce que dit Pline. L'habitude joue un grand rôle et il arrive qu'un chien paraisse beau à son maître.... Hahaha ! Quelle métamorphose : le maître se fait chien, et le chien devient maître! mais pour un moment seulement parce qu'il n'y a pas de chien plus fidèle que moi. Podbielski va mieux, bien qu'après son accident il en ait eu un autre qui aurait pu finir fort mal. Il y a peut-être un mois, en passant par la rue Kozia, je vis un fiacre se renverser. J'accourus et je vis Podbielski allongé sur le pavé. Le pauvre garçon venait de faire sa première sortie pour respirer un peu d'air frais. Par bonheur, il n'était pas seul dans la voiture et la personne qui l'accompagnait a pu l'installer dans un autre véhicule.

Si tu voyais comme notre jardin botanique est transformé ! Tu n'en croirais pas tes yeux ! On y a aménagé des chemins, des plantations, des parterres. Nous en avons la clef et c'est avec beaucoup de plaisir que nous nous y promenons. Si mon écriture te paraît étrange, ne t'étonne pas, je suis souffrant. Si tu ne trouves rien dans cette lettre à propos des vacances, ne t'étonne pas davantage ; je te le dirai la prochaine fois. Si je ne t'envoie pas mes bêtises pour clavicymbales, [pour piano évi-

demment ; Chopin avait coutume de dire en parlant de lui : le cymbalier] ne t'étonne pas non plus, c'est parce que je suis ainsi. Si tu attends quelques vœux de la part de la famille, lis ceci : Maman, Papa ainsi que les sœurs et toutes les connaissances me prient de joindre leurs vœux sincères à ma lettre. Seule Louise ne t'en envoie pas parce qu'elle est depuis quinze jours à la campagne chez Mme Skarbek [74]. Elle reviendra aujourd'hui ou demain. Domowicz était à Varsovie avant-hier. Zywny est bien portant, Madame Dekert est souffrante. Bardzinski t'adresse tout particulièrement ses compliments. Vis donc heureux, mon cher Jeannot, J'attends une lettre, je t'embrasse cordialement.

F. F. Chopin.

A ton Papa, les respects de toute la maison.

Les enfants embrassent Mademoiselle Constance, je lui baise la main.

Si tu vois Szafarnia, Plonne, Gulbiny, Radomin, Ornowek, souviens-toi de mon nom, jette un regard aux champs de pommes de terre et dis-leur tristement ces paroles : « Ici, il pénétra courageusement à cheval, ici Krapocka [?] lui vint en aide ».

Chopin a conquis le baccalauréat. Il a été fort surmené. Sa mère l'emmène aux eaux de Reinertz avec Louise et Émilie.

74. La comtesse Louise Skarbek, née Fenger, propriétaire du domaine Zelazowa-Wola, lieu de naissance de Chopin. La comtesse Skarbek était séparée de son mari. Celui-ci après avoir dilapidé la plus grande partie de sa fortune, était allé vivre à l'étranger.

Mme Chopin et ses enfants séjournèrent à Reinertz (aujourd'hui Duszniki, sur la frontière polono-tchèque) du 3 août au 11 septembre 1826. En souvenir de ce passage du grand musicien, un monument a été élevé en 1897 dans le parc de la ville.

26. — F. Chopin à Guillaume Kolberg, à Varsovie.

Reinertz, ce 18 août [1826]

Mon cher Wilus,

Après avoir traversé Blonie, Sochaczew, Lowicz, Kutno, Klodawa, Kolo, Turek, Kalisz, Ostrow, Miedzyborz, Olesnica, Wroclaw [Breslau], Nimsch, Frankenstein, Warta et Glatz, nous nous sommes arrêtés à Reinertz où nous nous trouvons encore en ce moment. Depuis deux semaines, je bois du petit lait et les eaux du pays. J'ai, paraît-il, un peu meilleure mine ; je grossirais même, ce qui devrait me rendre paresseux. Tu attribues sans doute le long repos de ma plume à cette circonstance. Mais, crois-moi, lorsque je t'aurai appris comment je vis ici tu reconnaîtras toi-même qu'il me serait bien difficile de trouver un instant pour rester à la maison. Le matin au plus tard à 6 heures, tous les malades se réunissent autour de la source. Un orchestre d'instruments à vent formé par quelques caricatures en tous genres et dirigé par un joueur de basson dont le nez crochu et sali de tabac effraie les dames qui se garent des chevaux, ce mauvais orchestre joue tandis que les *Kur-Gaeste* se promènent lentement. Ha ! que voilà donc une belle redoute ou plutôt une mascarade car, bien que ces baigneurs ne portent pas de masques, beaucoup d'entre eux s'abusent les uns les autres et certains se

laisseraient pendre s'il était de bonne compagnie de le faire. Cette promenade se fait dans une charmante allée reliant l'*Anstalt* à la ville. Elle dure plus ou moins selon le nombre de verres qu'il faut absorber et en général se prolonge jusqu'à huit heures du matin. Après, chacun rentre chez soi pour déjeuner. Le plus souvent je me promène ensuite. Je marche jusqu'à midi, moment où l'on dîne pour se rendre immédiatement après à la source. Après-midi, plus grande mascarade encore que le matin car chacun s'est paré et se montre dans un autre costume [75].

De nouveau, la musique sévit et l'on se promène jusqu'au soir. Comme je ne bois que deux verres de *Laubrunn* pendant l'après-midi, je rentre alors aussitôt pour la collation. Bientôt après je me couche. Quand donc pourrais-je écrire ? Voilà comment je passe mes jours. Le temps va si vite qu'en dépit pourtant d'un séjour assez long je n'ai pas encore tout vu.

A vrai dire, je me promène dans les montagnes qui entourent Reinertz. Maintes fois, j'y fus saisi d'admiration à la vue des vallées et je redescendis à contre-cœur, à quatre pattes aussi parfois. Pourtant je ne suis pas encore allé où va tout le monde, ou presque, parce que cela m'est interdit. Il est près de Reinertz une montagne très rocheuse dénommée *Heuscheuer*. On en découvre une vue magnifique, mais il n'est pas permis à tous d'y accéder à cause de l'air malsain qui règne à son sommet.

75. Le ridicule des snobs n'échappait pas à Chopin. Et dire que certains n'ont point hésité à déclarer qu'il en était un lui-même.

Je suis pour mon malheur parmi les patients à qui cette ascension est interdite.

Mais peu importe. J'ai fait celle de la montagne nommée *Einsiedelei* parce qu'un ermite s'y trouve. Après avoir escaladé l'une des plus hautes montagnes de Reinertz, il faut gravir un escalier en pierres de cent et quelques marches et qui s'élève presque verticalement. Il mène droit à l'ermitage d'où l'on découvre sur Reinertz et sur les environs une vue superbe. Nous nous proposons aussi d'escalader un certain *Hohemenze* situé dans une région splendide, j'espère que ce projet se réalisera.

Mais c'est vainement que je t'ennuie de ces descriptions. Elles ne peuvent te montrer que fort mal ce que j'ai vu. Il est si difficile de bien dépeindre les choses. Quant aux mœurs, je m'y suis si bien habitué que rien ne me choque plus. Au début, je trouvais bizarre qu'en général les femmes de Silésie travaillent plus que les hommes ; à présent que je ne fais rien moi-même, j'aurais mauvaise grâce de m'en étonner.

Il y a eu beaucoup de Polonais à Reinertz mais pour le moment ils se raréfient. Je connaissais presque tous ceux qui ont séjourné ici. On s'amusait d'ailleurs assez gaiement entre nationalités différentes et même les familles allemandes les plus gourmées participaient à tous les jeux de société au salon. Dans la maison où nous habitons loge aussi une dame de Breslau et ses enfants. Ceux-ci, des garçons vifs et intelligents, connaissent un peu le

français. Pris du désir de parler polonais, ils en ont appris quelques mots et un jour l'un d'eux, mon ami, me dit : « Zien Dobry » [Bonjour]. Je lui répondis de même, et comme le garçon me plaisait je lui appris à dire : « Bonsoir ». Il se trompa le lendemain en mêlant les deux expressions et au lieu de me dire « Bonjour », il me dit : « Jour-Soir ». J'eus toutes les peines du monde à lui expliquer son erreur et qu'il fallait dire non pas « Jour-Soir », mais « Bonsoir » !

C'est bien inutilement peut-être que j'ai tant écrit, tant griffonné : n'aurais-tu pas préféré faire autre chose que de lire ma lettre ? Mais je cesse pour aller boire mes deux verres d'eau et manger un petit pain d'épice avec lequel je reste pour toujours le même.

F. Chopin.

Dziewanowski m'a écrit ; je compte lui répondre demain. Brave garçon de ne pas nous avoir oubliés ! Il y avait aussi à Reinertz, Alfred Kornatowski, ses parents et ses sœurs. Kornatowski est paraît-il, une connaissance de Fontana. Tu lui diras qu'il est parti avant-hier. Mes compliments à ton Papa et à ta Maman. Je ne sais même pas ce que je t'ai écrit. Je vois qu'il y en a beaucoup, mais je n'ai pas envie de le relire.

27. — Adalbert Zywny à Frédéric Chopin, à Reinertz [76].

[Varsovie sans date, 19 août 1826]

Très cher Monsieur Frédéric,

C'est avec le plus grand plaisir que j'ai lu, dans la

76. Cette lettre est non datée, mais elle fut écrite par Zywny, le même

lettre que vous avez adressée le onze à votre cher Papa, les détails concernant votre santé et l'acte de bonté que vous avez accompli en faveur de pauvres orphelins. Vous vous êtes souvenu de mon conseil de donner un concert. C'est donc chose faite à présent et, de plus, ce concert a eu lieu dans un but si louable. Je désire de tout mon cœur vous embrasser bientôt en parfaite santé. Je vous baise cordialement et suis avec véritable amour et considération.

votre fidèle ami,
Adalbert Zywny.

28. — F. Chopin à Joseph Elsner [77], à Varsovie.

Reinertz, le 29 août [1826]

Monsieur,

Depuis le moment de notre arrivée à Reinertz, je me promettais le plaisir de vous écrire, mais comme mon temps est entièrement pris par la cure, il m'était impossi-

jour qu'une lettre adressée à Louise Chopin — c'est-à-dire le 19 août — (voir Karlowicz, *Souvenirs inédits....*, Paris-Leipzig, 1904). Elle possède une importance biographique. En effet elle prouve que lorsque Chopin écrivit le 11 août à son père, le concert au bénéfice d'orphelins venait d'être donné. On peut croire qu'il a eu lieu le 10 ou le 11 août. Un compte-rendu en a paru dans le *Kurier Warszawski* du 22 août. On n'y parle pas de la date de cette audition dont le succès fut très vif.

77. Joseph-Xavier Elsner (29 juin 1769-18 avril 1854). Recteur de l'École Supérieure de Musique (Conservatoire) de Varsovie. Elsner était originaire de Grotkow en Silésie. Il est avec Kurpinski et Stefani, le créateur de l'Opéra polonais. Compositeur très fécond, il a donné des œuvres de musique religieuse et plusieurs opéras. De 1826 à 1828, Chopin suivit les cours de contrepoint d'Elsner. Celui-ci fut un des premiers à se rendre compte du génie de son disciple. La lettre que nous reproduisons ici, est écrite en français. Nous l'avons transcrite sans y apporter le moindre changement. C'est le premier exemple que l'on possède du style de Chopin en français. L'autographe de cette lettre se trouve au Musée du Château de Mariemont, en Belgique.

ble de le faire jusqu'à présent, et ce n'est qu'aujourd'hui que je puis me dérober un moment et consacrer au plaisir de m'entretenir avec Vous et Vous rendre en même temps compte de ce que j'ai fait avec les commissions que vous avez bien voulu me donner. J'ai tâché de m'en acquiter [sic] de mon mieux ; j'ai rendu la lettre adressée à M. Latzel, elle l'a bien réjoui ; quant à M. Schnabel et M. Berner, ils ne recevront Vos lettres qu'à mon retour par Breslau. Votre bonté et le vif intérêt que vous m'avez portés me font croire qu'il ne Vous sera point indifférent si je Vous dis quel est l'état de ma santé. L'air frais, et le petit lait que je prends bien soigneusement m'ont tellement remis, que je suis tout-à-fait autre que j'étais à Varsovie. Les vues magnifiques qu'offre la belle Silésie, m'enchantent et me charment, cependant il me manque quelque chose que toutes les beautés de Reinertz ne peuvent pas me récompenser, c'est un bon instrument.

Imaginez-Vous, Monsieur, qu'il n'y a pas un seul bon Piano, et tout ce que j'ai vu, ce sont des instruments qui me font plus de peine que de plaisir ; heureusement ce martyr[e] ne durera plus longtemps, l'époque de mes adieux à Reinertz s'approche et le 11 du mois prochain, nous comptons nous mettre en route, cependant, avant que j'aie le plaisir de vous voir, permettez, Monsieur, de Vous assurer de ma parfaite estime.

F. F. Chopin.

Maman vous présente son respect.

Veuillez aussi me rappeler au souvenir de Mme votre Épouse.

A monsieur, monsieur Elsner, à Varsovie, par bonté [c'est-à-dire, confié à l'obligeance de celui qui fera parvenir la lettre].

29. — F. Chopin à Jean Bialoblocki, à Sokolowo.

Varsovie, le 2 novembre [1826]
[le cachet de la poste porte « 2 octobre »].

Mon cher Jeannot,

J'ai eu à peine le temps de me retourner et trois mois se sont écoulés déjà, pourtant je croyais t'avoir tout récemment envoyé une petite lettre. Quelle illusion ! Je confesse spontanément mes torts. Depuis ce temps-là je l'avoue, j'ai vieilli d'un trimestre. Ce serait de votre part un acte charitable, Monsieur, de me pardonner. Votre magnanimité n'a pas de limites ! ... Quant à moi j'agis autrement : je te prédis une colère terrible... une colère que rien ne pourra retenir sinon le bout de papier que, tel un sot, j'attendais jusqu'à présent. Dieu merci j'ai reçu le 20 une lettre de Sokolowo, une seconde m'est parvenue aujourd'hui, or cette dernière ne renferme pas ce que j'espérais y trouver. Ne sais-tu donc pas ce qui m'intéresse plus que tous tes blés, toutes tes pommes de terre, tous tes chevaux ? Réfléchis donc ? Humilie-toi ! Saisis la planche de salut dont je viens de te parler et : *petenti veniam dabo*.

Parlons à présent de Brunner. Il avait terminé le Choraléon depuis un mois quand — ton Papa ne donnant pas signe de vie — il prit le parti de le démonter, mais il le remontera car je lui ai dit combien je serais heureux de voir son invention. Comme, dans l'intervalle, Brunner a trouvé de nouveaux perfectionnements et va les appliquer au Choraléon commandé par ton père, celui-ci, dit-il, doit être heureux que l'instrument n'ait pas quitté son atelier. Brunner m'a parlé longuement de ses découvertes. Je n'ai pas encore vu le Choraléon remonté, aussi ne puis-je te le décrire. Je t'en parlerai en détail quand il m'aura été montré par Brunner. Celui-ci écrira personnellement par la poste à ton Papa à propos de l'argent qui lui est dû. Il a bien reçu la lettre du 20 à ce sujet. Alors, alors ? Eh! bien tu peux constater que la commission dont tu m'avais chargé a été faite et bien faite. Tu te demanderas où j'ai puisé pareille *activitas*. La réponse sera brève : à Sokolowo. En vérité, j'ai tellement engraissé, je suis devenu si paresseux que j'ai envie de ne rien faire. Apprends à cette occasion, mon âme, que je ne vais plus au Lycée. [Frédéric avait réussi l'examen du baccalauréat, mais comme il n'avait obtenu qu'un accessit, son père aurait voulu lui faire recommencer la dernière classe]. En effet ne serait-ce pas le comble de l'absurde de rester six heures sans bouger quand les médecins allemands et polonais m'ont ordonné de marcher le plus possible ; ne serait-ce pas folie d'aller entendre une seconde fois la même chose alors qu'en

une année il y a moyen d'apprendre tant de nouveau ! Dans ce but, je prends six heures de leçons de contrepoint strict par semaine avec Elsner ; je suis les cours de Brodzinski, de Bentkowski [78] et d'autres sur des sujets ayant des rapports avec la musique. Je vais me coucher à neuf heures. Thés, soirées, petits bals, tout est supprimé sur l'ordre de Malcz [79]. Je prends des boissons émétiques et, comme un cheval, me nourris d'avoine. L'air de Varsovie me fait tout autant de bien que celui de Reinertz. Pourtant on affirme que je devrais refaire une cure l'année prochaine, ne serait-ce que pour la cérémonie de *Lau-Brunn* ; mais d'ici là beaucoup d'eau aura coulé sous les ponts. Combien à cette petite ville de la frontière tchèque, je préfèrerais Paris. Bardzinski y va de nouveau cette année, et moi.... peut-être dans cinquante ans. Dieu le veuille. [Comme on le voit, Chopin rêvait déjà de Paris.] Je t'embrasse, mon cher Jeannot. Par la poste tu en auras plus.

F. F. Chopin.

Le papier sur lequel je t'écris vient de Reinertz.

Monsieur Zywny, Madame Dekert, en un mot toutes tes connaissances te saluent.

A ton Papa, nos compliments. Je le remercie de son post-scriptum.

78. Casimir Brodzinski (1791-1832) poète et éminent critique polonais. Lecteur de littérature polonaise et d'esthétique à l'Université de Varsovie. Félix-Jean Bentkowski (1781-1852) professeur d'histoire à l'Université de Varsovie.

79. Guillaume Malcz (1795-1852) médecin de la famille Chopin.

A MM. Dziewanowski, Bialobl[ocki], Cissow[ski], etc.

A Mademoiselle Constance, de la part de Louise et de tout le monde. J'écrirai par le prochain courrier.

[au verso] Cachet de la Poste
Varsovie, 2 oct.

à Monsieur
Monsieur Jean Bialoblocki
à Sokolowo.
par Plock

[« Par bonté », avait été écrit d'abord puis biffé et remplacé par la mention « Par Plock »]

30. — F. Chopin à Jean Bialoblocki, à Sokolowo.

Varsovie, 8 [janvier 1827].

Monsieur Jean !

Tu ne mérite pas, vaurien ! — excuse-moi d'employer cette expression pourtant justifiée — tu ne mérites pas que je mette la main à la plume pour t'écrire. Voilà comment tu me remercies de m'être donné, à la sueur de mon front, la peine d'avoir acheté pour toi le Mickiewicz et les billets ! Telle est ta gratitude pour mes vœux de nouvel an ! Réfléchis un peu et tu verras que tu n'es pas digne de ma poignée de main. Si ce n'était pour me justifier des soupçons dont je puis être l'objet à propos des fonds restés en ma possession, je ne t'écrirais pas aujourd'hui. Tu t'imagines peut-être que je les ai utilisés à l'occasion du carnaval pour organiser quelque petit bal amical, ou bien encore, en tant que fils d'Apollon, pour sacrifier dignement à Bacchus ! Suppositions

Grochowska 227
mm 18

erronées ! Pensées affreuses ! Rien de cela ! Voici : je t'ai acheté deux airs de *Freischütz* dignes de te plaire. A vrai dire, ils sont pour voix de femme ; au théâtre, ils sont chantés par Mme Kurpinska et par Mme Aszperger. Mais comme je sais, ou plutôt j'imagine, ma chère âme, combien ta voix doit-être aiguë lorsque ta jambe te fait mal (à propos tu ne m'en a rien dit) alors je pense que ces airs pourront te convenir. Transpose les une octave plus bas et tu obtiendras la voix de ténor, la tienne, me semble-t-il. Ces morceaux coûtent ensemble deux zlotys. Alors que doit-il me rester. Une opération d'arithmétique s'impose pour résoudre ce problème : quelqu'un (imagine-toi par exemple Tarczynski le jour d'un examen de première année) quelqu'un donc possède trois zlotys, il en dépense deux, que lui reste-t-il ? Hein ? Deux de trois, reste un. Il me reste donc un zloty, c'est-à-dire trente grosz ou encore quatre-vingt-dix deniers. Je voudrais t'acheter quelque chose d'intéressant, par exemple pour t'envoyer de la musique à la mode, un extrait de *l'Italienne* [80]. Rien jusqu'à ces derniers jours n'en était encore gravé, j'espère bien en trouver un morceau demain chez Brzezina [81] où je n'ai pas mis les pieds depuis quatre jours. J'essaierai de te faire

80. *L'Italienne à Alger*, de Rossini.

81. A. Brzezina, éditeur de musique. C'est chez Brzezina que parut en 1825 l'Op. N° 1 de Chopin (*Rondeau en do mineur*, dédié à Mme Linde). Le *Rondeau à la Mazur*, dédié à la comtesse Alexandrine de Moriolles y fut édité en 1828. Le magasin de musique et d'instruments de Brzezina se trouvait rue Miodowa. Chopin se plaisait à se rendre presque chaque jour chez cet éditeur et à y examiner les nouveautés musicales.

remettre le tout par Monsieur Dziewanowski. Excellentes idées, on en verra l'effet lorsque tu déballeras la musique. Mais tu devrais être aussi curieux du passé que je le suis en ce moment de l'avenir. De plus, je t'envoie ma mazourka, celle dont je t'ai parlé — tu recevras l'autre plus tard. Ce serait trop de belles choses à la fois. Les voilà déjà lancées dans le monde tandis que mon *Rondeau*, plus ancien pourtant et que j'espérais donner à la lithographie, reste étouffé dans mes papiers. Il en est de lui comme de moi !

La neige supporte bien les traîneaux et, depuis quatre jours, on entend de nouveau leurs clochettes dans Varsovie. Il y a déjà même eu quelques accidents, en harmonie avec la saison : p[ar] ex[emple], un timon a heurté une dame à la tête, elle en est morte. Des chevaux se sont emballés, le traîneau auquel ils étaient attelés a été réduit en miettes, etc... On dit que la mascarade du réveillon de Nouvel An a connu une grande affluence. Jamais encore je n'ai assisté à des fêtes de ce genre. Aussi ai-je l'envie et l'espoir d'y aller cette année-ci avec Bardzinski. Madame Szymanowka [82] donnera un concert cette semaine. Il aura lieu vendredi. Les prix seront augmentés. Le parterre coûtera, dit-on, un demi-ducat ; les fauteuils, un ducat, et ainsi de suite. J'y assisterai certainement, je te dirai l'accueil qu'on lui aura fait et je te décrirai son jeu.

82. Marie Szymanowska, née Wolowska (1795-1832) célèbre pianiste polonaise qui remporta des succès dans toute l'Europe. Sa fille Céline épousa le grand poète Adam Mickiewicz.

Écris-moi ! Je t'embrasse, mon âme très chère.

F. F. Chopin.

Maman est malade, elle est couchée depuis quatre jours ; elle a beaucoup souffert de rhumatisme. A présent, elle est un peu mieux. Espérons que — Dieu aidant — elle ira bientôt tout-à-fait bien. Resp[ects] à ton papa de nous tous.

31. — F. Chopin à Jean Bialoblocki, à Sokolowo.

Varsovie, lundi 14 mars [1827]

Mon cher Jeannot,

Es-tu encore en vie ou bien as-tu cessé de l'être ? Mon Dieu, il y a déjà plus de trois mois que tu ne m'as pas écrit un mot. Ma digne fête est passée sans que tu m'adresses une ligne. Tout cela semblait confirmer ce ce qu'en pleurant on racontait à propos de toi à Varsovie. Et sais-tu ce qu'on y disait ? On prétendait que tu étais mort ! Déjà nous avions pleuré tout notre saoûl (en vain), Jendrzjewicz [83] avait déjà écrit ton panégyrique pour *Le Courrier*, lorsque soudain éclata cette nouvelle : Jean Bialoblocki vit ! Il vit ! Comme les choses agréables trouvent plus facilement que les autres le chemin de notre cœur, ce dernier écho nous a paru le plus vraisem-

83. Joseph-Calasanthe Jendrzejewicz [Jedrzejewicz] (prononcez Yendjerevitch) (1803-1853) condisciple de Jean Bialoblocki au Lycée de Varsovie, fit ensuite des études de droit à l'Université de la même ville et devint professeur de droit et d'administration à l'Institut d'Agriculture de Marymont (près de Varsovie). En 1832, il épousa Louise Chopin, sœur ainée de Frédéric. Les Jendrzejewicz eurent quatre enfants : Henri, Louise, Frédéric (filleul de Chopin) et Antoine.

blable. Alors, après avoir sêché mes paupières gonflées par les larmes, je saisis ma plume pour te demander si tu vis ou si tu es mort ! Si tu es mort, fais-le moi savoir et je le ferai savoir à la cuisinière. Depuis qu'elle avait appris la première nouvelle, elle récitait sans cesse des oraisons. La flêche de Cupidon est douée vraiment d'un grand pouvoir : bien que notre Josefowa soit une vieille grosse dondon, tu as fait lors de ton séjour à Varsovie sa conquête au point qu'elle répétait sans cesse : « Quel beau jeune seigneur, c'était ! Plus joli que tous les jeunes seigneurs qui viennent ici ! Ni Monsieur Woyciechowski, ni Monsieur Jendrzejewicz, ni personne, personne n'est aussi joli ! Mon Dieu comme un jour il a mangé toute la choucroute du pot pour me faire une farce !... » Ha, ha, ha, ha ! Magnifique éloge funèbre ! Dommage que Mickiewicz [sic] n'était pas là, il aurait sans doute écrit une ballade intitulée : *La Cuisinière*. Mais laissons celà, passons à autre chose : la maladie règne chez nous. Depuis quatre semaines, Émilie est couchée. Elle s'était mise à tousser, à cracher du sang et Maman s'était effrayée. Malcz a ordonné une saignée. On en a fait une... puis une seconde. On lui a posé d'innombrables sangsues, des vésicatoires, des sinapismes. Que d'aventures, que d'aventures !... Durant tout ce temps, elle n'a rien mangé et a maigri si fort qu'elle était devenue méconnaissable ; elle commence seulement maintenant à redevenir un peu elle-même. Tu peux te représenter ce que nous avons tous

souffert. Imagine-le toi-même car je ne suis pas en état de te le décrire. Maintenant autre chose.

Le carnaval est terminé, il s'est terminé tristement. Le vieux Benik [84] est mort. Tu te représentes le chagrin de Papa! Sa fille Clémentine qui avait épousé Dolbyszew, est morte après neuf mois de mariage. En un mot, beaucoup de tristes événements ont endeuillé notre maison. Pour comble de malheur, la dernière nouvelle qui nous parvint, je ne sais d'où, sans doute de l'enfer, fut celle de ta mort. Elle m'a coûté non seulement des larmes mais aussi de l'argent. Evidemment après l'avoir apprise (imagine-toi apprenant ma mort) *(N. B.* Je vis) je gagnai un violent mal de tête à force d'avoir pleuré. Or il était huit heures du matin et quand l'Italien [85] vint à onze, je n'étais pas en état de prendre une leçon. Cela fait déjà quelques zlotys de perdus (Woyciechowski et Weltz étaient aussi très chagrinés). Le lendemain, pour me distraire, on m'ordonna d'aller au théâtre. Encore une dépense de quelques zlotys ! Ne serait-ce que pour cela, tu pourrais bien m'écrire si tu es mort ; j'attends de tes nouvelles. Quant à moi, je dois terminer cette lettre car il est quatre heures.

Je t'embrasse, mon cher Jeannot,

F. F. Chopin.

Brunner a l'intention d'envoyer prochainement le

84. Jacob Benik, intendant de la Monnaie de Varsovie, ami de Nicolas Chopin et parrain d'Isabelle.
85. L'Italien : Rinaldi, professeur d'italien à l'École Supérieure de Musique de Varsovie, qui enseigna cette langue à Chopin.

Choraléon par la Vistule. Dis-moi s'il doit s'en abstenir. L'Allemand ne sait vraîment que faire. Le mieux serait que ton Papa lui écrivit.

Tout le monde t'embrasse après ta résurrection. Mes respects à ton Papa.

32. — F. Chopin à Jean Matuszynski, à Varsovie.

Varsovie [Hiver 1827]

Cher Jeannot,

Pourquoi restons-nous si longtemps sans nous voir ? Que se passe-t-il donc ? Chaque jour, j'attends ta visite et, à mon grand dépit, tu ne viens pas. Pourtant, j'ai besoin de toi pour l'affaire suivante : Comme le temps est si mauvais, je voudrais en profiter pour écrire au net la partie de piano des *Variations* et j'ai besoin de ton exemplaire. Aie donc l'obligeance de me l'apporter demain. Je te rendrai, après-demain, l'un et l'autre.

ton
F. F. chopin.

Chopin va se rendre à Berlin où il passera quelques jours, ce sera son premier contact avec le mouvement musical international.

33. — F. Chopin à Titus Woyciechowski, à Poturzyn.

De Varsovie, le 9 septembre 1828

Très cher Titus,

Tu ne saurais croire quelle soif j'avais de recevoir des nouvelles de toi et de ta Maman. Tu peux donc te représenter combien j'ai été content de recevoir ta lettre.

J'étais alors à Sanniki chez Pruszak où j'ai passé tout l'été. Je ne te dirai rien de la vie joyeuse qu'on y mène ; tu connais Sanniki comme moi. Si je ne t'ai pas répondu sur le champ, c'est que je me croyais chaque jour sur le point de partir. Je t'écris à présent dans un état qui confine à la folie car où en suis-je, je ne le sais vraiment plus. Je pars aujourd'hui pour Berlin, pour un opéra de Spontini [86] ! Je voyagerai en diligence afin d'éprouver mes forces. Tout cela va avoir lieu grâce à une bande de singes originaires de tous les cabinets d'études de l'Europe. A l'exemple des congrès qui ont eu lieu dans les cantons suisses, puis à Munich, le roi de Prusse a donné pouvoir à son Université d'inviter les savants les plus notoires de l'Europe à un congrès de naturalistes, sous la présidence du célèbre de Humboldt. [87]. En qualité d'ancien élève de l'Université de Berlin, où il a conquis son doctorat, Jarocki [88] a reçu une de ces invitations à titre de zoologue. Deux cents appartements retenus à Berlin pour les naturalistes, la table commune, d'autres mesures encore prises par les Allemands, sans compter l'invitation imprimée sur papier vélin, font pressentir quelque chose de grandiose. D'ailleurs l'*Olympia* ou le *Cortez* de Spontini sera joué. Quoiqu'il en soit, Lichtenstein qui fut lié d'amitié avèc Weber, est secrétaire du congrès.

86. Gasparo Spontini, le célèbre compositeur d'opéras italien (1774-1851).
87. Alexandre de Humboldt (1769-1859) le grand naturaliste allemand.
88. Félix-Paul Jarocki (1790-1864), professeur de zoologie à l'Université de Varsovie. De recherches accomplies dernièrement, il résulte que Jarocki n'a pas passé le doctorat à Berlin, mais à Cracovie.

C'est un ami et un ancien professeur de Jarocki. Il est membre de l'Académie de chant et — Ernemann me l'a affirmé — entretient les meilleurs rapports avec Zelter, président de cette académie. Par Lichtenstein, je pourrai, m'ont dit des personnes connaissant bien Berlin, être présenté aux musiciens les plus importants de la ville, sauf à Spontini que Lichtenstein ne voit pas. Je serai enchanté de rencontrer là-bas le Radziwill [89] posnanien (Personne, sous la calotte des cieux ne pourra mettre celà en doute car il est à tu et à toi avec Spontini). Je resterai à Berlin pendant deux semaines. C'est assez pour me procurer la satisfaction d'entendre au moins une fois un excellent opéra et me donner une idée d'une exécution de grande classe. Les pianistes de Berlin sont actuellement Arnold, Mendelssohn et Hank[e]. Ce dernier est un élève de Hummel. Je t'écrirai mes impressions à mon retour. A présent, à ta demande, je vais te faire connaitre les nouvelles de Varsovie. 1° [primo] Monsieur Colli et Madame Toussaint ont joué dans le *Barbier* il y a peu de semaines. J'étais justement de passage à la ville, étant venu de Sanniki avec Kostus. Celui-ci était fort curieux d'entendre en italien le premier acte de cette pièce (car on ne devait en jouer que le premier). Je m'en frottai les mains pendant toute la journée. Mais le soir venu, sans la présence de Madame

89. La prince Antoine Radziwill, gouverneur de la Posnanie. Grand amateur de musique, compositeur et violoncelliste. Auteur de la première œuvre musicale inspirée par le *Faust* de Goethe. Il est inexact que le prince Radziwill ait assumé les frais des études de Chopin. Certains biographes l'ont affirmé à tort.

Toussaint, j'aurais assommé Colli. Il chantait faux, cet *Arlequino italiano* ; il chantait faux à faire peur ! Il me suffira d'ajouter qu'en sortant de scène, il en tomba sur le sol. Imagine-toi Colli en culotte courte et rond chapeau blanc par terre à côté de sa guitare. Malheur ! Ignoble, cette exécution du *Barbier* ! Le mieux fut la *Calomnie* chantée par Zdanowicz. Après, on a joué ou l'on devait jouer *Télémaque*. Je ne l'ai pas vu. Des répétitions en ont eu lieu cependant, mais comme je n'ai assisté à aucune d'elles, je ne puis rien te dire de cette pièce. Je crois que tu n'as pas encore vu *Othello* mais tu as beaucoup loué Polkowski, son meilleur interprète. Madame Mayer chante comme d'habitude, Madame Zimmermann commence, paraît-il, à jouer et à s'éduquer. Mais assez de dramaturgies, parlons de ce qui se passe à l'Université. Oborski, te souviens-tu de cet Oborski qui un jour m'a effrayé en m'annonçant ton départ ? Je chantais les cantiques de la fête-Dieu avec d'autres étudiants quand, l'œil hagard, ce jeune homme fit irruption dans la salle et me saluant soi-disant de ta part, il me dit que tu devais partir la nuit même ; cet Oborski est, paraît-il, à Baden. Je l'ai appris par Gonsie avec qui je me trouvais hier au sommet de la tour de l'Église luthérienne d'où nous avons vu défiler la revue aux environs de Wola. Gonsie revient de Cracovie. Il a beaucoup à raconter. On l'a dévalisé en cours de route, il raconte la chose avec sentiment. J'ai rencontré Obniski aujourd'hui. Il se porte bien et a fort insisté pour recevoir

Reinerz ce 29 Août

Monsieur !

Depuis le moment de notre arrivée à Reinerz, je me promettais le plaisir de Vous écrire, mais comme mon temps est entièrement pris par la cure il m'était impossible de le faire jusqu'à présent, et ce n'est que d'aujourd'hui que je puis me dérober un moment, le consacrer au plaisir de m'entretenir avec Vous, et Vous rendre en même temps compte de ce que j'ai fait avec les commissions que Vous avez bien voulu me donner. J'ai tâché de m'en acquitter de mon mieux, j'ai rendu la lettre adressé à Mr Batzel, elle l'a bien reçue; quant à Mr Schnabel et Mr Berner, ils ne recevront Vos lettres que à mon retour par Breslau. - Votre bonté et les vifs intérêts que Vous m'avez porté, me font croire qu'il ne Vous sera point indifferent si je Vous dis quel est l'état de ma santé. L'air frais, et le petit lait que je prends bien soigneusement, m'ont tellement remis, que je suis tout à fait autre que je l'étais à Varsovie. - Les vues magnifiques qu'offre la belle Silesie, m'enchantent et me charment, cependant il me manque quelque chose que toutes les beautés de Reinerz ne peuvent pas me

Pl. III.

recompenser, c'est un bon instrument. —
Imaginez Vous Monsieur qu'il n'y a pas un seul bon Piano, et tout ce que j'y ai vu, ce sont des instruments qui me font plus de peine que de plaisir; heureusement ce martyre ne durera plus longtemps, l'époque de nos adieux à Reinerz s'approche, et le 11 du mois prochain nous comptons nous mettre en route, cependant, avant que j'aie le plaisir de Vous voir, permettez Monsieur de Vous assurer de

mon parfaite estime

Maman Vous presente son respect
Chopin

Veuillez aussi me rappeler au souvenir de Mme votre Epouse

A Monsieur
Monsieur Elsner
à Varsovie

par Breslau

de tes nouvelles. Il veut savoir où tu t'es perdu, si et quand tu reviendras. Il m'a prié de te transmettre ses salutations. Après m'avoir reconduit jeudi, Pruszak est rentré samedi chez lui. Madame Pruszak était partie la veille. Je me suis rendu avec Kostus à ta pension, mais je n'ai pu essayer le piano parce que Kostus ne savait pas où en trouver la clef. A en juger par l'apparence, aucun malheur n'est arrivé à cet instrument. Il a bonne mine. Quant à tes effets, tu apprendras s'ils ont été transportés ou non, et ceci et cela par Kostus qui certainement va t'écrire. J'ai entièrement modifié, à Sanniki, mon *Rondo en Do majeur* [90]. T'en rappelles-tu ? C'est le dernier, celui à deux pianos. Je l'ai joué aujourd'hui chez Buchholtz avec Ernemann. Il m'a l'air d'aller assez bien. Nous pensons l'exécuter un jour à la Ressource.

Tu me demandes de te parler de mes nouvelles compositions. Je n'ai écrit rien d'autre en dehors du *Trio en sol mineur* auquel je m'étais mis peu après ton départ. Il n'est d'ailleurs pas encore entièrement terminé. J'en ai essayé le premier *Allegro* avec accompagnement avant de partir pour Sanniki. Je pense en faire de même bientôt pour le reste. Je crois que ce trio partagera le sort de la *Sonate* et des *Variations*. Celles-ci sont déjà à Leipzig. Comme tu le sais, la première est dédiée à Elsner. Sur les secondes (peut-être est-ce audacieux de ma part), j'ai écrit ton nom. (Le cœur l'exigeait, l'amitié m'y

90. *Le Rondeau pour deux pianos en do majeur* fut publié après la mort de Chopin par Fontana en 1855. C'est l'opus posthume N° 73.

autorisait, ne le prends pas mal). Skarbek n'est pas encore rentré. Jendrzejewicz restera à Paris pendant un an. Il y a fait la connaissance de Sowinski, ce pianiste qui m'a écrit pour me dire combien, avant de se rendre à Varsovie, il lui serait agréable de faire au préalable ma connaissance en échangeant quelques lettres avec moi. Sowinski appartient à la rédaction d'une gazette parisienne : *La Revue Musicale publiée par M. Fétis*. Il serait heureux que je lui adressasse des renseignements sur le mouvement musical en Pologne, sur les musiciens polonais célèbres, leur vie, leurs œuvres, etc. : Toutes choses auxquelles je n'ai nulle intention de me mêler ! Je lui répondrai de Berlin. Je lui dirai que je ne puis m'occuper de ces questions et d'autant moins que chez nous Kurpinski s'y intéresse déjà, en partie tout au moins. D'ailleurs je ne suis pas encore en possession d'un jugement digne des journaux parisiens où, seule, la vérité doit trouver audience. Enfin je n'ai jamais entendu un bon, ni un mauvais opéra. Si j'acceptais et écrivais ces articles, c'est alors que je me mettrais à dos quantité de gens ! Kurpinski est actuellement à Cracovie, Zylinski dirige l'Opéra. *Freischütz* aurait été fort mal joué hier. Les choristes chantaient à un quart de temps d'intervalle les uns des autres. Papa affirme que je perdrai la grande opinion en laquelle je tiens l'étranger. A mon retour je te dirai ce qu'il en sera. Je quitterai Berlin vers la fin du mois. Pour m'y rendre, je vais voyager pendant cinq jours en diligence. Si j'en devenais malade,

je rentrerais à la maison en poste extraordinaire. Je te donnerai des nouvelles de cela aussi. J'allais oublier de mentionner la mort d'Albrecht parmi les nouvelles importantes. Chez nous, rien n'est changé ; le brave Zywny est l'âme de tous nos divertissements. Je devais me rendre à Vienne cette année en diligence avec Papa. Ce projet ne s'est pas réalisé, la mère du petit Niezabytowski, après avoir prié Papa de l'attendre, n'est finalement pas venue. Papa a du passer toutes ses vacances à la maison. En l'ancien temps, c'est-à-dire il y a deux ou trois mois, il m'était pénible de passer devant la maison de Rezler ; avant-hier, cependant, en allant chez Brzezina, je suis entré chez Lafor, au lieu de passer par le couloir public. J'ai fait hier seulement la connaissance de M. et Mme Castel. Je trouve que Mme Castel lui ressemble. Tout le monde à Varsovie est de cet avis. Ainsi les vacances que tu passes auprès de ta Maman te laissent peu de liberté cette année. J'en suis fort peiné pour toi. Le mauvais état de santé de ton estimable Mère nous touche vivement et nous faisons des vœux pour son amélioration. Tu as dû avoir bien souvent le hoquet ces temps derniers car il n'est pas de jour où nous n'ayons parlé de toi.

Je cesse de t'écrire car ma valise (œuvre de Hartmann) est déjà à la poste. Je me prépare donc à aller où se trouvent Geysmer et Lauber ; je les saluerai de ta part, si tu veux. Maintenant tends tes lèvres à ton ami très fidèle.

F. Chopin.

Baise pour moi les mains et les pieds de ta Maman. Mes parents et toute ma famille me prient de lui transmettre leurs compliments et leurs vœux sincères de meilleure santé. Toutes tes connaissances, M. Zywny, Zoch, Gorski, etc. t'envoient leurs compliments. Leurs noms t'auront rappelé notre maison. Je t'embrasse encore une fois, je t'embrasse. Prends-moi en pitié et écris de temps en temps un mot, ou même la moitié d'un mot, une syllabe ou même une seule des lettres de l'alphabet, elle aussi me sera chère.

Pardonne-moi si j'ai écrit quelque bêtises, mais je n'ai pas le temps de relire. Encore une fois, *adieu*.

34. — F. Chopin a sa famille, à Varsovie.

Berlin, ce mardi 16 septembre 1828

Mes parents bien-aimés et mes sœurs chéries,

Dimanche, vers trois heures de l'après-midi, la diligence nous a déposés dans cette ville trop grande. De la poste, on nous mena tout droit à l'Auberge du Kronprinz où nous nous trouvons en ce moment. Nous y sommes très confortablement installés. Dès le jour de notre arrivée, Monsieur Jarocki m'a conduit chez Lichtenstein où j'ai rencontré de Humboldt. Lichtenstein m'a promis de me faire faire la connaissance des grands maîtres de mon art. Il nous a dit combien il regrettait que nous ne fussions pas arrivés un jour plus tôt : nous aurions entendu sa fille jouer avec accompagnement d'orchestre. « Je ne le regrette guère », pensais-je alors. Avais-je

raison ? Je n'en sais rien : Je n'ai pas encore vu la fille de Lichtenstein et par conséquent point encore entendue. Le jour de notre arrivée, c'est-à-dire dimanche, on donnait : *Das unterbroschene Opferfest* de Winter[91]. Mais la visite à Monsieur de Lichtenstein ne m'a pas permis d'assister à ce spectacle. Hier, un dîner a réuni tous les savants. (Pour moi, ce sont des caricatures et je les ai déjà classés en trois catégories). Le repas était présidé non par de Humboldt, — qui, lui, se tient très bien — mais par une sorte de maître-tampon dont le nom m'échappe. Je l'ai d'ailleurs noté sous le portrait que j'ai dessiné de lui. Ce dîner a traîné en longueur au point de m'empêcher d'assister au concert de Birnbach, un violoniste de neuf ans dont on dit assez de bien. Aujourd'hui, je vais aller entendre *Ferdinand Cortez*, le célèbre opéra de Spontini ; aussi pour que tout ne se termine point par des caricatures ai-je demandé à Monsieur Jarocki la permission de dîner seul. Ensuite, j'ai commencé à vous écrire et bientôt j'irai donc à l'Opéra. On parle de l'arrivée probable de Paganini, ce célèbre violoniste ; puisse cette nouvelle se confirmer ! Radziwill doit arriver le 20. Pourvu qu'il vienne !

En dehors du cabinet de zoologie, je n'ai encore rien visité mais j'ai déjà fait connaissance avec la plus grande partie de la ville, en baguenaudant pendant deux jours dans les plus belles rues et sur les ponts. Je ne vais pas

91. Pierre von Winter (1754-1825) compositeur d'opéras, chef d'orchestre de la cour de Munich.

vous énumérer à présent les grands édifices de la ville, je vous raconterai tout à mon retour. Voici mon impression sur Berlin : il est démesuré. Une population double y tiendrait à l'aise.

Nous devions loger Französische Strasse, mais un changement est intervenu et je m'en réjouis car cette rue est fort triste. A peine y voit-on six personnes à la fois. Sa largeur, semblable à celle de notre rue Leszno, en est probablement la cause. Aujourd'hui seulement je verrai Berlin comme je l'entends.

J'aurais préféré passer la matinée chez Schlésinger au lieu de flâner dans les treize salles du cabinet de zoologie. Ce cabinet est charmant sans doute, mais le magasin de musique du précité eut été pour moi d'une utilité plus grande. Abondance de biens ne nuit pas et j'irai d'ailleurs le voir aussi. J'ai visité, ce matin deux fabriques de pianos. Dans celle de Kisling, au bout de *Friedrichstrasse*, pas un seul instrument terminé et j'en fus pour mes peines. Fort heureusement, notre aubergiste possède un piano et je peux en jouer. Il m'admire tous les jours quand je viens lui rendre visite (ou plutôt à son instrument).

Le voyage ne s'est point passé aussi mal qu'on aurait pu le craindre au début. Cependant les diligences prussiennes sont montées sur barres et l'on s'y sent broyés comme grains de poivre dans le moulin. Pourtant, à ce que je vois, je ne m'en suis pas si mal tiré. Je me sens bien et même très bien portant.

Quant à la compagnie qui voyagea avec nous, elle se composait d'un avocat allemand habitant Poznan, grand diseur de lourdes plaisanteries, et d'un gros agronome auquel les diligences (il a beaucoup voyagé) ont dispensé de l'éducation. Telle fut notre compagnie jusqu'à la dernière station avant Francfort où monta une Corinne allemande prodigue en *ach*, *ja* et *nai*, en un mot une vraie poupée romantique ; mais ce fut assez drôle car pendant toute la route, elle se disputa avec l'avocat, son voisin.

Du côté où je me trouve, les environs de Berlin ne sont pas des plus beaux ; mais ils provoquent l'admiration par l'ordre, la propreté, la mise en place de toutes choses, en un mot par la prévoyance qu'ils accusent, prévoyance qui se manifeste dans le moindre coin. Je ne suis pas encore allé de l'autre côté de la ville. Aujourd'hui celà me sera impossible mais je m'y rendrai probablement demain. Monsieur de Lichtenstein m'a promis une carte d'entrée pour les conférences qui commencent déjà après-demain. Monsieur Jarocki voulait faire les démarches pour qu'on m'y laissât entrer (sans carte). Mais je l'ai prié de s'en abstenir ; d'abord parce que celà ne me servirait pas à grand chose, puis pour nous éviter d'être regardé de travers par les autres têtes étrangères au moment où celles-ci auraient aperçu un profane dans leur milieu. D'ailleurs je ne veux pas qu'il m'arrive jamais de n'être pas à ma place. A table déjà il m'a semblé que mon voisin me regardait de travers. Il s'agit

d'un professeur de botanique de Hambourg, un certain Monsieur Lehmann. Je lui envie ses gros doigts. Alors qu'il me faut les deux mains pour rompre le pain, une seule lui suffit pour en faire une galette. Marmousset, lui aussi, avait des pattes d'ours. Ce professeur Lehmann se mit à bavarder, à travers moi, avec M. Jarocki. Il s'enflamma et en oublia tout ce qui n'était pas sa conversation au point de pétrir de ses gros doigts mon assiette dont il avait balayé les miettes. (C'est un vrai savant car il possède en outre un gros nez difforme). Assis comme sur des épingles tandis qu'il touchait à mon assiette, je dus ensuite frotter énergiquement celle-ci avec ma serviette.

Marylski n'a pas de goût pour un grosz s'il dit que les Berlinoises sont jolies. Elles s'habillent, il est vrai, et c'est grand dommage de froisser d'admirables mousselines pour pareilles poupées en peau de daim.

Votre Frédéric
qui vous aime sincèrement.

35. — F. CHOPIN A SA FAMILLE, à VARSOVIE.

Berlin, le 20 septembre 1828.

Je me porte bien et depuis mardi on donne chaque jour comme spécialement pour moi quelque chose de nouveau au théâtre. Bien plus j'ai eu l'occasion d'assister à l'exécution d'un *Oratorio* à la *Singakademie*. J'ai entendu avec plaisir trois opéras : *Cortez* [de Spontini], *Il matrimonio segreto* de Cimarosa [92] et le *Colporteur*

92. Domenico Cimarosa (1749-1801) le célèbre compositeur italien, auteur de plus de quatre-vingts opéras. Cimarosa fut aussi chef d'orchestre.

d'Onslow [93]. Toutefois, l'Oratotio *Cäcilienfest* de Haendel [94] se rapproche plus de l'idéal que je me suis fait de la grande musique. Parmi les cantatrices les plus renommées, la plupart ont des défauts, sauf Mademoiselle Tibaldi (alto) et la jeune von Schätzel [95], âgée de dix-sept ans. J'ai entendu cette dernière à la Singakademie, puis au Théâtre dans le *Colporteur*. Je l'ai préférée dans l'Oratorio, peut-être étais-je mieux disposé à l'entendre. Cependant là aussi tout n'alla pas sans *mais*, ce ne sera qu'à Paris, sans doute, qu'il n'y aura plus de *mais*.

Je ne suis pas retourné chez Lichtenstein ; car il est très occupé à organiser les sessions. Monsieur Jarocki peut à peine échanger quelques mots avec lui. Il a pu toutefois me procurer un billet d'entrée. La place était excellente. J'entendais et voyais tout ce qu'on pouvait voir et entendre. J'ai même pu observer à loisir le Kronprinz. J'ai vu Spontini, Zelter [96] et Mendelssohn [97], mais je n'ai parlé à aucun d'eux car je n'ai pas osé me présenter moi-même. Le prince Radziwill est attendu aujourd'hui ; après le déjeuner, j'irai voir s'il est arrivé. A la Singakademie j'ai aperçu la princesse de Liegnitz

93. George Onslow, né à Clermont-Ferrand en 1784, mort en la même ville en 1853. Compositeur d'opéras, de symphonies et d'œuvres de musique de chambre.
94. Chopin avait, la chose est connue, une très vive admiration pour le grand Haendel.
95. Pauline von Schâtzel, cantatrice berlinoise très renommée à son époque.
96. Charles-Frédéric Zelter (1758-1832) professeur de musique et médiocre compositeur berlinois. Mendelssohn fut de ses élèves.
97. Félix Mendelssohn-Bartholdy (1809-1847) le célèbre compositeur.

causant avec quelqu'un en livrée et je demandai à mon voisin si elle parlait à un valet de chambre du roi « *Ei, das ist ja, Excellenz von Humboldt* » me fut-il répondu. L'uniforme de ministre le transforme tellement que je ne l'avais pas reconnu. Pourtant les traits de ce grand *piéton* (sur le point de se rendre au Cimborasso) étaient profondément gravés dans ma mémoire. Il assistait hier au *Colporteur* (ou comme on l'appelle ici au *Hausirer* — en notre langue on doit dire *Kramarz*) Le prince Charles était dans la loge royale.

Avant-hier, nous avons visité la bibliothèque. Elle est immense mais possède très peu d'œuvres musicales. J'y ai vu une lettre manuscrite de Kosciusko [98]. Falkenstein, le biographe de notre héros était justement en train de la copier. Il se rendit compte que nous étions polonais et vit que la lecture de la lettre qu'il reproduisait non sans peine ne présentait pour nous aucune difficulté. Aussi pria-t-il Jarocki de lui en donner la substance en allemand. Il nota immédiatement ce résumé dans son carnet. Falkenstein est un homme jeune encore. Il est secrétaire à la Bibliothèque de Dresde. Peu après, j'ai rencontré le rédacteur de la *Gazette Musicale* de Berlin et j'ai échangé quelques mots avec lui. Demain *Freischütz* !... Juste ce qu'il me faut. Je pourrai comparer avec nos chanteurs. J'ai reçu aujourd'hui une invitation pour

98. Ces lignes de Chopin prouvent combien le maître s'est toujours très vivement intéressé aux héros de sa patrie. Nicolas Chopin avait, on le sait, participé en 1794 à l'insurrection dont le grand Kosciuszko était l'âme.

un dîner qui aura lieu à l'*Exercirhaus* et auquel sont conviés tous les naturalistes. Ma collection de caricatures s'est enrichie.

36. — F. Chopin a sa famille, à Varsovie.

Berlin, le 27 de ce mois [septembre 1828]

Je suis bien portant, j'ai vu tout ce qu'on pouvait voir, je vais rentrer chez nous. Lundi (c'est-à-dire après-demain en huit) nous nous embrasserons. Mes vagabondations [99] me sont très utiles. Je ne fais rien d'autre que d'aller au théâtre. On a donné hier : *Das unterbroschene Opferfest* et plus d'une gamme chromatique lancée par Mademoiselle Schätzel me transporta jusqu'auprès de vous [100]. Ce vous [101] me rappelle une caricature berlinoise. Elle représente un soldat de Napoléon en sentinelle, le fusil en mains *Qui vive* crie-t-il et une grosse Allemande lui répond : « *La vache* » Elle aurait du dire : « *Die Wascherin* » (la blanchisseuse) mais par souci d'élégance et pour être mieux comprise par le Français, l'Allemande traduit de la sorte le nom de son état.

Je dois compter mon second dîner avec ces Messieurs mes naturalistes parmi les faits les plus importants de mon séjour. Ce repas accompagné de chants adaptés à la

99. Chopin a créé ici un néologisme que nous avons traduit par « vagabondation », du verbe vagabonder.

100. Image inattendue et poétique d'un charme original.

101. Jeu de mot de Chopin. « Vous, et « Votre » se traduisent en polonais par « Wasz » et « Wasz » se prononce « vache ».

circonstance a eu lieu la veille du départ, c'est-à-dire mardi. Qui vivait chantait. Tout ce qui était assis à table buvait et brinquebalait en mesure avec la musique. Zelter dirigeait. Auprès de lui, une grande coupe dorée, insigne de la plus haute fonction musicale, était posée sur un piédestal couleur ponceau. Les convives mangèrent plus que de coutume. Et voici pourquoi : Messieurs les naturalistes et surtout Messieurs les Zoologistes, pendant le temps que durèrent les sessions se sont occupés de la bonne classification des viandes, des sauces, des bouillons etc... Aussi ont-ils fait, en la matière, de réels progrès. Au *Königstäder Theater*, on a parodié déjà les manières des savants dans une comédie que je n'ai pas vue, mais que l'on m'a racontée. Ainsi, paraît-il tandis qu'ils sont en train de boire, un acteur dit à un autre : « Pourquoi la bière est-elle devenue si bonne à Berlin ? » et l'autre lui répond : « C'est à cause du congrès des Naturalistes. »

Mais il est temps d'aller dormir, car il nous faut être demain de bon matin à la poste. Nous nous arrêterons pendant deux jours à Poznan *in gratiam* d'un dîner auquel l'archevêque Wolicki nous convie.

Quand nous nous reverrons, c'est alors que nous aurons de quoi bavarder.

Au revoir.....

Dans ses lettres à Titus Woyciechwoski, Chopin parle avec joie de musique à un ami très musicien lui même. Comme on le verra par la suite, Frédéric devait se faire le champion de Titus, épris de Mademoiselle Pruszak et marquer de l'antipathie à un autre

prétendant de la jeune fille. Plus tard, il fit de Woyciechowski le confident de son amour pour la jeune cantatrice Constance Gladkowska.

37. — F. Chopin a Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie, ce samedi 27 décembre 1828.

Mon bien-aimé Titus,

Par paresse, j'ai bien tardé à t'écrire, mais le sentiment de l'amitié a fini par prendre le dessus. Et comme je désire que cette lettre te parvienne pour le 1er et le 4 janvier, je prends ma plume en main bien que je me sente encore tout ensommeillé. Je ne t'accablerai point d'un monceau de compliments, de souhaits recherchés ou de vœux traditionnels car tu me connais et je te connais. Tu trouveras là la raison de ce silence. Le lendemain de son arrivée à Varsovie, Max m'a donné des nouvelles précises sur toi et sur la santé de ta Maman. En se rendant à l'Université, il est entré chez moi et m'a parlé avec feu de la région de Hrubieszow. Il me fit quelques descriptions excellentes et notamment le portrait de votre voisin qui revient de Paris. Lorsque je lui demandai *si ce voisin se frise*, il répondit « oui » avec un accent bref et sérieux. — On va de nouveau donner une comédie chez Madame Pruszak ; j'ai reçu le rôle d'un certain Pedro dans *Les Projets de mariage* de [Alexandre] Duval. [Le rôle que Chopin a rempli dans la pièce de Duval est celui d'un jeune et joli valet déluré et assez fripon, personnage principal et « meneur de jeu ». Il faut remarquer que Chopin et ses camarades jouaient la comédie en français].

Deux mariages auront lieu après le Nouvel An, celui de Mademoiselle Skarzynska (une Cracovienne) avec Luszczewski et celui de mademoiselle Skarzynska, de Studzibniec — *n.b.* la plus âgée — avec je ne sais qui. Tu hocheras la tête, je le sais, en lisant ce passage et tu diras : « Il m'en conte des balivernes, ce Fryc » mais c'est écrit, je ne l'effacerai pas, car je n'ai pas le temps de recopier ma lettre. D'autre part, on annonce que Jendrzejewicz a été nommé membre d'une société à Paris, d'une société de géographie, dit-on. Ce qui t'intéressera le plus cependant, c'est que moi, ce pauvre moi, est obligé soi disant de donner des leçons. En voici la raison. N. ha fatto infelice la signorina governante della casa, nella strada Marszalkowska. La signorina governante [h] a un bambino nell'ventre, e la Contessa sive la padrona non vuole vedere di piu il seduttore. Il migliore evento è che credevano avanti, che tutto é apparito, ch'il seducente son io, perche io ch'era piu d'un messo a Sanniki, e sempre andava colla governanto camminar nell'giardino. Ma andare camminar e niente di piu. Ella non *è incantante* Imbecille *io non ho avuto abcuno apet[t]ito*, pour mon bonheur [102]. *Madama* Pruszak a si bien convaincu Maman et Papa, qu'en fin

102. Traduction de l'Italien : « N... (?) a fait le malheur de M[lle] la gouvernante de la maison de la rue Marszalkowska. M[lle] la gouvernante a un enfant dans le ventre et la comtesse, autrement dit la maîtresse de la maison, ne veut plus voir le séducteur. Le mieux de tout celà c'est qu'avant que la vérité ne fut découverte on voyait en moi ce séducteur sous prétexte que j'étais resté à Sanniki pendant plus d'un mois et que je m'étais promené souvent dans le jardin avec la gouvernante. Mais je me suis uniquement promené, rien de plus. Elle n'est pas charmante. Et moi, imbécile, je n'avais pas d'appétit, pour mon bonheur ».

de compte, je donne des leçons. *Oleum et operam perdidi*. Mais que ce qu'ils veulent arrive.

La partition du *Rondo à la Krakowiak* est terminée. L'Introduction est originale, plus que je le suis moi-même en redingote de frise. Mais le *Trio* n'est pas encore fini. Une petite pièce de l'étage supérieur avec un escalier débouchant dans la chambre aux armoires vient d'être mise à ma disposition. J'y aurai un vieux piano, un vieux bureau et ce sera mon refuge. Mon orphelin de *Rondo* pour deux pantaléons a trouvé un parrain en la personne de Fontana (tu l'as peut-être rencontré chez moi, il fréquente l'Université). Fontana l'a étudié pendant plus d'un mois ; finalement il le sait. Nous avons tout dernièrement fait, chez Buchholtz l'expérience de l'effet que ce *Rondo* serait capable de produire ; je dis « serait » car les pantaléons ne s'accordaient pas tout à fait l'un avec l'autre, la sensibilité n'y était pas toujours, ni aucun de ces riens qui embellissent toutes choses de leurs nuances. Depuis une semaine, je n'ai rien écrit ni pour les hommes, ni pour Dieu. Je vole d'Anne à Caïphe, ce soir j'irai à la soirée de Mme Wincengerod d'où je me rendrai à celle de Mademoiselle Kicka. Tu sais combien il est commode alors qu'on a envie de dormir d'improviser parce que quelqu'un vient de vous le demandei. Il arrive bien rarement que l'on ait alors une idée comparable à celles qui me venaient sous les doigts chez toi le matin lorsque je m'asseyais à ton pantaléon ! Où qu'on aille, on ne trouve que les misérables instruments de Leszczynski

et je n'en ai pas encore vu un seul qui égala par sa sonorité celui de ta sœur ou les nôtres.

Le Théâtre polonais a débuté hier avec *Preciosa* [103] et le Français avec *Rataplan*. Aujourd'hui on donne *Geldhab* [104] et demain *Le Serrurier* [105]. Demain aussi, comme c'est dimanche, j'irai dîner chez Mme Pruszak. Kostus m'a dit que tu lui avais écrit. Je connais ton âme, tu ne tiens pas au papier et si je t'ai griffonné tant de choses sans queue ni tête, c'est seulement pour te rappeler que je te tiens dans mon cœur tout comme autrefois et que je suis le même Fryc qu'avant.

F. Chopin.

Tu n'aimes pas qu'on t'embrasse. Permets-le moi aujourd'hui. Les meilleurs souhaits de bonne année de la part de toute la maison pour ta Maman. Poignée de main à ton frère. Zywny vous fait ses compliments.

J'ai remanié le 9 septembre à Sanniki le *Rondo en do majeur pour deux pianos*, *Le Trio en sol mineur* n'est pas encore achevé complètement.

La partition du *Rondo à la Krakowiak* est achevée depuis le 27 Décembre. Le *Trio* ne l'est pas encore.

38. — Nicolas Chopin au Ministre Stanislas Grabowski, a Varsovie.

103. *Preciosa*, opéra de Weber.
104. *Monsieur Geldhab* comédie dont l'auteur le comte Alexandre Fredro (1793-1876) pourrait être considéré comme le Molière de la Pologne. C'est un écrivain très fécond. Certaines de ses comédies et de ses œuvres dramatiques d'un autre caractère sont encore en vogue aujourd'hui.
105. *Maçon et serrurier* opéra d'Auber.

Monsieur le Ministre,

Étant donné que je travaille depuis vingt ans dans la profession pédagogique au Lycée de Varsovie, et convaincu que j'ai rempli mes devoirs autant que me le permettaient mes forces, je prends la liberté d'adresser à Votre Excellence une humble pétition pour la prier de bien vouloir obtenir pour moi du Gouvernement une grâce que je considérerai comme la plus haute récompense.

J'ai un fils, que son talent inné pour la musique prédestine à l'étude de cet art. Feu Sa Majesté l'Empereur et Roi Alexandre a bien voulu lui faire présent d'une précieuse bague en témoignage de son contentement, quand mon fils eu l'honneur de se faire entendre devant ce monarque. Son Altesse Impériale le Grand Duc, chef suprême, a bien voulu permettre qu'il pût donner maintes fois devant lui des preuves de son talent en évolution. Enfin, beaucoup de personnages illustres et de connaisseurs de musique pourraient confirmer l'opinion que mon fils serait à même d'être utile au Pays dans la profession élue, s'il avait l'occasion d'accomplir les études nécessaires pour y devenir apte complètement. Déjà il a terminé toutes les études précédant celles-là ; à ce sujet, je me réfère au témoignage de M. Elsner, recteur de l'École Supérieure de Musique et Professeur à l'Université. A présent, mon fils a uniquement besoin de visiter des pays étrangers, surtout l'Allemagne, l'Italie et la France, afin de pouvoir se former suffisamment d'après de bons exemples.

Comme pour accomplir semblable voyage, pouvant durer jusqu'à trois ans, des fonds sont nécessaires, fonds que mon modeste traitement de professeur ne peut assurer, j'adresse donc ma plus humble pétition à V.E., Monsieur le Ministre, en la priant de vouloir bien obtenir du Conseil d'Administration, quelque aide en vue du voyage de mon fils sur les fonds dont dispose le Gouverneur.

Avec les expressions de ma profonde considération, je suis de V.E., Monsieur le Ministre,

le plus humble serviteur.

Nicolas Chopin.
Prof[esseur] du Lycée de Vars[ovie] [106].

Varsovie, le 13 avril 1829.

106. Le Ministre Grabowski proposa qu'une indemnité de 5.000 florins fut accordée à Frédéric Chopin pour l'aider à accomplir ce voyage d'études. La Commission du Gouvernement et de la police la refusa prétendant qu'il n'est pas possible de « dissiper [!] les fonds pour encourager pareils artistes.

PREMIER VOYAGE A VIENNE

39. — F. Chopin a sa famille, a Varsovie.

Vienne, le 1er août 1829.

Mes parents bien-aimés, mes sœurs chéries,

Nous sommes arrivés à Vienne avec bonheur, gaîté, santé, de façon parfaite et presque confortablement. Depuis Cracovie, nous avons voyagé en *Separatwagen* mieux que nous l'aurions pu faire en notre propre équipage. La route fut d'autant plus agréable à travers les belles régions galiciennes jusqu'à Bielsk, puis par la Haute-Silésie et la Moravie que la pluie, qui parfois tombait la nuit, nous a libérés de l'insupportable poussière.

Avant de vous décrire Vienne, je vais vous raconter ce qui nous est arrivé à Ojcow. A Cracovie, dimanche après-midi, nous avions loué pour quatre thalers un

attelage paysan à quatre chevaux dans lequel nous paradâmes admirablement. Après avoir dépassé la ville et les beaux environs de Cracovie, nous enjoignîmes à notre cocher de nous conduire à Ojcow, dans la certitude d'y trouver un Monsieur Indyk [en polonais : dindon] paysan chez qui tout le monde a coutume de passer la nuit. Mademoiselle Tanska y a aussi logé. Malheureusement, Monsieur Indyk habite à un mille d'Ojcow et notre cocher, ne connaissant pas le chemin engagea la voiture dans le Pradnik, petite rivière ou plutôt ruisselet transparent, sans pouvoir trouver passage car, à gauche et à droite, s'élèvent des rochers. Vers neuf heures du soir, nous allions ainsi à l'aventure quand nous rencontrâmes deux hommes. Ceux-ci nous prirent en pitié et s'offrirent à nous conduire chez Monsieur Indyk. Il nous fallut aller à pied plus d'un demi-mille parmi d'innombrables rochers et sur des cailloux pointus. Contraints plus d'une fois à passer la rivière sur des rondins, dans la nuit noire, après bien des difficultés mêlées de tâtonnements et de chutes, nous trouvâmes pourtant enfin M. Indyk.

Celui-ci ne comptait pas sur des hôtes aussi tardifs. Il nous donna une petite chambre sous le rocher dans une maisonnette bâtie spécialement pour les touristes. O! Isabelle, dans le même lieu que Mademoiselle Tanska [107]! Tous mes camarades de se déshabiller aussitôt pour

107. Clémentine Tanska-Hofmannowa (1798-1845) éminente femme de lettres polonaise. Elle se fixa en 1832 à Paris où elle devait par la suite diriger un pensionnat de jeunes filles.

se sécher devant le feu allumé par la brave Madame Indyk. Mouillé jusqu'aux genoux, je méditais, assis dans un coin, pour arriver à savoir si je devais ou non me déshabiller et me sécher aussi. Je vis alors Mme Indyk quitter la pièce pour aller chercher des draps. J'eus l'heureuse inspiration de la suivre et, dans la pièce voisine, j'aperçus un lot de casquettes cracoviennes en laine. Ces couvre-chefs ont, comme les bonnets de nuit, deux épaisseurs. J'achetai une de ces coiffures pour un zloty, je la déchirai en deux, puis, ayant ôté mes souliers, j'enveloppai chacun de mes pieds dans un des morceaux Je fixai ceux-ci avec des ficelles et j'évitai de la sorte un refroidissement certain. Assis ensuite auprès de la cheminée, je bus du vin en riant avec mes braves camarades tandis que Madame Indyk installait par terre des lits où nous ne fîmes qu'un somme.... [La suite manque. Dans son ouvrage : *Frédéric Chopin, sa vie, ses œuvres et ses lettres* (en langue polonaise) paru à Varsovie en 1882, Karasowski l'a résumée de cette façon : « Plus loin, dit-il, Frédéric décrit Ojcow, Pieskowa Skala, la grotte Czarna et la grotte Krolewska en rappelant la légende selon laquelle au XIII^e^ siècle, le roi Lokietek aurait trouvé dans la dernière un refuge contre ses ennemis. Plein d'enthousiasme, le jeune homme s'écrie : « Rien que pour la beauté d'Ojcow, c'était la peine de se mouiller ! » La lettre, poursuit Karasowski, se termine par une longue description d'une galerie de tableaux, visitée hâtivement à Vienne et comporte d'autres

détails sans grand intérêt pour le lecteur ». Il est fort regrettable que cette description d'une collection de tableaux ait disparu. Elle suffirait pour faire connaître quels étaient à cette époque les goûts de Chopin en peinture.]

40. — F. Chopin a sa famille, a Varsovie.

Vienne, le 8 août 1829

Je suis bien portant et gai. Je ne sais vraiment pas pourquoi j'étonne les Allemands et moi je m'étonne de les voir s'étonner. Grâce à la lettre de Monsieur Elsner, Haslinger [108] s'est ingénié à m'être agréable. Après avoir fait jouer son fils devant moi, il m'a montré ce qu'il possédait de plus intéressant au point de vue musical. Il s'est excusé de ne pouvoir me présenter à sa femme, absente à ce moment-là. Malgré tout cela, il n'a encore rien imprimé de ce que je lui ai envoyé, mais, sans que je lui eusse rien demandé, il me montra la plus belle de ses éditions, m'affirma que mes *Variations* seraient publiées de la même manière et qu'elles paraîtraient la semaine prochaine dans l'*Odéon* [109]. Je n'en espérais pas tant. Haslinger me conseille de jouer en public. Les gens d'ici affirment que Vienne perdrait beaucoup si j'en partais sans m'être fait entendre. C'est pour moi

108. Tobie Haslinger, éditeur de musique viennois. Il fit paraître en 1830, les Variations sur le thème *La ci daren la mano, du Don Juan* de Mozart, Opus 2 de Chopin. En 1851, Haslinger édita la *Sonate en do mineur*, Opus 4.

109. *Odéon* collection éditée par Haslinger et dans laquelle parurent des œuvres des plus éminents compositeurs.

chose inconcevable ! Schuppanzigh [110] pour qui j'avais aussi des lettres ne comptait plus donner d'audition de quatuors cette année mais il va, m'a-t-il dit, essayer d'en organiser encore une pour que je puisse y assister pendant mon séjour.

Je suis allé voir les Hussarzewski ; le vieux s'est enthousiasmé pour mon jeu et m'a invité à dîner. Beaucoup de convives à ce repas et tous comme s'ils s'étaient donné le mot, ont exigé que je joue en public. Stein a parlé de faire transporter un de ses instruments chez moi ; puis, plus tard, dans la salle de concerts si je me décidais à en donner un. Graff, bien meilleur facteur que lui, m'a offert la même chose. Würfel [111] prétend que pour amener l'attention sur quelque chose de nouveau et faire du bruit, il faut absolument jouer. Un journaliste viennois, M. Blahetka, dont j'ai fait la connaissance chez Haslinger, exige aussi que je me produise. Les *Variations* leur plaisent beaucoup à tous.

Chez Haslinger, j'ai de plus, fait la connaissance du comte de Gallenberg [112] qui administre le théâtre où j'ai eu l'occasion d'entendre de bien médiocres concerts.

110. Ignace Schuppanzigh (1776-1830) chef d'orchestre et célèbre violoniste, un des amis de Beethoven dont il joua pour la première fois les quatuors. Schuppanzigh avait formé à Vienne le quatuor qui portait son nom.

111. Guillaume Würfel (1791-1832) pianiste et organiste d'origine tchèque, compositeur d'opéras et d'œuvres pour le piano, professeur au Conservatoire de Varsovie, puis chef d'orchestre à Vienne. C'est Würfel qui enseigna l'orgue à Chopin.

112. Wenceslas-Robert, comte de Gallenberg (1783-1839) compositeur de ballet. Directeur du Théâtre impérial de Vienne de 1823 à 1830. Il avait épousé Giuletta Guicciardi, l'inspiratrice de Beethoven.

Haslinger prétend qu'il serait profitable pour mes compositions d'être entendues à Vienne car tous les journaux en parleraient avec éloge. Chacun ici s'en porte garant. En bref, tous ceux qui m'ont entendu m'ordonnent de jouer, et Würfel ajoute que, puisque je suis à Vienne, où de mes œuvres sont sur le point de paraître, il faut absolument que je m'y produise sinon je devrai bientôt refaire expressément le voyage. C'est, m'assure-t-il, le moment le plus opportun car les Viennois sont avides de musique nouvelle. Il ne convient pas à un jeune artiste de négliger pareille occasion. Si j'étais seulement exécutant, mes débuts ne pourraient pas soulever autant d'attention, mais, comme je jouerai mes propres œuvres, je puis, certes, me risquer, etc.... Würfel veut que j'interprète d'abord mes *Variations*, puis, pour frapper par la nouveauté, le *Rondo à la Krakowiak*, et qu'enfin j'improvise. Qu'adviendra-t-il de tout cela ? Je n'en sais rien encore.

Stein se montre très gentil, très amical à mon égard, mais je ne pourrai jouer un de ses instruments ; je devrai en choisir un de Graff. C'est également l'avis de Haslinger, de Blahetka et de Würfel. La décision doit être prise aujourd'hui.

Partout où je vais, on me rompt la tête à me répéter que je dois jouer. J'ai déjà rencontré beaucoup de musiciens, mais je n'ai pas encore vu Czerny. Haslinger toutefois m'a promis de me faire faire sa connaissance.

J'ai vu trois opéras : *La Dame blanche*, *Cendrillon* [113]

113. *La Dame blanche* opéra de François-Adrien Boieldieu (1775-1834) ; *Cendrillon* opéra de Rossini.

puis les *Chevaliers teutoniques* de Meyerbeer. L'orchestre et les chœurs sont excellents. Je vais assister aujourd'hui à la représentation de *Joseph en Égypte* [114]. J'ai, par deux fois, entendu Mayseder [115] jouer en soliste à l'Académie de Musique. La ville est belle, elle me plaît. On me conseille d'y passer l'hiver. Mais voici Würfel, je dois aller avec lui chez Haslinger.

P.S. J'ai accepté. Blahetka pense que je ferai *fureur* car je suis, dit-il un virtuose de premier ordre qu'il faut mettre au rang des Moschelès, des Herz, des Kalbrenner. Würfel m'a présenté aujourd'hui au comte de Gallenberg, au chef d'orchestre Seyfried [116] et à tous ceux que nous avons rencontrés, comme un jeune homme qu'il venait de persuader de donner un concert, (*nota bene*) sans cachet, ce qui plaît infiniment au comte de Gallenberg, car il s'agit de sa propre poche. Tous les journalistes me regardent avec de grands yeux. Les musiciens de l'orchestre me saluent très bas. N'ont-ils pas vu Monsieur le Directeur de l'opéra italien, dont la saison vient de s'achever, se promener bras-dessus, bras-dessous, avec moi ? En réalité, Würfel m'a tout facilité, il assistera à la répétition et s'occupe activement de l'organisation du concert. A Varsovie déjà, il s'était montré très bon à mon égard et c'est fort aimablement qu'il parle d'Elsner.

114. « Joseph en Égypte » (Joseph et ses frères), opéra de Méhul (1762-1817).

115. Joseph Mayseder (1789-1836) remarquable violoniste, membre du quatuor de Schuppanzigh, auteur d'œuvres pour le violon.

116. Ignace-Xavier, chevalier de Seyfried (1776-1841) compositeur, théoricien de la musique et chef d'orchestre viennois. Élève de Mozart.

On trouve étonnant ici que Kessler, Ernemann et Czapek puissent rester à Varsovie alors que j'y suis moi-même, aussi bien leur ai-je expliqué que c'est *bloss aus musikliebe* que je joue et que je ne donne pas de leçons. J'ai choisi un instrument de Graff pour le concert. J'ai peur d'avoir fait de la peine à Stein, je le remercierai le plus gentiment possible de sa sollicitude.

Dieu m'aidera, — j'en ai l'espoir. Soyez tranquilles !

41. — F. CHOPIN A SA FAMILLE, A VARSOVIE.

[Vienne] mercredi 12 août 1829

Vous avez appris par ma dernière lettre, mes parents bien aimés, que je m'étais laissé persuader de donner un concert. Hier donc, c'est-à-dire mardi à sept heures du soir, je me suis produit au monde dans le Théâtre de l'Opéra impérial et royal !

Pareille séance sur la scène du théâtre s'appelle ici « *eine musikalische Akademie* » [117]. Comme cela ne devait rien me rapporter et que je ne fis rien pour que cela me rapportât, le comte de Gallenberg a avancé la date de cette soirée et en a composé ainsi le programme :

Ouverture de Beethoven
Mes *Variations*
Chant par Mademoiselle Veltheim
Mon *Rondeau*.
Puis, de nouveau, du chant et, pour terminer, un ballet.

A la répétition générale, l'orchestre m'avait si mal

117. Une académie musicale.

accompagné que je décidai de remplacer le *Rondeau* par une *freie Phantäsie* [118]. Lorsque j'apparus des bravos m'accueillirent. Après chaque variation, ils furent tels que je n'entendais même pas les tuttis de l'orchestre. Lorsque j'eus terminé on applaudit tellement que je dus reparaître sur la scène et m'incliner. La *Freie Phantäsie*, bien que je ne l'eusse pas tellement réussie, obtint encore plus de succès et cette fois aussi je dus reparaître sur la scène. Si je m'en suis bien tiré, c'est que les Allemands savent apprécier. Le projet avait été formé le samedi et Würfel parvint à tout organiser pour le mardi. Je lui dois vraiment beaucoup.

Samedi j'ai fait la connaissance de Gyrowetz, de Lachner, de Kreutzer [119] et de Seyfried. J'ai causé longuement avec Mayseder. Je me trouvais devant le Théâtre quand j'aperçus le comte de Gallenberg. Il vint à moi et me proposa de jouer mardi. J'ai accepté et je n'ai pas été sifflé. A mon retour, je vous raconterai tout mieux que je ne puis l'écrire. Soyez sans inquiétude pour moi et pour ma gloire.

Les journalistes m'ont pris en affection ; peut-être me donneront-ils un coup de patte, mais c'est nécessaire pour nuancer les louanges. Mes compositions ont plu à Gallenberg. Le régisseur du théâtre, M. Demar a témoigné

118. Une libre fantaisie, c'est-à-dire, évidemment, une improvisation.
119. Adalbert Gyrowetz (1763-1850) compositeur d'opéras, de symphonies et d'œuvres pour le piano. Chef d'orchestre de la Cour de Vienne. François Lachner (1803-1870) compositeur en chef d'orchestre. Ami de Schubert. Conradin Kreutzer (1780-1849) compositeur d'opéras, de chœurs etc. Ami de Beethoven.

à mon égard d'une extraordinaire courtoisie et de beaucoup de bonté. Avant mon entrée sur la scène, il m'enhardit tellement par ses assurances [de succès], il sut si bien me distraire que je n'éprouvais presque plus de peur lorsque je me présentai au public. et cela d'autant mieux que la salle n'était pas pleine. Mes amis et mes camarades s'étaient disséminés dans la salle pour recueillir les impressions des auditeurs. Celinski pourra vous dire combien peu de blâmes il entendit. Le plus grave est celui que Hube m'a rapporté : une dame a proféré ceci : *Schade um den Jungen, dass er so wenig Tournüre hat*[120]. Si je n'encourus pas d'autre critique, et tous mes amis m'affirment n'avoir entendu que des éloges et me jurent n'avoir pas donné une seule fois le signal des applaudissements, il n'y a pas de quoi se tourmenter.

J'ai improvisé sur un thème de la *Dame blanche*. Lorsque j'eus quitté la scène, le régisseur qui lors de la répétition générale avait beaucoup admiré le *Rondo* me dit en me serrant chaleureusement la main : « *Ja, das Rondo muss hier gespielt werden* »[121] et il me pria de jouer une variation sur un thème polonais. Je choisis *Chmiel*[122]. Cet air électrisa le public qui n'a jamais l'ocasion d'entendre des chants de ce genre. Mes espions du parterre assurent qu'on en tressautait sur les sièges.

Wertheim, arrivé par hasard hier de Carlsbad avec sa femme, s'était rendu aussitôt au théâtre sans savoir

120. « Quel dommage que ce jeune homme ne soit pas moins gauche. »
121. « Oui, le rondeau doit être joué. »
122. *Le Houblon*, chanson paysanne polonaise sur un rythme de mazurka.

que j'y jouais. Il est venu me voir aujourd'hui pour me féliciter. Il a rencontré Hummel à Carlsbad et lui a parlé de moi. Il lui écrira aujourd'hui au sujet de mon concert.

Haslinger imprime les *Variations*. L'affiche du concert sera conservée.

D'après l'opinion générale, mon jeu a été d'une sonorité trop faible ou plutôt trop délicate pour des auditeurs accoutumés, comme ceux d'ici, à entendre les artistes défoncer leur piano. Je m'attends d'autant plus à trouver ce reproche dans les journaux que la fille d'un des rédacteurs tape terriblement sur son instrument. Cela ne fait rien. Il est impossible qu'il n'y ait pas quelques « *mais* », et je préfère celui-là à m'entendre dire que je joue trop fort.

Un des familiers de l'empereur, le comte de Dietrichstein est venu me parler hier sur la scène. Nous avons causé longuement en français. Il m'a décerné des éloges et conseillé de prolonger mon séjour à Vienne. L'orchestre avait tempêté à cause de la mauvaise écriture de mes notes, il me bouda jusqu'à l'improvisation, mais après celle-ci il mêla ses applaudissements aux bravos et aux cris du public. Il m'est désormais acquis. Quant aux autres artistes, je ne suis pas encore fixé sur leurs sentiments ; ils ne devraient pas m'être hostiles puisqu'ils savent bien que je ne joue pas en vue d'un profit matériel.

En somme, mon début à Vienne fut aussi heureux qu'inattendu. Hube affirme que l'on n'arrive jamais à

rien par les voies habituelles et en tentant de réaliser des projets patiemment échafaudés. Il faut, dit-il, faire sa part au destin. Ainsi, sans reculer devant le risque, je me suis laissé entraîner à donner ce concert. Si les journaux me démolissent au point que je n'ose plus me montrer, je me ferai ouvrier peintre. Le pinceau glisse à ravir sur le papier de tenture et l'on reste toujours fils d'Apollon !

Je suis curieux de savoir ce que M. Elsner dira de tout cela. Peut-être lui déplaira-t-il que j'aie joué. Mais ils m'ont tous tellement étourdi qu'il me fut impossible de refuser. D'ailleurs, il me semble que je n'ai pas mal fait. En particulier Nidecki [123] m'a témoigné hier beaucoup d'amitié en parcourant pour les corriger les partitions d'orchestre et en se réjouissant du succès.

J'ai joué sur un piano Graff.

Je me sens plus sage et plus expérimenté d'au moins quatre ans. Vous fûtes bien surpris sans doute en voyant sur ma dernière lettre un cachet de Madère mais j'étais si distrait que j'avais pris au hasard un cachet parmi ceux du garçon de l'hôtel et je l'avais appliqué bien vite sur ma lettre.

42. — F. CHOPIN A SA FAMILLE, A VARSOVIE.

[Vienne] jeudi, 13 août [1829]

Jamais je n'ai désiré comme maintenant que nous

123. Thomas Nidecki (1800-1852) élève d'Elsner et condisciple de Chopin au Conservatoire de Varsovie. Nidecki poursuivit ses études à Vienne et fut dans la suite chef d'orchestre à Varsovie. Il épousa Émilie Elsner, fille du compositeur.

fussions tous réunis ! Aujourd'hui, j'ai fait la connaissance du comte Lichnowski. Il ne tarit pas d'éloges à mon propos. Würfel m'avait conduit chez lui. Lichnowski fut le plus grand ami de Beethoven. D'après l'opinion générale, je plais beaucoup à la noblesse d'ici. Les Schwarzenberg, les Wrbna, etc., ont fort loué la délicatesse et l'élégance de mon jeu. Les félicitations que le comte Dietrichstein est venu me faire sur la scène en témoignent. Madame Lichnowska et sa fille chez qui j'ai pris le thé aujourd'hui, se réjouissent infiniment à l'idée que je donnerai un nouveau concert mardi prochain. Madame Lichnowska m'a recommandé de ne pas manquer de lui rendre visite lorsque je m'arrêterai à Vienne sur le chemin de Paris. Elle a promis de me donner alors une lettre pour une certaine comtesse, sœur de Lichnowski lui-même. C'est beaucoup de politesse. Czerny m'a fait de nombreux compliments, Schuppanzigh et Gyrowetz aussi.

Aujourd'hui à l'*Antiken Cabinett* [124] un Allemand, à peine eussès-je prononcé un mot, demanda à Celinski « si c'était là Chopin » puis il s'élança vers moi en se déclarant enchanté de voir de près un pareil *Künstler* [125] et me dit « *Sie haben mich vorgestern wahrhaft entzückt und begeistert* » [126]. C'était celui qui, assis à côté de Maciejowski le soir du concert avait manifesté tant de plaisir à entendre le *Houblon*.

124. Cabinet des antiques.
125. Artiste.
126. « Avant-hier, vous m'avez vraiment enchanté et enthousiasmé. »

Je ne donnerai pas de troisième concert. C'est parce qu'ils ont tous tellement insisté que j'ai accepté de donner le second, puis je n'ai pas voulu que l'on put dire à Varsovie : « Comment ? Il a donné un concert et puis il est parti. Aurait-il fait mauvaise impression ? » On me promet de bons comptes rendus. Je suis allé voir aujourd'hui un journaliste ; par bonheur, je lui ai plu. Je ne saurais vous dire combien Würfel est bon pour moi, c'est au delà de toute expression. Je jouerai gratuitement aussi la seconde fois pour me concilier Monsieur le Comte dont — confidentiel — la bourse est bien plate. Je jouerai le *Rondo* et j'improviserai.

Je suis d'ailleurs bien portant et gai ; je bois, je mange avec appétit. Vienne me plaît beaucoup. On y rencontre pas mal de Polonais. Il y en a même un dans le corps de ballet du théâtre. Le soir du concert, il a pris soin de moi au point de m'apporter de l'eau sucrée tout en me prodigant mille encouragements, etc.

Racontez tout cela, je vous prie, à Monsieur Elsner et excusez-moi auprès de lui de ne pas lui avoir donné de mes nouvelles ; je suis dispersé au point de ne pas savoir à quoi se passe le temps.

Mes remerciements à Monsieur Skarbek pour avoir tant insisté sur l'utilité pour moi de donner un concert. Celui qui vient d'avoir lieu marque mon entrée dans le monde.

43. — F. Chopin a sa famille, a Varsovie.

[Vienne] le 19 août 1829

Si je fus bien accueilli la première fois, je le fus mieux encore hier. Les bravos reprirent par trois fois lorsque je parus sur la scène et le public était venu en plus grand nombre. Le baron... (j'ai oublié son nom...) qui finance les théâtres me rendit grâce pour la *recette* et me dit : « Si le public est si nombreux ce n'est certainement pas pour le ballet. Tout le monde le connaît déjà. » Mon *Rondo* m'a procuré l'estime de tous les musiciens. Du chef d'orchestre à l'accordeur de piano, tous se sont déclarés frappés de la beauté de la composition. J'ai plu, je le sais, aux dames et aux artistes. Gyrowetz, debout auprès de Celinski [127] criait et applaudissait vigoureusement. Mais j'ignore si j'ai contenté ces pétrifiés d'Allemands. L'un d'eux est rentré du théâtre tandis que je dînais. On lui demanda s'il s'était bien amusé. « Un beau ballet », répondit-il « Mais l'Akademie ? » Bien que je lui tournais le dos, il dut à ce moment me reconnaître car il se mit à parler d'autre chose. Je me sentis dans l'obligation de ne pas mettre obstacle à la libre expression de ses sentiments et j'allai me coucher en me disant à moi-même :

« Il n'est pas encore né
Celui qui plaira à tout le monde »

J'ai donc joué deux fois et la deuxième je fus mieux accueilli encore que la première ; cela va *crescendo* et cela me plaît ainsi.

Comme je pars ce soir à neuf heures, je dois faire des

127. Marcel Celinski, ami de jeunesse de Chopin.

visites. Schuppanzigh m'a dit hier que puisque je quittais Vienne aussi vite, il me faudrait bientôt y revenir. « J'y reviendrai, dis-je, mais pour étudier ». Alors ce baron m'interrompit pour dire : « Dans ce cas, vous n'avez aucune raison d'y revenir », et d'autres l'approuvèrent. Ce sont des compliments, mais ils sont réconfortants. Personne ici ne me considère comme un élève. Blahetka s'étonne de ce que je n'ai jamais étudié ailleurs qu'à Varsovie. Je lui ai répondu qu'avec M. Zywny comme avec M. Elsner un âne bâté lui-même apprendrait. Je regrette de ne pouvoir encore me justifier par aucun compte-rendu. Je sais qu'un article est déjà écrit et qu'il se trouve à la rédaction du journal auquel je me suis abonné. Je sais aussi que le rédacteur, M. Baüerle [128] me le fera suivre à Varsovie. Peut-être attendait-on que j'aie donné le second concert pour parler de moi. Ce journal paraît deux fois par semaine, le mardi et le samedi. Aussi lirez-vous peut-être avant moi quelque chose d'avantageux ou de moins avantageux sur ma personne.

J'ai conquis les savants et les sensibles. Il y aura de quoi bavarder. Je voulais vous écrire aussi à propos d'autres sujets, mais la journée d'hier est encore tellement présente à mon esprit que je n'arrive pas à rassembler mes idées.

Jusqu'à présent, mes finances vont bien.

Je reviens à l'instant d'avoir été prendre congé de

128. Adolphe Bäuerle, critique musical. Directeur de 1828 à 1848 de la revue musicale et dramatique *Wiener Theater Zeitung*.

Schuppanzigh et de Czerny. Ce dernier est plus sensible et plus tendre que toutes ses œuvres.

J'ai déjà préparé mon baluchon, je dois encore aller chez Haslinger puis au café en face du théâtre où je trouverai Gyrowetz, Lachner, Kreutzer, Seyfried, etc. Dans deux nuits et un jour, nous serons à Prague. A neuf heures du soir, nous monterons dans l'*Eilwagen* ; ce sera un beau voyage en charmante compagnie.

44. — Guillaume Würfel a un destinataire inconnu, a Prague.

Vienne, ce 19 août 1829

Le porteur de la présente est un jeune homme plein de talent qui m'avait déjà fort intéressé à Varsovie. Suivant mon conseil, il vient de se faire entendre à Vienne par deux fois ; il y a obtenu le plus grand succès et je vous prie, Monsieur, de bien vouloir l'aider s'il se produisait en public à Prague. Il s'agit pour lui plus de l'honneur que des honoraires et de pouvoir dire dans son pays qu'il a été reçu à Prague, à Vienne etc. favorablement. Je ne le recommanderais pas s'il n'en était point digne... le nom du jeune homme est Frédéric de Chopin (sic). C'est le favori de la Cour et du public de Varsovie... [129].

G. Würfel

45. — F. Chopin a sa famille, a Varsovie.

Prague, samedi 22 août 1829

129. Le bon Würfel, dans cette missive destinée sans doute à un haut personnage de Dresde, dote Chopin d'une particule. Le jeune compositeur, par modestie sans doute, ne fit pas usage de cette lettre retrouvée plus tard dans ses papiers.

Après de tendres adieux, j'ai quitté Vienne... Les adieux furent tendres effectivement puisque Mademoiselle Blahetka [130] m'a fait présent de ses compositions avec, en souvenir, une dédicace autographe. Quant à son père, il m'a prié d'embrasser pour lui Papa et Maman en leur faisant compliment de leur fils. Le jeune Stein pleurait... Schuppanzigh, Gyrowetz et en un mot tous les artistes m'ont fait de touchants adieux.

Donc après toutes ces histoires et après avoir promis de revenir, je montai dans l'*Eilwagen*. Nidecki et deux autres Polonais, qui devaient partir une demi-heure plus tard pour Trieste nous avaient conduits à la poste. Ils étaient à Vienne depuis plusieurs jours déjà et je les avais maintes fois rencontrés. L'un d'eux est originaire de la Grande Pologne. Il se nomme Niegolewski. C'est un jeune garçon se rendant aux eaux avec son gouverneur ou plutôt avec un compagnon de voyage, un certain Kopytowski, étudiant à Varsovie. J'ai été faire ma visite d'adieu à Madame Hussarzewska (son mari et elle sont de dignes et braves gens). Elle voulait me retenir à dîner mais il me fut impossible d'accepter car j'avais à peine le temps de courir chez Haslinger. Celui-ci me dit aimablement qu'il souhaitait mon retour et après la promesse formelle de faire paraître les *Variations* dans cinq semaines seulement pour en inonder le monde en

130. Léopoldine Blahetka (1811-1887) pianiste et femme compositeur viennoise. Élève de Czerny, de Moscheles et de Kalkbrenner.

automne, il me pria de saluer Papa, bien qu'il n'eût pas le plaisir de le connaître.

Nous montons donc dans l'*Eilwagen* et un jeune Allemand aussi. Comme nous devons rester assis les uns aux côtés des autres pendant deux nuits et un jour, nous lui parlons et faisons connaissance. C'est un marchand de Gdansk [Dantzig]. Il connaît les Pruszak, Sierakowski, de Waplewo, Jawurek, Ernemann, les Grosser, etc. Il a fait un séjour à Varsovie, il y a deux ans et s'appelle Normann. C'est un excellent compagnon de voyage. Il rentrait de Paris. Nous sommes descendus dans le même hôtel et avons décidé de visiter Prague puis d'aller ensemble à Teplitz et à Dresde. Il serait puéril de ne pas profiter de cette occasion de voir Dresde, d'autant plus que l'état de mes finances me le permet. Le voyage à quatre est d'ailleurs bon marché et confortable. Après bien des secousses en *Eilwagen* nous sommes arrivés à Prague hier midi. Nous avons été aussitôt à la *table d'hôte*. Après le dîner, nous nous rendîmes chez Hanka. Maciejowski avait pour lui une lettre de recommandation remise par Monsieur Hube. Que n'en avais-je demandé une à Monsieur Skarbek pour cet éminent savant ! Nous sommes restés longtemps dans la cathédrale et n'avons plus trouvé Hanka chez lui. Dans l'ensemble, la ville, telle qu'on la découvre de la montagne sur laquelle s'élève le château, est belle. Elle est grande, ancienne et fut riche autrefois. J'ai emporté de Vienne six lettres qui m'avaient été remises peu avant mon départ. Il y en a

cinq de Würfel et une de Blahetka, cette dernière adressée à Pixis le prie de me faire visiter le Conservatoire. Ici aussi l'on voudrait que je me produise, mais je resterai à Prague trois jours seulement. D'ailleurs je ne veux pas courir le risque d'abîmer ce que j'ai obtenu à Vienne (Prague a mal accueilli Paganini lui-même) et je me tiens tranquille. Ces lettres de Würfel sont adressées l'une au directeur, la seconde au chef d'orchestre du théâtre et les autres à trois des principaux musiciens d'ici. Je les remettrai à leurs destinataires car Würfel m'a expressément demandé de le faire, mais je n'ai pas l'intention de jouer. Le brave Würfel m'a donné aussi une lettre pour Klengel, de Dresde.

Je cesse de vous écrire car il est temps d'aller chez Hanka. Je me présenterai à lui en qualité de filleul de Skarbek. J'espère que cela me tiendra lieu de lettre.

46. — F. Chopin a sa famille, a Varsovie.

Dresde, 26 août 1829

Je suis bien portant et très gai. A Vienne il y a une semaine, je ne savais même pas que j'irais à Dresde. Nous avons visité Prague en un éclair mais non sans profit. Hanka [131] a été très heureux d'apprendre par moi des nouvelles de Monsieur Skarbek. Il nous a demandé d'écrire dans le livre réservé aux visiteurs du Musée de Prague et surtout à ceux pour qui il éprouve de la considération. On y trouve les signatures de Brodzinski, de

131. Venceslas Hanka (1791-1861) philosophe et patriote tchèque.

Morawski, etc... Ainsi donc chacun de nous y est allé de sa plume, l'un en vers, l'autre en prose. Swejkowski a écrit un sermon. Que peut faire en pareil cas un musicien ? Heureusement Maciejowski avait eu l'idée de noter dans l'album quatre strophes pour une mazurka. J'ai mis la musique et je me suis inscrit de la sorte à côté de mon poète de la façon la plus personnelle qui soit. Hanka s'est éjoui de cette mazurka composée spécialement pour lui et dédiée à ses mérites dans l'action et la lutte pour le slavisme. Il m'a remis pour Monsieur Skarbek, une collection complète de vues de Prague.

Je ne vous parlerai pas en détail des curiosités qu'il nous montra. La place me manque pour vous décrire la magnifique cathédrale, le Saint-Jean Népomucène en argent, la belle chapelle Venceslas incrustée d'améthystes et d'autres pierres précieuses... lorsque nous nous reverrons, je vous raconterai tout cela.

Des lettres de Blahetka et de Würfel pour Pixis [132] ont résulté de fort courtoises réceptions. Pixis remit ses leçons pour me retenir chez lui et me questionner sur mille sujets. En jetant un coup d'œil sur son bureau, j'y aperçus une carte portant ce nom :« Klengel » [133] et je demandai à Pixis si c'était celle d'un homonyme du célèbre Dresdois. Il me répondit qu'il s'agissait de

132. Frédéric-Guillaume Pixis (1786-1842), violoniste, chef d'orchestre au Théâtre municipal de Prague. Professeur au Conservatoire de la même ville.

133. Alexandre-Auguste Klengel (1783-1852), pianiste et organiste, compositeur d'œuvres pour l'orgue et notamment de vingt-quatre canons intitulés *Les avant-coureurs*.

Klengel lui-même qui ne l'avait pas trouvé chez lui et devait y repasser.

La nouvelle me fut très agréable puisque j'avais une lettre de Vienne pour lui. Je le dis à Pixis qui m'invita à revenir l'après-midi à l'heure même où il attendait Klengel. Nous devions nous rencontrer dans l'escalier. Chez Pixis, Klengel exécuta de ses fugues pendant deux heures. Quant à moi, je ne me suis pas mis au piano parce qu'on ne me l'a pas demandé. Klengel joue bien mais j'aurais désiré que ce fut mieux (silence !) Il m'a donné une lettre adressée : « All Ornatissimo Signor Cavaliere Morlacchi [134], primo Maestro della Capella Reale » par laquelle, m'a-t-il dit, il prie Morlacchi de me faire connaître tout le Wesen [135] du monde musical de Dresde et de me conduire chez son élève Mademoiselle Pechwell qui surpasse à son avis tous les pianistes de l'endroit. Klengel se montra affectueux à mon égard. Avant de quitter la ville, j'ai passé deux heures environ chez lui. Il doit aller à Vienne puis de là en Italie. Les sujets de conversations ne nous ont donc pas manqué.

Charmante connaissance que j'apprécie plus que celle du pauvre Czerny (silence !)

Nous sommes restés en tout trois jours à Prague. Le temps a passé sans qu'on s'en soit aperçu. Je suis toujours distrait. Ainsi, la veille du départ je sortis déboutonné de

134. Francesco Morlacchi (1784-1841), compositeur d'opéras, d'œuvres de musique religieuse, etc. Chef d'orchestre de la cour de Dresde de 1810 jusqu'à sa mort.

135. « l'essentiel ».

la petite chambre et pénétrai dans une chambre que je croyais la mienne. Je me trouvais déjà au milieu de la pièce quand un voyageur me salua d'un joyeux « Guten Morgen » « Bitte um Verzeihung », dis-je en me sauvant. A vrai dire les deux appartements étaient presque semblables. Ayant quitté Prague à midi, en *Separatwagen*, nous arrivâmes à Teplitz vers le soir.

Le lendemain dans la « *Badeliste* » [liste des baigneurs, des étrangers] j'ai découvert le nom de Louis Lempicki et suis allé le saluer aussitôt. Il m'apprit que de nombreux Polonais étaient en ce moment à Teplitz et notamment le vieux Pruszak, Joseph Kochler et Kretkowski de Kamionna. Ils prennent leurs repas tous ensemble *im deutschen Saale*. Lempicki a ajouté qu'il n'assisterait pas ce jour-là au dîner parce qu'il était invité par le prince et la princesse Clary au château. La famille Clary est très puissante, souveraine presque. Elle possède de vastes domaines et toute la ville de Teplitz. La princesse Clary est la sœur de Chotek le gouverneur de la Bohême. Lempicki me pria de l'accompagner pour lui faire plaisir chez le prince et la princesse le soir-même. Il m'a dit qu'il était chez eux comme chez lui et qu'il les en préviendrait pendant le dîner. Comme nous avions décidé de visiter les environs ce jour-là j'acceptai.

Nous avons tout vu. Dans le palais de Wallenstein, à Dux, on nous a montré un morceau du crâne de ce grand chef, la hallebarde avec laquelle il fut tué et une foule d'autres souvenirs. Le soir au lieu d'aller au théâtre, je

me suis habillé, j'ai pris les gants blancs de ma dernière visite à Vienne et, à huit heures et demi, je me suis rendu avec Lempicki chez le prince et la princesse.

Nous entrons : « *kleine aber honette Compagnie* » [136]. Une sorte de prince autrichien, un général dont j'ai oublié le nom, un capitaine de la marine anglaise, quelques jeunes élégants — aussi des princes autrichiens, paraît-il, et un général saxon du nom de Leiser, constellé de décorations et le visage barré d'une cicatrice.

Avant le thé, je causai longuement avec le prince lui-même puis, ensuite, la mère de celui-ci me pria de « daigner » me mettre au piano (un bon piano de Graff). Je « daignai », puis pour ne pas être en reste de politesse, je les priai de me donner un thème pour mon improvisation. Aussitôt parmi le sexe faible qui, autour d'une grande table, brodait, tricotait ou travaillait au fuseau, se fit entendre ce roucoulement : « Une thème, un thème ». Trois charmantes petites princesses se concertèrent ; enfin l'une d'elles s'en référa à M. Fritsche, le gouverneur du jeune Clary sans doute, qui avec l'assentiment général choisit un motif du *Moïse* de Rossini.

J'improvisai avec succès puis le général Leiser s'entretint longuement avec moi. Ayant appris dans le cours de la conversation que j'allais me rendre à Dresde, il écrivit aussitôt à l'intention du baron de Friesen, le message suivant :

Monsieur Frédéric Chopin est recommandé de la part

136. « petite mais honnête compagnie ».

du Général Leiser à Monsieur le Baron de Friesen, Maître de cérémonies de S.M. le Roi de Saxe, pour lui être utile pendant son séjour à Dresde, et de lui procurer la connaissance de plusieurs de nos premiers artistes. » Au-dessous, en allemand, : *Herr Chopin ist selbst einer der vorzüglichsten Pianospieler, die ich bis jetzt kenne* [137] ».

Tel est, mot pour mot, le texte de ce billet écrit au crayon par le général Leiser et qu'il n'a pas cacheté.

J'ai joué ensuite quatre fois encore. Les princesses auraient désiré que je restasse encore à Teplitz et que je vinsse dîner au château le lendemain. Lempicki s'offrit même, à me reconduire ensuite à Varsovie si je consentais à rester mais je ne voulus pas abandonner mes compagnons et je refusai avec un grand merci.

Hier donc, à cinq heures du matin, nous avons quitté Teplitz dans une voiture louée pour deux thalers et nous parvinmes à Dresde à quatre heures de l'après-midi. J'y ai vu aussitôt Lewinski et Labencki. Le voyage se passe fort bien. Aujourd'hui nous devons aller voir *Faust* de Goethe, et samedi, à en croire Klengel, on donnera un opéra italien.

Je termine ce matin la lettre commencée hier soir !

Je vais m'habiller et aller chez le baron Friesen et chez Morlacchi, car je n'ai pas de temps à perdre. Nous pensons quitter Dresde dans une semaine, mais nous voudrions auparavant visiter la Suisse saxonne, si le

137. « Monsieur Chopin est un des pianistes les plus éminents que je connaisse jusqu'à présent. »

temps le permet. Nous nous arrêterons ensuite pendant quelques jours à Wroclaw et c'est après seulement que je reprendrai le chemin de la maison. J'ai tellement hâte d'être auprès de vous, mes parents bien-aimés, que je préférerais ne pas m'arrêter chez les Wiesiolowski. Combien vais-je vous en raconter d'histoires et d'aventures belles, belles !

P.S. Le baron de Friesen « Maître de cérémonies » m'a reçu courtoisement et m'a demandé où j'étais descendu. Il m'a déclaré qu'à son grand regret, le Chambellan préposé à la Chapelle n'était pas à Dresde en ce moment mais qu'il allait se renseigner afin de savoir qui le remplaçait. Il a ajouté que la brièveté de mon séjour ne l'empêcherait pas de faire tout son possible pour me rendre service de quelque manière. Cérémonies et nombre de salutations. Je garde le reste pour la lettre que je vous écrirai au plus tard de Wroclaw. J'ai vu la galerie de tableaux de Dresde, une exposition de produits régionaux, les jardins les plus dignes d'être visités, j'ai rendu des visites et maintenant je vais au théâtre. C'est, je l'espère, assez pour une journée !

(Second P.S.). Ma lettre a attendu mon retour. Je reviens de la représentation de *Faust*. Nous avons dû faire la queue devant le théâtre depuis quatre heures. Le spectacle a duré de six à onze. Devrient [138] que j'avais déjà vu à Berlin jouait le rôle de Faust. On célébrait justement aujourd'hui le quatre-vingtième anniversaire de

138. Charles-Auguste Devrient (1799-1872), célèbre acteur allemand.

Goethe. Affreuse mais grande fantaisie [139]. Pendant les entr'actes un orchestre a exécuté des fragments de l'opéra de Spohr, inspiré par le même sujet. Je vais me coucher... J'attends Morlacchi demain matin. Il doit me conduire chez Mademoiselle Pechwell. Ce n'est pas moi qui irai chez lui mais lui qui viendra chez moi ! Ha, ha, ha !... Bonne nuit !

Votre Frédéric.

47. — F. Chopin à Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie, samedi 12 septembre [1]829

Mon bien cher Titus,

Sans Vin[cent] Skarzynski, tu ne recevrais pas de mes nouvelles. Je viens de le rencontrer, il m'a affirmé que tu ne viendrais pas à Varsovie avant la fin du mois, alors que Kostius m'avait dit, quand je l'ai vu à Dresde, que tu serais chez ta sœur le 15. Je pensais pouvoir te raconter mon grand *voyage* de vive voix. Je l'aurais préféré mais puisqu'il ne peut en être ainsi, sache, mon très cher, que je suis allé à Cracovie, à Vienne, à Prague, à Dresde et à Wroclaw. La première semaine s'est passée en promenades dans Cracovie et en visites des environs. Ojcow est vraiment joli. Bien que tu ne l'aies jamais vu, je ne t'en dirai cependant pas grand chose. Ne sais-tu pas grâce aux descriptions très fidèles de la Tanska où il est situé et comment il est ? En joyeuse et, bien qu'un

139. Jugement cursif et saisissant qui n'a pas retenu l'attention jusqu'ici.

peu étrangère à mes goûts, fort agréable compagnie, j'ai gagné Vienne. Si Cracovie m'absorba au point que j'y ai peu songé à mes parents et à toi, Vienne m'étourdit, m'enivra, me divertit tellement que malgré l'absence de nouvelles des miens, j'y ai passé sans souffrir de nostalgie plus de deux semaines. Figure-toi qu'en ce peu de temps on m'a fait jouer deux fois en public au Théâtre impérial. Voici comment les choses arrivèrent : Haslinger, mon éditeur me fit remarquer qu'afin d'assurer le succès de mes compositions il serait souhaitable que je me produisisse. Mon nom me dit-il est inconnu, mes œuvres difficiles [à exécuter] et de peu d'aspect extérieur... pourtant je ne pensais nullement accepter. D'ailleurs, comme je n'avais plus joué depuis plusieurs semaines, je refusai, alléguant n'être pas en état de paraître devant un public aussi choisi. Nous allions en rester là quand survint le comte de Gallenberg, celui qui a composé de beaux ballets et dirige le théâtre. Haslinger me présente à lui comme un poltron craignant de jouer en public. Alors le comte est assez aimable de me proposer de jouer à son théâtre et moi si sûr de mes moyens que je décline l'offre. Le lendemain, on frappe à ma porte. Entre Würfel. Il me conjure de jouer. Je ferais, me déclare-t-il, honte à mes parents et à Elsner, honte aussi à moi-même en refusant de jouer à Vienne quand l'occasion s'en présentait. Tous surent m'étourdir si bien que j'acceptai. Würfel entama aussitôt toutes les démarches nécessaires et, dès le lendemain, les affiches étaient posées. Dès

lors, impossible de se rétracter... et je ne savais même pas ce que j'allais jouer, ni comment. Trois *Instrumentenmacher* voulurent mettre chacun un pantaléon à ma disposition. Je les en remerciai en refusant, car j'avais une trop petite chambre ; puis, ces quelques heures d'exercice ne m'eussent pas servi à grand'chose : je devais, en effet, jouer quarante-huit heures plus tard. En un jour, je fis la connaissance de Mayseder, de Gyrowetz, de Lachner, de Kreutzer, de Schuppanzigh, de Merk [140], de Lewi ; en un mot, de tous les grands musiciens de Vienne. Malgré cela l'orchestre me fit grise mine à la répétition, sans doute parce qu'à peine arrivé à Vienne j'allais, sans qu'on sache pourquoi, jouer mes propres compositions. Je fis commencer la répétition par les *Variations* qui te sont dédiées et que le *Rondo à la Krakowiak* [141] devait précéder [le jour du concert]. Cela n'alla pas mal mais je dus faire reprendre plusieurs fois le début du *Rondo*. L'orchestre pataugeait et se plaignait de la mauvaise écriture des partitions. La confusion provenait des pauses indiquées de façon différente en haut et en bas, bien qu'il ait été convenu qu'il fallait tenir compte uniquement de celles du haut. C'était en partie de ma faute, mais j'espérais avoir été compris. Pareil désordre mit cette fois les musiciens en colère, or ce sont tous des virtuoses et des compositeurs.

140. Joseph Merk (1795-1852), violoncelliste virtuose, professeur au Conservatoire de Vienne et premier violoncelliste à l'Opéra de cette ville. Auteur d'œuvres pour le violoncelle.

141. *Rondeau à la Krakowiak* (Cracovienne) Op. 14, composé en 1828, édité en 1834.

Finalement ils firent tant d'erreurs qu'en songeant à la soirée, je me sentais près de tomber malade. Mais le baron Demar, régisseur du théâtre, s'était rendu compte qu'il s'agissait d'une petite bouderie de l'orchestre — provoquée surtout par Würfel qui voulait le diriger —, or, je ne sais pourquoi, l'orchestre n'aime pas Würfel — et il me proposa de remplacer le *Rondo* par une improvisation. Quand Demar dit cela, l'orchestre de faire les yeux ronds. Et moi j'étais si irrité, qu'en désespoir de cause, j'acceptai et qui sait si cette humeur malheureuse et le risque à courir ne me tinrent pas lieu d'aiguillon pour me faire mieux jouer le soir ? La vue du public viennois ne m'effraya pas du tout. Il n'est pas d'usage là-bas que l'orchestre occupe la scène, il reste à sa place habituelle. Devant un merveilleux instrument — le meilleur sans doute qui fut sorti de chez Graff — je m'installai tout pâle à côté d'un préposé tout rouge pour me tourner les pages. (Il se vantait de les avoir tournées pour Moschelès, Hummel, Herz lorsque ceux-ci vinrent à Vienne). Crois-moi, je jouai en désespéré. Les *Variations* firent cependant un tel effet qu'applaudi après chacune d'elles, je dus paraître sur la scène lorsque je les eus terminées. L'intermède fut chanté par Mademoiselle Veltheim, cantatrice à la Cour du roi de Saxe. Enfin arriva le moment de l'improvisation. Je ne sais comment cela se fit, mais je m'en tirai de telle façon que l'orchestre se mit à applaudir et lorsque j'eus fini, je fus de nouveau rappelé sur la scène. Ainsi se termina le premier concert.

Je fus abondamment loué par la presse viennoise — sache que je tiens pour rien ce qu'écrit le *Courrier* [de Varsovie] — et comme on me l'avait demandé de toutes parts, je jouai de nouveau la semaine suivante et j'en suis content car nul ne pourra dire de moi : « Il a joué une fois et puis a dû s'enfuir ». Et j'en suis d'autant plus heureux que je me suis entêté à jouer à ce second concert, le *Rondo à la Krakowiak*, ce Rondo que Gyrowetz, Lachner, d'autres maîtres et l'orchestre même avaient porté aux nues (pardonne-moi si je m'exprime ainsi) et que je fus rappelé deux fois. Il me fallut aussi rejouer les *Variations*, celles-ci ayant plu terriblement aux dames et à Haslinger. Elles paraîtront dans la collection O*déon*. C'est assez d'honneurs comme cela, je suppose. [142]. Lichnowski, ce protecteur de Beethoven, voulait me prêter son piano — c'est aussi beaucoup — car il lui semblait que la sonorité du mien était trop faible ; mais c'est ma façon de jouer qui de nouveau a plu beaucoup aux dames et surtout à Mademoiselle Blahetka. Mademoiselle Blahetka est la première pianiste de Vienne. Elle doit être assez bien avec moi pour m'avoir donné, en souvenir, le jour de mon départ, ses compositions signées de sa propre main. *Nota bene*. Elle n'a pas encore vingt ans. C'est une spirituelle et même jolie jeune fille. Elle vit chez ses parents qui ont beaucoup d'amitié pour moi et m'ont donné des lettres pour Prague. Dans un compte rendu

142. Comme on le verra dans la suite de cette correspondance, Titus qui avait une juste vision du génie de son ami, incitait ce dernier à ne rien négliger pour arriver à la gloire.

de la seconde soirée, un journal de Vienne dit à mon propos : « C'est un jeune homme qui s'engage dans sa propre voie, il sait plaîre et s'éloigne notablement de toutes les formes habituelles du concert etc... » Je suppose que c'est assez d'autant plus que l'article se termine par : « Monsieur Chopin plut lui aussi à tout le monde. » Excuse-moi d'être contraint de citer pareilles opinions sur ma propre personne, mais c'est à toi que j'écris, et elles me font plus plaisir que n'importe quels Courriers[143]. J'ai été reçu souvent chez Czerny[144] et j'ai joué avec lui à deux pianos. C'est un brave homme, rien de plus. De toutes mes connaissances pianistiques c'est celle de Klengel, que j'ai rencontré chez Pixis à Prague, qui m'a fait le plus plaisir. Il m'a joué ses fugues, dont on peut dire qu'elles forment une suite à celles de Bach ; il y en a quarante-huit suivies d'autant de canons. Klengel m'a donné une lettre pour Morlacchi, de Dresde. Morlacchi est le premier chef d'orchestre de la Cour de Saxe. Il m'a reçu très aimablement et un jour vint me chercher chez moi pour me conduire chez Mademoiselle Pechwell, une élève de Klengel qui passe pour la meilleure pianiste de Dresde. Elle joue bien. Ensuite, nous sommes allés en Suisse saxonne. Beaucoup de belles choses. Une galerie admirable. Mais l'opéra italien m'a passé sous le nez ! Je suis parti le jour même où l'on donnait

143. Chopin veut parler des comptes rendus du *Courrier de Varsovie*.
144. Charles Czerny (1791-1857), célèbre professeur de piano. Auteur de recueils d'exercices et d'un très grand nombre d'œuvres musicales de genres divers. Liszt fut de ses élèves.

Crociato in Egitto. Je m'en suis consolé parce que je l'avais vu à Vienne. Mme Pruszak, Olésia et Kostus étaient à Dresde. Je les ai vus le jour de mon départ. Quelle joie ce fut de m'entendre dire par eux : « Monsieur Frycek, Monsieur Frycek ! » Ce me fut si agréable que, si j'avais été seul, je serais probablement resté. Quant à Pruszak, il est à Teplitz où je l'avais rencontré précédemment. Sa famille est allée le rejoindre et ils sont ensemble à présent. Teplitz est très joli. Je n'y suis resté qu'un jour et, le soir, j'ai été reçu chez la princesse Clary. Dommage que je doive cesser de t'écrire, mais c'est assez de bavardage ! J'attends votre arrivée, Monsieur. Je passe souvent chez Brandt, près de la rue St-Georges et chaque fois j'ai envie de t'écrire. Je te baise cordialement la bouche, tu permets ?

J'ai rencontré Max aujourd'hui. Il m'a dit qu'il était guéri complètement. Il habite à l'*hôtel garni*. Vêtu d'une redingote verte, il a poussé l'amabilité jusqu'à me promettre sa visite. Il m'a parlé de toi mais n'a pu me prier de te saluer car il ignorait que j'allais t'écrire, — moi-même je n'en savais rien ce matin. Si tu y penses, envoie-moi un mot. Tous ceux qui peuvent t'intéresser se portent bien. Connaissais-tu Mademoiselle Philippine, la cousine de Linde qui avait épousé Berger ? Elle est morte.

Peu après mon retour, j'ai été au mariage de Mademoiselle Melasia Bronikowska, charmante enfant, et de Kurnatowski. On a beaucoup parlé de toi et Mademoiselle

Bronikowska m'a demandé de te transmettre ses salutations. Sa cousine, du même âge, est plus charmante encore. Elle aussi s'est mariée dernièrement. Toutes deux étaient bien jolies en toilette de noces. J'ai tant écrit que je n'ai plus envie de me lever. Embrasse-moi. Mes poignées de main à Monsieur Charles.

F. Chopin.

Papa et Maman vous envoient leurs compliments et leurs souhaits. Les enfants font de même.

48. — F. Chopin à Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie, le 3 octobre [1]829

Cher Titus,

J'ai reçu de tes nouvelles au moment où j'allais de nouveau t'écrire ; je me demandais si tu avais bien reçu ma lettre ou si j'y avais mis quelque énorme bêtise. Ton message me fait supposer que tu es en bonne santé et je m'en réjouis. Charles m'en apprendra davantage à ce sujet. Tu me demandes de te raconter plus clairement ce qui est arrivé dernièrement, tant à moi qu'aux personnes de ma connaissance. Le père de Kostus, revenu de Teplitz pour assister au marché de la St-Mathieu à Lowicz, m'a fait remettre un mot de son fils. Celui-ci pense rester à Dresde jusqu'à la Noël. Le temps, croit-il passera pour lui joyeusement car selon toutes probabilités Madame Sokolowska et sa fille séjourneront à Dresde tout l'hiver. D'autre part, Mademoiselle Wanda a été

atteinte gravement par une fièvre rénale. Pendant un certain temps, les médecins ne conservaient qu'un faible espoir de la sauver. Tombée malade à Marienbad, elle est à présent en convalescence à Dresde. Je n'ai pas encore répondu à Kostus, je n'ai pas à te dire pourquoi : tu connais ma paresse ; à peine ai-je griffonné quelques mots à Würfel [145]. Tu me dis avoir lu des comptes-rendus de mes concerts dans deux journaux. Si c'est dans des journaux polonais, tu n'as pas dû être fort satisfait car en traduisant mal ce qu'écrivirent les Viennois, ils l'ont défiguré à mon désavantage. Je t'expliquerai cela de vive voix. Après avoir visité Trieste et Venise, Hube est rentré la semaine dernière. Il m'a apporté des coupures du *Sammler* de Vienne, et du *Zeitschrift für Litteratur* où mes compositions et mon jeu sont analysés de façon détaillée et très élogieuse (excuse-moi de te l'écrire). En conclusion, l'un d'eux dit que je suis un *selbstkräftiger Virtuos* [146], puis ajoute que je suis très doué par la nature. Si de tels passages étaient tombés sous tes yeux, ils ne m'auraient certes pas fait honte. Tu veux savoir ce que je ferai de ma personne cet hiver ? Apprends que je ne resterai pas à Varsovie, mais j'ignore encore où les circonstances me conduiront. Cependant le prince, ou plutôt la princesse Radziwill qui est très aimable pour moi m'a invité à aller à Berlin. Tous deux m'ont ensuite offert de me loger dans leur

145. Selon son habitude, Chopin se montre d'une grande sévérité envers lui-même.

146. « Un virtuose indépendant ».

palais. Mais à quoi bon puisque je devrais retourner là où j'ai été déjà, surtout puisque je l'ai promis et qu'un journal a écrit qu'un séjour un peu prolongé à Vienne serait favorable à mes débuts *(Anschlag)*. Tu comprendras certainement la nécessité de ce nouveau voyage. Ne crois pas que je désire l'entreprendre pour revoir Mademoiselle Blahetka, la jeune fille jolie et qui joue bien dont je t'ai parlé, car, peut-être pour mon malheur, j'ai déjà rencontré mon idéal [147] que je sers fidèlement depuis six mois sans lui parler de mes sentiments. J'en rêve ; sous son inspiration sont nés l'*Adagio* de mon concerto et, ce matin, la petite valse que je t'envoie. Personne ne le saura, sauf toi. Remarque le passage marqué d'une X. Comme il me serait doux de te la jouer, mon Titus bien aimé. Dans le Trio, le chant doit dominer à la basse jusqu'au mi bémol du violon à la cinquième mesure, mais qu'ai-je besoin de te le dire, puisque tu le sentiras ? Pas d'autres nouvelles musicales, si ce n'est qu'on fait de la musique chez Kessler [148] tous les vendredis. On y a joué, entre autres, l'*Ottelo* de Spohr [149], merveilleux, admirable ! Il y a eu une soirée chez Sowan, mais rien de fameux. J'ai fait la connaissance de Bianchi, le violoncelliste qui voyage avec les Chiavini. Il joue bien mais au reste c'est un

147. Chopin fait allusion à la jeune cantatrice Constance Gladkowska, élève du Conservatoire de Varsovie.
148. Joseph-Christophe Kessler (1800-1872), pianiste et compositeur.
149. Louis Spohr (1784-1859), violoniste virtuose, compositeur et chef d'orchestre.

fanfaron dans la mesure où je puis en juger. Soliva [150] s'est aimablement informé de toi. J'ai rencontré Oborski, hier, il m'a demandé de tes nouvelles. Il est à présent fonctionnaire — comme il dit — à la Banque. Il s'occupe de la *correspondance*. Depuis deux jours, il examine d'énormes piles de lettres envoyées par une foule de banquiers étrangers. Il a bonne mine. Il a obtenu cette place grâce à Jelski. Il est toujours aussi vantard et habite, bien entendu, *à l'hôtel garni*, où il ne fait que passer. Je n'ai pas encore vu *Cendrillon* » ici. Ce soir, on donne *Le Marché aux femmes* [151]. Lundi, ouverture du théâtre français. Baranski t'envoie ses salutations, il est à présent en Suisse, Jendrzejewicz va filer de Genève sur l'Italie. Woycicki est arrivé à Londres, il enseigne au Lycée. Quand tu viendras le mois prochain, tu verras toute notre famille peinte. Zywny — qui parle souvent de toi — m'a fait une surprise ; il s'est fait portraiturer aussi et Miroszesio [152] a si bien saisi sa physionomie que le tableau est d'une ressemblance étonnante. Avant de recevoir ta lettre, je suis allé rue Miodowa ; j'ai, comme d'habitude, regardé en haut du côté de chez [C]hodkiewicz, mais les persiennes de la chambre que tu as habitée n'avaient pas été bougées depuis avant-hier. Figure-toi que Vincent Skarzynski m'avait donné une

150. Charles Soliva (1792-1851), professeur de chant d'origine italienne, fixé à Varsovie où il eut une classe au Conservatoire de 1821 à 1832. Constance Gladkowska fut son élève.
151. Opéra de Ferdinand Hérold (1791-1833).
152. Miroszesio, surnom donné par Chopin au peintre portraitiste Ambroise Mieroszewski.

fausse joie, il m'avait mis à tort l'eau à la bouche en m'annonçant ta prochaine arrivée comme certaine.

Je vais tous les jours chez Brzezina. Rien de nouveau, si ce n'est le *Concerto* de Pixis auquel je ne tiens guère. Le *Rondo* m'en semble la meilleure partie. Tu ne saurais croire à quel point Varsovie me paraît triste. Sans l'attrait des miens, je n'y tiendrais plus. Il est affligeant de ne pas avoir un ami chez qui aller le matin faire part de ses tristesses, de ses joies. Il est insupportable, lorsque quelque chose vous pèse, de ne pouvoir se décharger de son fardeau. Tu sais à quoi je fais allusion. Je raconte au piano ce que je te disais parfois. Kostus sera heureux de savoir que tu m'as écrit et que tu vas venir, à moins que te ne lui aies annoncé toi-même. Tu devrais réaliser ton projet de voyage. Je ne me sentirais pas de joie si nous pouvions partir ensemble, mais je devrais bientôt te quitter pour aller dans une autre direction que toi. En effet, je compte me rendre de Vienne en Italie et, l'hiver prochain, gagner Paris avec Hube. Mais cela peut d'autant plus changer que Papa préférerait m'envoyer à Berlin, ce que je ne souhaite pas. *A propos* de Berlin, le vieux Pruszak l'a quitté pour Gdansk [Dantzig]. Lonczynski Paulin que j'ai rencontré prétend qu'il ne résistera pas jusqu'à l'hiver sans sa femme. Quoiqu'il en soit, Madame Pruszak avait pris la sainte résolution de rester jusqu'à la Noël à Dresde. Si je dois aller à Vienne je m'y rendrai peut-être en passant par Dresde et par Prague afin de revoir Klengel, le Conservatoire etc... et de la sorte



Frédéric Chopin, par Mieroszewski
(voir lettre N° 48, p. 133).

j'aurai par surcroît le plaisir de rencontrer Kostus. Obniski t'envoie ses salutations. J'ai rencontré Geysmer avant-hier. Je serais très heureux de te voir à Varsovie avant mon départ. Je devrai peut-être partir en novembre mais seulement vers la fin du mois et nous ne nous sommes pas fait d'adieux. Les dernières paroles que je t'ai dites ne sont-elles pas : « Alors, je t'enverrai ton baluchon ». Figure-toi que j'ai oublié le mien en revenant du mariage de Mademoiselle Bronikowska. Mais en voilà assez car je pourrais t'ennuyer par des nouvelles sans importance et je ne voudrais rien faire qui te déplût. Si tu le peux, écris-moi deux mots et tu me rendras heureux de nouveau pour quelques semaines. Excuse-moi de t'avoir envoyé la valse qui peut-être t'irritera mais, ma foi, je voulais te faire plaisir car je t'aime à la folie.

F. Chopin.

49. — F. Chopin à Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie, le 20 oct[obre] 1829

Mon très cher Titus,

Tu vas te demander d'où me vient cette manie de t'envoyer des lettres car c'est la troisième que je t'adresse en si peu de temps. Aujourd'hui, à sept heures du soir, je prendrai la diligence pour la Posnanie. Je vais chez Wiesiolowski [153]. Je t'écris avant de partir car bien que

153. La famille Wiesiolowski possédait le domaine de Stzryzew en Posnanie, dans le voisinage immédiat de la localité d'Antonin, résidence d'Antoine Radziwill. Anne Wiesiolowska née Skarbek était la marraine de Frédéric Chopin.

mon passeport soit valable pour un mois seulement, je ne sais combien de temps j'y resterai. Mon intention est de rentrer dans deux semaines. Si je pars, c'est aussi pour aller rendre visite à Radziwill dans ses domaines près de Kalisz. Il a été aussi question pour moi de gagner Berlin et d'y loger dans son palais. Il y a eu aussi d'autres belles paroles bien amusantes, mais personnellement je n'y vois aucun avantage, même si ce projet devait se réaliser — ce dont je doute car des promesses princières, je l'ai déjà constaté, autant en emporte le vent — mais Papa ne veut pas croire que ce sont là simplement *de belles paroles*. Telle est la cause de mon départ, comme je te l'ai déjà dit. A cet égard, tu connais ma générosité, tu sais combien je suis disposé à répéter dix fois la même chose en la donnant toujours pour du nouveau !

Madame Pruszak est venue nous voir hier ; Mademoiselle Wanda, nous a-t-elle dit, est déjà bien mieux portante mais Kostus s'ennuierait à Dresde, ce dont je doute. Madame Soliva est partie avec ses enfants pour l'Italie, il y a une semaine. Elle va chez sa belle-mère. Je l'ai appris par Ernemann chez Kessler à une séance de quatuors. Tu dois savoir que Kessler donne chez lui, tous les vendredis de petites soirées musicales. On s'y rassemble pour jouer. Rien n'est décidé d'avance : on interprète ce qui se présente. Ainsi l'avant-dernier vendredi furent exécutés le *Concerto en do dièze mineur* de Ries ; le *Trio* en mi majeur, de Hummel, le dernier *Trio* de Beethoven (Il y a longtemps que je n'ai rien

entendu d'aussi grand. Beethoven s'y moque du monde entier) ; le *quatuor* du prince Ferdinand de Prusse, alias Dussek [154] et, enfin, des chants ou plutôt des parodies de chant, ce qui fut vraiment merveilleux.

Il faut savoir que Cymmermann, le flûtiste, possède une voix particulièrement drôle dont il modifie le son avec la main. Cela forme quelque chose entre le chat et le veau. La voix de Nowakowski est aussi originale. Elle ressemble au son d'une petite trompette d'enfant très fausse et il l'émet en aplatissant et en serrant la bouche d'une certaine façon. Philippe en a profité pour écrire à leur intention un duo avec chœur. C'est bien fait, mais ce n'est évidemment qu'une fantaisie, mais si extraordinairement drôle qu'il fut impossible [tellement on riait] d'arriver jusqu'à la fin. Bien que ces chansons fussent venues juste après le *Trio* de Beethoven, elles n'ont pas effacé la grande impression que celui-ci m'avait faite, impression d'autant plus vive que ce *Trio* avait été fort bien joué. Serwaczynski accompagnait et il le fait très bien.

Il doit donner un concert cette semaine. A mon avis, c'est chose inutile, mais il faut l'en excuser. Désirant rester ici (ce qui ne serait pas mal), il voudrait avoir des leçons à donner et c'est le meilleur moyen de recruter des élèves. Lorsque je reviendrai à Varsovie, tu y seras

154. Ferdinand-Frédéric-Christian-Louis, prince de Prusse (1772-1806), pianiste et compositeur. C'est par erreur que l'on attribuait, à l'époque, la paternité du quatuor dont il est question ci-dessus au célèbre compositeur Dussek (1761-1812).

aussi et nous jouerons plusieurs fois le *Trio* ; Serwaczynski me l'a promis car Bielaski se fait beaucoup prier et la différence est minime. Vraiment Serwaczynski accompagne joliment.

Elsner a loué l'*Adagio* du *Concerto*. Il lui trouve un caractère de nouveauté. Quant au *Rondo*, comme je n'en suis pas encore satisfait, je ne veux pas encore qu'on le juge pour le moment. Je suis bien curieux de voir si je l'aurai complètement fini à mon retour. On m'a dit hier qu'une certaine demoiselle très jeune et dont j'ai oublié le nom venait d'arriver de Petersbourg. Elle joue paraît-il étonnamment du violon. Dimanche prochain, reprise du vieil opéra de Kurpinski [155], *le Palais de Lucifer*. Je vois parfois Oborski. Obniski a obtenu le grade de licencié avec une note excellente ; Maslowski, *ditto*. Barcinski nous a écrit de Genève, il te salue. Jendrzejewicz et lui se sont séparés à Schaffhouse. Barcinski est retourné en France, l'autre a gagné Munich. Je te remercie beaucoup de la lettre que tu m'as fait transmettre par ton frère, elle m'a fait plaisir. Quand tu le veux, tu as le pouvoir de rendre les gens joyeux et gais. Tu ne saurais croire combien j'étais de méchante humeur ce matin et comme je devins bon lorsque j'eus reçu ta lettre après le dîner. C'est assez pour aujourd'hui. Je te quitte car j'ai encore

155. Charles Kurpinski (1785-1857),, compositeur polonais. Auteur d'opéras et d'ouvrages relatifs à la musique. Chef d'orchestre puis directeur de l'Opéra de Varsovie. Directeur de la revue musicale : *Tygodnik Muzyczny*.

quelques affaires à régler avant mon départ. Je t'embrasse cordialement, c'est ce que les gens mettent habituellement à la fin de leurs lettres, mais ils ne savent pas ce qu'ils écrivent. Crois-moi pourtant, je sais ce que je viens d'écrire parce que je t'aime comme

Fr. Ch.

J'ai fait un grand *Exercice en forme* [156] de ma propre manière. Quand nous nous reverrons, je te le montrerai.

50. — Le Prince Antoine Radziwill a F. Chopin, a Varsovie.

Antonin, le 4 novembre 1829

J'accepte, Monsieur, avec grande gratitude, la dédicace du *Trio* [157] de votre composition que vous m'avez si aimablement offerte.

Veuillez bien, je vous prie, faire accélérer son impression afin que je puisse avoir le plaisir de l'exécuter avec vous, pendant votre passage par Poznan quand vous irez à Berlin.

Agréez, mon cher Chopin, de nouveau l'assurance de la sympathie que votre talent excite en moi, comme de la parfaite considération que j'ai pour vous.

Antoine, prince Radziwill.

51. — F. Chopin a Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie, le samedi 14 n[ovembre] 1829

156. Première mention de la première étude de Chopin (do majeur Opus 10) qui devait être éditée en 1833.

157. *Trio en sol mineur pour piano, violon et violoncelle* (Op. 8). Le manuscrit de ce Trio fait partie des collections de l'Institut Frédéric Chopin à Varsovie.

Mon bien cher Titus,

J'ai reçu chez Radziwill à Antonin, la lettre où tu me dis de m'embrasser. J'ai passé une semaine chez le prince et tu ne saurais croire comme je m'y suis senti bien. Je suis revenu par la dernière poste sans même avoir eu le temps de m'excuser de ne pouvoir rester davantage. Pour moi-même et pour mon plaisir momentané, j'y serais resté jusqu'à ce qu'on me chassât. Pourtant mes affaires et surtout le finale de mon Concerto qui attend avec impatience sa mise au point, m'ont poussé à quitter ce paradis. Il s'y trouvait deux Ève, jeunes princesses extrêmement aimables et bonnes, êtres sensibles et doués de qualités musicales. La vieille princesse, elle, sait bien que la naissance ne fait pas l'homme. Sa manière d'être est tellement attirante qu'il est impossible de ne pas l'aimer. Quant à lui, tu sais combien il est passionné de musique. Il m'a montré son *Faust* où j'ai trouvé beaucoup de choses très bien conçues, géniales même, dont je n'aurais jamais cru ce palatin capable. Il y a, entre autres, une scène où Méphistofélès tente Gröthen [*sic*] en jouant de la guitare et en chantant sous sa fenêtre tandis que résonnent les chœurs de l'église voisine. Le contraste produit un grand effet à l'exécution. Le manuscrit prouve combien le chant diabolique est composé avec art et son accompagnement par le chœur austère, avec plus d'art encore. Ainsi, tu peux t'imaginer comment il conçoit la musique. Avec cela, c'est un Gluckiste enragé. La

musique de théâtre n'a de signification pour lui que dans la mesure où elle illustre les situations et les sentiments. C'est pourquoi l'ouverture [de son *Faust*] n'a pas de finale mais s'enchaîne directement à l'introduction. Il estime que l'orchestre doit se trouver toujours en dehors de la scène afin que le public ne puisse voir ni le mouvement des archets, ni les efforts et le souffle des exécutants. J'ai écrit chez lui une *Alla polacca* avec violoncelle. Des effets brillants pour les salons et pour les dames, rien de plus. Je voulais, vois-tu, que la princesse Wanda pût l'apprendre. Je lui ai soi-disant donné des leçons pendant mon séjour. C'est jeune, dix-sept ans, joli et, par Dieu, c'était bien agréable de lui poser les doigts sur le clavier. Mais, plaisanterie à part, elle a vraiment beaucoup de sens musical. Ce n'est pas à elle qu'il faut dire : ici, *crescendo* ; là, *piano* ; autre part, *plus vite* ; là, *plus lentement*, et caetera. Je n'ai pu refuser de leur envoyer ma *Polonaise en fa mineur* qui intéressera la princesse Elise ; aussi je te prie de me la faire parvenir par la première poste. Je ne veux pas, vois-tu, passer pour mal poli ni la récrire de mémoire, mon chéri, car peut-être l'écrirais-je autrement qu'elle est en réalité. Tu pourras facilement t'imaginer le caractère de la princesse quand tu sauras que j'ai dû lui jouer cette Polonaise et qu'elle n'aime rien tant que le *Trio en la bémol majeur*.

Ainsi, ils sont tous bons là-bas. En revenant, j'ai assisté, à Kalisz, à une soirée où j'ai rencontré

Madame Lonczynska et Mademoiselle Biernacka ; celle-ci m'a entraîné à danser le mazoure. Ensuite je dansai aussi avec une autre jeune fille plus jolie encore qu'elle, ou au moins aussi belle : Mademoiselle Pauline Nieszkowska qui refuse le général Mycielski, alors que celui-ci s'entête à lui faire la cour, Mademoiselle Biernacka m'a beaucoup parlé de toi et de ton frère. L'on voit combien est doux le sentiment qui s'éveilla en elle pendant son séjour, à Varsovie, cet hiver. J'ai causé avec elle ou plutôt il m'a fallu répondre à ses questions pendant toute la soirée. Elle me fit ce soir-là meilleure impression que jamais, surtout lorsqu'elle m'a parlé de la douceur du caractère de Monsieur Charles. Je ne plaisante pas. Je lui ai dit que je te raconterais tous les événements de ce soir-là et que je me plaindrais d'elle à toi parce qu'elle m'avait induit en tentation de danser. Cela ne l'effraya pas du tout ! J'ai fait la connaissance de son père dont le domaine de Sulislawice est tout proche d'Antonin. Entre autres curiosités, la manière de danser de Jaxa Marcinkowski était digne d'être vue. Il se démenait violemment, avec des souliers crottés. Je ne suis resté qu'un seul jour à Kalisz. Kostus m'a écrit, mais je ne lui ai pas encore répondu. La princesse Radziwill désirerait me voir en mai à Berlin, mais cela ne m'empêcherait pas de passer l'hiver à Vienne. Je ne crois pas pouvoir partir avant décembre. Le 6, c'est la fête de papa. Ainsi donc, ne quitterai-je sans doute pas Varsovie avant la fin du mois. J'ai donc

ainsi l'espoir de te revoir et je ne fais aucun autre projet. Si je devais partir avant ton arrivée — mais c'est improbable — je t'en informerais, car je désire par dessus tout te revoir, serait-ce même à l'étranger. Tu ne saurais croire comme une chose me manque à Varsovie. Pas un ami à qui dire deux mots sans contrainte. Tu voudrais mon portrait. Si je pouvais en voler un à la princesse Élise, je te l'enverrais. Elle en a dessiné deux de moi dans son album et ils sont dit-on, fort ressemblants. Mieroszewski n'a plus de temps maintenant [pour peindre un nouveau portrait]. Mon âme, tu es trop bon et d'ailleurs, crois-moi, je suis presque toujours auprès de toi, je ne te quitte pas et il en sera ainsi jusqu'à la mort.

Ton très fidèle
Fr. Ch.

Je te rappelle encore une fois la *Polonaise en fa mineur*, envoie-la moi, mon âme, par la première poste.

J'ai écris quelques exercices. Je te les jouerai. Papa, maman et les enfants, Zywny te saluent. Jendrzejewicz nous a écrit de Vienne. Il va rentrer.

Le *Palais de Lucifer* a été joué sans succès.

Kessler a interprété samedi dernier le *Concerto en mi majeur* de Hummel, à la Ressource. Serwaczynski a donné lui aussi un concert. Quant à moi, je me produirai peut-être samedi prochain. Je jouerai tes *Variations* [158]. M^me^ Bourgeois-Schiroli, belle voix d'alto,

158. Tes variations, c'est-à-dire, celles qui te sont dédiées.

a chanté deux fois, m'a rapporté Teichmann, aux soirées musicales de Soliva.

Mademoiselle Wolkow [159] est en deuil de sa mère, et Mademoiselle Gladkowska a l'œil bandé. Zylinski a même chanté avec Madame Schiroli, mais il avait, dit-on, l'air d'un rat auprès d'elle. Ce sont là toutes les nouvelles que je connaisse. Je n'ai pas vu Max depuis longtemps, mais il est sans doute en bonne santé. Gaszynski [160] a écrit une petite comédie en vers pour le Théâtre des Variétés où le public afflue à présent. Sa pièce s'intitule *L'antichambre du docteur*. Gonsie va bien. Rinaldi me demande de tes nouvelles chaque fois qu'il me rencontre. On donnera dimanche prochain *Le Millionnaire* (Bauer als Millionär), un petit opéra-comique de Drechsler. Je me demande pourquoi on joue cette bêtise allemande chez nous, probablement à cause des décors et des métamorphoses ridicules, justes bonnes à amuser des enfants. C'est tout ce qui sort de ma plume. Je n'ai plus envie de t'écrire des nouvelles, mais j'aimerais te dorloter et l'être par toi.

Encore une fois, laisse-moi t'embrasser.

F. Ch.

52. — F. Chopin a Titus Woycieckowski, a Poturzyn.

[Varsovie] Samedi, 27 mars 1830

159. Anne Wolkow (née en 1811) cantatrice, élève de Soliva au Conservatoire de Varsovie.

160. Constantin Gaszynski, poète et dramaturge polonais. Se fixa en 1831 à Paris et fut en relations suivies avec Chopin.

Mon bien-aimé,

Jamais tu ne m'as manqué comme à présent. Personne à qui me confier. Tu n'es pas là. Après un concert un seul regard de toi m'importe plus que tous les éloges des journalistes, des Elsner, des Kurpinski, des Soliva, etc... Au reçu de ta lettre j'aurais voulu te raconter le premier concert, mais j'étais tellement distrait et absorbé par les préparatifs du second (il devait avoir lieu lundi déjà) que lorsque je voulus t'écrire, il me fut impossible de rassembler mes idées. Il en est de même, à vrai dire, aujourd'hui, mais je ne vais pas attendre d'avoir l'esprit reposé — ce qui m'arrive si rarement — car la poste va partir. Bien que la salle fut remplie et que trois jours auparavant toutes les loges et tous les fauteuils fussent loués, mon premier concert n'a pas produit sur la masse l'impression que j'espérais. Le premier *Allegro* accessible au petit nombre fut applaudi. Mais il le fut, me semble-t-il, parce qu'il sembla de bon ton au public de paraître s'y intéresser... « Qu'est-ce que c'est ?... » et d'imiter les connaisseurs. L'*Adagio* et le *Rondo* firent plus grand effet, des exclamations plus sincères se firent entendre, mais le *Pot pourri* sur des airs polonais n'arriva pas du tout, selon moi, à ses fins [161]. On applaudit, mais on semblait le faire pour ne pas partir en donnant l'impression que l'on s'était ennuyé. Kurpinski a remarqué de nouvelles beautés ce soir-là dans mon *Concerto* ; par contre Wiman m'avoua qu'il ne savait pas ce que

161. Chopin analyse les réactions et les sentiments du public avec

les gens pouvaient bien trouver dans mon *Allegro*. Ernemann était absolument satisfait, mais Elsner déplorait le son trop assourdi de mon pantaléon à cause duquel les passages joués à la basse n'avaient pas été entendus. Ce soir-là, tout le monde au paradis et à l'orchestre était content, mais le parterre me reprochait un jeu peu perceptible [162]. Que je voudrais pouvoir entendre ce qu'on a dit de moi ce soir-là au « Cendrillon » ! [163]. Mochnacki après m'avoir porté aux nues dans le *Courrier polonais*, surtout à propos de l'*Adagio*, conclut en me conseillant plus d'énergie. J'ai deviné où je pourrais trouver cette énergie, et, à mon deuxième concert, je jouai un instrument viennois au lieu du mien. Diakow, le général russe, avait eu l'amabilité de me prêter un instrument bien meilleur que celui de Hummel. Dès lors, le public plus nombreux encore que celui du premier concert, se montra satisfait. Quels applaudissements, quels éloges. Chaque note, dit-on, avait jailli comme une petite perle... J'avais bien mieux joué au deuxième concert qu'au premier... Et après m'avoir rappelé, on en réclama à grands cris un troisième. Le *Rondo à la Krakowiak* a produit un grand effet, les applaudissements se renouvelèrent par quatre fois. Kurpinski a regretté que je n'aie pas joué la *Fantaisie* sur le piano viennois et le lendemain Grzymala dit la

une implacable lucidité.

162. L'acoustique de la salle était sans doute défectueux.

163. Le *Cendrillon* (Kopciuszek) café varsovien, centre de réunion de la jeunesse littéraire et artistique fréquenté par Chopin et ses amis.

même chose dans le *Courrier*. Elsner a déclaré que c'était seulement d'après le second concert qu'on pouvait me juger, mais moi, en toute sincérité, j'aurais préféré jouer mon propre piano. Pourtant les voix sont unanimes pour dire que l'instrument viennois convenait mieux à la salle. Le programme du premier concert t'est connu ; le second commença par la *Symphonie* de Nowakowski (jouée par *complaisance*) et se poursuivit par le premier *Allegro* de mon *Concerto*. Ensuite, Bielawski joua les *Variations* de de Bériot, puis vinrent mon *Adagio* et mon *Rondo*. *Le Rondo à la Krakowiak* fut joué au commencement de la seconde partie ; ensuite Madame Mayer réussit mieux que jamais à chanter l'air d'*Hélène et Malvine*, de Soliva. Enfin, j'improvisai, ce qui plut beaucoup aux loges du premier balcon. A te parler sincèrement je n'improvisais pas de la manière dont j'avais envie de le faire, car cette manière n'aurait point plu à ce monde-là. Je m'étonne toutefois que l'*Adagio* ait produit une telle impression générale. On m'en parle partout. Tu as probablement lu les journaux, les principaux du moins, tu sais donc qu'ils furent contents. Mademoiselle de Moriolles [164], m'a envoyé une couronne de laurier ; aujourd'hui encore, quelqu'un m'a adressé des vers. Orlowski [165],

164. Alexandrine de Moriolles, amie d'enfance de Chopin qui lui a dédié le *Rondeau a la Mazur* (Opus 5). Le comte de Moriolles, son père, était le gouverneur du fils du Grand duc Constantin.

165. Antoine Orlowski (1811-1861), violoniste et compositeur, condisciple de Chopin au Conservatoire de Varsovie. Émigré en France après la Révolution polonaise, il devint chef d'orchestre du théâtre de Rouen.

a composé des mazurkas et des valses sur des thèmes tirés de mon *Concerto*. Sennewald, l'associé de Brzezina me demande mon portrait [166] mais je ne puis permettre cela, car ce serait trop à la fois — puis je ne tiens pas à ce que mon portrait serve à envelopper du beurre, comme c'est arrivé à celui de Lelewel [167]. A toi, je l'enverrai le plus vite possible, mon portrait. Tu le veux, tu l'auras et nul autre que toi, une personne exceptée [Constance Gladkowska] — et pas avant toi, car tu m'es le plus cher. Moi seul ai lu ta lettre. Comme toujours je porte à présent tes lettres sur moi. En mai, lorsque je sortirai hors des murs de la ville en pensant à mon prochain départ, comme il me sera agréable de prendre ta lettre pour me convaincre de ce que tu m'aimes sincèrement et au moins apercevoir la main et l'écriture de celui que je ne puis qu'aimer.

On voulait me faire donner un concert encore la semaine prochaine, mais j'ai dit non. Tu ne saurais t'imaginer quel martyre on subit pendant les trois jours précédant celui où l'on doit jouer en public. Je veux d'ailleurs terminer avant les fêtes le *Premier Allegro* de mon second *Concerto* et j'attendrai que les fêtes soient passées pour donner un troisième concert. Pourtant à ce moment-ci je pourrais avoir encore plus d'audi-

166. Sennewald voulait faire graver le portrait de Chopin et le répandre dans le public.

167. Joachim Lelewel (1780-1861), le grand historien et patriote polonais. Parmi tant d'ouvrages, on doit à Lelewel, une *Bibliographie musicale* en deux volumes (Varsovie 1826).

teurs car une grande partie de la haute société n'est pas encore venue m'entendre. Parmi les voix du parterre qui, à mon dernier concert, en demandaient un troisième, l'une d'elles cria si fort « à l'hôtel de ville », que je l'entendis de la scène. Mais je doute que je l'écouterai et si je me décide à jouer encore, ce sera au théâtre. Je ne tiens pas au gain et le théâtre ne m'a pas rapporté grand chose. Comme on lui avait laissé les mains libres, le caissier a fait ce qu'il a voulu. Tous frais déduits, les deux concerts ont rapporté cinq mille seulement. Et pourtant — Dmunszewski l'a fait remarquer — aucune séance de piano n'a jamais attiré autant de monde que mon premier et, à plus forte raison, mon second concert. Ce qui compte pour moi, c'est qu'à l'hôtel de ville, avec tout autant de tracas et sans produire plus d'effet, je n'en jouerais pas plus pour tout le monde ; j'y jouerais en effet soit pour la classe la plus élevée, soit pour la ville.

Il n'est pas encore né celui donc chacun sera satisfait. Jamais je ne m'en suis rendu compte comme aujourd'hui. Dobrzynski me fait grise mine parce que je n'ai pas fait jouer sa symphonie. Madame Wodzinska est fâchée parce que je ne lui ai pas retenu de loge, etc... A propos de Wodzinska que j'ai vue avant hier chez Pruszak à la fête (de Marianne) je me souviens y avoir vu aussi ton frère. Il est toujours dans ses bons moments et te fait saluer. Peu avant cette fête, c'était, me semble-t-il à la Saint Joseph, les Pruszak ont célébré le vingt-

cinquième anniversaire de leur mariage *alias* leurs noces d'argent. Au dîner, il y eut naturellement toutes sortes d'entremets grossiers, pas du tout de mon goût. Hier j'ai dîné chez les Moriolles et puis je me suis rendu dans la soirée chez Diakow où j'ai rencontré Soliva. Il te salue et te promet une carte. Nous avons joué la *Rubinelle*, de Hummel, avec les Kaczynski et l'on a fait d'assez bonne musique. J'ai d'autant plus de peine à me séparer de ce papier qu'il me semble n'avoir pas écrit ce qui pourrait t'intéresser. Je voulais tout réserver pour le dessert et à présent, je n'en ai pas d'autre à t'offrir que ma plus sincère étreinte, car je n'ai que toi.

F. Chopin

Papa, maman, les enfants te saluent joliment. Zywny aussi. Je rencontre Max partout, je l'ai vu chez Madame Potocka, puis au théâtre et enfin à une soirée musicale, chez Madame Nakwaska. J'ai aperçu dernièrement Laczynski en fiacre.

53. — F. Chopin a Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie, le 10 avril 1830, samedi
(Anniversaire de la mort d'Émilie !)

Mon bien aimé,

La semaine dernière j'avais bien envie de t'écrire, mais le temps passa si vite que je ne sais où il est disparu. Notre monde s'est terriblement mis à la musique. La semaine sainte n'a même pas été épargnée. Le lundi,



Le piano sur lequel Chopin a joué pendant son séjour à Antonin chez le Prince Antoine Radziwill. Muzeum Wielkopolskie, à Poznan. Document inédit.

Filipeus [168] a donné une grande soirée où Madame Sauvan a chanté joliment le duo de *Sémiramis*, et puis il fallut accompagner le duo bouffe du *Turc*, chanté par Soliva et par Gresser [169] et tout aussitôt redemandé.

Je ne te donnerai pas d'autres détails sinon que Madame Gladkowska s'est informée de toi.

Il y a déjà le projet tout prêt pour une soirée chez els Lewicki. Entre autres, le prince Galitzin jouera dans le quatuor de Rode. Il y aura la *Sentinella* de Hummel, et pour terminer ma *Polonaise avec violoncelle* à laquelle j'ai ajouté un *Adagio* comme introduction, tout spécialement pour Kaczynski. Nous l'avons essayé et cela va. Voilà les nouvelles musicales mondaines. J'aborde à présent les nouvelles musicales de la presse. Elles ne m'intéressent pas moins que les autres, surtout que les jugements qui me concernent sont assez complaisantes. Je voudrais te les envoyer. Il y a eu sans doute dans un article d'une demi-page paru dans la *Gazette de Varsovie*, une raillerie piquante contre Elsner, car au cours d'un dîner chez Moriolles, Soliva m'a déclaré qu'il y aurait déjà répondu s'il n'avait pas d'élèves à produire et s'il ne craignait d'allumer une querelle. Il m'a dit que tu lui avais écrit ; s'il te répond, il te parlera, je l'espère, de cet incident. Il m'est difficile de t'en donner une idée en résumé. Si je le pouvais, je t'enverrais les journaux en question afin de t'éclairer.

168. Le général Filipeus, de la maison du Grand duc Constantin.
169. Gresser, officier russe, un des aides de camp du Grand duc Constantin au Palais du Belvédère à Varsovie.

Mais comme il suffit d'un mot au sage, pour comprendre, je t'esquisserai cette affaire. Après mes concerts, de nombreux comptes-rendus furent publiés, notamment dans le *Courrier Polonais*. Bien que remplis d'éloges exagérés, ils sont supportables. Le *Journal Officiel*, lui aussi, a consacré quelques pages à mon panégyrique, mais dans l'un de ses articles, il accumule tant de bêtises que je tombai dans le désespoir et y restai jusqu'au moment où je lus dans la *Gazette Polonaise* une réponse, qui, le plus justement du monde, m'enlevait ce que l'autre m'avait inconsidérément donné. L'article du *Journal Officiel* prétend, figure-toi, qu'ainsi que les Allemands sont fiers de Mozart ; les Polonais un jour le seront de moi, non sens évident. Mais le même article dit plus haut que si j'étais tombé entre les mains d'un pédant quelconque ou bien d'un Rossiniste (ce qui est une expression stupide) je ne serais pas ce que (soi-disant) je suis. Bien que je ne sois rien, l'auteur de l'article a raison, car si je n'avais pas étudié avec Elsner, qui sut me comprendre, j'en saurais encore moins aujourd'hui. Cette allusion railleuse aux Rossinistes d'une part, et d'autre part, les éloges décernés à Elsner qui a (soi-disant) formé un élève irrita, tu sais qui [170], au plus haut point. Aussi, dans la *Gazette de Varsovie*, après avoir parlé des *Amis* de Fredro [171],

170. Le compositeur Kurpinski dont il a été déjà question, était le rival d'Elsner.
171. Le comte Alexandre Fredro, le célèbre dramaturge dont il a été parlé plus haut.

et avant de terminer par *le Comte Ory* [172], la personne en question, éclate en mettant en cause le mérite d'Elsner qui, dit-il, ne sort pas les élèves de sa manche. Ensuite, il me compare à d'autres (la symphonie de Nowakowski fut, tu le sais, jouée à mon deuxième concert) et dit que « le diable lui-même ne peut faire des fouets avec du sable » [173]. Elsner a écrit il y a trente-cinq ans, un *quatuor* portant en sous-titre : « Dans le meilleur goût polonais », indication ajoutée par l'éditeur à cause du menuet polonais inclus dans cet ouvrage. L'auteur de l'article se moque de ce quatuor mais sans citer le nom de celui qui l'a composé. Soliva dit qu'il pourrait se moquer dans les mêmes termes de *Cécile* [174], et d'autant plus que tout en parlant de moi avec amour et le plus délicatement possible, l'auteur de l'article me fait quelques pieds de nez et me conseille d'observer Rossini, mais non de le *copier*. Il me donne ce conseil à cause de l'autre article où l'on me déclare « original », ce que la *Gazette de Varsovie* ne conteste pas. Je suis invité pour après-demain au bénit de Pâques, chez Minasowicz [175], Kurpinski y sera aussi. Je suis curieux de savoir ce qu'il me dira, car tu ne pourrais croire avec quelle amabilité il me salue chaque fois qu'il me rencontre. Je l'ai vu au concert de Leszkiewicz mercredi

172. Opéra de Rossini.
173. Proverbe polonais.
174. *Cécile*, opéra de Kurpinski.
175. Joseph Minasowicz, poète polonais, auteur d'œuvres dramatiques d'inspiration religieuse.

passé. Le petit Leszkiewicz joue très bien, mais la plupart du temps encore du coude. Autant que je puisse en juger, il dépassera Krogulski. Je n'avais pas encore osé exprimer cette opinion bien qu'on m'ait déjà questionné, tiré les vers du nez plusieurs fois à ce propos. Mais assez parlé musique ! Ce n'est plus à Monsieur l'amateur de cet art, c'est au citoyen Titus Woyciechowski que je m'adresse à présent. Hier, vendredi saint, tout Varsovie était sur les tombes ; j'y ai été aussi avec Kostus, rentré avant-hier de Sanniki et j'ai traversé la ville d'un bout à l'autre en voiture. Kot te salue et à propos, je dois t'annoncer ceci : au déjeuner, un matin, après la leçon, alors que nous étions à table avec Mademoiselle Alexandra, la conversation vint sur Madame Sowinska. Celle-ci, dit-on, avait appris le prochain mariage de Mademoiselle Alexandra avec Monsieur Mleczko. Je déclarai n'en avoir jamais entendu parler. On me dit alors qu'en qualité d'ami de la maison, on me confiait que Monsieur Mleczko, après bien des vicissitudes s'était déclaré. Madame Pruszak raconte n'avoir jamais vécu rien d'aussi affreux que le moment où il tomba à ses genoux en pleurant *et caetera*. Curieux de connaître les suites de cette déclaration, j'attendais impatiemment des détails. On me dit alors que s'il était grand temps pour Monsieur Mleczko, Mademoiselle Alexandra [176], pouvait attendre. Ainsi fera-t-on.

176. Mlle Alexandra (familièrement Olésia) Pruszak, sœur de Constant (Kostus) Pruszak, l'ami de Chopin. Chopin souhaitait un mariage entre

A son prochain anniversaire, c'est-à-dire dans un an, Mademoiselle A..., acceptera ou rejettera la demande. Pourtant, Monsieur M... a fait la visite des tombes avec les Pruszak. Obniski te salue. Geysmer aussi. J'ai rencontré Lonczynski avant-hier, il a bien mauvaise mine... et j'ai vu aussi ton frère Charles, il se porte comme une fleur. Aha voici le facteur et une lettre... de toi ! O mon bien-aimé, comme tu es gentil ! Car enfin, si moi je pense à toi, cela n'a rien d'étonnant ! A en juger par ta lettre, tu as lu seulement le *Courrier de Varsovie*, lis donc si tu peux le *Courrier Polonais* et le nº 91 de la *Gazette de Varsovie*. Tes conseils à propos des soirées sont sages et c'est pourquoi j'en avais refusé quelques-unes comme si je t'avais deviné car tu ne saurais croire combien tu es toujours présent à ma pensée et comme tu participes à presque toutes mes actions. Est-ce parce que j'ai appris à sentir les choses auprès de toi, mais, lorsque j'écris, je voudrais savoir si cela te plaît. Il me semble que mon deuxième *Concerto en mi mineur* n'aura de valeur pour moi que lorsque tu l'auras entendu. Aujourd'hui, Bromirski est venu m'inviter pour jeudi et je t'assure que tu aurais pu le voir sortir avec un refus. A propos de Gonsie, je l'ai rencontré avant hier et nous avons parlé de toi, il est triste et déplore les circonstances hostiles aux arts. Lorsque je le verrai, j'espère que ce sera aujourd'hui,

Alexandra Pruszak et Titus Woyciechowski. C'est pour cette raison qu'il se montrait hostile à « M. Mleczko », prétendant de la jeune fille.

je lui dirai tout de suite que tu m'as écrit. Je n'ai à t'envoyer aucune bagatelle en valant la peine. Quant au troisième concert que tous ici réclament à présent, je le donnerai juste avant mon départ. J'y jouerai mon nouveau [*Concerto*] (ce nouveau n'est pas encore fini) la *Fantaisie polonaise*, comme on me l'a demandé, et les *Variations* pour toi [177], que j'attends d'un jour à l'autre. [Chopin attendait la première édition de ses *Variations* imprimée à Vienne par Haslinger, comme on l'a vu plus haut], car la foire de Leipzig est déjà commencée et l'on devrait y envoyer des exemplaires et en donner aussi à Brzezina. Le Français de Saint-Pétersbourg qui voulait m'offrir du champagne après mon second concert, et qu'on a pris pour Field, est un élève du Conservatoire de Paris. Il s'appelle Dunst. Il est allé voir Soliva, et d'après ce que m'a dit ce dernier, compte me faire une visite, mais il n'est pas encore venu. Il a donné avec succès des concerts à Saint-Pétersbourg. Il doit donc jouer bien. Cela t'étonne sans doute que ce Français de Saint-Pétersbourg porte un nom allemand.

Kocio vient justement de passer en voiture avec Valère Skarzynski. Gendre les suit de près, les équipages roulent, les chapeaux des dames bigarrent l'horizon. Il fait beau temps. [Chopin, on le sait, habitait alors Faubourg de Cracovie. De sa fenêtre, il voyait passer la foule élégante dont il vient de tracer ce brève et vivant tableau]. Et voici Celinski qui prend à cœur de me pro-

177. « pour toi » c'est-à-dire « qui te sont dédiées ».

mener ; le brave veille sur ma santé ! Je vais sortir avec lui. Peut-être rencontrerai-je quelqu'un qui me fera penser à toi ; et moi, je n'aime que toi.

F. Chopin

Mes parents, ainsi que mes sœurs t'envoient leurs plus cordiales salutations — et Monsieur Zywny aussi — (autrement il me gronderait).

A propos, parmi les nouvelles drôles, voici : Orlowski a fait d'après certains de mes thèmes des mazurkas et des galopades que je lui ai demandé toutefois de ne pas imprimer.

Le *Comte Ory* est joli, surtout par l'instrumentation et les chœurs. Le finale de son premier acte est beau.

54. — F. Chopin a Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie, le 17 avril 1830 Samedi.
Anniversaire de Papa [178]

Mon bien-aimé,

Quel soulagement pour moi dans mon insupportable mélancolie de recevoir une lettre de toi. Il me le fallait justement aujourd'hui, car je languissais plus que jamais. Comme je chasserais les pensées qui empoisonnent mon existence, si je n'éprouvais un délice à les cultiver. Je ne sais moi-même ce qui me manque. Peut-être m'apaiserais-je en t'écrivant ; tu sais combien j'aime le faire. Cela m'a fort amusé d'apprendre que tu étais tuteur à présent. Tu me parles aussi d'un cotillon ;

178. En réalité, Nicolas Chopin est né le 15 avril (1771) et non le 17, mais il l'ignorait.

c'est là, je le devine, du travail de Valère. Enfin, tu m'annonces que tu vas arriver peut-être et je m'en réjouis, car je vais rester à Varsovie pour l'ouverture de la diète. Comme, par bonheur, tu reçois les journaux tu sais que cette ouverture aura lieu le 28. Nous avons donc tout un mois agréable en perspective ; d'autant plus que le *Courrier* annonce l'arrivée de Mademoiselle Sontag, [179]. Dmuszewski est toujours le même ; il est toujours aussi menteur. Et il provoque toutes sortes d'aventures. Quand je l'ai rencontré hier, il m'annonça une plaisante nouvelle. Le *Courrier* va publier un sonnet composé à mon propos [180]. Je l'ai conjuré de ne pas laisser faire cette bêtise. « Déjà imprimé », répondit-il avec un sourire obligeant, croyant que j'allais me réjouir d'un pareil honneur. O amabilité intempestive ! Ceux qui m'en veulent y trouveront une occasion de ricaner ! Quant aux mazoures sur des thèmes à moi, l'appas du gain l'a emporté. [Chopin avait demandé que ces mazoures ne fussent pas publiés]. Je ne veux plus rien lire de ce qu'on écrit sur moi... Je ne veux plus rien écouter de ce qu'on me rapporte des bavardages faits à mon sujet.

Dimanche cependant, j'aurais souhaité entendre Kurp[inski] discourir sur l'article de la *Gazette de Varsovie*, mais comme s'il était impossible à reconnaître,

179. Henriette Sontag (1806-1854), la célèbre cantatrice allemande.
180. Le sonnet de Léon Ulryk « A Frédéric Chopin jouant du piano » parut dans le « *Kurier Warszawski* » (Courrier de Varsovie) du 17 avril 1830.

je ne suis pas parvenu à le découvrir parmi la savante assemblée réunie chez Minasowicz pour le bénit de Pâques [181].. Il n'y était pas. En fait de musiciens, il n'y avait qu'Ernemann et moi. Mais comme je voulais absolument voir quel accueil Kurpinski me ferait, je suis allé chez lui par deux fois pendant la fête pour lui présenter mes vœux mais je ne l'ai point rencontré. J'ai vu Soliva aujourd'hui. Il se peut que cet Italien soit rusé mais il m'a montré ce qu'il vient d'écrire en réponse à l'article *(nota bene*, en français et pour lui-même, car il n'a pas l'intention de le faire publier par aucun journal) et c'est excellent. Il blâme en général ceux qui se sont attaqués à Elsner, mais sans citer aucun nom. Il est très aimable à mon égard en ma présence, mais qu'importe, et moi je me montre poli et je n'accepte ses invitations que lorsqu'il le faut absolument. Ernemann est venu me voir, il estime que le premier *Allegro* est

181. *Le Bénit de Pâques*. Une longue et très riche tradition se rattache en Pologne à Pâques comme à la Noël. Les jours de la fête de Pâques romaine, des tables se dressent dans les maisons des Polonais catholiques et treize jours plus tard dans celles des Russes orthodoxes. Ces tables sont chargées de viandes froides, de saucisses, de jambons, de gâteaux, de confitures, de champignons en conserve, de vins et de l'hydromel de Pologne ; sans oublier, bien entendu, les œufs décorés de peinture avec — surtout dans les campagnes — un art plein d'originalité. Dans les châteaux et dans les hôtels particuliers, le curé est invité à venir bénir ces splendeurs culinaires. Les gens simples, les pauvres se bornent à se rendre avec leurs victuailles à l'église où le curé bénit tout en masse. Au temps de Chopin, ces coutumes se célébraient avec plus de pompe que de nos jours, plus particulièrement après les ravages des deux guerres. Néanmoins, comme à l'époque de Chopin que nous avons vu assister au festin de Zelazowa-Wola pendant l'hiver 1825, Noël et Pâques sont des occasions de s'offrir entre parents, amis et connaissances de plantureux repas, d'agréables collations où il n'est pas bien vu de montrer peu d'appétit.

meilleur dans le nouveau *Concerto*. Il est arrivé hier chez moi au moment où Kostus en sortait. Je suis allé aujourd'hui chez Pruszak. Comme l'ouverture de la Diète est retardée, le départ pour Dresde l'est aussi. Et de nouveaux projets se sont formés — suivant le dernier, Kostus ferait un petit voyage en France et en Italie avec Hube, le professeur à l'Université, mon compagnon de l'année dernière. D'après ce qu'il m'a dit il y a trois jours, Hube projetterait de se rendre d'abord directement à Paris, et, après quelque temps de gagner l'Italie pour l'hiver. En janvier, il serait avec Kostus à Naples où je les rencontrerais. Kostus est allé ce matin chez Hube pour prendre contact avec lui et connaître son itinéraire. S'ils partent, ce ne sera qu'en juin, vers la fin du mois. Mes *Variations* ne sont pas encore arrivées. Magnus [182] est parti pour Vienne. Il doit revenir vers la fin du mois, pas les mains vides, j'espère [183]. Demain, la *Flûte enchantée* et après-demain le concert de Monsieur Grünberg, le flûtiste aveugle dont je t'ai déjà parlé. Il m'avait demandé de jouer à ce concert. Par bonheur, j'avais une excuse : celle d'avoir refusé à un autre et qu'il ne convenait pas que j'eusse l'air de choisir. Malsdorf jouera du violoncelle. C'est beaucoup de la part du baron ; Szabkiewicz, de la clarinette. J'ai été voir, hier, Zylinski pour lui demander

182. Magnus, éditeur de musique de Varsovie, où il possédait un magasin.

183. Chopin, on le sait, n'avait pas encore reçu la première édition de ses *Variations* publiées par Haslinger à Vienne dans la collection *Odéon*.

de chanter et il a accepté. Il aurait voulu aller en ma compagnie chez Madame Mayer pour lui demander son concours. Elle me l'aurait accordé, mais elle aurait chanté en faisant intérieurement la grimace. Alors j'ai préféré m'abstenir et je me suis occupé seulement de vendre quelques billets. Madame Pruszak en a pris dix. *A propos*, au cours de la leçon d'aujourd'hui, nous avions justement une *étude* de Kramer sous les doigts, quand Madame Pruszak m'apprit que tu avais envoyé ton blé à Gdansk et que tu allais peut-être venir. A propos du blé (nouvelle d'ordre économique venant de M. Charles) j'ai répondu : il ne m'en a rien écrit, car ce ne sont pas là des nouvelles pour moi. Quoi qu'il en soit, il me semble tout à fait extraordinaire que tu aies à t'occuper du blé. Je l'ai cru cependant, sachant combien tu te donnes à tes entreprises. Les enfants se montrent très curieuses de lire tes lettres, mais elles n'en auront pas l'occasion, car je les réserve pour moi seul et je les lis chaque jour dans le silence de mon âme. Louise me boude d'autant plus que je lui ai dit que tes lettres ne renfermaient aucun salut pour elle. Demain ce sont les Pâques russes, je n'irai à aucun bénit. A nulle fête je n'ai mangé aussi peu qu'à celle-ci. Et même au bénit de lundi ou de dimanche, je ne sais plus, je ne suis pas resté à dîner chez Pruszak où il y avait force monde, jambons, babas, etc... Un festin s'y annonçait pourtant. Le châtelain Lewinski, Alphonse, les Mleczko, Dziewanowski qui me paraissait insupportable — tous en étaient.

N... m'a demandé de tenir son fils sur les fonds baptismaux. J'ai dû accepter d'autant plus que c'était aussi le désir de cette malheureuse qui va partir pour Gdansk. Madame Pruska doit être ma commère. C'est soi-disant un secret envers mes parents. Ils sont sensés tout ignorer. J'avais projeté, la semaine dernière, comme tu le sais d'aller passer une huitaine de jours chez toi. L'intention seule en reste car j'ai du travail urgent. Je dois écrire [composer] en toute hâte. Si tu viens à Varsovie pendant la session de la Diète, sans doute y tomberas-tu juste au moment de mon concert. J'en ai comme le pressentiment auquel je croirai, s'il se précise, car je rêve souvent de toi. Que de fois ai-je pris la nuit pour le jour et le jour pour la nuit. Que de fois ne m'arrive-t-il pas de vivre en rêve, de somnoler pendant le jour, ce qui est moins bon que dormir, car je ne perds pas conscience et au lieu de reprendre des forces dans cet enivrement, comme dans un rêve, je m'exténue et m'affaiblis. Aime-moi, je te prie.

F. Chopin

Mes parents te saluent joliment. Rakolin [?], les enfants et Zywny font de même.

55. — F. Chopin a Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie, le 15 mai 1830, samedi.

Mon bien aimé,

Il a dû te sembler bien étrange que Fryc n'ait point daigné répondre tout de suite à ta lettre. Mais je n'avais

pas encore obtenu les renseignements que tu m'avais demandés par ton autre lettre et j'ai dû les attendre. Apprends donc ceci, ma petite âme : Mademoiselle Sontag arrivera infailliblement en juin, peut-être même vers la fin de mai. Autre nouvelle : pendant la Diète, en vertu d'un décret de S. E. le ministre Mostowski, Mesdemoiselles G. et W. [184] se produiront, l'une dans *Agnès* de Paër et l'autre, c'est-à-dire W..., dans le *Turc*. Que penses-tu du choix des opéras ? J'ai été hier à une soirée chez Soliva, où, en dehors des Sauvan et de Gresser, il n'y avait presque personne. G... a chanté un air ajouté expressément par Soliva pour elle à cet opéra. Ce doit être son morceau à effet. A vrai dire, il contient de jolis passages et Soliva a su bien adapter certaines phrases de ce morceau à sa voix. Dans le *Turc*, W... aura, elle aussi, à chanter un air à effet également adapté à sa voix. C'est un air de Rossini écrit pour une cantatrice célèbre qui débuta dans cet opéra. Elle le chante bien. Quand tu seras ici, tu pourras t'en convaincre. Tu ne perdras pas, je pense, l'occasion d'entendre Mademoiselle Sontag. Comme je lui suis reconnaissant à cette Mademoiselle Sontag ! Elle doit être déjà à Gdansk et de là, elle se rendra chez nous. Et que de musique, on prépare ici ! Un certain Monsieur Woerlitzer, pianiste de Sa Majesté prussienne est

184. Mesdemoiselles G. et W. c'est-à-dire Mesdemoiselles Gladkowska et Wolkow, les deux élèves de Soliva.
La première débuta dans l'*Agnès* (Agnese) de Paër, l'autre dans le *Turc*, de Rossini.

à Varsovie depuis quinze jours. Il joue très bien, ce petit. C'est un juif, par conséquent il a l'esprit ouvert. Il a bien appris les quelques morceaux qu'il nous a fait entendre. Il est venu me voir. Ce n'est encore qu'un enfant, il a seize ans. Son *fort*, ce sont les *Variations* de Moschelès sur la marche d'Alexandre. Il les joue parfaitement. Rien n'y laisse à désirer, me semble-t-il. Il s'est fait entendre deux fois en public et les deux fois il a joué les *Variations*. Lorsque tu l'entendras, tu seras satisfait de son jeu, bien qu'entre nous il lui manque encore beaucoup pour justifier le titre qu'il porte. Il y a ici également un Français, Monsieur Standt. Il pensait donner un concert. Il est venu chez moi et après réflexion, il a abandonné son projet. Voici une nouvelle musicale curieuse : Monsieur Blahetka, le père de la pianiste, m'a écrit de Vienne. Il viendrait, dit-il, volontiers à Varsovie [avec sa fille qui y donnerait un concert] si je le lui conseillais. Situation délicate. L'Allemand voudrait gagner de l'argent, mais si par hasard son espoir était déçu, il pourrait m'en vouloir. Aussi lui ais-je répondu aussitôt, lui disant que depuis longtemps déjà on m'avait demandé s'il n'entreprendrait pas ce voyage et que de nombreuses personnes, surtout dans le monde musical, le souhaitaient vivement. A côté de cela je lui fais remarquer avec le plus de délicatesse possible que Mademoiselle Sontag et Lipinski allaient venir à Varsovie. Il y a, ai-je ajouté, un théâtre seulement, dont la location coûte plus de cent thalers.

De plus, ai-je dit, de nombreux bals sont annoncés, la Pentecôte approchant ce sera bientôt la période des promenades, etc., etc., afin de n'avoir rien à me reprocher. Peut-être viendra-t-il quand même. Personnellement, je m'en réjouirais et ferais tout pour seconder sa fille, même jouer à deux pantaléons avec elle, car tu ne saurais croire combien cet Allemand fut bon pour moi à Vienne. Kostus est à Czenstochowa avec sa mère, ils rentreront la semaine prochaine et dès le 1er juin, Kostus partira avec Hube pour Paris en passant par Berlin. Après un séjour de deux mois et demi au moins et de trois mois au plus, ils quitteront Paris et, par la Suisse, gagneront l'Italie. Quant à moi, au lieu d'aller à l'étranger cette année, je finirai par gagner la fièvre et ce sera fini de tout voyage. Je serai encore ici en juin... J'y serai encore en juillet et je n'aurai même pas le désir de partir. Ce sera, tu le sais sans doute, uniquement... parce qu'il fera chaud. C'est en septembre seulement que l'Opéra italien se rouvrira à Vienne, Henneberg me l'a assuré hier, alors pourquoi me hâterais-je ? D'ailleurs mon nouveau *Concerto* n'est pas encore fini. Pour le terminer, il faut être *en veine*, mais je ne me presse pas. Comme j'ai déjà le premier *allegro*, le reste ne m'inquiète point.

Je puis donner de nouveau un concert, puisque je n'ai pas encore joué mes *Variations* ici et ces dernières viennent de paraître à Vienne. Blahetka me l'a annoncé dans sa lettre et Haslinger les a emportées avec lui

à Leipzig pour la foire de Pâques. J'espère que Magnus me les rapportera de Vienne où il s'est rendu après avoir voyagé en Galicie pour ses affaires.

L'Adagio du nouveau *Concerto* est en mi majeur. Je n'y ai pas recherché la force. C'est plutôt une romance calme et mélancolique. Il doit faire l'impression d'un doux regard tourné vers un lieu évoquant mille charmants souvenirs. C'est comme une rêverie par un beau temps printanier, mais au clair de lune. Aussi l'accompagnement est-il en *sourdine*, c'est-à-dire avec des violons, dont une sorte de peigne, posé sur les cordes, diminue la sonorité tout en la rendant nasillarde et argentine. Il est peut-être mauvais, mais pourquoi craindre d'écrire mal et en dépit de sa science puisque, seul, le résultat peut faire apparaître la faute [déjà le génie de Chopin a brisé le cadre de ses études].

Tu en déduiras, à coup sûr, mon inclination à faire mal contre ma volonté. Oui, c'est comme malgré moi qu'une idée m'entre par les yeux dans la tête et j'aime m'y complaire en commettant peut-être une erreur [cette idée spontanée, c'est l'inspiration]. J'ai tenu le fils de N... sur les fonds baptismaux avec Madame Pruska. L'enfant a été adopté. Tu ne saurais croire quel joli garçon cela fait ! Ce matin, à sept heures, Mademoiselle Dupont et Monsieur Cechowski, frère de Madame Skrodzka se sont mariés. Le docteur Bixel — ce vieux médecin de soixante-trois ans — a épousé la nièce de sa défunte femme, une jeune fille de dix-sept ans. L'église était

pleine de curieux et la mariée trouvait étrange qu'on la plaignit. Je connais ce détail grâce à la demoiselle d'honneur, Mademoiselle Moriolles à qui je dois aller rendre visite après avoir mis cette lettre à la poste. Elle m'a envoyé chercher. Ce sont là, tu le sais, mes amours avouées, car il faut être obéissant et respecter le manteau des sentiments cachés [allusion à Constance Gladkowska]. Je ne me serais jamais cru capable d'être dissimulé à ce point lorsque mon cœur n'est pas disposé à confier ce qui le tourmente. Je vais au théâtre aujourd'hui. Monsieur Smochowski, un nouvel acteur de Lwow, débute dans le rôle de Werowski, de *Thérèse, orpheline de Genève*. Je n'espère pas grand chose de son jeu, enfin je verrai ce qui en est. Pasta [185] va, dit-on, venir à Varsovie, mais j'en doute.

Plus digne de foi est la nouvelle de l'arrivée prochaine d'une cantatrice célèbre bien qu'un peu passée, Madame Milder-Hauptmann [186] ; Romberg [187] aussi serait attendu. Qu'ils viennent donc ; moi je m'en tiens à toi et j'espère bien que tu assisteras à mon concert cette fois. Vers la fin de mai, c'est-à-dire dans deux semaines, j'essayerai, je pense, mon premier *Allegro* à la maison. Et, au commencement de juin, je jouerai,

185. Judita Pasta (1798-1865), la grande cantatrice italienne, une des célébrités les plus marquantes de l'époque.

186. Pauline-Anna Milder-Hauptmann (1785-1838). Cantatrice allemande très célèbre en son temps pour qui Beethoven écrivit le rôle de *Fidélio*.

187. Bernard Romberg (1767-1841), célèbre violoncelliste allemand, professeur au Conservatoire de Paris.

afin de m'en débarrasser avant le commencement des fêtes annoncées par le *Courrier*. Dis-moi donc la date exacte de ton arrivée à Varsovie, car cette fois j'aurais encore plus de peine que l'autre s'il me fallait jouer sans que tu fusses là. Non, tu ne sais pas combien je t'aime, je ne peux te le prouver d'aucune manière et je veux depuis si longtemps que tu le saches. Ah ! que ne donnerais-je pour te serrer la main ! Tu ne le devineras point... Je donnerais la moitié de ma misérable vie.

F. Chopin

Je ne t'indique pas le programme de mon concert, je ne le connais pas encore moi-même. Je tâcherai d'avoir Teichmann [188]. Il devait chanter à mon deuxième concert, le duo d'*Armide*, avec Madame Mayer, car il appréhende de se produire seul. Par malheur, Madame Cymmermann et Polkowski avaient chanté ce duo la semaine précédente et Kurpinski n'a pas voulu que Teichmann et Madame Mayer aient l'air de vouloir prouver qu'ils le chantent mieux. Je t'ai tant écrit et je voudrais t'écrire encore. Je comptais t'envoyer une nouvelle valse pour t'amuser, mais ce sera pour la semaine prochaine.

Mes parents et les enfants t'envoient leurs meilleurs compliments. Monsieur Zywny se joint à eux.

188. Antoine Teichmann, chanteur, compositeur et professeur de musique varsovien.

56. — A Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie, le 5 juin 1830

Mon bien-aimé,

Tu as perdu cinq concerts de Mademoiselle Sontag ! Mais ne le regrette pas trop, car tu l'entendras encore si tu arrives le 13. Le 13 serait, paraît-il, un dimanche, tu seras donc justement en route quand j'essayerai à la maison le premier *Allegro du deuxième Concerto*. J'ai choisi ce jour pour profiter de l'absence de Mademoiselle Sontag qui, elle me l'a dit hier de sa charmante petite bouche, part pour Fischbach appelée par Sa Majesté le Roi de Prusse. Tu ne saurais croire combien j'ai eu de plaisir à la connaître de plus près, c'est-à-dire dans sa chambre, sur un canapé, car nous ne nous permettons rien de plus avec ce « messager des dieux », comme l'appellent avec raison ici ceux qui en sont fous [189]. Le prince Radziwill m'a fort gentiment présenté à elle et je lui en suis très joliment obligé. Pourtant, j'ai peu profité du séjour de Mademoiselle Sontag et celui-ci a duré cependant une semaine car je savais combien elle était accaparée par les visites aussi bizarres qu'ennuyeuses des castellans, des généraux, des voïvodes, des sénateurs et des aides de camps incrustés chez elle pour regarder ses mirettes en parlant du beau temps. Elle les reçoit tous poliment, car elle a l'âme si bonne qu'elle ne pourrait se montrer discourtoise. Hier pour-

189. Notons qu'on ignorait, à Varsovie, que M[lle] Sontag était mariée au comte Rossi.

tant, elle dut s'enfermer dans sa chambre afin d'y mettre son chapeau pour aller à la répétition, tant le valet de chambre annonçait continuellement de nouveaux visiteurs. Je ne serais pas allé une seule fois chez Mademoiselle Sontag si elle-même n'avait exigé de me voir à propos d'un chant que Radziwill avait arrangé pour elle et qu'il m'avait demandé de mettre au point. Ce sont des variations sur une dumka ukrainienne. Le thème et la fin sont jolis mais le milieu ne me plaît pas plus qu'il ne plaît à Mademoiselle Sontag. Je l'ai un peu transformé mais ce n'est toujours pas bien fameux. Je ne suis pas fâché qu'elle s'en aille aujourd'hui après le concert. j'aurai ce souci en moins. Dans l'entre-temps Radziwill, attendu pour la fin de la Diète, renoncera peut-être à ses variations. Mademoiselle Sontag n'est pas belle, mais elle est charmante au plus haut point. Elle ensorcelle tout le monde par sa voix. Celle-ci n'est pas très étendue, elle embrasse en effet :



mais elle est extrêmement travaillée ; ses diminuendo sont *non plus ultra* ; ses portamento jolis et ses gammes surtout les chromatiques montantes, excellentes. Elle

nous a chanté très, très, très joliment l'air de Merkadante [190] et les *Variations* de Rode [191] admirablement, surtout les dernières avec les roulades. Les variations sur des thèmes suisses plurent tellement que, rappelée par le public, Mademoiselle Sontag au lieu de faire de grandes révérences, remercia en les chantant de nouveau. C'est d'une bonté impossible à décrire. Elle a agi de même hier après les *Variations* de Rode. Elle a chanté aussi la fameuse Cavatine du *Barbier* et celle de *La Pie*. Il n'y a pas de comparaison possible avec tout ce que tu as entendu jusqu'à présent. Elle a chanté l'air de *Freichütz*, tu sais bien lequel, mieux qu'admirablement. Un jour je me suis trouvé chez Mademoiselle Sontag avec Soliva et les demoiselles [les élèves de Soliva]. Celles-ci ont chanté en ma présence un duo de lui — *barbara sorte* — avec ce *majeur* à la fin, tu sais de quoi il s'agit. Mademoiselle Sontag trouve leur voix trop criarde et leur méthode bonne et elle le leur a dit. Sous peine de perdre leur voix d'ici deux ans elles doivent, a ajouté Mademoiselle Sontag, émettre leur voix d'une autre manière. Elle trouve à la Wolkow beaucoup de facilité, de bien jolies manières mais *une voix trop aigüe*. Elle pria les demoiselles de venir la voir souvent et a promis de leur faire connaître si possible sa méthode. C'est d'une

190. Merkadante (Xaverio) (1797-1870), compositeur italien, auteur d'opéras.
191. Pierre Rode (1774-1830), violoniste, professeur et compositeur de musique français.

gentillesse extraordinaire, c'est de la coquetterie poussée au point où elle devient naturelle car on ne peut croire qu'on puisse atteindre pareil naturel sans connaître toutes les ressources de la coquetterie. Elle est un million de fois plus jolie et plus agréable dans son costume du matin qu'en robe de gala, mais ceux qui ne l'ont pas vue le matin sont également fous d'elle. A son retour, elle donnera des concerts jusqu'au 22. Ensuite, comme je l'ai appris de sa propre bouche, elle compte se rendre à Saint-Pétersbourg. Dépêche-toi donc, arrive afin d'avoir perdu cinq concerts seulement. On parle beaucoup de l'arrivée de la Pasta. Elles doivent chanter ensemble. Il y a également ici une certaine demoiselle Belleville [192], une pianiste française dont le jeu élégant est d'une légèreté extraordinaire et vaut dix fois celui de Woerlitzer ; elle donne un concert mercredi. Elle vient de participer à une soirée à la Cour, où Mademoiselle Sontag a chanté. Toutes deux remportèrent un grand succès. Woerlitzer s'y est produit aussi, mais il n'a pas plu autant. Je le sais par Kurpinski ; celui-ci a accompagné Mademoiselle Sontag au piano. Les gens se sont étonnés de mon absence mais moi pas du tout [193]. Kocio Pruszak partira aujourd'hui à quatre heures de l'après-midi avec Hube. Madame Pruszak

192. Caroline Belleville (1808-1880). Son concert à Varsovie a eu lieu le 8 juin 1830. Elle devint dans la suite M^me^ Oury. Chopin estimait son talent.

193. Ce sont des raisons politiques qui éloignaient Chopin de la cour du gouverneur général. Le jeune compositeur était en effet lié avec des révolutionnaires polonais, Mochnacki et Goszczynski entre autres.

va les accompagner avec Olésia et les autres jusqu'à Lowicz. Ensuite, ils gagneront Kalisz avec leurs propres chevaux et de là, ils prendront la route en poste extraordinaire. Mais reparlons de la Sontag. Elle ajoute parfois certaines fioritures toutes nouvelles produisant un effet énorme sans atteindre toutefois celui auquel arrive Paganini. C'est peut-être parce que le genre est plus petit. Il semble du parterre que son souffle soit parfumé par les fleurs les plus fraîches et c'est comme une caresse délicieuse mais qui rarement émeut jusqu'aux larmes. [Image poétique digne de l'auteur des *Nocturnes*] Radziwill raconte que dans le rôle de Desdémone au dernier acte d'*Othello*, elle est émouvante au point que personne ne peut retenir ses pleurs. J'en ai parlé à Mademoiselle Sontag et lui demandai si elle ne consentirait pas à nous jouer cette scène en costume (car c'est aussi paraît-il une actrice excellente).

Bien souvent, m'a-t-elle dit, elle a vu des larmes dans les yeux des spectateurs, mais jouer au théâtre la fatigue tant qu'elle s'est juré d'accepter des rôles le plus rarement possible.

Viens te reposer de tes fatigues champêtres au sein de l'amitié. Mademoiselle Sontag chantera pour toi et tu prendras ainsi de nouvelles forces pour accomplir tes travaux. Quel dommage qu'au lieu de la lettre, je ne puisse m'envoyer moi-même. Tu ne m'accepterais peut-être pas, mais moi je voudrais bien. Je t'attends la moustache rasée.

F. Chopin

Mademoiselle Sontag chante aujourd'hui un fragment de *Sémiramis*. Ses concerts sont courts. Elle chante d'habitude quatre fois et personne ne joue entre temps, hormis l'orchestre, et, de fait, il faut du repos après l'avoir écoutée tellement elle ravit.

Les demoiselles du Conservatoire ne se produiront pas ce mois-ci.

Mademoiselle Belleville a joué mes *Variations* (imprimées à Vienne) et elle en sait même une par cœur. Dommage qu'il n'y ait plus de place pour écrire, car je voudrais ne pas me séparer de cette lettre, ni te quitter — m'aimes-tu aussi ? Comme le papier est très transparent, je suis obligé de faire une enveloppe.

Papa, maman, les enfants, Zywny et tout le monde.

Gonsie me dit qu'il te racontera lorsque tu seras ici ce qu'il voulait t'écrire.

57. — F. Chopin a Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie, samedi 21 août 1830

Vilain hypocrite !

C'est la deuxième lettre que je t'écris ; tu ne le croiras pas, tu diras « Fryc ment ». — Mais cette fois, je suis sincère. Bien rentré avec le baron, je t'ai écrit tout de suite, mais comme mes parents étaient à Zelazowa-Wola, je ne suis resté que peu de temps à Varsovie, laissant la lettre écrite pour toi à la maison au lieu de la mettre à la poste. Revenu mardi avec mes parents, j'ai heureusement retrouvé la lettre près des tasses à thé à l'endroit

où je l'avais laissée. Charles qui vint chez nous pendant mon absence m'a dit avoir vu cette lettre sur les tasses. Mais c'est un mal pour un bien. Je ne t'invectiverai pas dans cette lettre-ci comme je l'ai fait dans l'autre, alors que j'avais encore tout fraîchement à l'esprit tes aventures de Poturzyn. Je dois te dire franchement combien j'ai de plaisir à me rappeler tout cela. J'ai la nostalgie de tes champs, ce bouleau sous la fenêtre ne peut me sortir de la mémoire. [Soulignons en passant combien profondément Chopin aimait la nature]. Et cette arbalète ! Comme c'est romanesque ! Je m'en souviens de cette arbalète avec laquelle tu m'as martyrisé pour tous mes péchés ! Mais il faut te rendre compte du temps qui s'est passé, t'apprendre la date définitive de mon départ et te dire tant de choses plus utiles. C'est d'abord *Angèle* qui m'a occupé à Varsovie. J'ai assisté à la représentation. Il manque bien peu à Gladkowska. Elle est mieux sur la scène que dans la salle. Je ne parle pas de son jeu dramatique, il est excellent. Rien n'y est à redire. Quant au chant, si ce n'était quelquefois ces *fa dièze* et ces *sol* dans le haut, il n'y aurait rien de mieux dans le genre. Tu te réjouirais à l'entendre filer ses phrases. Elle nuance à la perfection. L'opéra a subi des coupures. C'est pour cela sans doute qu'on n'y relève aucune longueur ennuyeuse. Au second acte, l'air de Soliva a fait le plus grand effet, je savais qu'il pouvait en produire, mais je ne l'escomptais pas aussi grand. La dernière fois,

Gladkowska a très bien interprété les romances du deuxième acte qu'elle est sensée chanter en s'accompagnant à la harpe (c'est Ernemann qui dans les coulisses imite sans nuire à l'illusion le son de la harpe sur un piano). J'étais très satisfait. A la fin, Angèle fut rappelée et couverte d'applaudissements. Les débuts de Fiovilla auront lieu dans *le Turc* aujourd'hui en huit. Wolkow plaît mieux. Il faut savoir qu'*Angèle* a terriblement d'antagonistes qui ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils doivent reprocher à la musique. Sans doute, l'Italien eut-il pu choisir mieux pour Gladkowska. *La Vestale* lui aurait peut-être donné plus de chances, mais ce qu'elle a joué possède beaucoup de rares beautés et présente des difficultés qui furent extraordinairement bien rendues par la débutante. Szczurowski est terrible : Talma, Kemble, Devrient et Zolkowski se reflètent en lui, c'est à ne pas savoir qui il est : c'est un fou parfait. D'après Soliva, Zdanowicz est le *non plus ultra*. Salomonowicz est malheureuse ; Nawrocka, toujours affectée et Zylinski digère sur la scène. Hier encore, à la répétition du *Turc*, il m'irrita par la froideur avec laquelle il donnait des coups de bâton au turc. Wolkow a très bien chanté, elle joue très bien aussi. C'est un rôle qu'à coup sûr elle pourrait incarner aussi dans la réalité. Elle fera peut-être plus d'effet sur le public par ses yeux que par sa voix. Elle monte plusieurs fois jusqu'au *ré haut* avec pureté et assurance. Je ne doute pas qu'elle plaise plus que Gladkowska. Le

quintette a très bien marché. Le général se réjouit. Kostus est à Francfort avec Kincel. Ils reviendront par Milan, Trieste et Vienne. Hube est encore là. Il ne sera à Rome que le 15. Ce que je vais faire ? Le mois prochain, je partirai le jour X et je dois d'abord essayer mon *Concerto*, car j'en ai déjà terminé le *Rondo*. Kaczynski et Bielawski viendront chez moi demain. Le matin, à dix heures incognito, en présence seulement d'Elsner, d'Ernemann, de Zywny et de Linowski, j'essayerai ma *Polonaise* avec violoncelle et le *Trio*. Nous jouerons à mort. C'est pourquoi je n'ai invité personne en dehors de ceux que je viens de citer si ce n'est Matuszynski, le seul qui me soit resté toujours fidèle, non pas comme cet hypocrite, ce vaurien, cette crapule de... devine qui! Kostus m'a fait saluer par les demoiselles Palczewski. Madame Pruszak est à Marienbad. Elle et les siens sont allés boire les eaux et Mleczko aussi [194]. Mon favori, Pietrus Dziew(anowski) est resté en route à Reinertz où il boit du petit lait. J'ai vu Oborski aux *Variétés*, il était bon. Valère parade dans les rues avec des boutons en brillants et une mine de banquier. Vincent est toujours aussi bon, aussi parfait qu'il le fut comme fonctionnaire. Lonczynski t'a probablement dit que je l'avais rencontré le lendemain de son arrivée à Varsovie. Il est sans doute resté encore chez toi comme je le ferais si j'étais à sa place.. Le baron

194. Jeu de mots. Le nom du prétendant de M[lle] Pruszak : Mleczko signifie petit lait.

est en session ; il habite chez Conti. Je ne l'ai vu qu'une fois depuis mon retour. Sa mère est toujours très malade, il me l'a dit. J'ai vu le châtelain hier, nous avons parlé de toi. Charles est sûrement déjà parti, car il devait retourner dans ses terres. Aujourd'hui, *Hamlet* ; j'y vais. Hier, Mademoiselle Rivoli [195], nouvelle *Vache*, a débuté dans le rôle (d'Olésia Pruszak) des *Premières amours*, — traduction de Gaszynski — ; ton rôle est bien joué par Niwinski ; celui de Kocio l'est mieux par Jasinski, qu'il ne le fut par Kocio ; mon rôle, par Szymanowski presque comme par moi, très éloigné de la manière de Heroch. Enfin Kratzer n'a de toute sa vie trouvé de meilleur moyen pour faire fuir les rats. Kucharski, en comparaison, *c'est du Cherubini*. Je me dépêche, car je veux mettre moi-même ce mot à la poste afin que ce pauvre diable ne reste pas comme son frère à la maison. La semaine prochaine je ne pourrai m'empêcher de te gronder de nouveau pour ce que j'aurais dû t'écrire aujourd'hui. En voilà assez. Je ne veux plus rien de toi, même plus te serrer la main, tu m'as dégoûté de toi pour des siècles, monstre infernal. Donne ta bouche.

F. Chopin.

S'il y a des lettres pour moi, renvoie-les moi *retro*. Excuse-moi de ce que je t'ai écrit, car je suis aujourd'hui plus bête que jamais. Papa, maman, mes petites sœurs t'envoient leurs plus beaux compliments.

195. Louise Rivoli, cantatrice polonaise. Élève de l'école de chant de Varsovie. Mlle Rivoli débuta en 1829.

58. — F. Chopin a Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie encore, mardi 31 août 1830

Mon très cher Titus.,

Ta lettre est arrivée bien à point. Elle a suffi pour me guérir du rhume dont je souffrais. Puissent les miennes produire un effet tout aussi salutaire. Ah ! si elles pouvaient débarrasser leur destinataire de toute hypocrisie et de toute fausseté ! Celle-ci, j'en suis sûr, n'aura point pareil résultat. Tout au contraire, elle va provoquer des éclats nouveaux ; elle allumera la colère dans ton cœur de lion. Une distance de quarante milles nous sépare heureusement, sinon ta vengeance s'exercerait, sans doute, dans toute sa cruauté contre moi. La faute est grande mais combien douce à celui qui l'a commise. Je suis encore à Varsovie, et, aussi vrai que je t'aime, rien ne m'attire au dehors de notre pays. Crois-moi, si je pars la semaine prochaine, c'est-à-dire en septembre (c'est le 1er demain), je m'en irai pour suivre ma vocation et obéir au bon sens (le mien doit être bien faible car il n'a pas réussi à chasser de mon esprit toutes les autres pensées). Le jour du départ approche, aussi devrais-je dès cette semaine, essayer tout le *Concerto* avec le quatuor afin que ce quatuor s'habitue à l'œuvre et pour l'apprivoiser un peu. Sans cela, m'a dit Elsner, la répétition d'orchestre ne se passerait pas sans désordre. Linowski recopie d'urgence le *Concerto* ; il en est déjà au *Rondo*. J'ai essayé le *Trio* dimanche. Est-ce parce que je ne l'avais plus entendu

depuis longtemps, mais je fus assez *content de moi* (heureux homme !). Il m'est venu seulement l'idée de remplacer les violons par des altos ; c'est la quinte qui résonne le plus dans le violon et mon *Concerto* en contient bien peu. L'alto sera plus fort contre le violoncelle dont la partie est adaptée à l'instrument, en vue de l'impression. C'est tout ce qui me concerne. Parlons maintenant des autres musiciens. Tu devras convenir que selon tes conseils, je viens d'obéir aux lois de l'égoïsme. Soliva avait si bien préparé Mademoiselle Wolkow pour samedi qu'elle a ensorcelé tous les fauteuils et le parterre. Elle a plu par sa coquetterie, son jeu excellent, ses dents si jolies et ses yeux charmants. Elle était plus ravissante qu'aucune de nos autres actrices, mais je ne pus reconnaître sa voix au premier acte. Elle entra en scène, très élégante, semblant se promener au bord de la mer, une lorgnette à la main, lançant des œillades, allant et venant avec beaucoup d'assurance. Personne ne l'eut prise pour une débutante. Mais en dépit des applaudissements très nourris, en dépit des acclamations, son trac était si violent que je ne retrouvai pas ses qualités vocales avant l'aria du second acte qu'elle chanta d'ailleurs moins bien que l'avant-veille à la deuxième représentation où le premier acte aussi avait été mieux joué. Pour le chant, Gladkowska lui est infiniment supérieure. Avant d'avoir entendu Wolkow de la scène, je n'aurais pu croire que ce fut à ce point. Ernemann et moi estimons qu'il n'y a pas une seconde Gladkowska

pour la pureté de la voix, l'intonation et la haute qualité du sentiment dont elle fait preuve. Il arrive à Wolkow de chanter faux. Gladkowska — je l'ai entendue deux fois dans *Angèle* — n'a jamais une note douteuse. Je leur ai avant-hier récité à toutes deux tes compliments et ces demoiselles m'ont prié de te transmettre leurs remerciements. Celinski m'affirme que Wolkow a été mieux acueillie que Gladkowska. L'Italien en sera tourmenté. Ne me déclarait-il pas avant-hier qu'il ne désirait pas que l'une plût davantage que l'autre. Il en a été cependant ainsi, mais il faut attribuer la différence d'accueil au *Turc* ou plutôt à Rossini. Celui-ci fait plus d'impression sur notre public — ensorcelé par surcroît par le costume de la jeune fille et par ce qui se trouve en dessous — que par les plaintes d'une héroïne malheureuse et les plus beaux élans de Paër. Gladkowska doit débuter prochainement dans *La Pie*. Probablement ce prochainement aura-t-il lieu lorsque je serai hors des remparts. Sans doute, seras-tu à Varsovie à ce moment. Tu me donneras ton opinion. En troisième lieu, elle chantera dans *La Vestale*. Je ne sais pas ce que Wolkow jouera.

Avant-hier, j'ai fait une seconde visite au camp du général Szembek dont le quartier est établi à Sochaczew. Michel devait m'y conduire, mais comme cela ne lui fut pas possible, le général me fit chercher par son adjudant Czaykowski, le frère de la demoiselle Czaykowska qui défaille en jouant du piano. Szembek aime beaucoup

la musique ; ayant travaillé naguère avec Rode, il joue bien du violon. C'est un Paganiniste enragé et il appartient à la caste des bons musiciens. Il a fait jouer pour moi la musique de son régiment. Celle-ci avait répété pendant toute la matinée. J'ai entendu des choses extraordinaires. Tous les musiciens jouent sur des trompettes appelées *Bugles*. Imagine-toi qu'ils arrivent à faire sur ces instruments des gammes chromatiques d'une extrême rapidité et des *diminuendo* vers les notes basses. Tant et si bien que j'ai félicité le soliste. Bien qu'il soit encore jeune, le pauvre garçon n'en a plus pour longtemps à servir, car il semble phtisique. Cela m'a donné beaucoup à penser d'entendre la Cavatine de la *Muette*, jouée par ces trompettes avec toute la précision et toutes les nuances voulues. Szembek possède un piano dans son camp. Je ne sais comment cela s'est fait, mais il n'a pas semblé seulement me comprendre, il m'a compris vraiment. L'*Adagio* a produit sur lui une impression profonde. Il ne voulait pas me laisser partir. Tant et si bien que je suis arrivé en retard au *Turc*. *A propos*, un journal de Berlin a publié un article tout-à-fait stupide sur le mouvement musical à Varsovie. Il parle d'abord d'*Angèle* [Constance Gladkowska] qu'il loue à juste titre aussi bien pour le chant et le sentiment que pour le jeu scénique. Quelques lignes plus loin, on peut lire : « Cette jeune artiste est sortie de l'institut fondé et dirigé par Messieurs Elsner et Soliva. Le premier de ceux-ci, professeur de composition, a formé quelques

élèves parmi lesquels Messieurs Orlowski, Chopin et d'autres qui, avec le temps, pourront contribuer à etc., etc. » Que le diable emporte un tel compagnon ! « *On vous a jolliment collé* » [sic] m'a dit Bouquet tout en fredonnant et les yeux plus rouges que jamais. Ernemann trouve que je dois m'estimer heureux d'être cité en deuxième lieu. L'article n'ajoute rien à propos de ces élèves et il se termine de la sorte. « Quant aux travaux de Messieurs Elsner, Soliva et Kurpinski, nous en reparlerons plus tard ». Absurdité complète d'un Varsovien très intelligent. J'allais oublier de te parler de Rinaldi ; pour l'amour de Dieu, renvoie-moi le livre soit par Lonczynski, soit autrement, car l'Italien ne me laisse pas en paix ; le diable m'emporte pour avoir oublié ce livre dans ton royaume de Poturzyn. Kostus doit aller à Vienne avec Kimmel le mois prochain. Je l'ai appris par le père Pruszak. Il ira ensuite rejoindre sa mère à Dresde puis rentrera à Varsovie. Pendant ce temps-là, Hube se balade en Italie. La tête me fait mal quand j'évoque l'Italie, il me semble que...

Assez de bêtises ! Excuse-moi, mon chéri, de t'avoir écrit comme d'habitude je ne sais quoi, mais ton sarrazin te rapporte suffisamment pour que tu puisses payer le port de cette lettre, ne contiendrait-elle qu'une feuille de papier avec ma signature, cette signature que je serai toujours disposé à inscrire à ta place sur le plus terrible des pactes avec le diable ! J'ai parlé longuement hier avec Vinc-[ent] Skarzynski. Il t'aime et m'a demandé de tes nouvelles.

Tout le monde me parle d'Olésia et personne d'un certain quelqu'un d'autre. Mais je me réjouis que le secret se soit noyé dans mon cœur et qu'il y ait en moi la fin de ce dont le commencement se trouve en toi. Réjouis-toi d'avoir en moi-même un abîme où tu peux tout jeter sans crainte comme en un autre toi-même, car il y a longtemps que ton âme y est déposée au fond. Je cache tes lettres comme le ruban d'une amante. J'ai le ruban ; écris-moi et nous nous dorloterons de nouveau dans une semaine.

A toi pour toujours.

F. Chopin

Salutations les plus sincères de mes parents et de mes sœurs. Louise te remercie de tes vœux que je lui ai lus. Zywny t'embrasse, salutations de tes connaissances, tels que Max, Soliva, etc.

Je ne peux me résigner à quitter ce papier. Figure-toi que Mademoiselle F... veut absolument que je m'occupe d'elle, que je lui apprenne à jouer du piano *et cætera*... Papa le voudrait bien, il m'a plusieurs fois incité à aller la voir, elle vient chez moi, mais je ne me sens aucune inclination pour elle. Pauvre fille, il faut qu'elle joue des concertos, et elle ne sait rien. Je lui ai conseillé Ernemann. Mais Ernemann n'en veut pas et lui conseille Dobrzynski. Elle se dit Lithuanienne, or, Dobrzynski est de la même province. Qu'ils se complètent donc ! Ce ne sont là que facéties.

59. — F. Chopin a Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

[Varsovie] samedi 4 septembre 1830, il paraît.

Mon bien cher Titus,

Je te le dis, hypocrite, je suis encore plus fou que d'habitude. Je suis toujours ici, je ne me sens pas la force de fixer le jour de mon départ. Si je m'en vais, je ne reverrai plus la maison, me semble-t-il ; je pense que je mourrai au loin. Et comme il doit être triste de mourir ailleurs qu'où l'on a vécu. Qu'il me serait affreux de voir auprès de mon lit de mort, non les miens, mais un médecin compassé ou un domestique. Crois-moi, j'ai souhaité plus d'une fois aller chez Chodkiewicz pour chercher le calme auprès de toi, au lieu de cela je sors de la maison, je vais dans la rue, je suis pris par la nostalgie et je rentre, à quoi bon ? pour languir. Je n'ai pas encore essayé le *Concerto* — quoiqu'il en soit, j'abandonnerai tous mes trésors avant la Saint-Michel et je me trouverai à Vienne, condamné à soupirer éternellement. Qu'est-ce donc que cette perte de la notion du temps... Toi qui connais si bien la nature humaine explique-moi pourquoi il me semble toujours qu'aujourd'hui ce sera seulement demain ? « Ne sois pas si sot », telle est la réponse que je puis me donner à moi-même. Si tu en connais une autre, envoie-la moi.

Orlowski est à Paris. Norblin a promis de lui trouver une place au théâtre *des Variétés*. Le Sueur l'a bien reçu et tiendra compte de ses connaissances musicales. Le collègue peut donc en sortir s'il veut s'en donner

la peine. J'ai l'intention de passer deux mois à Vienne puis d'aller en Italie et de passer l'hiver au moins à Milan. J'aurai des lettres. Mademoiselle de Moriolles est rentrée hier des eaux. Louis Rembielinski est à Varsovie ; je l'ai rencontré chez Lourse où j'étais entré avec Ernemann tout en discutant à propos du *Turc* et d'*Agnès*, de l'Italien et du Polonais. Soliva continue à diriger les opéras où débutent ses demoiselles. Tu verras qu'il finira par évincer Kurpinski. Il a déjà un pied à l'étrier et il est soutenu par un brave cavalier moustachu [le général Roznіecki, intendant du théâtre de Varsovie]. Osinski est également pour lui.

Palstet a vu la Rastawiecka quelques jours avant sa mort. Il assure qu'elle se rendait compte de son état. Madame Palstet me prie de te dire qu'elle t'en veut de ne pas m'avoir amené de force à Telatyn. Ce sont là des taquineries de braves gens, mais pour quelqu'un n'aimant à être agacé de la sorte que par une certaine personne, celles des bonnes dames sont insupportables. Aujourd'hui, au théâtre, les chanteurs alpins, quelque chose dans le genre des tyroliens venus il y a deux ans et dont tu te souviens sans doute. Gresser dit qu'ils sont plus mauvais, et le *Courrier de Varsovie* les trouve meilleurs. Je n'irai pas les entendre aujourd'hui mais mercredi à la Ressource dans le palais Mniszeck. Ce sera une grande soirée et ils chanteront dans les jardins. Vinc[ent] Skarzynski m'a raconté que le procès d'un des deux piliers de la Ressource contre l'autre, c'est-

à-dire du groupe Zejdler, Zakrgewski, etc., contre celui formé par Steinkeller, Zelazowski, etc..., a été perdu par ceux du parti auquel il appartient et que ceux-ci vont faire appel. Ces derniers sont les Mielleux parce qu'ils habitent rue Miodowa [196]. Et les partisans de Steinkeller, ce sont les Mniszkowski. Ces éclaircissements étaient nécessaires pour te faire comprendre que si les Mielleux ont perdu, c'est contre toute justice ! Buchholtz a terminé son instrument *à la Streicher* [197]. On joue bien dessus. Il est meilleur que ses pianos dit « viennois » sans être près d'égaler les instruments viennois originaux de Vienne. Je termine aujourd'hui ma lettre sur ces riens, sur ces moins que rien, puisque je la termine de la sorte et cela pour cette raison : Il est déjà onze heures et demi ; j'ai commencé à écrire sans être habillé et la petite Moriolles m'attend. Je dois ensuite aller dîner chez Celinski puis il me faudra me rendre chez Magnuszewski et je n'aurai pas la possibilité de revenir ici avant quatre heures pour terminer de remplir ce quart de page dont le vide me désole sans que je puisse y remédier. Mais enfin, quoique j'écrive, il me semble que j'ai raison de le faire. Je ne peux donner libre cours à mon exaltation que dans cette lettre. Si je me laissais aller à mon inspiration, la petite Moriolles ne me verrait pas aujourd'hui, mais

196. Rue Miodowa, c'est-à-dire « la rue du Miel ». C'est dans cette rue que se trouvaient les principaux magasins de musique de Varsovie : ceux de Brzezina, de Sennewald, de Glücksberg....

197. Streicher, un des grands facteurs de pianos de Vienne.

j'aime faire plaisir aussi aux braves gens lorsqu'ils sont bien disposés à mon égard. Je n'ai pas encore été la voir [Mademoiselle de Moriolles] depuis son retour. Je dois t'avouer que bien souvent j'ai laissé les gens s'imaginer qu'elle était la cause de ma mélancolie..., beaucoup le croient et je suis calme, du moins en apparence [198]. Mon père éclate de rire alors qu'il a peut-être envie de pleurer, et moi alors je ris aussi, mais du bout des lèvres. Nous allons aller en Italie, mon chéri. Durant le mois prochain tu ne recevras aucune lettre de moi de Varsovie et peut-être n'en auras-tu pas davantage d'autres lieux. Tant que nous ne nous serons pas revus, tu ne sauras probablement rien de moi. Raconter des bêtises, c'est tout ce que je sais faire, quant à quitter la ville... Cela t'arrivera à toi aussi ! Je t'attendrai, mais pas en vain. Pourtant combien en recevrai-je d'abord de lettres me disant : « La construction du moulin est finie, mais je dois faire élever une distillerie... » Et puis, ce sera la laine..., puis les agneaux... Enfin viendra le temps des secondes semailles... Et quand ce ne seront plus ni le moulin, ni la distillerie, ni la laine, qui te retiendront..., ce sera autre chose. On a rarement des raisons d'être satisfait. Aussi pourquoi alors que l'on a peut-être quelques

198. Chopin, épris — on le sait — de la cantatrice Constance Gladkowska, était de la part de la jeune Alexandrine de Moriolles, l'objet d'une très vive sympathie toute prête à se changer en amour ; mais il n'éprouvait que de l'amitié pour elle. Dans l'entourage du jeune homme on attribuait à un amour secret pour M[lle] de Moriolles, la mélancolie et les tristesses que lui faisait éprouver sa passion pour Constance.

instants seulement pour être heureux, pourquoi s'arracher aux illusions de bonheur que l'on peut avoir ? Bien que, d'une part, je considère les apports de la civilisation comme sacrés, j'affirme de l'autre qu'ils sont une invention infernale et qu'il vaudrait mieux pour les hommes ne connaître ni argent, ni macaroni, ni souliers, ni chapeaux, ni biftecks, ni crêpes, ni rien... Mais ils connaissent tout cela ! C'est là le plus triste de mes déductions et je sais que tu partages mon avis et que tu préférerais toi aussi ne pas connaître tout cela. Je vais me débarbouiller. Ne m'embrasse pas, car je ne suis pas encore lavé ! Toi ? Même si j'étais enduis d'essence byzantine, tu ne m'embrasserais que si je t'y contraignais par magnétisme ; il existe des forces dans la nature ! Aujourd'hui tu rêveras que tu m'embrasses ! Il faut que je me venge du rêve affreux que tu m'as donné cette nuit.

F. Chopin

Pour toujours amateur de l'hypocrisie personnifiée.

A propos : écris-moi et pense Rinaldi, rien de plus.

Maman, papa te saluent cordialement. Les enfants sont même descendues pour me rappeler de ne les point oublier auprès de toi ; mais écris-moi, je te prie, que je ne t'ai pas envoyé de saluts de leur part ! L'Italien Soliva m'a demandé la date de ton arrivée. Il te salue. Madame Linde est à Gdansk. Je n'ai pas vu ta sœur à Varsovie. Madame Plater est rentrée.

60. — F. Chopin a Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie, le 18 septembre 1830

Mon bien-aimé ! Affreux hypocrite !
Comte Ory dégoûtant ! Abélard, etc...

Je ne sais pourquoi, mais je me sens bien ! Mon père et ma mère en sont fort heureux. J'ai reçu par P[oletyllo] [199], ta lettre et le livre. Comme tu as bien fait de me le renvoyer ! L'Italien me cassait la tête à son sujet chaque fois qu'il me rencontrait dans la rue ! Mercredi dernier, j'ai essayé mon *Concerto* accompagné par le quatuor. J'étais assez content mais pas trop. Les gens trouvent le dernier finale la plus jolie de ses parties (c'est la plus facile à comprendre). Quel effet fera-t-il à l'orchestre ? Je vais l'essayer mercredi et je t'en donnerai des nouvelles. Demain, je le jouerai encore une fois avec le quatuor. Et quand tous ces essais seront terminés, je m'en irai... Mais où, puisque rien ne m'attire nulle part... Je n'ai cependant pas l'intention de rester à Varsovie et si tu t'imagines, comme tant d'autres, que c'est une intrigue amoureuse qui me retient, rejette cette pensée ; sois convaincu que je saurai rester maître de moi-même chaque fois qu'il s'agira de *moi*. Et si j'étais amoureux, j'arriverais à dissimuler pendant quelques années encore une ardeur malheureusement impossible à déclarer à présent. Ma

199. Dans l'original, seule l'initiale est indiquée. C'est celle du nom du comte Poletyllo, frère de la jeune comtesse Poletyllo qui devait devenir la femme de Titus Woyciechowski. Opienski a rétabli ce nom en faisant celui d'un personnage imaginaire : Pawlowski.

prochaine lettre te donnera tous les éclaircissements nécessaires, elle te sera remise par le comte. Je l'ai rencontré hier, rue Podwale, et il m'a promis d'honorer, avant son départ, notre demeure de sa corpulente présence. Je ne désire point partir avec toi. Je n'invente rien car, aussi vrai que je t'aime, si nous nous en allions ensemble, nous nous priverions de l'instant, plus cher que des milliers de jours passés dans la monotonie, où nous nous embrasserions pour la première fois sur la terre étrangère. Je ne pourrais pas t'attendre, te recevoir, te parler comme on fait quand la joie exclut les mots compassés et froids, lorsque les cœurs usent d'une langue divine. « Langue divine », quelle expression malheureuse, c'est comme si l'on disait un nombril ou un foie divins ! Mais revenons au moment où nous nous rencontrerons là-bas ! Peut-être alors ne saurai-je plus garder mon secret, peut-être alors te dirai-je ce à quoi je rêve sans cesse, ce qui est toujours devant mes yeux, ce que j'entends constamment, et me donne le plus de joie dans ce monde tout en m'affligeant le plus aussi. Cependant, ne crois pas que je sois amoureux, car je le remets encore à plus tard.

J'ai entamé la composition d'une *Polonaise*, avec orchestre, elle est encore à l'état de vague ébauche, pas même de commencement. A propos de Kamienski, j'ai à présent une opinion bien différente de celle que je m'étais faite de lui à la campagne. Tu en apprendras d'ailleurs plus long à ce sujet par P[oletyllo]. Je me

borne aujourd'hui, pour te tranquilliser, à t'écrire *anticipando* que je ne partirai pas avant la Saint-Michel. C'est là le point le plus clair. Je te vois repousser ma lettre en rougissant de colère, mais on ne fait pas ce que l'on veut, frère, on fait ce que l'on peut. Ne pense point par ailleurs que ce sont des questions pécuniaires qui m'arrêtent. Ce ne serait pas là des raisons décisives mais, dans la mesure où l'argent peut servir à quelque chose, j'ai, par la grâce de Dieu, ce qu'il me faut, et cette question ne me tracasse pas. Il me serait bien difficile de protester à propos de la place que le journal berlinois m'a assignée. Un journal viennois parle heureusement de moi d'une façon bien différente dans le compte rendu des *Variations*. Ce n'est pas long, mais si plein de pensée, si haut, si profond et philosophique aussi qu'il serait bien difficile de le traduire. Comme conclusion, le critique déclare qu'en plus de leurs parures extérieures, ces *Variations* ont des qualités intérieures qui demeureront. L'Allemand m'a décerné là un éloge dont je le remercierai quand je le verrai. Il n'a rien dit qui soit exagéré et il m'a reconnu ce que j'espère tant avoir : la personnalité. Si ce n'était pour toi je ne m'étendrais pas ainsi sur moi-même, mais comme je tiens à ton affection et que je voudrais obtenir le même sentiment en retour ; alors je me vante comme les marchands prônent leur marchandise ! La deuxième place après Orlowski ce n'est ni trop, ni trop peu pour moi. On joue aujourd'hui son premier ballet

avec d'énormes machineries de Monsieur Lesbenier. Des choses extraordinaires sont annoncées. J'ai été voir hier Cichocki, le gros Cichocki, dont c'était la fête. J'ai joué le *Quintette* de Spohr pour piano, clarinette, basson, cor de chasse et flûte. Très joli, mais il n'entre pas dans les doigts. Ce que Spohr a voulu écrire expressément pour le piano et pour mettre le piano en valeur est insupportablement difficile. Souvent il est impossible d'en trouver le doigté. Ce quintette devait être joué à sept heures et nous l'avons commencé à onze ! Admire-moi : je ne me suis pas endormi ! Mais il y avait une si jolie jeune fille qui me rappelait mon idéal. Figure-toi que je suis resté là jusqu'à trois heures du matin. Si le quintette a été exécuté si tard, c'est à cause de la répétition du ballet. Elle a duré jusqu'à onze heures. Tu peux en déduire quel grand ballet cela fait, et comme les danseurs bondiront aujourd'hui. J'ai écrit hier à Bartek [200], qui est à Londres. Antoine Wodzinski est rentré de Vienne. C'est là, bien certainement, que je me rendrai, mais il m'est encore impossible d'indiquer le jour où je m'en irai. Mon départ pour Cracovie était décidé. Je devais partir aujourd'hui en huit, mais j'y ai renoncé. Tu sais combien je suis plein d'indécision à cet égard. Mais, sois-en persuadé, je n'en pense pas moins à mon bien. Aussi vrai que je t'aime, je ferai, je te l'assure, tous les sacrifices qu'il faudra pour le

200. Bartek, c'est-à-dire Antoine Barcinski, futur mari d'Isabelle Chopin.

monde. Pour le monde ! C'est-à-dire pour les yeux du monde, afin que l'opinion, si tyrannique chez nous, n'arrive jamais à découvrir en moi rien qui puisse faire mon malheur. Oh ! ce n'est pas de mon malheur intérieur, de celui de mon âme qu'il s'agit ici, mais de ce qui de l'extérieur semble en être un. Les gens n'appellent-ils pas souvent malheur une redingote trouée, un vieux chapeau ? Lorsque je n'aurai plus de quoi manger, tu seras bien forcé de me prendre comme scribe à Poturzyn ; j'habiterai près de l'écurie, il fera si bon près de toi comme cette année au château. Pourvu que je me porte bien, je pense travailler toute ma vie. Je me suis demandé parfois si j'étais paresseux ou si je devais travailler plus que ne me le permettent mes forces physiques. Sans rire, je suis convaincu que je ne suis pas le dernier des fainéants et je me sens capable, lorsque la nécessité me tient, de travailler deux fois autant que je ne le fais aujourd'hui. Comment pourrais-je mieux m'accuser devant toi qu'en m'innocentant ? C'est en vain, je le sais, que je t'aime ; je voudrais que tu m'aimes toujours davantage et c'est pourquoi je barbouille tant de papier. Mais souvent, en cherchant le mieux, on arrive au pire. Pourtant je pense qu'avec toi je ne puis ni rien gagner ni rien perdre. La sympathie que j'éprouve pour toi force ton cœur par des moyens surnaturels à ressentir pour moi semblable affection. Tu n'es pas maître de tes pensées, c'est moi qui le suis et je ne me laisserai pas abandonner comme les arbres

se laissent dépouiller de la verdure qui leur donne leur caractère et la joie et la vie. Même l'hiver, tout sera vert en moi. Vert dans la tête et, par Dieu, c'est dans mon cœur qu'il y aura le plus de chaleur. Aussi bien n'y aura-t-il pas lieu de s'étonner d'une pareille végétation ! C'en est assez ! Donne ta bouche pour terminer, à toi à jamais.

F. Chopin.

Je m'aperçois seulement à présent que je viens d'écrire bien des sottises. C'est à croire que mon animation d'hier agit encore et je n'ai pas assez dormi, excuse-moi, c'est à cause de la fatigue, car j'ai dansé le mazoure. Maman, papa t'embrassent très fortement. Les enfants aussi. Louise est encore un peu malade, mais on espère qu'elle ira mieux bientôt.

J'ai rencontré le président. Il se réjouit de l'arrivée du comte à qui il confiera pour toi des lettres, ou quelque paquet ou quelque autre chose de Gdansk. Valère est toujours Valère. Sa voisine, Mademoiselle Kolubakin est morte. Vincent est bien portant et joli. Kostus est, semble-t-il, à Dresde avec tout son monde.

Madame Sokolowska est revenue, elle est encore malade. Tes lettres sont toujours sur mon cœur et près du ruban. Bien qu'elles ne se connaissent pas, ces choses inanimées, elles sentent qu'elles viennent de mains qui me sont chères.

61. — F. Chopin a Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

Varsovie, mercredi matin, le 22 septembre 1830

Mon bien-aimé,

Grâce à l'occasion [qui m'est donnée de te faire porter cette lettre], je puis t'expliquer pourquoi je suis encore ici. En réalité, mon père a décidé il y a quelques semaines qu'en raison des troubles qui ont éclaté en Allemagne, mon départ devait être remis. Les provinces rhénanes. la Saxe — qui s'est donné un autre roi — Brunswick, Cassel, Darmstadt, etc..., sont en ébullition et d'après les dernières nouvelles, plusieurs milliers de personnes se sont mutinées à Vienne à cause de la farine. N'y en avait-il plus, je ne sais ? Mais je sais qu'il y a eu des troubles. Le Tyrol est en révolte. Les Italiens sont en effervescence. On attend d'un instant à l'autre, m'a dit Moriollo [201], des nouvelles à leur sujet. Je n'ai pas encore fait de démarches pour mon passeport. Selon l'opinion générale, je l'obtiendrai seulement pour l'Autriche et pour la Prusse. Rien à faire ni pour l'Italie, ni pour la France. Je sais que certaines personnes se sont vu refuser n'importe quel passeport, mais je ne serai pas, sans doute, l'objet d'une pareille rigueur. Mon départ aura lieu au plus tard dans quelques semaines. Par Cracovie, je gagnerai Vienne et les mémoires furent rafraîchies à mon sujet il y a peu de temps. Je dois donc en profiter.

Ne trouve donc rien d'extraordinaire à tout cela, ni de la part de mes parents, ni de la mienne. A présent, tout le roman t'est connu. J'ai reçu hier la visite de

201. Moriollo, nom familier donné par Chopin au comte de Moriolles.

P[oletyllo] qui part demain de bon matin. Comme je vais essayer aujourd'hui mon deuxième *Concerto* avec l'orchestre complet (sans toutefois les trompettes ni les timbales) je l'ai invité pour te faire plaisir. Qu'il te raconte donc cette audition ! Les moindres détails sur ce sujet, je le sais, t'intéressent.

Je regrette ton absence car je n'aurai que l'opinion d'Ernemann pour juger du *Concerto*. Il y aura bien Kurpinski, Soliva et les membres du monde musical, mais, à l'exception de celui d'Elsner, leur jugement ne compte guère pour moi. Je suis curieux de voir comment l'Italien [Soliva] regardera le chef d'orchestre [Kurpinski] [202], comment Czapek regardera Kessler ; Filip, Dobrzynski ; Molsdorf, Kaczynski ; le Doux, Soltyk et enfin comment P[oletyllo] nous regardera tous ! Jamais ces messieurs n'ont voulu se trouver réunis de la sorte. Par moi, ils se sont laissé faire et je l'ai fait pour la rareté de l'événement.

Voici la plus récente des nouvelles diplomatiques : Monsieur Durand, le consul de France qui s'était élevé contre [Louis] Philippe et voulait devenir sujet russe, a été rappelé en France. Il vient d'être remplacé par un nouveau consul tricolore dont même les diplomates n'ont pas encore entendu le nom. Nous avons aussi une nouvelle basse : Monsieur Bondasiewicz. Malheureusement pour lui, il s'est par deux fois montré un

202. Soliva et Kurpinski se détestaient. Il faut croire que les autres musiciens dont Chopin parle plus loin ne nourrissaient pas les uns pour les autres des sentiments plus cordiaux.

sot en remplaçant Szczurowski dans *le Turc* et dans *le Barbier*. En dehors d'un soupçon de voix pas des plus mauvaises, il n'a aucune qualité. Il chante assez juste. C'est probablement la seule raison qui ait pu décider le chef d'orchestre à lui permettre de paraître sur la première scène de Pologne. Il faut savoir que ce Monsieur Bondasiewicz dont notre public a déjà déformé le nom en Brinda, Banda et Bombasiewicz, faisait en province l'admiration de ses auditeurs. Ici, cela va si mal qu'il faut ralentir tous les tempos, sinon il n'y arriverait pas ! Peut-être se formera-t-il encore car il est jeune. Szczurowski était malade, c'est pour cela qu'il avait dû être remplacé. Il est heureusement guéri et chantera dimanche dans la *Pie* où Mademoiselle Gladkowska jouera le rôle d'Annette (à moins que ce n'en soit un autre). L'orchestre sera dirigé par Kurpinski. Dans quelques années peut-être le sera-t-il par l'Italien. En effet, Kurpinsio [203], cherche à se faire nommer à Saint-Pétersbourg (confidence qui m'a été faite dans le plus grand secret). Après Mademoiselle Gladkowska, dans *la Pie*, ; Mademoiselle Wolkow se produira dans *le Barbier*, mais sans doute serai-je parti alors. Connaissais-tu Woycicki ? Tu ne le connaissais pas, alors je ne te dis rien de lui.

J'ai terminé mon deuxième *Concerto* et devant lui je me trouve aussi ignorant qu'à l'époque où je ne connaissais rien encore du clavier. Il est tellement original

203. Kurpinsio, surnom familier de Kurpinski.

que je crains de ne pas arriver à l'apprendre. Quel dommage que je doive t'écrire en un pareil jour alors que je suis incapable de rassembler mes idées ! Quand je réfléchis sur moi-même, je suis peiné de constater combien souvent je perds la notion de la réalité. Si mon regard est frappé par des choses qui m'intéressent vivement, des chevaux me passeraient sur le corps que n'en saurais rien. C'est tout juste si cela ne m'est pas arrivé dimanche. Frappé par un regard inespéré [204], à l'église, juste au moment où j'étais la proie d'un adorable engourdissement, je fus troublé au point que je ne saurais dire ce qui a eu lieu pendant le quart d'heure qui suivit. Dans la rue, je fus rencontré par le docteur Parys et ne sachant comment lui expliquer ma distraction, il me fallut inventer un chien qui, s'étant jeté dans mes jambes, m'aurait fait faire un faux pas. C'est affreux de penser quel fou il m'arrive d'être ! Je voudrais t'envoyer de mes bagatelles, mais j'ignore si j'aurai le temps de les recopier aujourd'hui. L'Italien Rinaldo est content de l'envoi du livre, il t'en remercie. Besobrazow prend des leçons avec lui, mais il ne fait rien sinon de les payer, je t'assure que c'est là un premier pas vers Mademoiselle Wolkow. La musique du ballet d'Orlowski est vraiment très bonne. Il s'y trouve beaucoup de jolies choses. Les machineries sont formidables et c'est pourquoi les changements ne s'effectuent pas toujours parfaitement. Le pire, ce fut la première fois ;

204. Frappé par un regard de Constance Gladkowska.

à la deuxième, il y eut du mieux ; quant à la troisième, ce qui se passa, je l'ignore, mais le prince [205] était présent, alors tout a dû marcher. Les derniers décors sont les mieux réussis mais il y a trop de sauteries et c'est terriblement long. Le spectacle dure jusqu'à onze heures. Je te fais mes sincères excuses pour cette lettre, mais je ne pourrais en ce moment en écrire une meilleure. C'est fête pour moi aujourd'hui et c'est aussi l'ouverture de l'Université. Il faut que j'aille en courant m'assurer d'Elsner, de Bielaski, des sourdines et des pupitres. Je les avais tous oubliés hier comme la mort et, sans les sourdines, l'*Adagio* tomberait. De toute façon, il ne peut, autant que je puisse en juger, avoir un grand succès. *Le rondo fait de l'effet ; l'Allegro est fort.* O affreux amour-propre ! Mais si quelqu'un en est responsable, c'est bien toi. Égoïste ! On devient semblable à ceux que l'on fréquente. Il est cependant une chose en toi que je n'imite pas encore : la promptitude des décisions. Cependant, j'ai pris, sans en rien dire encore à personne, la ferme résolution de partir samedi en huit et sans rémission possible ; en dépit, des pleurs, des plaintes et de supplications à genoux. Mes notes dans mon baluchon, mon ruban dans l'âme, mon âme en bandoulière, je monterai en diligence. Des larmes grosses comme des petits pois ruisselleront de toutes parts d'un bout de la ville à l'autre, du Copernic aux Sources, du Blank

205. Le grand duc Constantin.

au roi Sigismond [206], et moi, froid comme une pierre et sec, je me rirai des pauvres enfants qui me feront d'aussi touchants adieux ! J'use trop souvent de l'adjectif ! Mais par Dieu si... tu n'étais pas si loin, quelque part là-bas derrière Hrubieszow, je t'ordonnerais de venir et je sais que, ne serait-ce qu'à titre de pénitence pour tes autres énormes péchés, tu te plairais à consoler le prochain, même si celui-ci te semblait insupportable. S'il était en mon pouvoir de te consoler de quelque manière, je le ferais ; crois-moi, pour cela il y a des remèdes à Vienne seulement. Tu vis, tu sens, tu es ému, tu es compris par les autres alors tu es un heureux malheureux. Moi, je te comprends, je pénètre ton âme et... embrassons-nous, car il me serait impossible d'ajouter quoique ce soit.

F. Chopin

Mes parents t'embrassent, les sœurs et frères t'embrassent. Baise-moi encore. J'ai mal imprimé mon cachet, c'est pourquoi je vais être obligé de mettre cette lettre dans une enveloppe. Excuse-moi d'être, *entre nous soit dit*, un pareil cochon. Ah ! par Dieu, je te demande pardon. Et surtout ne sois pas irrité contre moi. J'apprends à l'instant que de nouveaux troubles ont éclaté à Berlin.

62. — F. Chopin a Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

[Varsovie] le 5 octobre 1830

206. C'est-à-dire du monument de Copernic aux Sources et du palais Blank à la colonne élevée à la mémoire du roi Sigismond III, sur la place du château royal.

Mon bien-aimé,

Combien j'avais besoin d'une lettre de toi pour me tranquilliser ! Tu ne saurais croire combien je suis ennuyé par cette attente maudite mais inévitable. Après l'essai du *Deuxième concerto* [207] avec l'orchestre, une exécution en public a été décidée. Elle aura lieu lundi prochain. Ainsi, je me produirai donc le 11 de ce mois avec ce *Concerto*. Si, d'une part, je m'en réjouis peu ; de l'autre, je suis curieux de voir l'effet qu'il produira. Le *Rondo* fera, je crois, impression sur tout le monde. Soliva m'a dit en en parlant « *Il vous fait beaucoup d'honneur* », Kurpinski en a vanté l'originalité et Elsner, le rythme. Je pourrais avoir ce qu'on appelle une belle soirée pourvu qu'il n'y ait ni clarinettes ni bassons déplorables entre les parties de piano. Gladkowska chantera dans la première partie et Wolkow, dans la seconde. Comme ouverture, je n'ai choisi ni celle de *Leszek*, ni celle de *Lodoïska* que l'on entend d'habitude, mais *Guillaume Tell*. Combien j'ai eu de souci avant que ces demoiselles fussent autorisées à chanter ! C'est inimaginable. L'Italien m'avait très volontiers accordé sa permission mais j'ai dû m'adresser ensuite plus haut et même aller voir Mostowski. Il m'a donné son autorisation (car cela lui est absolument égal). J'ignore ce qu'elles chanteront. L'Italien m'a dit seulement qu'un

207. Ce *Concerto en mi mineur* devait porter le N° 11 dans l'œuvre de Chopin tandis que le *Concerto en fa mineur* — en réalité écrit le premier — est devenu l'Opus 21.

chœur était indispensable pour accompagner l'un des deux airs. Jusqu'à présent, il y a eu deux représentations de *La Pie*. Gladkowska avait un peu le trac la première fois et elle ne chanta pas comme elle le fit la seconde. Elle est admirable dans ce passage



elle ne chante pas court comme Madame Mayer, mais long :



et si bien que d'un rapide *grupetto*, elle fait huit notes très distinctes.

Après la marche funèbre du dernier acte, on a remplacé — par la prière de *Mahomet*, de Rossini, qui convient bien à la voix de Gladkowska — celle de *la Pie*, dont la tessiture est plus élevée. Pour le moment Wolkow étudie *le Barbier*, puis elle jouera l'*Opéra italien en voyage* où elle chantera un duo avec Gladkowska. C'est pourquoi Soliva ne leur a pas permis de se produire dans un duo à mon concert. Je jouerai sur l'instrument que la Belleville n'a pas voulu me donner l'autre fois

et, au plus tard huit jours après le concert, je serai hors de Varsovie. J'ai déjà acheté une malle pour le voyage, mon trousseau est prêt ; les partitions sont corrigées ; les mouchoirs ourlés, les pantalons achevés. Il ne me reste plus qu'à faire mes adieux. Et c'est le plus pénible. Quelqu'un qui t'est très proche éprouvera cette misère. Mes parents et les enfants aussi ; braves enfants, rien ne leur fit plus plaisir que le salut fraternel que je leur ai transmis de ta part.

Je ne puis t'écrire longuement aujourd'hui, car je dois passer ce matin encore chez Ernemann puis aller chercher la partition des chœurs pour Kratzer. Mais voudra-t-il les apprendre car, je le sais, il me déteste. Une nouvelle : Gorski, le père — celui qui ne sait plus parler — vient d'épouser Mademoiselle Pongowska. Il avait figure-toi, décidé de se marier à l'insu de toute sa famille. Au moment où il se disposait à monter en voiture pour aller à Bielany où la cérémonie nuptiale allait se célébrer, survient son fils Vladimir. Celui-ci, ignorant que son père allait prendre place dans cet équipage en qualité de jeune marié, lui demanda de l'accompagner dans cette promenade. Le père se débarrassa du fils en lui donnant un billet pour *Preciosa*, puis se hâta d'aller à Bielany où on le mit en état de se pouvoir coiffer des attributs du cerf.

Le lendemain, Vladimir, accompagné de Vincent Skarzynski se rend chez son père dont c'est la fête. Il s'étonne de lui trouver un air fort embarrassé et

de lui voir tourner à tout moment la tête vers la fenêtre. Mais le père Pongowski est dans la chambre, le vieux Gorski doit quitter l'hôtel ; il montera en voiture dans quelques minutes pour rentrer chez lui et Vladimir de s'imaginer que Pongowski a loué la chambre de son père et se dispose à l'occuper. Aussi Vladimir ne s'étonne-t-il pas davantage de voir entrer Mademoiselle Pongowska (sa belle-mère) en compagnie de Madame Pongowska. Le fils prend congé de son père qui n'a rien fait pour le retenir, puis va saluer Dziekonski son parrain, arrivé pendant la nuit. Il entre et tout aussitôt le parrain de lui déclarer avoir fort mal dormi. — « Et pourquoi donc ? » — « Pourquoi ? Parce que ton père — qu'il aille au diable — s'est emparé de tous les matelas pour son mariage ! » — « Comment ? » — « Mais voyons, tu viens de chez lui ! » — « Justement, c'est impossible qu'il ne m'en ait rien dit ! » — « Alors, demande au valet de chambre qui est resté auprès de la voiture pendant la cérémonie ». Vladimir s'en revint tout attristé par la vilaine conduite du vieux. La Dziekonska n'en sait encore rien. Tu connais cette demoiselle Pongowska, tu l'as rencontrée chez Madame Pruszak — petite, assez jolie — on la taquinait à propos du jeune Gorski et c'est assurément à la place de son fils que le vieux l'a épousée. L'abbé Dekert — tu le connais — a célébré le mariage. Hube est en route pour l'Italie. Nowakowski est en ce moment à Bialystok pour y prendre vent de ce qui s'y passe ; il y aurait une place là-bas

pour lui. J'espère qu'il n'en reviendra pas. L'acteur Nowakowski est engagé à Cracovie. C'est dommage. Heureusement, Dmuszewski m'affirme qu'on ne le retiendra point là-bas en raison des conditions terribles qu'il a posées. La première est que l'on fasse jouer sa femme, or, celle-ci ne sait rien. Avant d'aller chez Ern[emann], je dois rendre visite au père Pruszak. J'ai une importante affaire à traiter avec lui. Celle-ci ne concerne que lui et les siens. Je ne peux donc t'en parler. C'est une affaire personnelle. Elle n'a aucun rapport avec le Mleczko. C'est plutôt une question de sac [208]. Je sais que je serai bien reçu. Donne ta bouche, mon bien-aimé ; tu m'aimes encore, j'en suis convaincu et j'ai toujours peur de toi comme d'une sorte de tyran, je ne sais pourquoi mais j'ai peur de toi. Par Dieu, toi seul peut quelque chose sur moi, toi et... personne d'autre. C'est peut-être la dernière lettre que je t'écris.

Jusqu'à la mort, ton
F. Chopin

Les enfants, mes parents et Zywny.

Skarzynski me demande toujours de tes nouvelles. *A propos, les demoiselles du Conservatoire* m'ont, depuis longtemps, déjà, chargé de te saluer. Glad[kowska], et Wolkow doivent rester pendant un an encore sous

208. Chopin joue sur les mots. Il veut faire entendre à Woyciechowski qu'il ne sera pas question dans cette conversation de M. Mleczko (petit lait en polonais), le prétendant de M[lle] Pruszak.

la coupe de Soliva. Elles m'ont avoué que cette tutelle leur pesait déjà.

63. — Clémentine Hoffman, née Tanska aux sœurs de F. Chopin, a Varsovie.

(Varsovie, sans date : commencement d'octobre 1830) [209].

S'il était possible d'obtenir encore une loge de parterre pour l'intéressant concert de votre frère, je vous serais extraordinairement reconnaissante de me la céder.

Clém[entine] Tanska-Hoffmanowa.

64. — F. Chopin a Titus Woyciechowski, a Poturzyn.

[Varsovie] mardi, le 12 octobre 1830

Mon bien-aimé,

Mon concert a bien réussi hier. Je me dépêche de t'en envoyer la nouvelle. Et je vous annonce, Monsieur, que je n'ai pas eu du tout le trac ; j'ai joué comme si j'avais été tout seul. Tout fut bien. La salle était pleine. On commença par la *Symphonie* de Goerner. Ensuite, ma Majesté joua l'*Allegro en mi mineur*, qui marcha tout seul, à ce qu'il paraît, sur le piano Streycher. Bravos assourdissants. Soliva était content. C'est lui qui dirigeait à cause de l'air avec chœur que Mademoiselle Wolkow, habillée de bleu comme un petit ange, chanta fort joliment. Ce fut ensuite le tour de l'*Adagio* et du *Rondo*, puis la pause qui sépara la première de la seconde partie.

209. Clémentine Hoffmann, née Tanska, la femme de lettres polonaise dont il a déjà été question dans cet ouvrage, écrivit cette lettre aux sœurs de Chopin quelques jours avant le concert d'adieu de celui-ci. Ce concert a été donné le 11 octobre 1830.

Lorsque tout le monde fut revenu du buffet et redescendu de la scène où l'on était monté me rendre compte du bon effet produit, la deuxième partie commença par l'ouverture de *Guillaume Tell*. Soliva la dirigea bien, elle fit une forte impression. En vérité, l'Italien m'a cette fois marqué tant d'amabilité qu'il me sera bien difficile de m'acquitter envers lui. Il dirigea ensuite l'air de Mademoiselle Gladkowska. Habillée tout de blanc, la tête couronnée de roses — ce qui lui allait admirablement bien — elle chanta la cavatine de *La donna del Lago* (avec récitatif) et de telle façon qu'hormis l'air de l'*Agnès*, elle n'avait jamais chanté ainsi. Tu connais cela : *Oh quante lacrime per te versai*. Elle a dit le « *tutto detesto* » jusqu'au *si bas* tellement bien que Zielinski a affirmé qu'à lui seul ce « *si* » valait mille ducats. Cet air avait été transposé pour sa voix qui y gagna beaucoup. Après avoir reconduit Mademoiselle Gladkowska de la scène, nous nous mîmes au Pot pourri sur le thème *La lune se lève*, etc... [210]. Cette fois, je me compris moi-même, l'orchestre se comprit et le parterre s'y reconnut. Le public a attendu la fin du dernier mazoure pour éclater en applaudissements nourris. Je fus rappelé ensuite (facétie accoutumée). Pas un coup de sifflet et j'eus le temps de m'incliner quatre fois, et de façon humaine, car Brandt m'a appris. Si Soliva ne s'était pas donné la peine d'emporter mes partitions chez lui et de les parcourir ; s'il n'avait pas

210. *La lune se lève*, chanson très populaire à Varsovie à cette époque.

dirigé de façon à ce que je ne puisse m'emballer, je ne sais ce qui se serait passé hier, mais il a su si bien nous tenir tous en main que c'est la première fois que j'ai joué aussi aisément avec un orchestre. La partie de piano a plu beaucoup, dit-on, et Mademoiselle Wolkow qui est charmante sur la scène, plut davantage encore. Elle va se produire dans le *Barbier* samedi, sinon jeudi. Quant à moi je ne pense plus qu'à faire mes bagages et samedi ou, au plus tard, mardi, je partirai via Cracovie. J'y appris hier que Vincent allait y aller peut-être aussi ; il faut que je m'en informe de façon plus précise, nous pourrions partir ensemble s'il ne tarde pas trop.

J'ai vu Charles à Varsovie ces jours derniers. Il est bien portant et gai. Il s'est enquis avec un accent de sincérité de la date de votre rencontre à Lublin. Il espère trouver des lettres de toi chez lui à son retour. Quant à Kostus, je sais par son père qu'il a assisté en compagnie de Séverin et de Kincel au couronnement à Budapest. Il n'est donc pas encore à Paris, mais il a l'intention d'y retourner. Probablement est-il en route en ce moment. Je termine, mon âme, car M. Lasocki m'attend pour l'accompagner chez Ernemann auquel il veut demander des leçons pour sa fille. Plus tard à la « Kasza » [semoule], maintenant à ta bouche.

Ton plus attaché

F. Chopin

Les enfants, maman, papa, tout le monde, Zywny — tous en bonne santé — t'embrassent.

65. — Écrit par Constance Gladkowska dans l'album de Chopin [211].

Tu accomplis les tristes changements du destin,
Il faut nous y résigner.
N'oublie pas, inoublié,
Que l'on t'aime bien en Pologne.

Ce 25-10-1830.
C. G.

Pour faire la couronne de ta gloire impérissable,
Tu abandonnes les amis chers et la famille bien-aimée.
Les étrangers pourront mieux reconnaître ta valeur.
Ils t'estimeront. Mais certes
Ils ne pourront t'aimer plus ardemment que nous [t'aimons.

Ce 25-10-1830.
C. G.

211. L'album de Chopin dans lequel, on le verra plus loin, il arrriva plus d'une fois au jeune compositeur de noter ses impressions personnelles était conservé à la Bibliothèque nationale de Varsovie lorsque survint la guerre de 1939. Pendant l'occupation, les Allemands s'emparèrent de tous les documents relatifs à Chopin qu'ils purent saisir tant dans les collections privées que dans les publiques et les concentrèrent à la Bibliothèque Krasinski à Varsovie où, en 1944, ils les brulèrent en même temps que cette bibliothèque de grande valeur. Par bonheur une photocopie de l'album se trouvait à la Bibliothèque nationale de Varsovie et on put la sauver. C'est cette copie qui nous a servi pour le présent ouvrage. Il est à remarquer que cet album où Chopin conservait les autographes de ses amis est appelé par les biographes tantôt « Album », tantôt « Carnet de notes de Chopin ». — Les deux petits poèmes de Constance Gladkowska occupent respectivement les pages 9 et 12 de l'album. La jeune fille les y écrivit huit jours avant le départ de Chopin.

[*Plus tard Chopin ajouta un mot : Moga, c'est-à-dire : « Ils le peuvent » sur cette page. On verra dans la suite en quelles circonstances*].

66. — F. Chopin a sa famille, a Varsovie.

Wroclaw [Breslau] mardi le 9 novembre 1830

Mes parents bien-aimés, mes sœurs chéries,

Nous sommes arrivés samedi soir à six heures par un temps magnifique et aussi confortablement qu'il est possible. Nous logeons à l'auberge « *Zur goldenen Gans* ». Aussitôt, nous nous sommes rendus au théâtre où l'on donnait *Le Roi des Alpes*, cette pièce que l'on se prépare seulement à monter chez nous. Le public du parterre trouvait les décors étonnants, mais nous n'avions aucun sujet d'être émerveillés. Les artistes ne jouaient pas mal. Avant-hier, on a donné à l'Opéra : *Le Maçon et le Serrurier*, d'Auber ; l'*Offrande interrompue*, de Winter est au programme d'aujourd'hui. Je suis curieux de voir comment on joue cette pièce ici. Les chanteurs ne sont pas bien fameux. Le théâtre est d'ailleurs très bon marché. La place au parterre coûte deux florins polonais. Cette fois Wroclaw me plaît davantage.

J'ai remis la lettre à Sowinski, je ne l'ai encore vu qu'une fois. Il est venu hier à notre auberge, mais ne nous y a pas trouvés. Nous étions justement à la *Ressource* d'ici, où Schnabel, le chef d'orchestre m'avait prié d'assister à la répétition du concert du soir. On donne trois concerts de ce genre par semaine. J'y ai trouvé, réunis en petit comité comme c'est l'habitude

pour les répétitions, les musiciens de l'orchestre et le pianiste, un certain amateur du nom de Hellwig qui s'apprêtait à jouer le concerto en mi bémol majeur, de Moschelès. Avant qu'il ne fut installé au piano, Schnabel qui ne m'avait pas entendu depuis quatre ans me demanda d'essayer l'instrument. Il m'était difficile de refuser, ; je m'assis et jouai quelques variations. Le vieux Schnabel ne se tenait pas de joie. Monsieur Hellwig prit peur et les autres se mirent à me prier de jouer le soir. Schnabel surtout insista et si cordialement que je n'osai refuser. C'est un grand ami de Monsieur Elsner. Je lui déclarai toutefois que je n'acceptais que pour lui faire plaisir, car je n'avais pas l'intention de me produire à Wroclaw. Schnabel me répondit qu'il savait tout cela si bien que lorsqu'il m'avait vu à l'église la veille, il avait eu envie de me demander de jouer mais qu'il n'avait pas osé. Après être allé chercher ma musique avec son fils, je leur ai joué la *Romance* et le *Rondo* du second *Concerto*. A la répétition, mon jeu fit l'étonnement des Allemands : *Was für ein lichtes Spiel hat er* [212], murmuraient-ils, mais sans formuler la moindre appréciation sur l'œuvre elle-même. Titus, cependant, a entendu dire que j'étais à même de jouer mais non de composer. *Nota bene* : un monsieur d'aspect fort sympathique se trouvait assis en face de nous avant hier à la table d'hôte. Ayant engagé la conversation avec lui, j'appris qu'il était en relation avec Scholtz, de Varsovie et avec les per-

212. « que son jeu a de légèreté ».

sonnes pour lesquelles celui-ci m'a donné des lettres. C'est un commerçant nommé Scharff. Il est extrêmement aimable. Ayant retenu un fiacre pour lui, il nous fit faire les plus belles promenades. Le lendemain, il nous inscrivit à la Bourse puis nous procura pour le concert d'hier des *Fremdenkarten* [213], qu'il nous fit parvenir avant la répétition. Quelle dut être sa stupéfaction et celle des personnes qui nous avaient donné ces places quand ils virent que ce Fremder [213], était le principal personnage de la soirée. J'interprétai le *Rondo*, puis j'improvisai pour les connaisseurs sur un thème de la *Muette de Portici*. Pour terminer, on joua une ouverture après quoi on dansa. Schnabel voulait m'offrir à souper, mais je n'acceptai rien que du bouillon.

J'ai, bien entendu, fait la connaissance de l'*Oberorganist* [214], d'ici, Monsieur Köhler ; il m'a promis de me montrer les orgues aujourd'hui. J'ai fait également la connaissance d'un certain baron de... le diable sait d'où... Il se nomme Nesse ou Neisse et joue, paraît-il, remarquablement du violon. C'est un élève de Spohr. Un autre connaisseur, un musicien local nommé Hesse qui a voyagé dans toute l'Allemagne m'a fait aussi des compliments, mais sauf Schnabel dont le plaisir était manifeste et qui me caressait et me prenait sous le menton, aucun des Allemands ne savait que dire. Titus s'amusa beaucoup à les regarder. Comme je n'ai pas

213. « Fremdenkarten » : « Cartes d'entrée pour les étrangers » — « Fremder » étranger.
214. Premier organiste.

de réputation bien établie, ils s'étonnaient, tout en craignant de trop s'étonner ; ne sachant si mes compositions étaient bonnes ou si elles en donnaient seulement l'illusion. L'un des connaisseurs de Wroclaw s'approcha de moi et loua la nouveauté de la forme en disant qu'il n'avait jamais rien entendu de pareil. J'ignore qui il est, mais c'est peut-être celui qui m'a le mieux compris.

Schnabel, plus aimable que jamais m'offrit même de me reconduire en voiture, mais à neuf heures, dès qu'on se mit à danser, nous nous retirâmes.

Je suis content d'avoir fait plaisir au vieux Schnabel.

Une dame à qui le directeur me présenta après le concert comme à la meilleure pianiste d'ici, me remercia beaucoup pour l'agréable surprise. Elle exprima son regret de ce que je n'eusse point l'intention de paraître en public. Le pianiste amateur pour se consoler chanta l'air de Figaro du *Barbier*, mais misérablement. De nombreux connaisseurs m'ont parlé d'Elsner. Ils ont loué certaines *Variations* pour orchestre avec un écho qu'on lui doit. Je leur ai dit que s'ils avaient entendu sa messe de couronnement, ils pourraient se faire une véritable idée de sa valeur. Ils sont terribles, ces Allemands de Wroclaw, du moins ceux qui composaient la société d'hier. Notre Monsieur Scharff est une exception.

Demain à deux heures, nous partons pour Dresde.

Baisers ! baisers ! baisers !

Aux Messieurs : Zywny, Elsner, Matuszynski, Kolberg, Marylski, Witwicki, j'envoie mes meilleurs compliments.

67. — F. CHOPIN A SA FAMILLE, A VARSOVIE.

Dresde, 14 novembre 1830

C'est à grand peine que je viens de trouver un court instant pour vous donner de mes nouvelles. Je sors d'un dîner polonais, c'est-à-dire d'un dîner qui n'a réuni que des Polonais et je les ai abandonnés. Je suis rentré seul pour vous écrire, car la poste part à sept heures et j'aimerais entendre une nouvelle fois la *Muette de Portici*.

C'est à grand regret que nous avons quitté Wroclaw. La fréquentation plus suivie des personnes pour lesquelles Scholtz m'avait donné des lettres nous y a rendu le séjour très agréable. Ici, ma première visite a été pour Mademoiselle Pechwell. Elle devait jouer le vendredi suivant à la *Ressource*, de Dresde, et me fit donner une entrée. Le même soir, le théâtre donnait la *Muette*. Quel choix difficile ! Mais comme je voulais absolument me montrer poli envers la demoiselle, j'ai décidé d'aller au concert. Une autre raison m'y a poussé grandement aussi : j'avais appris que la meilleure cantatrice de Dresde, Madame Palazzesi, d'origine italienne, s'y produirait également. Ainsi donc, tiré à quatre épingles, j'envoyai chercher une chaise à porteurs, je pris place dans cette drôle de boîte et je me fis conduire à la maison de Kreissig où le concert avait lieu. Je trouvais ridicule

d'être véhiculé de la sorte par des hommes en livrée et j'avais fort envie de défoncer le fond de la caisse. Pourtant, je me retins. La chaise me déposa au pied même de l'escalier. Je descendis et me fis annoncer à Mademoiselle Pechwell. Le maître de la maison vint au-devant de moi et m'accueillit par de nombreux saluts, une foule de gentillesses et force compliments ; ensuite il me fit entrer dans la salle où j'aperçus une multitude de dames assises autour de huit énormes tables. Je fus ébloui moins par l'éclat de leurs diamants que par celui des aiguilles à tricoter qu'elles maniaient activement. En vérité, le nombre des dames et des aiguilles était si grand qu'un soulèvement général des femmes contre les hommes eût été redoutable, car ceux-ci qu'auraient-ils pu y opposer ? Des lunettes et des crânes dénudés. Il y avait en effet nombre de lunettes et une tête chauve sur deux dans l'assemblée !

Le bruit des aiguilles et celui des tasses à thé furent soudain interrompus par la musique qui se fit entendre à l'extrémité de la salle. Ce fut d'abord l'ouverture de *Fra Diavolo* puis l'Italienne chanta, pas mal. Je causai avec elle et elle me présenta à son accompagnateur, M. Rastrelli, deuxième directeur de l'Opéra de Dresde. Je fis également la connaissance du frère de Rubini, le fameux chanteur que j'espère bien rencontrer à Milan. Cet Italien très aimable m'a promis une lettre pour son frère. Je ne pouvais rien espérer de plus et il a poussé la prévenance jusqu'à me conduire depuis

à la répétition des *Vêpres*, de Morlacchi, le chef d'orchestre de la cour de Saxe. J'eus ainsi l'occasion de me rappeler à celui-ci. Il me fit immédiatement asseoir à ses côtés et nous eûmes une longue conversation.

Ses *Vêpres* ont été chantées aujourd'hui par les célèbres sopranistes napolitains Sassaroli et Tarquinio. La partie de violon était tenue *obligato* par Rolla. C'est un virtuose célèbre ici, pour qui j'avais une carte de Soliva. J'ai fait sa connaissance, il m'a promis une lettre pour son père, directeur de l'opéra de Milan. Mais revenons à la soirée.

Mademoiselle Pechwell joua. Quant à moi, après avoir causé, avec l'un et l'autre, je me rendis au théâtre pour voir la *Muette*. Je ne peux formuler avoir encore un jugement sur cette œuvre, car je ne l'ai pas entendue en entier. Ce soir, seulement, il me sera possible d'en parler sérieusement.

Comme j'allais pour voir Klengel ce matin, je le rencontrai dans la rue, non loin de sa maison. Il me reconnut tout de suite et se montra si aimable que j'en fus touché jusqu'au cœur. Je l'estime beaucoup. Après m'avoir demandé mon adresse, il me pria d'aller le voir le lendemain matin. Il me conseilla de jouer en public, mais je demeurerai sourd à cette objurgation.

Je n'ai pas de temps à perdre et Dresde ne me donnerait ni gloire ni argent. Le général Kniaziewicz que j'ai rencontré chez Madame Pruszak, m'a poussé aussi à donner un concert tout en me prévenant que celui-ci ne pourrait pas me rapporter beaucoup.

J'ai assisté hier à une représentation de l'opéra italien qui fut mauvaise. A part le solo de Rolla et le chant de Mademoiselle Hähnel, du Théâtre de Vienne, dont c'était le début dans *Tancrède*, rien n'y était digne d'être entendu. Le roi entouré de toute la cour était présent à la représentation. Il assista de même à la grand'messe célébrée aujourd'hui à l'église. On y a joué la *Messe* du baron Miltitz, l'un des seigneurs du lieu. Morlacchi dirigeait. Ce sont les voix de Sassaroli, de Muschetti, de Babnigg et de Zezi qui m'ont plu le mieux. L'œuvre par elle-même n'est pas fameuse. Deux violoncellistes renommés ici, Dotzauer et Kummer ont exécuté à merveille quelques soli. A part cela, rien de particulier. Au reste, rien n'est digne d'attention ici si ce n'est mon cher Klengel chez qui il me faudra probablement jouer demain. J'aime causer avec lui parce qu'il y a toujours quelque chose à apprendre de lui.

Je n'ai rien été revoir à Dresde, si ce n'est la galerie de tableaux. Quant au « Grüne Gewölbe, il suffit d'y être allé une fois.

68. — F. Chopin a sa famille, a Varsovie.

Prague, le 21 novembre 1830

Le temps a passé à Dresde la semaine dernière si vite que je ne m'en suis pas aperçu. Je sortais de chez moi le matin et n'y rentrais que pour y passer la nuit. Dès que je fus lié davantage avec Klengel, c'est-à-dire lorsque je lui eus fait entendre mes *Concertos*, il me

déclara que mon jeu lui rappelait celui de Field. D'après lui, je possède un toucher rare. En vérité, il avait, m'a-t-il dit, beaucoup entendu parler de moi, mais ne me croyait pas un tel virtuose. Ce ne sont pas là des compliments mondains car il me confia qu'il ne savait pas flatter les gens et qu'il détestait louer par politesse. Quand je l'eus quitté — j'étais resté chez lui jusqu'à midi — Klengel se rendit chez Morlacchi puis chez Lüttichau, *Generaldirector* du théâtre pour lui demander s'il ne serait pas possible que me fisse entendre au cours des quatre dernières journées de mon séjour à Dresde. Klengel m'a déclaré après qu'il avait fait cette démarche pour la ville de Dresde et non pour moi et que si c'était chose possible en un si court délai, il serait heureux de me décider à jouer en public. Le lendemain matin, il vint me voir et me dit qu'il était allé personnellement partout. Aucune soirée n'était libre avant dimanche (nous étions mercredi). De plus, la première de *Fra Diavolo* devait avoir lieu vendredi. Quant au samedi, il était pris par une représentation de la *Donna del Lago* en italien. J'ai reçu Klengel comme j'ai reçu peu de gens en ma vie. Si je le connaissais depuis trente ans je n'aurais pas plus d'amitié pour lui. De son côté, il me marque aussi beaucoup d'affection, il m'a demandé les partition de mes concertos et m'a conduit à une soirée chez Madame Niesiolowska. Le même jour, une réception avait lieu chez Madame Szczerbinin et je devais m'y rendre aussi. Pourtant je m'attardais si

longtemps dans le salon de la première de ces dames qu'au moment où Klengel me conduisit chez la seconde, tous les invités étaient déjà partis ! En revanche il me fallut y dîner le lendemain. Vraiment j'étais poursuivi partout comme un chien. Le même jour, je dus aller aussi chez Madame Dobrzycka. A l'occasion de son anniversaire, elle recevait le lendemain et m'invita. J'ai rencontré chez elle les princesses de Saxe. L'une est la fille et l'autre, la belle-fille du feu roi ; de sorte que la première est la sœur et la seconde, la belle-sœur du monarque actuel. J'ai joué en leur présence. Elles m'ont promis des lettres pour l'Italie ; celles-ci ne m'ont pas encore été remises toutes. L'une des princesses m'en a fait porter deux à l'hôtel, juste au moment de mon départ. J'espère recevoir les autres à Vienne par l'entremise de Madame Dobrzycka qui sait où me les faire parvenir.

L'une des lettres que j'ai déjà, est à l'adresse de la reine des Deux Siciles à Naples ; l'autre à celle d'une princesse Ulasino, née princesse de Saxe qui habite Rome. Celles qui me sont promises sont pour la princesse régnante de Lucques et pour la vice-reine de Milan. Kraszewski auquel j'ai écrit expressément à ce sujet aujourd'hui, me les enverra.

A Dresde, j'ai déjeuné aussi chez les Komar. Klengel m'a donné une lettre pour Vienne où il compte se rendre lui-même aussi plus tard, ; chez Madame Niesiolowska, il a bu du champagne à mes succès ; elle aussi m'a

dorloté et ne savait qu'imaginer pour m'être agréable, elle voulait absolument m'appeler Szopski.

Rolla est un violoniste de premier ordre. Je vous écrirai le reste de Vienne où nous arriverons mardi à neuf heures du matin.

Mon jeu a plu infiniment au général Kniaziewicz. Il m'a dit qu'aucun pianiste ne lui avait fait encore une impression aussi agréable.

69. — F. Chopin a Jean Matuszinski, a Varsovie.

Vienne, le 24 novembre 1830

Mon cher Jeannot,

Indique-moi, je t'en prie, le numéro de ta maison ! Tu vois ce qui m'est arrivé et combien je suis heureux d'être à Vienne, et comme j'y fais des connaissances intéressantes, importantes pour moi au plus haut point ; tu n'ignores pas non plus que je deviendrai peut-être amoureux [215]. Je pense peu à vous. De temps en temps seulement je jette un regard sur l'anneau fait par Louise avec des cheveux. Il m'est d'autant plus cher que chaque jour je m'éloigne davantage des miens. Toi aussi, je t'aime aujourd'hui ici plus que je ne t'aimais à Varsovie. Mais voilà, m'aime-t-on aussi ? Écoute, Esculape [216], si tu ne m'as pas écrit que le diable t'emporte, que la foudre tombe sur Radom, qu'un

215. Tout permet de supposer — la suite des lettres le prouve — que depuis son départ de Varsovie, Chopin se croyait certain d'aimer Constance Gladkowska.

216. Matuszynski, on le sait, faisait des études de médecine.

bouton saute de ton bonnet ! — J'ai donné ordre à Prague de faire suivre à Vienne toutes mes lettres et je n'ai encore rien reçu. La pluie t'aurait-elle fait du mal ? Je pressens que tu as été souffrant. Pour l'amour de Dieu, ne brave pas les intempéries car nous sommes fait du même argile et tu sais combien de fois déjà je me suis désagrégé. Mais l'argile dont je suis fait ne se délayera point dans cette pluie ! Sa température monte à l'intérieur jusqu'à quatre-vingt-dix degrés Réaumur. Pourrait-on, non on ne pourrait pas faire de mon argile une maison pour une chatte ! Ah ! coquin ! Tu es allé au théâtre, tu as lorgné deci de là, tu as lancé des regards aimables à d'autres ! T'es-tu aiguisé les yeux aux épaulettes ? [217]. S'il en est ainsi, tu n'es plus digne de mon affection. Titus sait tout et s'en réjouit, car il a respecté toujours ce qu'il pressentait. Si je t'écris, c'est pour moi-même que je le fais, car toi tu ne le mérite point ! Mademoiselle Heinefetter était bien jolie hier dans *Othello*, et elle a chanté délicieusement. Je t'écrirai bientôt encore, mais fais-moi connaître ce numéro ! Je t'embrasse, embrasse de ma part le co[llègue] Alfons. J'ai écrit à Marcel. J'embrasse tous les camarades.

F. Chopin

Ma plume écrit comme une spatule et elle me tombe

217. Constance Gladkowska comptait de nombreux admirateurs parmi les officiers russes de la garnison de Varsovie. Chopin n'avait rien négligé pour éloigner ceux-ci de la jeune cantatrice.

de la main. Je t'écrirais bien plus longuement si j'arrivais à rassembler mes idées et j'ai peur.

Au médecin de ma cour.
Jean Matuszynski
Docteur de première classe de Saint-Hyacinthe aux pirogues,
En son palais lorsqu'il y arrivera,

Par le courrier
Louise, Isabelle ou Suzon
(au verso de la lettre).
On est prié de ne pas toucher au sceau héraldique.
Il est ordonné aux dames de n'être point curieuses.
Avec ceci, j'envoie à mes braves camarades, un paquet de baisers de la meilleure douzaine.

70. — F. Chopin a sa famille, a Varsovie.

Vienne, le 1er décembre 1830

Mon cœur s'est doucement épanoui quand j'ai reçu votre lettre, la première après quatre semaines... c'est-à-dire quatre semaines après le moment où je vous ai fait mes adieux. J'ai eu plus d'appétit au dîner. *L'Homme sauvage* (ainsi s'appelle l'excellente auberge où nous mangeons) m'a pris tout un florin du Rhin et quelques kreutzers pour les strudels que j'avais consommés en grande quantité. La joie était générale car Titus aussi avait reçu des nouvelles des siens. Je remercie Celinski pour le billet joint à votre lettre.

Il m'a transporté auprès de vous. Je m'imaginais être à mon piano. Celinski était en face de moi regardant Monsieur Zywny tendre du tabac à Linowski. Seul Matuszynski manquait pour que l'ensemble fut complet, je crois qu'il avait encore la fièvre... Mais assez de romans. Cette folie m'atteindra-t-elle aussi, peut-être, car il y a ici beaucoup de jolies allemandes, mais quand viendra-t-elle ? Quand ?...

Figurez-vous que Mademoiselle Blahetka et ses parents sont à Stuttgart, peut-être reviendront-ils pour l'hiver. Je l'ai appris par Haslinger. Celui-ci m'a très aimablement reçu mais n'a pas pour cela imprimé, ni la *Sonate*, ni les *Deuxièmes variations*. Il aura son petit savon aussitôt que Titus et moi serons installés. Nous avons loué au Kohlmarkt, dans la rue principale, trois chambres situées, il est vrai, au troisième étage mais joliment, élégamment, somptueusement meublées. Le loyer est modique. Il me coûtera pour ma part vingt-cinq florins du Rhin. Un certain général-amiral anglais y loge encore pour le moment, mais il doit déménager aujourd'hui ou demain. Un amiral ! Mais moi je serai l'objet d'admiration de tous, alors la maison n'y perdra rien ! [*écrit en marge* : ne montrez pas cette lettre à tout le monde car on pourrait me croire devenu « vaniteux »]. Figurez-vous que la maîtresse de maison ou plutôt la propriétaire est une baronne, veuve et jolie, assez jeune encore et qui, nous a-t-elle dit, a fait un long séjour en Pologne. A Varsovie, elle aurait entendu

parler de moi. Elle a fréquenté la haute société et a été en relation avec les Skarzynski. Elle a demandé à Titus s'il connaissait la jeune et jolie Madame Rembielinska, etc... Une aussi digne personne vaut à elle seule vingt-cinq florins du Rhin ou plus, car elle aime beaucoup les Polonais et pas trop les Autrichiens. Elle est prussienne et femme de bon sens.

Lorsque nous serons installés, Graff, le fabricant de pianos, fera porter un de ses instruments chez nous. Aussitôt que Würfel me vit, il me pressa de donner un concert. Il est souffrant et ne sort pas. Il donne des leçons chez lui. Il a, paraît-il, craché du sang et en est fort affaibli. Sans cesse il me rappelle le concert. Il m'a appris que les journaux avaient beaucoup parlé de mon *Concerto en fa mineur* ; je l'ignorais et je ne suis pas assez curieux pour m'en informer autrement.

Je donnerai un concert mais où, quand, comment ? Je l'ignore.

Mon nez enflé ne m'a pas encore permis de me présenter à l'ambassade, ni d'aller chez Madame Rzewuska dont le salon est très fréquenté. Elle habite à côté de Hussarzewski où j'ai été, malgré mon nez, plusieurs fois déjà. Hussarzewski, comme Würfel, me conseille de ne pas jouer pour rien. Malfatti [218], m'a reçu comme si j'étais son cousin — très poliment et très cordialement. Aussitôt après avoir lu mon nom il m'embrassa

218. Jean Malfatti, docteur en médecine d'origine italienne qui se fixa à Vienne. Il était attaché à la cour impériale et fut le dernier médecin de Beethoven.

en me disant qu'il avait déjà reçu une lettre de Monsieur Ladislas Ostrowski à mon sujet. Il m'a promis de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour m'être utile. De plus, il annoncera ma visite à Madame Tatyszczew, l'ambassadrice et me fera faire des connaissances utiles, même à la cour, ce qui toutefois ne pourra pas avoir lieu en ce moment en raison de la mort du roi de Naples dont le deuil n'a pas encore pris fin. De plus, Malfatti doit me présenter au baron Dunoi, directeur du Verein Musical [Association musicale] dont la connaissance me sera, paraît-il, des plus précieuses.

Une lettre de Klengel m'a procuré une autre relation qui pourra me rendre service ; elle m'a mis en rapport avec Monsieur Mittag, un homme qui voit les choses comme il me convient. Mittag me sera, je pense, le plus utile de tous ces messieurs les musiciens. Je suis allé chez Czerny. Humble comme toujours et avec tout le monde, il m'a demandé si *hat flessig studiert* [a-t-il étudié assidument]. Il a transposé une autre ouverture pour huit pianos et seize exécutants et il est satisfait ! A part lui, je n'ai encore vu aucun pianiste. Je suis allé déjà deux fois chez Madame Weyberheim, la sœur de Madame Wolf. Demain, j'irai à une soirée organisée par *un petit cercle d'amateurs*, puis je me rendrai chez Rosalie Rzewuska. Elle reçoit entre neuf et dix heures et a été déjà informée de mon arrivée par Hussarzewski. Je dois y faire la connaissance de la célèbre Madame Cibini

pour qui Moschelès a écrit sa *Sonate* à quatre mains.

Avant-hier, je me suis rendu au *Comptoir* de Stametz où je fus reçu avec mes lettres comme quiconque vient y chercher de l'argent. On m'y a remis un certificat grâce auquel la police me délivrera une carte de séjour, et c'est tout. Peut-être, en sera-t-il autrement plus tard. Avant-hier aussi, je suis allé chez M. Geymüller chez qui Titus avait ses six mille. Après avoir simplement lu mon nom et mon prénom, M. Geymüller déclara qu'il lui était agréable de faire la connaissance d'un *Künstler* [artiste] tel que moi mais qu'il ne me souhaitait de jouer à Vienne où il y a tant de bons pianistes et où pour gagner quelque chose il faut avoir une grande réputation. Et comme conclusion, il ajouta qu'il ne pouvait m'aider en rien, car les temps sont durs, etc... Il me fallut avaler tout cela, les yeux écarquillés. Lorsque sa tirade fut terminée, je lui dis — et alors seulement — qu'en vérité je ne savais pas encore s'il valait la peine de se produire à Vienne parce que je n'avais vu jusqu'ici aucun des grands seigneurs ni l'ambassadeur pour qui le Grand Duc m'avait remis une recommandation. Il me fit alors de tout autres yeux, et je lui dis en prenant congé que je m'excusais de l'avoir dérangé de ses affaires. Attendez un peu, coquins, juifs !

Je ne suis pas encore allé chez le chef d'orchestre Lachner car je ne suis pas encore en mesure de recevoir la visite qu'il me ferait en retour. Nous avons déménagé du *Stadt London*, où c'était trop salé, au *Lamm*, à

Léopoldstadt et nous y campons en attendant que cet Anglais moustachu, maigre et hâve, que ce marin jaune et violet décampe de chez la baronne. Ah ! comme on jouera alors et comme on pensera à ce concert (ce ne sera pas un concert gratuit) dans cet appartement de haut luxe (expression chère à Titus, qui veut à toute force faire de moi un vaniteux). D'ailleurs, nous verrons.

Je ne suis encore allé ni chez Madame Szaszek, ni chez Madame Elkan, ni chez Rothschild, ni chez Monsieur et Madame Voigt, ni chez combien d'autres ! Aujourd'hui je passerai à l'ambassade où je dois rencontrer le baron qui, d'après Hussarzewski, pourra mieux que personne me dire quand il est possible de rencontrer Tatyszczew. Je n'ai pas encore touché à l'argent que j'ai pris avant-hier à la banque. Vous voyez avec quelle circonspection j'en use. Pourtant je vous demanderais qu'il me fut possible d'en avoir à ma disposition à la fin du mois pour me rendre en Italie, si mes concerts ne me rapportaient rien.

C'est le théâtre qui me coûte le plus, mais je ne le regrette pas, car presque toujours c'est Mademoiselle Heinefetter et Monsieur Wild qui chantent. J'ai déjà entendu cette semaine trois nouveaux opéras. Hier, on jouait *Fra Diavolo*. *La Muette* était mieux ; avant cela on avait donné le *Titus*, de Mozart ; aujourd'hui c'est *Guillaume Tell*. Je n'envie pas Orlowski d'accompagner Lafont ; il arrivera peut-être un jour que Lafont m'accompagnera. Est-ce de l'audace de le

penser ? Mais, par Dieu, cela se pourrait bien ! Nidecki a l'intention de rester ici tout l'hiver.

J'ai passé cette semaine à m'occuper de mon nez, à aller au théâtre et chez Graff où je joue tous les après-midi, pour délier mes doigts engourdis par le voyage. Hier, je lui ai présenté Nidecki. Vraiment, je ne sais comment a passé cette semaine, nous n'avons pas eu le temps de nous retourner, et rien encore n'a été décidé à propos de mon concert. Quaestia ? Quel *Concerto* devrais-je y jouer : en *fa* ou en *mi* ? Würfel prétend que le *Concerto en fa* est plus beau que celui en *la bémol majeur*, de Hummel, qui vient de paraître chez Haslinger. Quant à ce dernier, combien il est rusé, il me traite avec politesse mais aussi avec quelque nonchalance croyant ainsi obtenir mes compositions pour rien. Klengel s'étonne qu'il ne m'ait rien payé pour les *Variations*. Haslinger croit peut-être que s'il affecte de traiter mes ouvrages à la légère, je le prendrai au sérieux et les lui donnerai gratuitement ! Mais c'en est fini désormais du travail gratuit ; maintenant, *bezahl* [paie] canaille!

Graff me conseille de choisir la *Landständischer Saal* où ont lieu les concerts spirituels, c'est-à-dire le meilleur et le plus bel endroit de la ville. Mais pour pouvoir y jouer, il me faudra l'autorisation de Dietrichstein, ce qui me sera facile d'obtenir grâce à Malfatti.

Les gens trouvent que j'ai engraissé...

Tout va bien. J'espère que, grâce à Dieu et à Malfatti (à l'excellent Malfatti) tout ira mieux encore.

71. — F. Chopin a sa famille a Varsovie.

[Lorsque Chopin écrivit cette lettre les événements de Pologne où l'insurrection avait éclaté le 29 Novembre étaient parvenus à sa connaissance].

Vienne, ce mercredi avant la Noël,
Je n'ai pas de calendrier, je ne sais donc pas la date. [22 décembre 1830].

Mes chers parents, mes sœurs chéries,

Il y a eu sept semaines hier que je vous ai quittés. Pourquoi suis-je parti ? C'en est fait. Hier mardi exactement à l'heure où sept semaines plus tôt mes amis m'accompagnaient jusqu'à Wola, je me trouvais chez Monsieur et Madame Weyberheim à une soirée dansante. Beaucoup de belle jeunesse, sans rien d'antique. On voulait me faire danser et m'entraîner de force au cotillon. J'ai fait quelques tours et je suis rentré chez moi. La maîtresse de maison et ses aimables filles avaient invité bon nombre de personnes s'intéressant à la musique ; mais je n'ai pas joué car je n'étais pas disposé.

Madame Weyberheim m'a présenté à Monsieur Likt, qui connaît Louise. C'est un brave Allemand, aimable et bon. Il avait l'air de me prendre pour quelque chose de grand et je n'ai pas voulu dissiper ses illusions en jouant. J'ai vu aussi le neveu de Lampi, une relation de Papa. C'est un joli et charmant garçon. Il peint à ravir. A *propos* de peinture, Hummel est venu ce matin chez moi avec son fils. Celui-ci termine mon portrait qui est très ressemblant. On ne pourrait

faire mieux. J'y suis représenté en robe de chambre, assis sur un tabouret, la mine inspirée je ne sais pourquoi. Le jeune Hummel l'exécute au crayon ou plutôt à la craie dans le format *in quarto* pour en faire, une gravure, paraît-il. Quant au vieil Hummel il est vraiment très gentil. Hier, il m'a présenté au célèbre danseur Duport, à présent, directeur du théâtre Kärthnerthor. Monsieur Duport est, dit-on, fort avare. C'est très aimablement qu'il m'a reçu dans l'espoir sans doute de me faire jouer gratuitement. Mais il se trompe. Il y a eu entre nous un vague *avant-propos* au sujet d'un concert éventuel mais rien de précis n'a été fixé. Si les conditions de Duport sont inacceptables je jouerai dans la grande salle de la Redoute.

Würfel est mieux portant. J'ai fait chez lui, la semaine dernière, la connaissance de Slavik [219], un violoniste célèbre bien qu'il ait à peine vingt-six ans. Il me plaît beaucoup. Comme nous revenions ensemble : « Rentrez vous chez vous ? me dit-il. » — « Mais oui. » — « Eh bien, venez plutôt avec moi chez votre compatriote, Madame Bayer. » Kraszewski m'avait justement envoyé de Dresde avec une lettre pour la vice-reine de Milan, une autre pour une dame Bayer que j'étais bien en peine de trouver, car des milliers de Viennois portent ce nom. « Bien, répondis-je à Slavik, mais je vais chercher ma lettre. » Et c'était bien à cette dame Bayer que cette

219. Joseph Slavik (1806-1833) remarquable violoniste tchèque. Compositeur d'œuvres pour le violon.

lettre était destinée. Son mari est un Polonais d'Odessa, voisin de Chomentowski. Elle avait, paraît-il, beaucoup entendu parler de moi et m'invita à dîner pour le lendemain, c'est-à-dire pour dimanche. Ce jour-là, Slavik joua et il me charma comme personne, à part Paganini. Le jeu de ma Majesté lui plut aussi et nous décidâmes d'écrire ensemble un duo pour le violon et le piano dont j'avais déjà eu l'idée à Varsovie. C'est un grand artiste, un violoniste génial. Lorsque j'aurai fait la connaissance de Merk, quel trio nous formerons ! Je dois voir Merk très prochainement chez Mechetti. Je suis allé hier avec Czerny chez Diabelli qui m'invita pour lundi à une soirée, où il n'y eut que des musiciens. Dimanche soir, j'assisterai à une séance chez Likt [220], où une ouverture à huit mains sera jouée en présence des plus hautes personnalités musicales, et l'on entendra samedi de la musique religieuse ancienne chez le Hofrat Kiesewetter [221].

Figurez-vous que je loge à présent au quatrième étage. Certains anglais ayant appris par mon prédécesseur quel charmant appartement j'occupais, voulurent en louer une des chambres. Sous prétexte d'en voir une, ils les visitèrent toutes les trois. Elles leur plurent tellement qu'ils me proposèrent quatre-vingt florins par mois pour que je les leur cède ; je l'ai fait avec

220. Sans doute Karasowki a-t-il mal lu ce nom. Il doit s'agir d'un des frères Lickl (Charles-Georges ou Égide) compositeurs tous deux.
221. Raphaël-Georges Kiesewetter (1773-1850) écrivain et critique musical viennois.

grand plaisir. Madame la baronne Lachmanowicz, belle-sœur de Madame Uszak, et actuellement ma jeune et bonne propriétaire, possède au quatrième étage un appartement semblable au mien. On me le montra, je le louai, si bien que pour dix florins, je suis logé comme si j'en payais soixante-dix. Vous croyez peut-être que ce pauvre hère loge sous les toits ! Eh bien, pas du tout, car au-dessus de mon appartement il y a encore un étage, puis seulement vient le toit. Quant aux soixante florins, ils sont dans ma poche. Je reçois des visites. Monsieur le comte Hussarzewski est obligé de monter quatre étages. Mais la situation est inestimable ; au milieu de la ville et près de tout. En bas, la plus belle promenade ; Artaria, à gauche ; Haslinger, à droite ; derrière le théâtre. Que me faut-il de plus ?

Je n'ai pas encore écrit à Monsieur Elsner, mais je suis allé chez Czerny ; le *Quatuor* [d'Elsner] n'est pas encore édité.

Malfatti m'a grondé d'être arrivé à quatre heures chez Madame Szaszek où j'avais promis d'aller dîner à deux. Aujourd'hui samedi, je dois de nouveau dîner avec lui et Malfatti m'a menacé de me faire subir, si j'arrive en retard, une opération très douloureuse, je ne vous dis pas laquelle car elle est très vilaine. Je vois d'ici combien papa est mécontent de mon impolitesse envers les gens et de ma distraction. Mais tout cela s'arrangera car Malfatti m'aime bien, ce dont je suis très heureux.

Nidecki vient chez moi tous les matins. Quand j'aurai écrit un concerto pour deux pianos, nous le jouerons en public ensemble. Mais, avant tout, il faut que je me produise seul. Haslinger est toujours poli, mais il ne m'a rien proposé encore. Faut-il que je parte immédiatement pour l'Italie ou que dois-je faire d'autre ? Ecrivez-moi, je vous en prie, à ce sujet. Maman est contente de ce que je ne sois plus à Varsovie [222], mais moi je ne le suis point. C'en est fait. Embrassez Titus pour moi et dites-lui que, pour l'amour de Dieu, il m'écrive... Non, il est impossible que vous vous figuriez la joie que j'éprouve quand je reçois une lettre de vous ! Pourquoi la poste va-t-elle si lentement ? Comment pourriez-vous m'en vouloir de m'inquiéter de vous ?...

J'ai fait la connaissance d'un très aimable garçon : Leidenfrost, ami de Kessler ; il vient souvent me voir chez moi bien que je ne sois allé qu'une seule fois chez lui. Lorsque je n'ai pas d'invitation pour le dîner, je mange avec lui en ville. Il connait tout Vienne et m'emmène voir ce qui s'y produit de curieux. Par exemple, nous avons fait une jolie promenade sur la *Bastei* où l'on peut voir les archiducs en redingote, la noblesse et, en un mot, le tout Vienne. J'y ai rencontré Slavik et j'ai pris rendez-vous avec lui pour aujourd'hui. Nous

222. Justine Chopin insita pour que son fils ne rentre pas en Pologne. Elle prévoyait sans doute que la santé de Frédéric ne résisterait pas à une campagne engagée au cœur de l'hiver, voire même aux fatigues de la préparation de cette campagne.

devons choisir un motif de Beethoven pour des variations. D'un côté, je suis content d'être ici, mais de l'autre !...

Comme je me sens bien dans ma chambre. En face un toit, et en bas des pygmées. Je me trouve au-dessus d'eux ! Le moment où je suis le mieux, c'est lorsqu'après avoir joué sur l'ennuyeux piano de Graff, je vais me coucher avec vos lettres serrées dans ma main. Et alors je ne vois que vous dans mes rêves.

Hier, on a dansé des mazoures chez les Bayer. Vous auriez pu voir Slavik s'agenouillant sur le sol avec la docilité d'un mouton, tandis qu'une vieille *Contessa* allemande, une dame au nez trop grand et à la peau grêlée, tricotait de ses longues jambes maigres un pas bizarre qui devait être de la valse ! Et tout en dansant ainsi, elle tournait avec tant de raideur vers son cavalier un visage figé que tous les os de son cou saillaient comme des arêtes. Mais c'est une personne digne, sérieuse et instruite. Elle parle bien et possède l'*usage du monde*.

Parmi les nombreux amusements de Vienne, les soirées à l'auberge sont célèbres. Strauss et Lanner (ce sont les Swieszewski de Vienne) exécutent des valse pendant le souper. Après chacune d'elles, ils sont applaudis à tout rompre ; et s'ils jouent un *Quodlibet*, c'est-à-dire une suite composée de morceaux d'opéras, de chansons et d'airs de danse, les auditeurs ne se tiennent plus de joie. Cela montre combien le goût du public viennois est corrompu.

Je voulais joindre à cette lettre une valse de ma composition, mais il est tard ; vous l'aurez un jour. Je ne vous envoie pas non plus les mazourkas, je ne les ai pas encore recopiées ; elles ne sont pas faites pour être dansées.

Je voudrais ne pas vous quitter et je continuerais très volontiers à m'entretenir de la sorte avec vous. Lorsque vous verrez Fontana, dites-lui que je lui écrirai prochainement. Quant à Matuszynski, si ce n'est pas aujourd'hui, je lui enverrai une énorme lettre par le prochain courrier.

72. — F. Chopin a Jean Matuszynski, a Varsovie.

Vienne. Le jour de la Noël. Dimanche
matin. L'année dernière à la même heure,
j'étais chez les Bernardins. Aujourd'hui je suis seul.
Je t'écris en robe de chambre tout en mordillant mon anneau.

[26 décembre 1830]

Mon Jeannot bien-aimé,

Je revenais de chez Slavik, le célèbre violoniste avec qui je suis lié d'amitié (sauf Paganini, je n'ai jamais rien entendu de pareil ; il prend quatre-vingt-seize notes staccato d'un seul coup d'archet. C'est incroyable.) Tandis que je me trouvais auprès de lui, j'avais conçu le projet d'épancher ma nostalgie sur mon piano aussitôt que j'aurais été chez moi, je voulais faire pleurer l'*adagio* sur un thème de Beethoven que j'écris avec Slavik ; je le voulais... mais en revenant donc de chez lui,

je passai près de la poste que je n'omets jamais dans mes itinéraires. Mon sentiment fut détourné, les larmes qui devaient tomber sur le clavier ont coulé sur ta lettre. J'avais tant souhaité voir ton écriture ! Sais-tu pourquoi ? Oui, tu le sais. Pourtant, si je le désirais tant, ce n'est pas seulement à cause de mon ange de sérénité [223], car, vrai comme je l'aime, je voudrais que les sons qui me furent inspirés par un sentiment aveugle, furieux, déchaîné eussent le pouvoir de retrouver, au moins en partie, les chants que chantèrent les armées de Jean et dont les échos dispersés errent encore sur les rives du Danube [224]. Tu me dis de choisir un poète ! Ne sais-tu pas que je suis l'être le plus indécis du monde et qu'une seule fois seulement en ma vie, il m'est arrivé de faire un choix heureux !

Mon Dieu, elle au moins peut, comme mes sœurs, servir en préparant de la charpie, mais moi !...

Si ce n'était qu'à présent je serais peut-être un fardeau pour mon père, je rentrerais immédiatement à Varsovie. Je maudis l'instant de mon départ. Au courant de ma situation comme tu l'es, tu avoueras que trop de tourments se sont abattus sur moi depuis le retour de Titus en Pologne. Tous les concerts, les dîners, les soirées,

223. Constance Gladkowska.
224. Il s'agit des armées de Jean III Sobieski, roi de Pologne de 1673 à 1696 qui, en 1683, battit définitivement les Turcs de Kara Mustafa et délivra Vienne. Chopin aurait voulu semble-t-il composer un hymne guerrier, frère de ceux que chantèrent les soldats de Jean. Cet élan jailli du cœur et d'une expression si saisissante suffit à prouver combien ceux qui ont prétendu que Chopin n'avait rien d'un poète ont commis une erreur profonde.

les danses dont j'ai par-dessus la tête m'ennuient. Tout ici, pour moi, est si triste, si sombre et si morne. J'aime tout cela mais pas dans ces circonstances si cruelles. Je ne puis rien faire de ce que je voudrais : il me faut m'habiller, me friser, me chausser. Dans les salons, je semble calme, mais rentré chez moi je fulmine sur le piano. Sans intimité avec personne je dois me montrer aimable avec tout le monde. Il y a des gens qui m'aiment, font mon portrait, m'accablent de prévenances et de grâces ; mais peu m'importe puisque je me sens inquiet. Je le suis moins seulement quand je sors toutes vos lettres, lorsque j'ouvre la vue du roi Sigis[mond] [225], et que je regarde l'anneau. Ces plaintes, pardonne-les moi, Jeannot, mais à présent ma peine me semble allégée de moitié ; je suis plus calme ; j'ai toujours partagé mes sentiments avec toi. As-tu reçu ma carte ? Certainement ce que je t'écris ne t'est rien car tu es chez toi, tu es à la maison, mais moi je lis et je relis ta lettre et je la relirai sans fin. Freyer m'a fait déjà plusieurs visites (bien qu'il m'ait été impossible d'aller une seule fois chez lui jusqu'à présent). Schuch lui avait appris que j'étais à Vienne. Il loge avec Rostkowski (je crois bien que c'est là le nom de ce jeune homme, envoyé par le gouvernement et qui a été en procès avec Rolinski). Freyer m'a raconté beaucoup de détails intéressants sur ces derniers temps. Il a pris connaissance de ta

225. Chopin possédait dans son album une vue du monument du roi Sigismond III à Varsovie.

lettre avec grand plaisir. Je la lui ai laissé lire jusqu'à un certain passage. Ce certain passage m'a beaucoup attristé. Y a-t-il vraiment un peu de changement ? N'a-t-on pas été malade ? Je supposerais facilement quelque chose de ce genre de la part d'un être si sensible. Mais te le semble-t-il ? Peut-être est-ce à cause de la secousse du 29 ? [226]. Car Dieu me garde que ce soit de ma faute ! Tranquillise-la, dis-lui qu'aussi longtemps qu'il me restera des forces... que jusqu'à la mort... que même après la mort, mes cendres se déposeront sous ses pieds. Mais tout ce que tu pourrais dire est trop peu de choses... je vais lui écrire. Je lui aurais déjà écrit depuis longtemps et je ne me serais pas tourmenté de la sorte, mais les gens ! — Si, par hasard, ma lettre tombait en des mains étrangères, cela pourrait nuire à sa réputation. Alors, il vaut mieux que tu sois mon interprète, parle pour moi et, « *j'en conviendrai* ». Les mots que tu as écrit en français ont achevé de me ravir. Un Allemand qui me suivait dans la rue tandis que je lisais ta lettre eut peine à me soutenir en me tenant par le bras. Il ne pouvait se rendre compte de ce qui m'arrivait. J'avais envie d'arrêter tous les passants et de les embrasser ; j'avais l'âme en fête comme jamais, car c'était la première lettre de toi ! Je t'ennuie, Jeannot, par ma frénésie stupide, mais il m'est difficile de revenir à moi et de t'écrire des choses indifférentes... Avant-hier, j'ai dîné chez certaine dame polonaise nommée

226. du 29 novembre 1830, premier jour de l'insurrection polonaise.

Bayer et, de son prénom, Constance. J'aime me trouver là *par réminiscence* ; tous les cahiers de musique, les mouchoirs, les serviettes portent son initiale. J'y vais avec Slavik pour qui elle a un certain penchant. Avant-hier nous avons joué chez cette dame pendant toute la matinée, puis durant tout l'après-midi. C'était la veille de Noël, le temps était beau (une atmosphère de printemps). Quand nous sommes sortis de chez Bayer, la nuit était tombée. Après avoir dit adieu à Slavik qui était attendu à la chapelle impériale, je me suis rendu à minuit, seul, à pas lents, à la cathédrale Saint-Étienne. Lorsque j'y arrivai, il n'y avait encore personne. Non par dévotion, mais pour contempler à cette heure cet immense vaisseau, je restai debout au pied d'un pilier gothique dans le coin le plus sombre. Impossible de décrire la magnificence et la grandeur de ces voûtes immenses. Le silence régnait. Seuls les pas d'un sacristain allumant des cierges au fond de l'église rompaient parfois ma léthargie. Derrière moi, un tombeau ; sous mes pieds, un tombeau. Il n'en manquait un qu'au dessus de ma tête. Une harmonie lugubre s'éleva en moi... plus que jamais je ressentis ma solitude. Je m'abreuvai avec délice à la source d'émotion qu'était pour moi cette vision grandiose jusqu'au moment où hommes et lumières se mirent à affluer. Alors, relevant le collet de mon manteau comme parfois au Faubourg de Cracovie, tu te souviens, je pris le chemin de la chapelle impériale pour y entendre de la

musique. A pied, je traversai les plus belles rues de Vienne ; mais je n'étais déjà plus seul, une foule joyeuse m'entourait. Je gagnai ainsi le château où, après avoir entendu trois pièces, fragments d'une messe pas fameuse et jouée soporifiquement, je rentrai passé une heure du matin pour me coucher. J'ai rêvé de toi, de vous — d'eux, de mes enfants chéries. Une invitation à dîner chez Madame Elkan, Polonaise et banquière, m'a réveillé le lendemain matin. Je me levai, je jouai tristement. Bientôt Nidecki, Leidenfrost et Steinkeller vinrent chez moi et quand nous nous séparâmes, j'allai dîner chez Malfatti. Szaniawski, à présent Polonais jusqu'à la moelle des os, mangeait des rouelles et de la choucroute comme, je t'assure, aucun chez la Karczewska [227]. Je ne lui cédai en rien d'ailleurs. Tu dois savoir que le docteur Malfatti, cet homme rare (un homme dans toute l'acception du mot) est prévenant au point de ne faire servir à sa table que des plats polonais lorsque nous dînons chez lui. Bientôt après, Malfatti a reçu la visite de Wild, le célèbre et même aujourd'hui, le premier ténor allemand. Je l'ai accompagné de mémoire dans un air d'*Othello* qu'il chanta magistralement. Wild et Heinefetter sont les uniques soutiens de l'Opéra de Vienne, le reste étant misérable et tout à fait indigne d'une pareille cité. Toutefois, Mademoiselle Heinefetter, est presque entièrement dépourvue de sentiment. Une voix comme il ne m'arrivera pas d'en entendre une

227. Restaurant varsovien.

pareille de sitôt — tout est bien chanté, chaque note tenue exactement, pureté, souplesse, *portementa*, mais tout cela est si froid que j'en ai presque le nez gelé quand je suis assis au premier rang. Jolie à voir sur la scène surtout en travesti. Elle est mieux dans *Othello* que dans le *Barbier*, où au lieu d'une jeune fille innocente, vive, amoureuse, elle représente une coquette raffinée. Dans le *Titus*, de Mozart, elle fait un joli Sextus et réussit tout aussi bien dans le *Chevalier teutonique*. Elle débutera bientôt dans *la Pie*. Je suis très curieux de voir comment elle la chantera. La Wolkow comprend mieux le *Barbier*, mais il lui manque le gosier de Mademoiselle Heinefetter. Celle-ci est sans aucun doute une des premières cantatrices mais non la première. Je devais aller entendre la Pasta. Tu sais que j'ai des lettres de la cour de Saxe pour la vice-reine de Milan. Mais où dois-je me rendre ? Mes parents me laissent le libre choix pour la continuation de mon voyage — mais je n'aime pas cela. Irai-je à Paris ? Ici, l'on me conseille de ne pas y aller encore. Dois-je rentrer, rester ici, me tuer ou ne plus t'écrire ? Donne-moi un conseil. Demande leur avis à ceux qui me gouvernent et écris-le moi. Il en sera fait comme ils voudront. Je passerai encore le mois prochain ici. Ecris-moi donc avant de partir vers l'Ouest pour le Nord (mais j'espère que tu n'auras pas besoin d'y aller). Ecris-moi donc avant ton départ *(poste restante* à Vienne*)*. Avant de quitter Varsovie, va chez mes parents, va chez Const[ance]...

Remplace-moi aussi longtemps que tu seras là. Va souvent chez eux, que mes sœurs en t'apercevant, pensent que tu viens me voir et que je suis dans l'autre chambre, assieds-toi à côté d'elles, qu'elles me croient derrière elles. Va au théâtre, j'y serai aussi. Je lis attentivement les journaux, on m'en a promis de polonais. Je ne pense pas au concert que je devrais donner. Je viens de faire la connaissance d'Aloïs Schmidt, un pianiste de Francfort connu pour les très bonnes *Études* qu'il a composées. Il a promis de venir me voir. C'est un homme de plus de quarante ans. Il pense donner un concert. Il faut lui accorder la préférence — c'est, me semble-t-il un homme bien à son affaire et j'espère que nous nous comprendrons au point de vue musical.

Bien que Thalberg joue fameusement, ce n'est pas mon homme. Il est plus jeune que moi, plaît beaucoup aux dames et fait des pots-pourris de la *Muette*. C'est avec la pédale et non avec la main qu'il joue *piano* ; il prend dix notes comme moi une octave et porte des boutons de chemise en brillants. Moschelès ne l'étonne pas et il va de soi que seuls les tuttis de mon *concerto* lui plaisent. Lui aussi écrit des *concertos*.

Je termine cette lettre trois jours après l'avoir commencée. Je viens de relire les bêtises qu'elle contient. Pardonne-moi, Jeannot, si tu dois payer pour elle ! Aujourd'hui, j'ai entendu dire dans une *trattoria* italienne où je dînais : « *Der liebe Gott hat einen Fehler gemacht*

dass er die Polen geschaffen hat »[228]. Ne t'étonne donc pas qu'il me soit impossible d'exprimer ce que je ressens. Ne compte pas non plus recevoir des nouvelles par un Polonais, car, à ce que je viens de te répéter, un autre Allemand a répondu : « *In Polen ist nichts zu holen* »[229]. Ah ! les bougres ! En ce moment, ils se réjouissent vraiment [de nos malheurs] bien qu'ils ne veulent pas le montrer. Un charcutier français vient de s'établir ici. Devant son élégante boutique, il y a continuellement des attroupements de badauds. Ceux-ci trouvent toujours quelque chose à redire. Les uns estiment que l'ouverture de ce magasin est une des conséquences de la Révolution française et ils regardent avec dédain les saucissons pendus à l'étalage ; les autres sont furieux qu'il ait été permis à un Français, à un rebelle de vendre des jambons dans un pays possédant suffisamment de cochons. Où qu'on aille, on entend des critiques à propos du Français. Et s'il se passe quelque chose il est à craindre que l'on s'en prenne d'abord à lui. Je termine cette lettre, Jeannot, car il le faut bien. Embrasse pour moi tous nos chers camarades. Embrassons-nous. Je ne cesserai jamais de t'aimer, sinon le jour où je cesserai d'aimer la vie, mes parents et elle. Mon cher, écris-moi. Montre même cette lettre, mais si tu le juges bon car je n'ai pas le temps de relire. Aujourd'hui encore je dois aller passer la soirée chez Malfatti,

228. « Le bon Dieu a commis une faute en créant les Polonais. »
229. « Il n'y a rien qui vaille en Pologne. »

mais avant cela je veux me rendre à la poste. Dès que j'aurai un moment, je t'écrirai de nouveau. Mes parents savent sans doute que je suis en correspondance avec toi ; tu peux d'ailleurs le leur dire, mais ne leur montre pas cette lettre. Vraiment, il m'est impossible de le quitter, ce Jeannot chéri ! Va, méchant, si Watson t'aime autant que je t'aime, c'est probablement qu'il se réjouit de la révolution. N'ont-ils pas pendu sa mère ? Mais si le moustachu (tu sais), ce moustachu, ce pleurnicheur, cet exécrable papa musical [230], était pendu comme une cloche, ce ne serait pas dommage. Comme elle sonnerait bien cette cloche tutélaire au finale de la *Muette* par exemple.

Const... (je n'ose achever d'écrire son nom, ma main en est indigne). Ah ! je m'arrache les cheveux à la pensée qu'elle pourrait m'oublier ! Gresser ! Bezobrazow ! Pisarzewski ! [231]. C'en est trop ! Quel Othello je suis aujourd'hui. Je voulais plier cette feuille et la cacheter sans la mettre sous enveloppe, mais j'avais oublié qu'on sait lire le polonais où tu es ! Comme il me reste du papier, permets que je te raconte ma vie ici. Je loge au quatrième étage dans la plus belle rue en vérité ; mais je devrais me pencher bien fort pour voir ce qui se passe en bas. Ma chambre est grande et d'agréables proportions. En face des trois fenêtres,

230. Le Général Roznіecki, intendant du Théâtre National de Varsovie, dont il a déjà été question.
231. Ce sont les noms des officiers qui entouraient de leurs hommages M^lle Gladkowska — et d'ailleurs aussi M^lle Wolkow. — Chopin se montrait plus particulièrement jaloux de Gresser.

le lit ; à droite un (admirable) pantaléon ; à gauche, un canapé. Entre les fenêtres, des glaces et, au milieu de la pièce, une belle grande table ronde en acajou. Le parquet est ciré. Lorsque je reviendrai parmi vous, tu la verras d'ailleurs cette chambre, car le jeune Hummel l'a dessinée pour moi dans mon album. Silence ! Monsieur ne reçoit pas après le dîner, ainsi je puis me transporter en entier par la pensée auprès de vous.

Le matin, un domestique incroyablement stupide, me réveille ; je me lève, on m'apporte du café, je joue, et ce café je le bois souvent froid. Ensuite, le plus souvent, je joue encore puis jusqu'en ces derniers jours, Hummel, venait travailler à mon portrait tandis que Nidecki étudiait mon *concerto* : tout cela en robe de chambre jusqu'à midi. Peu après, arrive un très digne petit Allemand, Leidenfrost, qui travaille à la prison. S'il fait beau, nous allons nous promener tout autour de la ville sur les glacis ; après quoi je vais dîner soit que je sois invité, soit que nous nous rendions ensemble « *Zur Boemischen Koechin* »[232], le restaurant de toute la jeunesse universitaire. Après le dîner, nous allons prendre le café dans le plus beau *Kaffehaus* de Vienne (c'est la mode ici et même Szaniasio s'y rend) ensuite je vais faire des visites puis, au crépuscule, je rentre à la maison. Je me frise, je me chausse et en soirée ! Je rentre vers dix ou onze heures, parfois à minuit, jamais plus tard ; alors je joue, je pleure, je lis, je regarde,

232. « A la cuisinière bohémienne », restaurant viennois.



Manuscrit de la Première Étude, op. 10, composée par Chopin en 1828-1829.

Pl. VIII.

je ris, je me couche, j'éteins la bougie et toujours je rêve de vous.

Cette lettre aurait dû partir mercredi ; mais il était trop tard ; alors elle partira samedi. Embrasse Elsner.

Le commencement de ma lettre est lisible, mais tu ne pourras peut-être pas en déchiffrer la fin. Embrasse Magnus, Alphonse et le petit Reinschmidt. Demande-leur d'ajouter si possible quelques mots à ta prochaine lettre.

Mon portrait, dont toi et moi seulement devons connaître l'existence, est tout petit. Si tu crois qu'il pourrait faire le moindre plaisir [à Constance], je te l'enverrai par Schuch. Ce dernier, si les circonstances l'exigent partira probablement vers le 15 du mois prochain, avec Freyer. On parle beaucoup à Vienne de « Klopiki », on plaint « Potoki » et l'on rapporte que certains « Woliki » [233], ont conféré avec le Prince. Ce qu'on fait ici des noms polonais dépasse l'imagination. C'est à rire.

Ne remets pas le billet si ce n'est point absolument nécessaire. Je ne sais ce que j'ai écrit. Tu peux être le premier et aussi le dernier à le lire.

Ch.

73. — F. Chopin a Jean Matuszynski, a Varsovie.

[Vienne, le 1er janvier 1831]

Mon être très cher,

Tu as ce que tu voulais. Ma lettre t'est-elle parvenue ?

233. Mauvaise prononciation des trois noms polonais suivants : Chlopicki — il s'agit du général de ce nom — Potocki et Wolicki.

L'as-tu remise ? Je regrette aujourd'hui de te l'avoir envoyée. Je voyais luire alors un petit rayon d'espoir là où je n'aperçois plus que désespérance et ténèbre. Peut-être s'en moquera-t-elle, peut-être va-t-elle le prendre en plaisantant !... Telles sont les pensées qui me viennent à l'esprit, alors que tes anciens camarades Rostkowski, Schuch, Freyer, Kijewski, Hube, etc..., devisent gaiement dans ma chambre — et moi aussi je ris, mais dans mon âme, au moment même où j'écris ceci, un affreux pressentiment me tourmente. C'est me semble-t-il un songe, un étourdissement, je me crois chez nous ; on dirait que je rêve ce qui frappe mes oreilles, ces voix auxquelles mon âme n'est pas habituée et qui font sur moi la même impression que le roulement des voitures dans la rue ou n'importe quel autre bruit. Ta voix ou celle de Titus me réveillerait de cette sorte de léthargie. Vivre, mourir, tout me semble indifférent aujourd'hui Je n'ai pas reçu de lettre de toi ! Dis à mes parents que je suis gai, qu'il ne me manque rien, que n'étant jamais seul je m'amuse admirablement. Dis lui la même chose à elle, si elle se moque... Mais sinon, dis-lui qu'elle soit bien tranquille et que je m'ennuie partout. En vérité, je me sens mal, je ne l'écris pas à mes parents. Tout le monde me demande ce que j'ai. Je ne suis d'humeur à rien. Hube me soigne. Je suis enrhumé. Mais toi, d'ailleurs, tu sais ce que j'ai.

Wild est un chanteur excellent, ce n'est pas Polkowski.

Je le connais bien. Slavik est splendide, nous jouons souvent ensemble ; demain, je dois dîner avec lui. Lewy, le meilleur corniste de l'endroit, avec lequel je joue aussi, vient me voir chez moi. Merk m'a promis sa visite avec son violoncelle. Je ne peux t'envoyer aucune chanson. Embrasse les camarades. Embrasse Magnus, Alphonse [Brandt], le petit Reinszmidt, Domus et Guillaume. J'écris à Marcel. Écris-moi, Jeannot ! Quand pourrons-nous nous parler ! Je t'aime, aime-moi toi aussi. J'écris comme si j'étais ivre.

[Adresse :]
Pour Jeannot

— Je crois les enfants, aussi je ne cachète pas. A tous les amis, à ta sœur et à ton père.

74. — F. Chopin a Jean Matuszynski, a Varsovie.

[Vienne, le 1er janvier 1831]

Je viens de recevoir ta lettre du 22 [décembre]. Mon meilleur ami au monde, tu as ce que tu voulais. Je ne sais ce que je deviens. Je vous aime tous plus que ma vie. Écris-moi. Tu es à l'armée. Elle ? Où est-elle ? Est-elle à Radom ? Avez-vous creusé des remparts ? Nos pauvres parents ! Que font mes amis ? Je vis avec vous. Je mourrais volontiers pour toi, pour vous. Pourquoi suis-je aujourd'hui si abandonné ? Vous est-il donné au moins d'être réunis dans un moment aussi affreux ? Ta flûte aura de quoi gémir, mais qu'auparavant gémisse mon pantaléon. Tu m'écris que vous

faites des sorties. Comment pourras-tu remettre ma lettre ? Ne l'envoie pas. Sois prudent. Mes parents, peut-être y verraient-ils du mal. Et par Dieu, c'est pourtant de la sincérité. Embrassons-nous. Peut-être partirais-je dans un mois pour Paris, s'il y fait calme. Aime-moi toujours comme tu m'aimes aujourd'hui. Freyer t'aime ; lui aussi déplore de n'être pas avec vous.

Je vais dîner chez Malfatti. Demain, j'irai chez Steinkeller. Ce ne sont pas les divertissements qui me manquent, mais l'envie de me divertir — et je ne me suis pas amusé à Vienne. C'est le Nouvel An aujourd'hui. Comme je le commence tristement ! Peut-être n'en verrai-je pas la fin. Embrasse-moi. Tu pars pour la guerre. Reviens-en colonel. Que tout aille bien pour vous. Pourquoi ne puis-je au moins servir comme tambour.

Ch.

75. — F. Chopin a Joseph Elsner, a Varsovie.

Vienne, le 29 Janvier 1831

Cher Monsieur Elsner,

Je suis honteux à la pensée que votre bonté, dont vous m'avez donné encore tant de preuves lors de mon départ, ait cette fois encore prévenu mes obligations envers vous ; il m'appartenait de vous écrire dès mon arrivée à Vienne. Mais j'ai remis sans cesse de le faire, tantôt parce que j'étais convaincu que mes parents

ne manqueraient pas de vous faire part des nouvelles me concerant, à vrai dire de peu d'intérêt ; tantôt parce que j'attendais d'avoir quelque chose de décisif à vous communiquer à mon propos. Mais depuis le jour où les événements du 29 novembre sont parvenus à ma connaissance, je ne cesse d'éprouver une inquiétude et une nostalgie croissantes. C'est en vain que Malfatti s'efforce de me persuader que tout artiste est cosmopolite. En serait-il même ainsi, comme artiste, je suis encore au berceau et comme Polonais, j'ai plus de vingt ans ! Aussi ai-je l'espoir que vous, Monsieur, qui me connaissez ne me blâmerez pas d'avoir laissé mes sentiments antérieurs prendre le dessus en moi et de ne m'être pas encore occupé de l'organisation d'un concert. Des difficultés incomparablement plus grandes que naguère y font d'ailleurs obstacle aujourd'hui. Non seulement une suite ininterrompue de concerts de piano médiocres, tout en corrompant ce genre de musique, en a éloigné le public, mais surtout les événements de Varsovie ont transformé ma situation à Vienne aussi fâcheusement qu'ils auraient pu agir en ma faveur à Paris. Pourtant j'ai l'espoir que tout s'arrangera de quelque façon et que je pourrai, à l'époque du carnaval, faire entendre mon premier *Concerto*, ce favori de Würfel. Le brave Würfel est encore souffrant, je le vois souvent. Il parle de vous toujours aves sympathie. Sans les relations que j'ai nouées avec les plus grands talents, c'est-à-dire avec Slavik, Merk,

Boklet [234], etc..., je ne tirerais pas grand profit de mon séjour. Wild et Heinefetter intéressent le public viennois, mais il est regrettable que Duport monte si peu d'œuvres nouvelles et qu'il prête plus d'attention à sa poche qu'à l'opéra. L'abbé Stadler [235], déplore cet état de choses. Vienne m'a-t-il dit, n'est plus ce qu'il était naguère. Il fait imprimer par Mechetti des *Psaumes* qui j'ai vus et admirés en manuscrit. Quant à votre *Quatuor*, Joseph Czerny m'a promis solennellement qu'il serait prêt pour la Saint-Joseph. Il n'a pu s'en occuper jusqu'à présent m'a-t-il dit parce qu'il éditait en ce moment les œuvres de Schubert dont une grande partie n'avait pas encore été publiée. Cette circonstance retardera probablement l'impression de votre second manuscrit. Pour autant que j'ai pu m'en rendre compte jusqu'à présent, Czerny ne fait point partie de la catégorie des éditeurs riches. Par suite, il ne peut engager des fonds pour la publication d'œuvres qui ne seront jouées ni chez Sperl, ni « *Zum römischen Kaiser* » [236]. Ici les valses sont considérées comme des œuvres et l'on appelle « chefs d'orchestre » Strauss et Lanner qui les jouent pour faire danser ! Tout le monde n'en juge pas ainsi ; au contraire beaucoup de

234. Charles-Marie Boklet (1801-1881) pianiste et professeur de musique viennois. Ami de Schubert.
235. l'Abbé Maximilien Stadler (1748-1833). Compositeur viennois. On lui doit un grand nombre d'œuvres de musique religieuse. Ami de Mozart et de Beethoven.
236. Le café Sperl et « Zum römischen Kaiser » (A l'empereur romain ») cabarets viennois très fréquentés à cette époque.

Viennois rient de cet engoûment et pourtant on n'édite plus que des valses ! Mechetti me paraît plus entreprenant et il sera plus facile de traiter avec lui pour vos messes. Il a, en effet, l'intention de publier d'importantes partitions d'œuvres religieuses. Son comptable est un Saxon aimable et cultivé. Je lui ai parlé de vos admirables messes et il semblait intéressé, or, c'est lui qui gouverne au point de vue commercial. Je dîne aujourd'hui avec Mechetti, je lui parlerai sérieusement et je vous en écrirai aussitôt. Haslinger publie actuellement la dernière messe de Hummel. Il ne vit que de Hummel. Les œuvres les plus récentes de celui-ci qu'il a dû payer très cher ne se sont pas beaucoup vendues. C'est pourquoi Haslinger a retardé l'édition de tous les manuscrits et n'imprime plus que du Strauss. Du Strauss, tous les orgues de Barbarie en jouent aujourd'hui ; peut-être dans quelques mois entendra-t-on jouer du Nidecki. Mais dans un autre sens. A propos de Nidecki, je suis allé hier avec lui chez Steinkeller qui lui a commandé un opéra. Il compte beaucoup là-dessus. Schuster, le célèbre comique y jouera et Nidecki peut se faire un nom. Cette nouvelle, j'espère, vous fera plaisir. Il a bien reçu la décision de la commission, mais pas d'argent. C'est de sa propre initiative, Monsieur, que Nidecki avait appris mon second *Concerto*. Devant se faire entendre en public à Vienne avant son départ et n'ayant rien de sa composition que de belles variations, il m'avait demandé mon manuscrit. Mais il a été remédié

à cette situation et Nidecki paraîtra, non comme virtuose mais en compositeur. Il vous écrira probablement lui-même à ce sujet. Je ferai jouer son ouverture à mon concert. Nous vous ferons honneur, j'espère (à moins que nous ne vous fassions honte. Aloys Schmidt, pianiste francfortois a bien été maltraité ici, pourtant il est âgé de plus de quarante ans et la musique qu'il compose en a quatre-vingts).

Avec l'expression de mon respect pour toute votre famille, je vous prie de recevoir, Monsieur, l'assurance des sentiments d'admiration avec lesquels je reste pour toujours

le plus reconnaissant et plus fidèle de vos élèves.

F. F. Chopin.

Mes salutations aux connaissances et aux confrères.

[Adresse]

A Monsieur, Monsieur J. Elsner
Recteur au Conservatoire de Musique à Varsovie (en Pologne)
Faubourg de Cracovie, coin de Mariensztadt, en le nouveau Conservatoire de musique.

76. — Extrait du carnet de notes de Chopin.

Combien je me sens étrange et triste — je ne sais que faire — pourquoi suis-je seul !

1er mai 1831 Vienne.

Comme le Prater était joli aujourd'hui. Des quantités de gens qui ne m'intéressent pas du tout s'y promenaient. J'ai admiré la verdure — les senteurs du printemps — cette nature innocente me rappelait les sentiments de

mon enfance — un orage semblait approcher. Je suis rentré chez moi. Il n'y a pas eu d'orage, mais la tristesse s'est emparée de moi. Même la musique ne me console pas aujourd'hui. Il est déjà bien tard, la nuit est venue et je n'ai pas envie de dormir. Je ne sais ce qui me manque et j'ai déjà plus de vingt ans [littéralement j'ai déjà commencé la troisième dizaine de mes années].

77. — Écrit par Joseph Slavik dans l'album de Chopin.

Souvenez-vous de votre ami.

Slavik

Ce 2 mai [1]831, Vienne

78. — F. Chopin a sa famille a Varsovie.

Vienne, le 14 mai 1831

Mes bien chers parents, mes sœurs chéries,

Il m'a fallu observer cette semaine une diète stricte en ce qui concerne la correspondance. Je me dis que j'en recevrai la semaine prochaine et j'attends tranquillement, car j'espère que vous êtes bien portants, à la campagne comme à la ville. Pour ma part, je suis en bonne santé et sens quel grand bien c'est dans le malheur. Sans cet état exceptionnellement favorable que deviendrais-je ici ? Serait-ce les soupes de Malfatti qui, agissant comme un baume, m'auraient ôté toute propension à la maladie ? S'il en est ainsi je le regrette, car nos festins périodiques ont pris fin samedi dernier, Malfatti étant parti pour la campagne avec ses enfants. Vous ne sauriez croire combien l'endroit qu'il habite

est joli. Il y a exactement aujourd'hui une semaine, je l'ai visité avec Hummel. En nous montrant sa résidence, Malfatti nous en révéla progressivement les beautés et quand nous eûmes gagné le sommet d'une colline, nous aurions voulu ne plus en redescendre. La cour honore chaque année Malfatti d'une visite. La princesse d'Anhalt, sa voisine, envie probablement le jardin du docteur. D'un côté, l'on aperçoit à ses pieds, Vienne s'étendre si loin à l'horizon que la ville semble reliée à Schönbrunn ; de l'autre, de hautes montagnes aux flancs parsemés de villages et de monastères font oublier la cité bruyante.

Je suis allé hier à la Bibliothèque Impériale avec Kandler [237]. Depuis longtemps, j'avais l'intention de visiter la très riche collection d'anciens manuscrits musicaux qui s'y trouvent et je n'en avais pas encore trouvé l'occasion. Je ne sais si la bibliothèque de Bologne est mieux et plus systématiquement entretenue, mais imaginez-vous mon étonnement quand parmi les manuscrits les plus récents j'aperçus un livre sous un étui avec cette inscription : « Chopin ». C'était assez volumineux et joliment relié. « Jamais je n'ai entendu parler d'un autre Chopin », pensais-je en moi-même. Il y a bien un Champin et je pensais que ce nom avait sans doute été altéré de la sorte.

Je retire l'ouvrage de sa gaîne, je l'ouvre et reconnais ma propre écriture. Haslinger, figurez-vous, a déposé

237. François-Xavier Kandler (1792-1831) musicologue viennois.

le manuscrit de mes *Variations* à la Bibliothèque. Je pensais alors : « Sots, vous avez bien là quelque chose à conserver ! »

Un grand feu d'artifice était annoncé pour dimanche dernier mais il n'a pas eu lieu à cause de la pluie. Chose curieuse, c'est toujours le jour où un feu d'artifice doit être tiré qu'il fait mauvais temps. A ce propos, je vous raconterai une petite anecdote. Certain Monsieur possédait un joli frac marron, mais chaque fois qu'il le mettait il tombait une averse. Chaque fois qu'il le portait, il ne rentrait jamais chez lui sans être mouillé. Lassé, il finit par se rendre chez son tailleur et lui demanda quelle pouvait bien être la cause de ce phénomène. Le tailleur surpris hocha la tête et demanda au monsieur de lui confier le frac pendant quelques jours, car il ne pouvait s'assurer autrement que cette fatalité ne fut liée plutôt au chapeau qu'aux souliers ou au gilet de son client. Nullement, le tailleur endosse le frac et sort ; aussitôt une pluie torrentielle se met à tomber. Le malheureux doit prendre un fiacre pour rentrer chez lui, car il avait oublié son parapluie, ou plutôt (comme certains l'affirment) la femme du tailleur s'était emparée du parapluie pour aller prendre le café chez sa cousine ou chez une amie. Quoi qu'il en soit, le tailleur fut mouillé et le frac trempé. Il fallut attendre qu'il séchât, seul moyen de le mettre à sec. En attendant une idée vint au tailleur : celle de découdre le frac et de voir si, d'aventure, il ne renfermait point quelque

sortilège capable d'amener les nuages et de les faire crever. Riche idée ! Il découd les manches et ne trouve rien. Il découd les basques. Rien. Il découd le devant et qu'y découvre-t-il ? Il y découvre, dans la doublure, un morceau d'affiche annonçant un feu d'artifice ! Il comprit tout, enleva l'affiche, et jamais plus depuis le frac n'attira la pluie !

Pardonnez-moi de ne pouvoir vous donner à mon propos aucune bonne nouvelle ; peut-être, plus tard pourrai-je vous en consoler ; mon désir est de combler les vôtres — jusqu'à présent je ne l'ai pu [238].

79. — F. Chopin a Venceslas Hanka, a Prague [239].

Vienne, le 15 mai 1831

Monsieur,

Monsieur le professeur W.A. Maciejowski m'a chargé de l'aimable obligation de vous rappeler le petit paquet qu'il devait recevoir par l'entremise de Monsieur Romuald Hube. Comme Monsieur Hube est déjà rentré chez lui, je vous prie, Monsieur, d'avoir l'obligeance d'envoyer ce paquet soit directement à Monsieur Maciejowski, soit chez moi, Kohlmarkt nº 1151, 3e étage, à Vienne. — N. B. — Si possible avant le 1er juin, car après cette date j'aurai sans doute quitté la ville.

238. Allusion au concert que Chopin désirait donner.

239. Cette lettre jusqu'ici inédite m'a été communiquée par M. Jaroslav Prochazka, ingénieur à Prague, au cours des recherches auxquelles il a procédé dans les archives du Musée National à Prague en vue de la rédaction de son essai : « Chopin en Bohème » (cote de ce document : 2 E 47 — dimensions[t]: 260 sur 216 mm). Cette lettre d'un joli tour respectueux fait connaître l'adresse complète de Chopin à Vienne.

Lorsque votre envoi me sera parvenu je le remettrai immédiatement au professeur qui attend, avec impatience, les matériaux pour continuer le travail entrepris.

Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir dérangé par cette lettre, et permettez-moi de profiter avec plaisir de cette occasion pour vous assurer, Monsieur, de la haute considération avec laquelle, je suis, votre véritable et bien dévoué serviteur.

F.F. Chopin.

80. — F. Chopin a sa famille, a Varsovie.

Vienne, le 28 mai 1831

Je reviens de la poste, mais il n'y avait rien pour moi. J'ai reçu mercredi, une lettre de Madame Jarocka avec un post-scriptum du cher papa qui fut pourtant bien avare de ses mots. J'en déduis cependant que tout va bien à la maison. Je conjure Marcel et Jeannot de m'écrire puisqu'ils sont méchants au point qu'il m'est impossible de leur faire ajouter ne serait-ce qu'une ligne pour moi à vos lettres. Je suis si furieux que j'irai même jusqu'à leur renvoyer les leurs sans les avoir décachetées. Ils invoqueront sans doute le manque de temps pour s'excuser, mais moi je le trouve bien pour vous écrire, chaque semaine, de longues lettres. Ah ! ce temps comme il passe ! Voici déjà la fin de mai, et je suis toujours à Vienne ; juin va commencer et j'y serai encore, car Kumelski a eu une rechute et le pauvre a dû s'aliter de nouveau. Je m'aperçois que ma lettre sera bien ennuyeuse, n'y voyez pas la preuve

de maladie ; tout au contraire, je me porte bien et m'amuse parfaitement. Aujourd'hui, levé de bon matin, j'ai joué jusqu'à deux heures, puis je suis allé dîner au restaurant où j'ai rencontré le brave Kandler qui, comme vous le savez, m'a promis des lettres pour Cherubini et pour Paër. Après avoir visité le malade, je compte aller au théâtre où l'on donne un concert. Herz, ce petit violoniste juif qui fut à un cheveu de se faire siffler chez nous à la soirée de Mademoiselle Sontag, s'y fera entendre ainsi que Döhler [240], un pianiste qui jouera des œuvres de Czerny. A la fin du concert, Herz interprètera de ses *Variations* sur des thèmes polonais. Pauvres motifs polonais ! Vous ne vous doutez pas de quels chants juifs on vous assaisonnera, tout en appelant cela de la musique polonaise pour attirer le public ! Allez donc défendre ensuite la musique polonaise ; allez parler d'elle en connaissance de cause et l'on vous traitera de fou, d'autant plus que Czerny, le fabricant viennois, spécialiste de friandises musicales n'a pas encore pris de motifs polonais pour thèmes de ses *Variations*.

Hier, après dîner, je suis allé avec Thalberg à l'Église évangélique où Hesse, le jeune organiste de Wroclaw, se produisait devant le public viennois le plus choisi. Il y a vait là toute la crême, à commencer par Stadler, Kiesewetter, Mosel, Seyfried, Gyrowetz, etc..., pour

240. Théodore Döhler (1814-1856) pianiste et compositeur. Élève de Czerny.

finir par le portier de l'église. Il a du talent, ce garçon. Il sait se servir de l'orgue. Il m'a laissé une carte de son album à remplir, mais je ne sais qu'y écrire, je n'ai pas la moindre idée.

Mercredi je suis resté chez les Bayer jusqu'à deux heures du matin avec Slavik. C'est un des artistes de Vienne qui me consolent des autres et avec lequel je me sens en intimité. Il a joué ce soir-là comme un second Paganini, mais comme un Paganini rajeuni qui, avec le temps, surpassera le premier. Je n'y croirais pas moi-même si je ne l'avais pas entendu souvent ; comme je regrette, ah ! oui, je le regrette que Titus n'ait pas eu l'occasion de faire sa connaissance. Il joue à rendre muet quiconque l'ouit, tire les larmes des yeux aux gens ; plus encore : il fait pleurer des tigres, car le prince G... et Iskr, eux-mêmes, s'en allèrent attendris [241].

Que devenez-vous ?... Je ne fais que rêver de vous. Cette effusion de sang aura-t-elle une fin ? Vous allez, je le sais, me dire : « De la patience ». Alors je me console de cette manière.

Il y a eu jeudi une soirée chez Fuchs [242]. Limmer, un des meilleurs artistes de Vienne s'y est produit dans ses compositions pour quatre violoncelles. Comme à son habitude, Merk a rendu celles-ci plus aimables qu'elles ne le sont en réalité. Nous sommes restés chez

241. Il s'agit de deux aristocrates russes.
242. Aloïs Fuchs (1799-1853) amateur d'art, collectionneur d'autographes et de portraits. Violoncelliste amateur. Ami de Beethoven.

Fuchs jusqu'à minuit, Merk ayant eu envie d'exécuter ses *Variations* avec moi. Il m'a déclaré qu'il aime jouer avec moi et moi aussi j'aime jouer avec lui ; alors ensemble nous devons produire bonne impression. C'est le premier grand violoncelliste que j'ai l'occasion d'admirer de près. Je ne sais quelle impression me fera Norblin [243]. Surtout n'oubliez pas de m'envoyer une lettre pour lui.

81. — Écrit par L. E. Czapek [244] dans l'album de Chopin.

« Une Réminiscence » [Composition pour piano en si b mineur].

Vienne, juin 1831

Le même désir ardent, le même souhait s'est emparé de nos cœurs ; mon Fritzerle, mon cher, ne l'oubliez pas [245].

L. E. Czapek

82. — Extrait du carnet de notes de Chopin.

[Vienne, le 9 juin 1831]

243. Louis-Pierre Norblin (né à Varsovie en 1781) fils de Norblin de la Gourdaine, violoncelliste, élève puis —de 1826 à 1846 — professeur au conservatoire de musique de Paris. Premier violoncelliste à l'Opéra de Paris.

244. Czapek, pianiste varsovien dont il a été déjà question précédemment. La page sur laquelle était cet autographe de Czapek ne se trouvait plus dans l'album de Chopin tel qu'il existait encore avant la guerre mais cet autographe était connu de Karlowicz, l'auteur de *Souvenirs inédits de Frédéric Chopin* (Varsovie, Paris et Leipzig, 1904. éd. polonaise et éd. française). Avaient été également retirés de l'album les autographes de Würfel, de Slavik, etc. que nous donnons ici, un menuet de Louis Werner dédié à Chopin, une valse de son élève Th. Tellefsen et un autographe de Norbert-Alphonse Kumelski.

245. Il s'agit évidemment de vœux pour le succès de la Révolution.



Joseph Slavik (1806-1832). *Portrait non signé.*
Musée National de Prague. Document inédit.

Pl. IX.

[Page 13]

Le concert que je dois donner dans deux jours est annoncé par des affiches et dans les journaux et cela m'est aussi indifférent que s'il ne devait jamais avoir lieu [246]. Je n'écoute pas les compliments, ceux-ci me semblent de plus en plus bêtes. J'ai envie de mourir et de nouveau, je voudrais voir mes parents.

Son image est continuellement devant mes yeux ; il me semble que je ne l'aime plus et pourtant elle ne me sort pas de la tête. Tout ce que j'ai vu jusqu'à présent à l'étranger me semble vieux, insupportable, tout m'y fait seulement soupirer après la maison, après ces moments délicieux que je n'ai pas estimés à leur valeur. Ce qui naguère me semblait grand me paraît ordinaire aujourd'hui, et ce que je trouvais banal jadis m'apparaît aujourd'hui incroyable — extraordinaire — trop grand, trop haut. Les gens d'ici ne me sont rien ; ils sont bons mais ils ne le sont pas d'eux-mêmes ; ils le sont par habitude ; ils font tout tout platement, médiocrement,

246. Ce concert a été donné le 11 juin 1831 au Kârtnerthor-Theater. Grâce au Docteur François Zabiga, professeur à l'université de Vienne qui en a retrouvé le programme et l'a publié dans son intéressant ouvrage : *Chopin und Wien* (Vienne, éd. Bauer, 1951) on sait que cette séance fut une « académie musicale » au bénéfice de M.D. Mattis.

Ce programme le voici :

C.M. Weber : Ouverture de l'opéra *Euryanthe*.

Fr. Chopin : Concerto en mi mineur. Première partie jouée par le compositeur avec l'accomp. de l'orchestre.

Quatuor vocal, chanté par MM. Staudigel, Emminger, Ruprecht et Tichatschek.

Fr. Chopin : Concerto en mi mineur — Romance et Rondo joués par le compositeur avec l'accomp. de l'orchestre.

Comte Venceslas de Gallenberg : Ballet avec la participation de M[lle] Fanny Elsler et de ses deux sœurs.

avec trop d'ordre. Et cela m'achève. Je préférerais même ne plus sentir la médiocrité.

Vienne 1831 n. [247].

83. — F. Chopin a sa famille, a Varsovie.

Vienne, le 25 juin 1831

Je suis bien portant et c'est ma seule consolation, car mon départ ne s'arrange pas et cela d'étrange façon. Je n'ai encore rien éprouvé de pareil. Vous savez comme j'étais indécis à propos de ce voyage, or, je rencontre des obstacles à chaque pas. Chaque jour, on me promet mon passeport et chaque jour on me renvoie d'Anne à Caïphe pour me faire reprendre à la police ce passeport que j'ai dû y déposer. Aujourd'hui, on m'a appris cette nouvelle : mon passeport serait égaré ! Non seulement on ne fera rien pour le retrouver, mais encore je dois introduire une demande pour en obtenir un nouveau. Nous [c'est-à-dire les Polonais] subissons tous à présent, de bien étranges vicissitudes ! Je suis prêt à partir et je ne le puis. Je suivrai le conseil de Bayer et me ferai donner un passeport pour l'Angleterre, mais je me rendrai à Paris. Malfatti m'a donné une lettre pour son bon ami Paër. Kandler m'a consacré un article dans un journal musical de Leipzig.

247. Opienski a placé de façon tout à fait fantaisiste ces notes dans les éditions qu'il a faites de la correspondance de Chopin. Dans l'édition française, il les indique sous le nº 66 avec cette mention : Vienne printemps 1831 faisant passer ainsi ce texte après la lettre où Chopin parle de son départ. Dans l'édition polonaise, il le date de « Munich, 26 Août 1831 ».
Il est à remarquer que Chopin a signé ces lignes de la dernière lettre de son nom.

Je suis rentré chez moi hier à minuit, car c'était la Saint-Jean et par conséquent, la fête de Malfatti. A cette occasion, Mechetti lui avait préparé une surprise : Wild, Cicimara, Mesdemoiselles Emmering, Lutzer et moi en personne lui avons donné une séance de musique peu commune. Je n'avais pas encore entendu le quatuor de *Moïse* si bien exécuté mais : « *Oh quante lacrime* » a été chanté incomparablement mieux par Mademoiselle Gladkowska lors de mon concert d'adieu à Varsovie. Wild était bien en voix. Quant à moi je remplissais en somme les fonctions de chef d'orchestre [Note marginale de Chopin :]. Cicimara a dit qu'il n'y a personne à Vienne pour accompagner comme moi. J'ai pensé : « Je le sais parfaitement » (Chut !) [Fin de la note marginale].

Un grand nombre d'auditeurs étrangers nous écoutaient de la terrasse. Il y avait un admirable clair de lune, les fontaines jaillissaient, les serres imprégnaient l'atmosphère de suaves parfums ; en un mot : une nuit splendide, un endroit vraiment délicieux. Vous ne pourriez vous imaginer les harmonieuses proportions du salon où l'on chantait. D'immenses baies ouvertes jusqu'au sol donnent sur une terrasse d'où l'on découvre tout Vienne. Beaucoup de miroirs et peu de lumières. Un petit salon situé à gauche de l'entrée augmente de façon incroyable l'étendue de l'appartement qui alors paraît immense. L'amabilité sincère et la prévenance du maître de la maison, l'élégance, l'aisance, la gaieté

de la société, l'esprit qui y régnait et un souper exquis nous retinrent très longuement et c'est seulement vers minuit que nous montâmes en voiture pour rentrer chacun chez nous.

Je règle mes dépenses aussi strictement que je le peux et j'entoure chaque kreutzer des mêmes soins que cette bague à Varsovie [248]. Cette bague, vous pouvez la vendre si vous le voulez ; je vous coûte déjà assez, pour mon malheur.

J'ai gravi avant hier le Leopoldsberg et le Kahlenberg en compagnie de Kumelski et de Czapski. Celui-ci est mon hôte quotidien. Il me manifeste de si grands sentiments d'amitié qu'il a été jusqu'à offrir de m'avancer, en cas de besoin, l'argent nécessaire pour mon voyage. La journée fut merveilleuse. Je n'avais jamais encore fait une promenade aussi belle. Du Leopoldsberg, on voit Vienne en entier, Wagram, Aspern, Pressbourg, le monastère de Neubourg, le château où Richard Cœur-de-Lion fut emprisonné, et toute la haute vallée du Danube. Après déjeuner, nous avons fait l'ascension du Kahlenberg où fut établi le damp du roi Sobieski (j'y ai pris, à un arbre, la petite feuille que je vous envoie pour Isabelle). Il y a là l'église des camaldules où Jean Sobieski, avant d'attaquer les Turcs, arma chevalier son fils Jacques et servit lui-même la messe. Vers le soir, nous gagnâmes le Krapfenwald, petit wallon charmant où il nous fut donné d'observer une coutume

248. La bague offerte à Chopin par l'empereur Alexandre en 1825.

curieuse. Les gamins se couvrent de feuilles des pieds à la tête, et dans ce costume, tels des buissons vivants, dansent tout en interpelant les gens qui passent. L'un d'eux pareillement recouvert de feuillage est appelé *Pfingstkönig* [249]. C'est une manière de célébrer la Pentecôte. Stupide originalité. Il y a quelques jours, j'ai passé la soirée chez Fuchs qui m'a montré sa collection de quatre cents autographes parmi lesquels se trouve déjà relié, mon *Rondeau* pour deux pianos. Quelques personnes étaient venues dans l'intention de faire ma connaissance. Fuchs m'a fait cadeau d'un autographe de Beethoven.

Votre dernière lettre m'a fait grand plaisir, car tous ceux qui me sont chers s'y trouvent réunis sur la même feuille de papier. Alors je baise en remerciement ces mains et ces pieds comme il n'y en a pas à Vienne.

84. — Nicolas Chopin a Frédéric Chopin a Munich [250].

Varsovie ce 29 juin 1831

Mon cher enfant. Je viens de recevoir la lettre que M. Scholtz a eu la bonté de me remettre lui-même. Je suis bien aise d'apprendre que ta santé ne met aucun empêchement à ton départ et je souhaite bien sincèrement que le ciel te la conserve. Ayant remarqué par les lettres que tu avais déjà touché à l'argent qui était destiné à la continuation de ton voyage, tu recevras

249. Roi de la Pentecôte.
250. Le père de Chopin avait envoyé cette lettre à Munich dans l'ignorance qu'il était de la date à laquelle Frédéric pourrait quitter Vienne.

ci-joint un petit renfort, plus conforme à notre situation qu'à notre bonne volonté. Tu me marques que tu as touché de Monsieur Stein 450 fl.[orins] de Rhin, ce qui fait 1.800 fl. de Pologne. J'y ajoute 1.200 fl., ce qui fera 3.000 fl. de Pologne. Ainsi tu recevras *trois cents fl.* du Rhin sans aucun frais, car j'ai payé le tout en roubles sonnants et même 223 fl. de Pologne pour les frais de banque, selon le compte de Monsieur Scholtz, qui m'a assuré qu'il était difficile de faire passer de l'argent à l'étranger. Ainsi, mon cher enfant, comme tes fonds ne seront pas grands, tâche de ne pas rester longtemps à Munich, afin de n'y pas dépenser le peu que tu as. Je compte sur ta prudence. Mande-nous le plus vite possible si tu pourras aller voir Roman ou non et si tu as trouvé des connaissances où tu es maintenant. Je suis bien aise que Monsieur Kumelski est du voyage, du moins, tu n'es pas isolé. Épargne autant que tu pourras, le cœur me saigne de ne pouvoir faire davantage.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ch.

[Adresse :]
Monsieur, Monsieur
Chopin
à Munich.

85. — Etienne Witwicki [251], a F. Chopin a Vienne.

6 juillet 1831, Varsovie.

251. Étienne Witwicki (1802-1847), poète polonais, ami de Chopin. Il émigra en France après l'échec de l'insurrection. Neuf des dix mélodies de l'œuvre posthume de Chopin (74) sont composées sur des poèmes de Witwicki.

Cher Monsieur Frédéric,

Permettez-moi de me rappeler à votre souvenir et de vous remercier pour vos admirables chansons. Elles ont plu infiniment, non seulement à moi, mais à tous ceux qui les ont entendues ; et vous-même vous avoueriez qu'elles sont très belles, si vous les entendiez chanter par votre sœur. Vous devez absolument être le créateur de l'opéra polonais ; je suis profondément convaincu que vous pourriez le devenir et, comme compositeur national polonais, frayer à votre talent une voie extrêmement riche qui vous mènerait à une renommée peu commune. Pourvu que vous ayez toujours en vue : la nationalité, la nationalité et encore une fois la nationalité ; c'est un mot à peu près vide de sens pour un écrivain ordinaire, mais non pour un talent comme le vôtre. Il y a une mélodie natale comme il y a un climat natal. Les montagnes, les forêts, les eaux et les prairies ont leur voix natale, intérieure, quoique chaque âme ne la saisisse pas. Je suis persuadé que l'opéra slave, appelé à la vie par un véritable talent, par un compositeur plein de sentiments et d'idées, brillera un jour dans le monde musical comme un nouveau soleil, peut-être même s'élèvera-t-il au-dessus de tous les autres, et aura-t-il autant de mélodie que l'opéra italien, plus de sentiment encore et incomparablement plus de pensée. Chaque fois que j'y songe, cher Monsieur Frédéric, je me berce de la douce espérance que vous serez le premier qui saurez puiser dans les vastes

trésors de la mélodie slave ; si vous ne suiviez pas cette voie, vous renonceriez volontairement aux plus beaux lauriers. Laissez l'imitation aux autres ; que les médiocres s'en occupent. Vous, soyez original, national ; peut-être, au commencement, peut-être ne serez-vous pas compris par tous, mais la persévérance et la culture dans un champ élu par vous, vous assureront un nom dans la postérité. Celui qui veut s'élever dans un art quelconque et devenir un véritable maître, doit poursuivre toujours un grand but. Pardon de vous avoir écrit cela, mais croyez que ces conseils et ces souhaits sont dictés par une sincère amitié et par l'estime que m'inspire votre talent. Si vous allez en Italie, vous feriez bien de vous arrêter un certain temps en Dalmatie et en Illyrie pour connaître les chants de ce peuple frère, ainsi qu'en Moravie et en Bohème. Cherchez les mélodies populaires slaves, comme le minéralogiste cherche les pierres et les métaux dans les montagnes et les vallées. Même vous jugerez peut-être convenable de noter certains chants ; ce serait pour vous-même une collection extrêmement utile ; il ne faut pas regretter le temps qu'on emploie à cela. Pardon encore une fois pour mon griffonnage importun ; j'abandonne ce sujet.

Vos parents et vos sœurs jouissent d'une santé parfaite ; j'ai de temps à autre le plaisir de les voir. Nous vivons tous ici dans une fièvre continuelle. Ma santé, jusqu'à présent, fut si malheureusement mauvaise que je n'ai pu me mettre en campagne. Tandis que les autres

jouaient à la balle, moi, je m'amusais avec des pilules ; pourtant je fais partie de l'artillerie de la garde nationale. On m'a dit que là-bas vous vous ennuyez et que vous languissez. Je me mets dans votre situation ; aucun Polonais maintenant ne peut être tranquille, quand il y va de la vie ou de la mort de sa patrie. Il faut souhaiter pourtant que vous vous souveniez toujours, cher ami, que vous êtes parti, non pour languir, mais pour vous perfectionner dans votre art, et devenir la consolation et la gloire de votre famille et de votre pays. Je me permets de vous envoyer ces conseils avec l'autorisation de votre respectable mère. En vérité pour travailler avec fruit, il faut avoir l'esprit libre, sans inquiétude et sans soucis.

Au revoir, cher Monsieur Frédéric, je vous souhaite la santé et tout le bien possible.

Votre ami,

Witwicki

P.S. — Si vous voulez encore faire la musique d'une chanson quelconque en prenant deux strophes à la fois comme dans le *Messager*, ne faites pas attention si elles sont impaires, je peux en ajouter une de plus.

Adieu.

[Adresse :]
A Monsieur
Monsieur Frédéric Chopin
à Vienne.

86. — Écrit par Guillaume Würfel dans l'album de Chopin.

Vienne le 12 Juillet 1831

[Chopin avait inséré dans son album, deux cartes de Würfel ; sur la première se trouvent quatre mesures du solo du début du quatrième concerto en fa majeur de Würfel puis en polonais :]

Vienne 12 juillet 1831

Ton vieil ami.
Würfel

[sur l'autre feuille, quelques mesures, avec la mention :]

De l'opéra Rothmantel.

Souviens-toi de moi.

Vienne ce 13 juillet 1831
G. Würfel.

87. — F. Chopin a sa famille a Varsovie.

Vienne le 16 juillet 1831, samedi

Je vois par votre dernière lettre que vous avez fini par prendre le dessus sur tous vos malheurs ; croyez-moi, rien ne peut plus m'atteindre non plus. Espoir, cher espoir !

Enfin, j'ai mon passeport. Cependant je ne partirai pas lundi, c'est seulement mercredi que nous nous mettrons en route pour gagner Munich en passant par Salzbourg. Apprenez que j'ai fait viser mon passeport pour Londres. La police l'a régularisé, mais on me l'a gardé pendant deux jours à l'ambassade de Russie pour me le rendre avec la permission d'aller à Munich seulement, et non à Londres. Qu'importe, pensais-je, pourvu que Monsieur Maison, ambassadeur de France, donne sa signature.

Il nous est de plus arrivé un autre ennui. Pour entrer en Bavière, il est nécessaire de posséder un *Gesun-*

dheitspass [certificat de santé] en ce qui concerne le choléra, sans quoi impossible de franchir la frontière. Kumelski et moi avons déjà couru pour cette affaire pendant une demi-journée, mais tout doit être terminé après dîner.

Ce qui me console c'est que nous avons grimpé tous ces escaliers en bonne compagnie, car à en juger par la prestance polonaise, l'excellente façon de parler et le passeport, Alexandre Fredro était avec nous. Il venait chercher des certificats de ce genre pour ses domestiques.

On a affreusement peur du choléra ici, c'est à mourir de rire. On vend des prières imprimées pour conjurer le fléau, on ne mange plus de fruits et les citadins fuient vers les campagnes. Je laisse à Mechetti ma *Polonaise* pour violoncelle. Louise m'écrit que Monsieur Elsner est satisfait du compte rendu ; je ne sais ce qu'il dira de l'autre, car enfin c'est bien lui qui m'a enseigné la composition. Il ne me manque rien, excepté plus d'âme et plus de vie ; je me sens fatigué, mais parfois je suis aussi gai qu'à la maison. Lorsque j'ai des moments de tristesse, je vais chez Madame Szaszek ; j'y trouve d'habitude quelques braves polonaises qui toujours me réjouissent tellement par leurs vœux sincères d'un meilleur avenir, que je me mets aussitôt à imiter les généraux de l'endroit. C'est un nouveau polichinelle de ma toute dernière façon ; vous ne le connaissez pas encore mais ceux qui l'ont vu éclatent de rire [252]. Il y a d'autres

252. Dès l'enfance, Chopin était un mime splendide et il le fut toute sa vie.

jours où l'on ne peut tirer deux mots de moi, alors, pour trente kreutzers, je me rends à Hietzing ou dans quelque autre endroit des environs pour me distraire.

Zacharkiewicz, de Varsovie, est venu chez moi ; quant à sa femme lorsqu'elle m'a vu chez Szaszek, elle ne put assez s'étonner de ce que je fusses devenu un tel solide gaillard. Du côté droit, j'ai fait pousser un favori — et il est fort imposant. Je n'en ai pas besoin du côté gauche car le public voit seulement le côté droit. J'ai reçu avant-hier la visite du brave Würfel ; arrivèrent ensuite Czapek, Kumelski et beaucoup d'autres. Ensemble nous nous sommes rendus à Saint-Veit. C'est un bel endroit. Je n'en dirai pas autant d'un autre lieu appelé Tivoli où l'on trouve une sorte de carroussel, autrement dit une patinoire avec des chariots qu'on nomme ici *Rutsch*. Il y a cependant quantité de gens pour se lancer de haut en bas sans aucun but dans ces chariots. Je n'avais pas voulu même m'arrêter pour les regarder. Un peu plus tard cependant, comme nous étions huit (et rien que de bons amis) nous participâmes à la course. Ce fut à qui arriverait le premier, en s'aidant des pieds, alors le jeu prit l'allure d'un amusement collectif et, de détracteur acharné de cet absurde divertissement viennois, j'en devins un prosélyte ardent jusqu'à ce qu'enfin me fussent revenus le bon sens et la pensée que les gens prêtent ainsi au jeu des corps sains et forts, qu'ils étourdissent de la sorte des esprits

doués, juste au moment où l'humanité fait appel à des êtres semblables pour la défendre.

Que le diable les emporte !

On vient de donner ici le *Siège de Corinthe*, de Rossini. Wild, Heinefetter, Bender, Forti, en un mot tout ce que Vienne possède de bon y jouait et ce fut très joli. J'y suis allé une fois avec Czapek, puis nous avons soupé dans un restaurant où allait toujours Beethoven.

Que je n'oublie pas de vous dire : il m'arrivera certainement de prendre chez le banquier Peter plus d'argent que papa n'en avait prévu pour moi. Je m'arrange comme je peux, mais, par Dieu, je ne puis faire autrement, à moins de me mettre en route avec une bourse très légère. Après, que Dieu m'en garde, vous pourriez me reprocher d'y avoir gagné une maladie ou quelqu'autre chose et de n'avoir pas pris plus d'argent avec moi. Excusez-moi mais je vis de cet argent depuis le mois de mai ; nous sommes en juillet et il me faut payer plus de dîners qu'en hiver. Je ne vous fais pas cette demande de ma propre initiative mais sur le conseil des autres et il m'est bien pénible d'avoir à vous l'adresser aujourd'hui. C'est plus de trois sous que papa a eu à dépenser pour moi jusqu'à présent et je sais ce qu'il faut se démener pour en gagner de ces sous ! Mais il ne sert à rien aujourd'hui de se faire du tourment, il faut garder l'espoir ! Il m'est plus pénible de vous en demander que de vous en donner, mais il m'est plus facile de les

prendre que de vous les rendre. Dieu peut-être aura pitié de moi — *punctum*.

Il y aura bientôt un an que j'ai reçu mon passeport ; il faudra sûrement le faire prolonger. Mais comment ? Écrivez-moi si vous pouvez — et par quelle voie — m'en envoyer un autre. Mais sans doute est-ce impossible.

Il m'arrive souvent de courir dans la rue après un quelconque Jeannot ou Titus. J'aurais juré hier avoir vu Titus de dos et c'était un bougre de prussien. Que cette épithète ne vous donne pas mauvaise opinion de mon éducation viennoise. A vrai dire, on n'a pas ici autant de politesse ni de mots choisis dans la conversation que chez nous à l'exception du « *Gehorsamer Diener* »[253], final, mais je n'apprends rien de ce qui est par essence viennois. Par exemple, je ne sais danser convenablement aucune valse, cela suffit ! Mon piano n'a pas entendu que des mazoures.

Que Dieu vous garde en bonne santé. Qu'aucun de ceux que je connais ne meure. Quelle perte que ce Gucio ! Ici l'on transperce les lettres et l'on pose dessus un énorme « sceau de santé ». C'est qu'ici l'on a peur, une peur panique ! [du choléra].

Très fidèlement, votre

Frédéric.

88. — F. Chopin a sa famille, a Varsovie.

[Vienne, le mercredi 20 juillet 1831]

253. « Obéissant serviteur. »

[Dans *Frédéric Chopin, sa vie, ses œuvres et ses lettres* (éd. polonaise, vol. 1, p. 259), Karasowski a résumé comme suit cette lettre malheureusement perdue :

« En compagnie de Kumelski, Frédéric se prépare à partir pour Munich qu'il gagnera par Linz et par Salzbourg. Il se porte bien, dit-il, et Steinkeller l'a muni de l'argent indispensable, mais il craint de ne pas en avoir assez et demande à son père de lui en envoyer à Munich].

89. — Écrit par un inconnu dans l'album de Chopin.

[Munich, 1er septembre 1831]

Notre rencontre, hélas ! fut bien brève ; mais l'amitié qui naquit de cette trop courte réunion me fait espérer, mon très cher Fritzerle, que même de loin vous vous souviendrez quelquefois tendrement de moi.

Avec l'assurance d'une amitié éternellement fidèle, votre

Auguste.

ce 1-9-31

[sur une autre page :]

Une chanson intitulée *Bonne nuit* en la bémol majeur, à 3/4.

[en dessous]

Ce 1-9-31, écrite une demi-heure avant mon départ, pour mon cher ami Fritz.

Éternellement à lui,

Auguste.

LE JOURNAL DE STUTTGART

[Texte intégral]
[Extrait du carnet de notes de Chopin. Septembre 1831]

Stuttgart. — Chose étrange ! Ce lit où je vais me coucher a peut-être servi à plus d'un mourant et cette pensée ne me donne aujourd'hui aucun dégoût. Peut-être plus d'un cadavre y a-t-il reposé et reposé longuement.

— Mais en quoi un cadavre est-il moins que moi ? Un cadavre ne sait rien lui non plus de son père ni de sa mère, ni de ses sœurs, ni de Titus !

— Un cadavre, non plus, n'a pas de bien-aimée ! — Il ne peut parler à ceux qui l'entourent en son langage ! — Un cadavre est pâle comme moi. Il est aussi froid que je le suis à présent en face de tout. Un cadavre a cessé de vivre et moi aussi j'ai vécu jusqu'à satiété. A satiété ? Un cadavre est-il rassasié de la vie ? S'il

l'était, il aurait bonne mine et il est si misérable. — La vie a-t-elle donc une influence si grande sur les traits, sur l'expression de la face, sur la physionomie de l'homme ? — Pourquoi vivons-nous une vie aussi misérable qui nous dévore et ne sert qu'à faire de nous des cadavres ! — Une heure de la nuit sonne aux horloges des tours de Stuttgart. Ah ! combien meurt-il d'humains en cet instant de par le monde ? — Des enfants perdent leur mère, — des mères perdent leurs enfants. Combien de plans s'anéantissent, que de tristesses surgissent de ces trépas et combien de consolations aussi ! Combien de tuteurs malhonnêtes et d'êtres opprimés meurent. Le méchant et le bon sont morts. La vertu et le crime, de même. Tous sont frères dans la mort.

On voit que la mort est le meilleur des actes. Quel est donc le pire ? La naissance, puisque c'est le contraire du meilleur des actes. J'ai donc raison de déplorer d'être venu sur terre. Pourquoi ne m'a-t-il pas été permis de n'y pas venir puisque j'y suis inactif, mon existence à quoi sert-elle ? Je ne suis bon à rien parmi les hommes car je n'ai ni mollets, ni gueule. Et, même si je les avais, qu'aurais-je de plus ? Serais-je mieux avec des mollets — mais il faut les avoir ! Un cadavre a-t-il des mollets ? Un cadavre n'en a pas plus que moi. Une ressemblance de plus. Alors il ne me manque pas beaucoup pour fraterniser mathématiquement avec la mort. Aujourd'hui, je ne la désire pas à moins que vous soyez

malheureuses, mes enfants et que vous aussi ne souhaitiez rien de mieux que la mort ! Sinon, je désire encore vous revoir. Non pas pour mon bonheur direct, mais pour mon bonheur indirect, car je sais combien vous m'aimez. Mais elle [Constance] a-t-elle simulé qu'elle m'aimait, c'est une énigme à deviner ! Oui, non, oui, oui, non, oui, non, oui, oui, un doigt sur l'autre ; il glissa... M'aime-t-elle ? M'aime-t-elle sûrement ? Qu'elle fasse ce qu'elle veut. Aujourd'hui j'ai un sentiment plus haut, plus haut, beaucoup plus haut... que la curiosité dans l'âme. [Deux lignes effacées]. On peut garder une bonne mémoire. [Une ligne effacée]. Père, mère, enfants, tout ce qui m'est le plus cher, où êtes-vous ? Morts peut-être ? Le Moscovite m'a-t-il fait un sinistre tour ? Oh ! attends, attends... Seraient-ce des larmes ? Il y a si longtemps qu'elles n'ont plus jailli de mes yeux. Pourquoi ? Pourtant une tristesse sèche m'avait envahi depuis si longtemps. Il m'a été impossible de pleurer depuis tant de jours. Quel est ce sentiment ? Bon et nostalgique. Il n'est pas bon de se laisser aller à la nostalgie, cependant c'est agréable ! C'est un état étrange. Mais le mort aussi, il se sent bien et mal à la fois. Il passe dans une vie plus heureuse et il s'en trouve bien mais il regrette le passé et il en devient nostalgique. Le mort doit se sentir comme moi lorsque j'ai eu fini de pleurer. Ce fut sans doute une sorte de mort momentanée de mes sentiments — un instant je mourus pour mon cœur. Ou plutôt, pour un moment

mon cœur mourut pour moi. Pourquoi pas pour toujours ? Peut-être me serait-ce plus supportable. Seul, seul. [Trois lignes effacées]. Ah ! l'on ne peut décrire ma misère ! C'est à peine si mes facultés de sentir peuvent la supporter. C'est à peine si mon cœur ne crève pas de la joie et des grands agréments qu'il a eus pendant cette année. Mon passeport sera périmé le mois prochain, je ne pourrai plus vivre à l'étranger — du moins je ne le pourrai plus officiellement. Alors, je serai encore davantage semblable à un mort.

[Stuttgart, après le 8 septembre 1831]

Stuttgart. — J'ai écrit les pages précédentes sans savoir que l'ennemi était dans la maison. [Une ligne effacée].

Les faubourgs sont détruits, incendiés. Jeannot ! Sans doute Wilus est-il mort sur les remparts. Je vois Marcel en captivité. Sowinski, ce brave, aux mains de ces coquins ! O Dieu, existes-tu ? Oui, tu existes et tu ne nous venges pas ! N'y a-t-il pas encore assez de crimes moscovites ou bien es-tu Moscovite toi-même ?

Mon pauvre père, mon brave père, peut-être a-t-il faim ; peut-être n'a-t-il pas de quoi acheter du pain pour ma mère ! Mes sœurs ont peut-être été victimes de la rage de la soldatesque moscovite déchaînée ! Paszkiewicz — ce chien de Mohilew, — s'empare de la résidence des premiers monarques de l'Europe ! Le Moscovite seigneur du monde ? [Deux mots effacés]. O mon père, tels sont les agréments de ta vieillesse !

Mère, tendre mère douloureuse, tu as survécu à ta fille pour voir le Moscovite fouler aux pieds ses ossements. [Un mot effacé]. Ah ! Powonski. Ont-ils respecté sa tombe [254]. Elle est piétinée et mille autres cadavres la recouvrent. Ils ont brûlé la ville. Ah ! pourquoi ne m'a-t-il pas été donné de tuer au moins un de ces Moscovites ! O Titus, Titus ! [255].

[sur une autre page]

Stuttgart. Qu'est-elle devenue ? Où est-elle ? La pauvre ! [Constance]. Peut-être est-elle aux mains des Moscovites! Un Moscovite la presse, l'étrangle, l'assassine, la tue ! Ah ! ma bien-aimée, je suis seul ici — viens auprès de moi — que j'essuie tes larmes, je calmerai les blessures du présent en te rappelant le passé — le temps où il n'y avait pas encore de Moscovites. Alors cependant quelques Moscovites voulaient à toutes forces te plaire — et tu te raillais d'eux parce que moi j'étais là, moi, pas Grab [256].

Tu as une mère et une si méchante. Moi j'en ai une si bonne ! Mais peut-être n'ai-je plus de mère. Peut-être un Moscovite l'a-t-il tuée, assassinée. Mes sœurs affolées

254. La tombe de la petite Émilie Chopin, au cimetière Powonski.

255. Le cri « O Titus, Titus ! » jeté juste après « Ah pourquoi ne m'a-t-il pas été donné de tuer au moins un de ces Moscovites ! » permet de voir en cette invocation désespérée une allusion au conseil que Titus Woyciechowski avait donné à Chopin de ne pas rentrer en Pologne. — S. et D. Ch. —

256. Chopin parle ici de Grabowski, le futur mari de Constance Gladkowska. Cette citation prouve qu'il avait appris, probablement pendant son séjour à Vienne, que Grabowski faisait la cour à la jeune cantatrice.

ne se laissent pas faire — non. — Mon père plein de désespoir ne sait que devenir, il n'y a personne pour relever ma mère — et moi je suis inactif ici — et moi, les mains vides, ici je soupire seulement de temps en temps, j'épanche mon désespoir sur le piano. A quoi cela sert-il ? Dieu, mon Dieu ébranle la terre, qu'elle dévore les hommes de ce siècle, que les tortures les plus cruelles tourmentent les Français qui ne nous ont pas secourus.

Si de l'ensemble de ces lignes hallucinantes écrites sous le coup d'une émotion violente et du désespoir surgit une juste vision du caractère généreux de Chopin ; si son amour pour la Pologne, son attachement aux siens, sa tendresse pour Constance y parlent avec l'accent d'une sincérité totale, aucune conclusion n'est à tirer du dernier passage de cet inappréciable document humain En effet, le jeune Polonais devait bientôt comprendre que le peuple de France — s'il en avait eu la liberté — aurait volé au secours de sa patrie.... Plus tard, il se rendit compte de ce que Louis-Philippe lui-même ne pouvait être considéré comme responsable de l'attitude réservée observée à contre-cœur par la France en ces circonstances tragiques.

Zbiory Stowarzyszenia I. F. C.

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA CORRESPONDANCE DE CHOPIN

L'AUBE (1816-1831)

1816

1 - A Nicolas Chopin. Varsovie, 6 décembre (traduit du polonais).

1817

2 - A Justine Chopin, Varsovie, 16 juin (traduit du polonais).
3 - A Nicolas Chopin. Varsovie, 6 décembre (traduit du polonais).

1818

4 - A Nicolas Chopin. Varsovie, 6 décembre (traduit du polonais).

1823

5 - A Eustache Marylski, à Pencice. Varsovie, septembre (traduit du polonais).

1824

6 - A ses parents, à Varsovie. Sokolowo, 10 août (traduit du polonais).
7 - A sa famille, à Varsovie. Szafarnia, 16 août (traduit du polonais).
8 - A Guillaume Kolberg, à Varsovie. Szafarnia, 19 août (traduit du polonais).
9 - A sa famille, à Varsovie. Szafarnia, 19 août (traduit du polonais).
10 - A sa famille, à Varsovie. Szafarnia, 24 août (traduit du polonais).
11 - A sa famille, à Varsovie. Szafarnia, 27 août (traduit du polonais).
12 - A sa famille, à Varsovie. Szafarnia, 31 août (traduit du polonais).
13 - A sa famille, à Varsovie. Szafarnia, 3 septembre (traduit du polonais).
14 - A Jean Bialoblocki, à Radomin. Sokolowo, fin de l'été (traduit du polonais).

1825

15 - A Jean Bialoblocki, à Sokolowo. Varsovie, 8 juillet (traduit du polonais).
16 - A Jean Bialoblocki, à Sokolowo. Varsovie, 27 juillet (traduit du polonais).
17 - A sa famille à Varsovie. Kowalewo, été (traduit du polonais).
18 - A Jean Matuszynski, à Varsovie. Szafarnia, commencement d'août (traduit du polonais).
19 - A Jean Bialoblocki, à Sokolowo. Varsovie, 8 septembre (traduit du polonais).
20 - A Jean Bialoblocki, à Bischofswerder. Varsovie, 30 octobre (traduit du polonais).
21 - A Jean Bialoblocki, à Bischofswerder. Varsovie, novembre (traduit du polonais).
22 - A Jean Bialoblocki, à Sokolowo. Zelazowa Wola, Noël (traduit du polonais).

1826

23 - A Jean Bialoblocki, à Bischofswerder. Varsovie, 12 février (traduit du polonais).
24 - A Jean Bialoblocki, à Sokolowo. Varsovie, 15 mai (traduit du polonais).
25 - A Jean Bialoblocki, à Sokolowo. Varsovie, juin (traduit du polonais).
26 - A Guillaume Kolberg, à Varsovie. Reinertz, 18 août (traduit du polonais).
27 - Adalbert Zywny à Frédéric Chopin, à Reinertz. Varsovie, 19 août (traduit de l'allemand).
28 - A Joseph Elsner, à Varsovie. Reinertz, 29 août (texte original français).
29 - A Jean Bialoblocki, à Sokolowo. Varsovie, 2 novembre (traduit du polonais).

1827

30 - A Jean Bialoblocki, à Sokolowo. Varsovie, 8 janvier (traduit du polonais.
31 - A Jean Bialoblocki, à Sokolowo. Varsovie, 14 mars (traduit du polonais).
32 - A Jean Matuszynski, à Varsovie, hiver (traduit du polonais).

1828

33 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 9 septembre (traduit du polonais).
34 - A sa famille, à Varsovie. Berlin, 16 septembre (traduit du polonais).
35 - A sa famille, à Varsovie. Berlin, 20 septembre (traduit du polonais).
36 - A sa famille, à Varsovie. Berlin, 27 septembre (traduit du polonais).
37 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 27 décembre (traduit du polonais).

1829

38 - Nicolas Chopin au ministre S. Grabowski, à Varsovie. Varsovie, 13 avril (traduit du polonais).
39 - A sa famille, à Varsovie. Vienne, 1er août (traduit du polonais).
40 - A sa famille, à Varsovie. Vienne, 8 août (traduit du polonais).
41 - A sa famille, à Varsovie. Vienne, 12 août (traduit du polonais).
42 - A sa famille, à Varsovie. Vienne, 13 août (traduit du polonais).
43 - A sa famille, à Varsovie. Vienne, 19 août (traduit du polonais).
44 - Guillaume Würfel, à un destinataire inconnu à Prague. Vienne, 19 août (traduit de l'allemand).
45 - A sa famille, à Varsovie. Prague, 22 août (traduit du polonais).
46 - A sa famille à Varsovie. Dresde, 26 août (traduit du polonais).
47 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 12 septembre (traduit du polonais).
48 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 3 octobre (traduit du polonais).
49 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 20 octobre (traduit du polonais).
50 - Le Prince Antoine Radziwill, à F. Chopin, à Varsovie. Antonin, 4 novembre (texte original français).
51 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 14 novembre (traduit du polonais).

1830

52 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 27 mars (traduit du polonais).
53 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie. 10 avril (traduit du polonais).

54 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 17 avril (traduit du polonais).
55 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 15 mai (traduit du polonais).
56 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 5 juin (traduit du polonais).
57 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 21 août (traduit du polonais).
58 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 31 août (traduit du polonais).
59 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 4 septembre (traduit du polonais).
60 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 18 septembre (traduit du polonais).
61 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 22 septembre (traduit du polonais).
62 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 5 octobre (traduit du polonais).
63 - Clémentine Hoffman, née Tanska, aux sœurs de Chopin, à Varsovie. Varsovie, commencement d'octobre (traduit du polonais).
64 - A Titus Woyciechowski, à Poturzyn. Varsovie, 12 octobre (traduit du polonais).
65 - Écrit par Constance Gladkowska dans l'album de Chopin, 25 octobre (traduit du polonais).
66 - A sa famille, à Varsovie. Wroclaw, 9 novembre (traduit du polonais).
67 - A sa famille, à Varsovie. Dresde, 14 novembre (traduit du polonais).
68 - A sa famille, à Varsovie. Prague, 21 novembre (traduit du polonais).
69 - A Jean Matuszynski, à Varsovie. Vienne, 24 novembre (traduit du polonais).
70 - A sa famille, à Varsovie. Vienne, 1er décembre (traduit du polonais).
71 - A sa famille, à Varsovie. Vienne, 22 décembre (traduit du polonais).
72 - A Jean Matuszynski, à Varsovie. Vienne, 26 décembre (traduit du polonais).

1831

73 - A Jean Matuszynski, à Varsovie. Vienne, 1er janvier (traduit du polonais).
74 - A Jean Matuszynski, à Varsovie. Vienne, 1er janvier (traduit du polonais).
75 - A Joseph Elsner, à Varsovie. Vienne, 29 janvier (traduit du polonais).
76 - Extrait du Carnet de notes de Chopin, Vienne, 1er mai (traduit du polonais).
77 - Écrit par Joseph Slavik dans l'album de Chopin, 2 mai (texte original français).
78 - A sa famille, à Varsovie. Vienne 14 mai (traduit du polonais).
79 - A Venceslas Hanka à Prague. Vienne, 15 mai (traduit du polonais).
80 - A sa famille, à Varsovie. Vienne, 28 mai (traduit du polonais).
81 - Écrit par L.E. Czapek dans l'album de Chopin. Vienne, juin (traduit du polonais).
82 - Extrait du Carnet de notes de Chopin. Vienne, 9 juin (traduit du polonais).
83 - A sa famille, à Varsovie. Vienne, 25 juin (traduit du polonais).
84 - Nicolas Chopin, à Frédéric Chopin, à Munich. Varsovie, 29 juin (texte original français).
85 - Étienne Witwicki, à Frédéric Chopin, à Vienne. Varsovie, 6 juillet (traduit du polonais).
86 - Écrit par Guillaume Würfel, dans l'album de Chopin, Vienne, 12 juillet (traduit de l'allemand).
87 - A sa famille, à Varsovie. Vienne, 16 juillet (traduit du polonais).
88 - A sa famille, à Varsovie. Vienne, 20 juillet (traduit du polonais).
89 - Écrit par un inconnu dans l'album de Chopin. Munich, 1er septembre (traduit de l'allemand).
90 - Extrait du Carnet de notes de Chopin. « Le Journal de Stuttgart ». Stuttgart, septembre (traduit du polonais).

INDEX DES NOMS CITÉS

AGOULT (Marie de Flavigny, comtesse d'), XLI, XLIII, XLIV.
ALBERT, prince-régent d'Angleterre, LI
ALBONI Marietta, LII.
ALBRECHT, de Varsovie, 81.
ALBRECHT Thomas, Paris, XLIX.
ALEXANDRA Olésia, M^lle Pruszak.
ALEXANDRA Alexandrine, M^lle de Moriolles.
ALEXANDRE I, tsar de Russie, XXXI, XXXIII, 95, n. 248 p. 266.
ALEX Alexandre, v. Rembielinski.
ALFONS, v. Brandt.
ALKAN Charles H. V. (1813-1888), pianiste.
ALPHONSE, v. Brandt.
ANHALT (princesse d'), 256.
ARAGO Emmanuel, XLVIII.
ARNOLD Charles, pianiste, 77.
ARTARIA, éditeur viennois, 233.
ASZPERGER Catherine, cantatrice, 42, n. 50 p. 42, 70.
AUBER Daniel - François - Esprit (1782-1871), n. 105 p. 94, 211.
AUGUSTE, 277.

BABECKI, antiquaire, XIV.
BABNIGG, chanteur, 218.
BACH Jean-Sébastien, 128.
BALESTRIERI, n. 61 p. 49.
BARANSKI, 133.
BAR, BARTEK, BARTECH, v. Barcinski Antoine.
BARCINSKI Antoine, 29, n. 31 p. 29, 32, 39, 45, 50, 51, 55, 59, 68, 71, 138, 193, n. 200 p. 193.
BARDZINSKI, v. Barcinski Antoine.
BARCINSKA Isabelle, née Chopin, XII, XIII, XXX, 9, n. 14 p. 9, 22, n. 31 p. 29, 31, 32, 38, 39, 43, 50, n. 68 p. 54, 55, 59, 74, 150, 157, 168, 174, 178, 184, 189, n. 200 p. 193, 195, 201, 206, 207, 223, 249, 266, 278, 280, 282.
BASS (M. et M^me), Miami, XXI.
BAÜERLE A., Rédacteur à la Wiener Theaterzeitung, 112, n. 128 p. 112.
BAYER Constance, 231, 240.
BAYER (famille), 235, 261.
BEETHOVEN, XXXVI, n. 41 p. 37, n. 110 et 112 p. 101, 104, n. 119 p. 105, 109, 127, 136, 137, n. 186 p. 167, 235, 236, n. 235 p. 252, n. 242 p. 261, 267, 275.
BELLEVILLE Caroline, pianiste, 172, n. 192 p. 172, 174, 203.
BELLHAVEN, lady, LII.
BELLINI, XXXVIII.
BENIK Jacob, intendant de la Monnaie de Varsovie, parrain d'Isabelle Chopin, 74, n. 84 p. 74.
BENIK Clémentine, dame Dolbyszef, 74.
BENJAMIN (Bunjamin), abbé, 43, n. 53 p. 43, 50.
BENTKOWSKI Félix-Jean, professeur d'histoire à l'Université de Varsovie, 68, n. 78 p. 68.
BERGER, pianiste, 11.
BERGER Philippine, 129.
BÉRIOT Charles de, violoniste, 147.
BERLIOZ Harriett Smithson, dame Hector, XXXVIII.
BERLIOZ Hector, XXXVIII, XXXIX.
BERTHOLIN Karol de, L.
BETTER, pianiste, 11.
BEZOBRAZOW, adjudant russe, 199, 245, n. 321 p. 245.
BIALOBLOCKA Constance, sœur de Jean B. 25, n. 24 p. 25, 26, 39, 43, n. 54 p. 43, 44, 45, 48, 55, 59, 69.

Bialoblocki Jean, ami d'enfance de Chopin, XIII, XXIV, 5, n. 7 p. 5, 8, n. 13 p. 8, 25, 26, 30, 32, 36, 39, 40, 43, n. 54 p. 43, 45, 47, 51, 55, 66, 69, 72.
Bianchi, 132.
Bianchi (M^me), cantatrice, 26, n. 26 p. 26.
Bielaski, Bielawki Joseph, violoniste, 138, 147, 177, 200.
Biernacka (M^lle), 142.
Binental Léopold, XIV, XVI.
Birnbach, violoniste, 83.
Bisson L. A., photographe, XXI, LIII.
Bixel, (D^r), 166.
Blahetka J. L., journaliste, 101, 102, 103, 112, 116, 117, 164, 165, 224.
Blahetka Marie-Léopoldine (1811, 1872), pianiste, 114, n. 130 p. 114, 127, 132, 164, 165, 224.
Blanc Louis, XLVI.
Blochman Ignace, XXI.
Bocklet Charles-Maria, pianiste et professeur de musique, 252, n. 234 p. 252.
Boieldieu, n. 113 p. 102.
Bondasiewicz (Banda, Brinda, Bomdasiewicz), chanteur, 197, 198.
Borie Victor, XLVIII.
Borzewska (M^me), 8.
Bouquet, pianiste et compositeur, 183.
Bourgeois - Schiroli (M^me), v. Schiroli.
Bouteron Marcel, XXVI.
Bovy Antoine, (1795 - 1877), sculpteur français, XLI, XLIX.
Brandt Alphonse [Alfons], ami de Chopin, 129, 161, 208, 222, 247, 249.
Brandus, éditeur à Paris, XXI.
Brault Augustine, XLVII, XLVIII, L.
Breitkopf et Hartel, éditeurs, Leipzig, XXI.
Brigitte, 23.
Broadwood, facteur de pianos, Londres, XL, LI.
Brodzinski Casimir, poète polonais, professeur d'histoire de la littérature à l'Université de Varsovie, 68, n. 78 p. 68, 116.
Bromirski, 155.
Bronarski Ludwik., Fribourg (Suisse), XXVI.
Bronikowska Mélanie, Melasia, 129, 130, 135.
Bruner (Brunner), constructeur d'instruments de musique, 50, n. 63 p. 50, 67, 74, 75.
Brzezina A., éditeur à Varsovie, XXXIV, 8, 70, n. 81 p. 70, 134, 156, 187.
Buchholtz, marchand de musique à Varsovie, 79, 93, 187.
Bunjamin, v. Benjamin.

Carlyle Thomas, LI.
Castel (M. et M^me), 81.
Catalini Angelica, célèbre cantatrice italienne (1779-1849), XXXI, XXXII, 21, n. 23 p. 21.
Cauvière, Docteur André François, XLIII.
Cavaignac Godefroy, XLVI.
Cechowski, 166.
Celinski Marcel, condisciple de Chopin au Conservatoire de Varsovie, 106, 109, 111, n. 127 p. 111, 156, 181, 187, 222, 223, 224, 249, 259.
Chainaye Suzanne, XVII, XVIII, XXVI.
Champein Stanislas (de) (1753-1770), compositeur français, 256.
Charles, v. Weltz.
Cherubini, XXXVII, 178, 260.
Chiavini (les), 132.
Chlopicki Joseph, général polonais (Klopiki), 247, n. 233 p. 247.
Chomentowski, 9, 232.
Chopin Émilie, sœur cadette de Chopin, XXXI, XXXIII, XXXIV, 9, n. 14 p. 9, 22, 38, 39, 43, 50, 55, 59, 60, 73, 150, 282, n. 254 p. 282.
Chopin (famille), 6, 10, 14, 15, 16, 30, 82, 86, 89, 97, 100, 104, 108, 110, 113, 116, 211, 215, 218, 223, 229, 255, 259, 264, 272, 276, 283.
Chopin François, grand-père de Chopin, XXVIII, XXIX, LV-LVII.
Chopin Isabelle, sœur de Chopin, v. Barcinska Isabelle, née Chopin.
Chopin Jacques, un des noms que se donnait Chopin pendant son enfance.
Chopin Louise, sœur aînée de Chopin, v. Jendrzejewicz Louise, née Chopin.
Chopin Justine de Krzyzanowska, dame Nicolas, mère de Frédéric, XXVIII, XXX, XXXII, XXXIII, XXXV, XXXIX, XL, 3, 4, 5, 8, 9, 19, 22, 32, 39, 41, 43, 46, 50, 54, 55, 59, 60, 65, 72, 73, 92, 114, 130, 150, 157, 162, 168, 174, 178, 184, 189, 195, 196, 201, 204, 206, 210, 234, n. 222 p. 234, 242, 250, 271, 278, 280, 282, 283.
Chopin Marguerite Deflin, dame François, grand'mère de Chopin, XXVIII, LV-LVII.
Chopin Nicolas, père de Frédéric, XX, XXIV, XXVIII, XXIX, XXX, XXXII, XXXV, XXXIX, XL, XLVI, LV-LVII, 3, 4, n. 3, 4, 5, 7 p. 5, 6, 8, 9, n. 16 p. 9, 19, 22, 31, 32, 39, 43, 46, 50, 51, 55, 59, 74, 80, 81, 92, 94-96, 114, 130, 136, 142, 150, 157, n. 178 p. 157, 162, 168, 174, 178, 184, 188, 189, 195, 196, 201, 204, 206, 210, 230-236, 242, 250, 267, 278, 280, 281, 283.
Chotek, gouverneur de la Bohême, 119.
Cibini Catherine, pianiste, 226.
Cichocki, rédacteur au *Courrier polonais*, 193.
Cichowski Adolphe, collectionneur, ami de Chopin, XXII.
Cicimara, chanteur et professeur de chant, 265.
Ciechomski (famille), XIII.
Cimarosa Domenico (1749-1801), 86, n. 92 p. 86.
Cissow [Ski], 69.
Cizewska Catherine, 24.
Clary, prince, 119.
Clary, princesse, 119, 129.
Clésinger Jean-Baptiste, sculpteur français, XLVIII, XLIX, LIV.
Clésinger Solange, née Dudevant, XVI, XXIII, XLII, XLIII, XLIX, L.
Colfs-Chainaye Denise, XVII, XVIII, XXVI.
Colli, chanteur, 77, 78.
Constance, v. Gladkowska.
Constance (M^lle), v. Bialoblocka.
Constantin, prince de Russie, gouverneur général du Royaume de Pologne, 95, n. 164 p. 147, n. 168 et 169 p. 151, 200, 227, 247.
Conti, 178.
Copernic (Kopernik) Nicolas (1473-1543), le célèbre astronome polonais, 34, n. 205 p. 201.
Custine Astolphe (marquis de), XXXIX.
Cybulski J. J., abbé, éditeur à Varsovie, XXXI.
Cymmermann (M^me), cantatrice, 168.
Cymmermann, flûtiste, 137.
Czachowska Tekla, cousine de Justine Chopin, 38.
Czachowski Jules, neveu de Justine Chopin, 38.
Czaykowska (M^lle), 181.
Czaykowski, adjudant, 181.
Czapek J., pianiste, 104.
Czapek L. E., pianiste et compositeur, 197, 262, n. 244 p. 262, 274, 275.
Czapski, 266.
Czartoryska Anna, princesse, XLIII-XLIV.
Czartoryska Marcelline, princesse, XVII, LII, LIV.

INDEX DES NOMS CITÉS

Czartoryska, princesse (de Pulawy), 34.
Czartoryski, princes, xvii, n. 38 p. 34.
Czartoryski Alexandre, prince, lii.
Czernicka Pauline, xviii.
Czerny Charles (1791-1857), compositeur, professeur et éditeur de musique, 102, 109, 113, n. 130 p, 114, 118, 128, n. 144 p. 128, 226, 232, 233, 260.
Czetwertynska Louise, princesse, n. 56 p. 45.
Czetwertynski (famille), 45, n. 56 p. 45.
Czetwertynski, prince Vladimir, xiv.

D. (L.) (Louise Dziewanowska), le « Censeur ».
Damoreau-Cinti (Mme), xliv.
Dantan Jean - Pierre - Édouard (1800-1869), dit Dantan jeune, sculpteur français, xiv, xliv.
Danysz Stéphane, traducteur, xxiv,
Deflin Marguerite, v. Chopin, Marguerite Deflin, dame François.
Dekert, Abbé, 205.
Dekert (Mme), 9, 28, 29, 39, 41, 42, 45, 50, 55, 59, 68.
Delacroix Eugène, xli, xlv, xlviii.
Demar (Demmar), 105, 126.
Des Préault Fernand, xlviii, xlix.
Devrient Charles-Auguste, acteur allemand, 122, n. 138 p. 122, 176.
Diabelli Antoine, compositeur et éditeur de musique viennois, 52, n. 66 p. 52, 232.
Diakow, général russe, 146, 150.
Dickens Charles, li.
Dietrichstein (Comte de), 107, 109, 229.
Disière Laure, xxiii.
Dlugosz, constructeur d'instruments de musique, xxxiii, 54, n. 67 p. 54.
Dmunszewski Louis-Adam, artiste dramatique, directeur de théâtre, rédacteur du *Courrier de Varsovie*, 41, n. 48 p. 42, 149, 158, 206.
Dobronoki Joseph, 6, n. 9 p. 6.
Dobrzycka (Mme), 220.
Dobrzynski Ignace-Félicien (1807-1867), pianiste et compositeur, condisciple de Chopin, 149, 184, 197.
Döhler Théodore, pianiste allemand, 260, n. 240 p. 260.
Domowicz, 29, 54, 59.
Domus, v. Dominique Dziewanowski.
Donska (demoiselle), v. Gora-Skarbek, comtesse, née Donska.
Dorval Marie, xliv.
Dotzauer Justin-Jean-Fr. (1783-1860), violoncelliste et compositeur allemand, 218.
Douglas (marquis de), li.
Drechsler, 144.
Dudevant Aurore Dupin, baronne, dite George Sand, v. Sand George.
Dudevant Maurice, dit Maurice Sand, xlii, xliii, xliv, xlvii, xlviii, xlix.
Dudevant Solange, v. Clésinger Solange, née Dudevant.
Dumas Alexandre, père (1803-1870), xv.
Dumas Alexandre, fils (1824-1895), xv.
Dunoi, baron, 226.
Dunst, pianiste français, 156.
Dupont (Mme), xxxii.
Dupont (Mlle), 166.
Duport, directeur du Kârthnerthor Theater (Vienne), 231.
Dussek Jean-Ladislas (1761-1812), pianiste et compositeur tchèque, 137, n. 154 p. 137.
Durant, consul de France à Varsovie, 197.
Duval Alexandre, auteur dramatique français, 91.

Dybek André - François - Xavier, (1783-1826), chirurgien polonais, 49, n. 60 p. 49.
Dziebonski Thomas, professeur au lycée de Varsovie, auteur dramatique, 37, n. 43 p. 37.
Dziewanowska Joséphine, 8, n. 12 p. 8, 9, 20.
Dziewanowska Louise, 7, 8, n. 12 p. 8, 9, 10, n. 19 p. 12, 25, 28.
Dziewanowska (Mme), 8, 9, 10.
Dziewanowski Dominique (fam. : Domus), condisciple et ami de Chopin, xxxii, n. 12 p. 8, 9, n. 15 p. 9, 63, 69, 249.
Dziewanowski (famille), 6.
Dziewanowski Jules, père de Dominique, n. 12 p. 8, 9, 22, 161.
Dziewanowski Pietrus, 177.

Elert, 26.
Elkan (Mme), 228, 241.
Elsler Fanny, la célèbre danseuse autrichienne, n. 246 p. 263.
Elsner Joseph-Xavier (769-1854),, compositeur polonais très fécond directeur du Théâtre national de Varsovie ; fondateur et recteur du Conservatoire de Varsovie ; professeur et ami de Chopin, xxxii, xxxiii, xxxiv, xxxv, xxxvi, 64, n. 77 p. 64, 66, 68, 79, 95, 100, 103, 108, n. 123 p. 108, 110, 112, 124, 138, 145, 146, 147, 151, 152, 153, 159, 177, 179, 182, 183, 197, 200, 212, 214, 215, 233, 247, 250, 254, 273.
Emmering (Mlle), 265.
Emminger, n. 246 p. 263.
Engelmann, graveur, xxxviii.
Erard, xxxix, li, n. 39 p. 36.
Ernemann Maurice, pianiste et compositeur polonais, 77, 79, 104, 115, 136, 146, 159, 176, 177, 180, 183, 184, 186, 197, 204, 206, 209.
Ernst, violoniste, xliv.
Est (baronne d'), xl.
Eves (les deux), v. Radziwill Élise et Wanda.

F. (Mlle), pianiste, 184.
Falkenstein, historiographe, 88.
Falmouth, lord, li.
Ferdinand de Prusse, prince, 137, n. 154 p. 137.
Fétis François-Joseph (1784-1871), musicologue et compositeur belge, xxxvii, 80.
Fictur (Sikorowski) Victor.
Field John (1782-1837), pianiste et compositeur anglais, 156, 219.
Filip, musicien varsovien, 197.
Filipeus, général, 151, n. 168 p. 151.
Fite Charles, collectionneur, New-York, xxi, xxvi.
Florence (Mlle), v. Wybraniecka.
Fontana (famille), xiv.
Fontana Julien (1810-1869), compositeur et pianiste, ami de Chopin, xiv, xlii, xliv, n. 28, 29 p. 27, 63, n. 90 p. 79, 93, 236.
Forti Antoine-François, chanteur, 275.
Franchomme Auguste, violoncelliste, ami de Chopin (1809-1884), xix, xx, xxxviii, xlv, l.
Franchomme René, xix.
Fredro Alexandre, comte, célèbre auteur dramatique polonais, n. 104 p. 94, 152, n. 171 p. 152, 273.
Freyer Auguste (né en 1803), organiste, compositeur, pianiste et professeur de musique, 238, 247, 248, 250.
Friesen (baron de), 120, 121, 122.
Fritsche, 120.
Fritzerle (F. Chopin).
Fryc (F. Chopin).
Frycek (F. Chopin).
Fuchs Aloys, collectionneur d'autographes, 261, n. 242 p. 261, 267.

G..., prince, 261, n. 242 p. 261.
Gainsborough, lady, li.
Gallenberg, comte Venceslas-Robert (1783-1839), directeur de théâtre, compositeur de ballets,

101, n. 112 p. 101, 103, 104, 105, 110, 124, n. 246 p. 263.
GALITZIN, prince, 151.
GANCHE Édouard, XV, XVI.
GARATE Roger de, XX.
GARCIA Pauline, v. Viardot, Pauline Garcia, dame.
GASZYNSKI Constantin, poète polonais, 144, n. 160 p. 144, 178.
GENDRE, 156.
GÉNÉRAL (le), v. Rozniecki.
GEYMÜLLER, banquier, 227.
GEYSMER, 81, 135, 155.
GIRARDIN Delphine Gay (dame Émile de), XLIII.
GLADKOWSKA Constance, cantatrice, XIII, XXXV, XXXVI, XXXVII, 91, n. 147 p. 132, 144, 148, 163, n. 184 p. 163, 167, 171, 174, 175, 176, 180, 181, 182, 186, n. 198 p. 188, 193, 198, n. 204 p. 199, 202, 203, 206, 208, 210, n. 215 p. 221, n. 217 p. 222, n. 223 p. 237, 239, 242, n. 231 p. 245, 247, 248, 249, 263, 265, 280, 282, n. 256 p. 282, 283.
GLADKOWSKA (Mme), 151, 282.
GLÜCKSBERG Natan, éditeur de musique à Varsovie, 51, n. 64 p. 51, n. 196 p. 187.
GŒRNER, 207.
GŒTHE, n. 89 p. 77, 121, 123.
GŒTZENBERGER Jacob (1808-1866), peintre, XLII.
GOLDENWEISER Anna, XXIV.
GONSIE (Gonsiorowski), 78, 144, 155, 174.
GORA-SKARBEK, comtesse, née Donska, XXIX.
GORA-SKARBEK Eugène, XXIX.
GORDON, élève du Conservatoire de Prague, 38.
GORSKI Cajetan, 40, n. 47 p. 40, 82.
GORSKI, père, 204, 205.
GORSKI Vladimir, fils, 204, 205.
GOSZCZYNSKI Séverin, poète et révolutionnaire polonais, n. 193 p. 172.
GOULD, HOWARD J., CAMDEN, collectionneurs, XXI.
GRABOWSKI Joseph, XXXVII, 282, n. 256 p. 282.
GRABOWSKI Stanislas, 94, 96, n. 106 p. 96.
GRAËFLE Albert (1807 - 1888), peintre, LIV.
GRAFF Conradin, facteur de pianos à Vienne, 101, 102, 104, 108, 120, 126, 225, 229, 235.
GRESSER, officier russe, 151, n. 169 p. 151, 163, 186, 245, n. 231 p. 245.
GRILLE DE BEUZELIN (Mme), XVI.
GRÜNBERG, flûtiste, 160.
GRZYMALA Adalbert [Albert, en polonais : Woycek], comte, ami de Chopin, XVI, XVII, XXII, XLI, XLIII, 146.
GUICCIARDI Giuletta, n. 112 p. 101.
GUILLAUME, v. Kolberg.
GUTKOWSKI Adalbert, 53.
GUTMANN Adolphe, XLIII, XLIV.
GUTTRY A. von, XXIV.
GYROWETZ Adalbert (1763-1850), compositeur et chef d'orchestre viennois, XXXI, 105, n. 119 p. 105, 109, 111, 113, 114, 125, 127, 260.

HÄHNEL (Mlle), cantatrice, 218.
HAENDEL, 87, n. 94 p. 87.
HAMILTON, lord, LII.
HANKA Venceslas, professeur et patriote tchèque, XXII, 115, 116, n. 131 p. 116, 117, 258.
HANKE Charles, pianiste et compositeur, 77.
HARTMANN, 81.
HASLINGER Tobie, éditeur de musique viennois, 100, n. 108 et 109 p. 100, 101, 102, 103, 107, 113, 114, 124, 127, 156, n. 183 p. 160, 165, 224, 229, 233, 234, 253, 256.
HEDLEY Arthur, musicologue et collectionneur, Londres, XXI, XXVI, LI.
HEINEFETTER Sabine, cantatrice, 222, 228, 241, 242, 275.
HELLWIG, 212, 214.

HEMERLEYN, éditeur de musique, 37, n. 42 p. 37.
HENNEBERG, 165.
HEROCH, 178.
HÉROLD Ferdinand, XXXVIII, n. 151 p. 133.
HERZ, violoniste, 260.
HERZ Henri (1806-1888), pianiste, compositeur et professeur de musique, 103, 126.
HESSE Adolphe (1809-1863), organiste et compositeur, 260.
HILLER Ferdinand (1811-1885), pianiste, compositeur et professeur de musique, XXXVII, XXXIX.
HŒSICK Ferdinand, XXIV.
HOFFMAN Clémentine, v. Tanska Clémentine, dame Hoffman.
HOFFMEISTER, éditeur de musique, 37, n. 42 p. 37.
HOFMAN, professeur à l'Université de Varsovie, n. 63 p. 50.
HORACE, 35.
HOUSTON (Mme), LII.
HUBE Romuald, 107, 115, 131, 134, 160, 165, 177, 183, 205, 248, 258.
HUMBOLDT Alexandre (de), le célèbre naturaliste et écrivain allemand (1769-1859), 76, n. 87 p. 76, 82, 83, 88.
HUMMEL Jean Népomucène, pianiste et compositeur autrichien (1778-1839), 37, n. 41 p. 37, 77, 126, 146, 150, 151, 229, 230, 231, 253, 256.
HUMMEL, fils, artiste-peintre, 230, 231, 246.
HUSSARZEWSKA, comtesse, 101, 114.
HUSSARZEWSKI, comte, 101, 114, 225, 228, 233.

IDZIKOWSKI Mieczyslas, XXVI.
INDYK, 98.
INDYK (Mme), 99.
ISABELLE, v. Barcinska Isabelle, née Chopin.
ISKR, p. 261, n. 241 p. 261.
ITALIEN (l'), v. Rinaldi [o].
ITALIEN (l'), v. Soliva.
IWASZKIEWICZ Jaroslaw, XXV.

JAROCKA (Mme), 259.
JAROCKI Félix-Paul, professeur de Zoologie à l'Université de Varsovie, XXXIV, 76, n. 88 p. 76, 77, 82, 83, 85, 86, 87, 88.
JASINSKI, 178.
JAUBERT Caroline d'Alton, dame, (1803-1882), XLVII.
JAWUREK Joseph (Jaworek) (1756-1840), compositeur et professeur de musique tchèque, 46, n. 58 p. 46, 47, 115.
JEAN III Sobieski, roi de Pologne, v. Sobieski Jean.
JEANNOT, v. Bialoblocki.
JEANNOT, v. Matuszynski.
JED, v. Jendrzejewicz.
JEDRZEJEWICZ, v. Jendrzejewicz.
JENDRZEJEWICZ Joseph - Calasanthe [Calassante], XLVI, 32 72, n. 83 p. 72, 73, 80, 92, 133, 138, 143.
JENDRZEJEWICZ Louise, née Chopin, XII, XIII, XV, XVI, XVII, XXIII, XXX, XXXIII, XLVI, LIII, LIV, n. 8 p. 6, 8, 9, n. 14 p. 9, 22, 25, 29, 32, 38, 39, 43, 44, 46, 48, 50, 55, 59, 60, n. 76 p. 64, 69, n. 83 p. 72, 100, 150, 157, 161, 168, 178, 189, 201, 206, 210, 221, 223, 230, 249, 273, 278, 280, 282.
JELOWICKI, abbé Alexandre, LIII.
JOSEFOWA, cuisinière des Chopin, 73.
JOSÉPHINE (Mlle), v. Dziewanowska Joséphine.

KACZYNSKI (les frères), violoniste et violoncelliste, 150, 151, 177, 197.
KAGILA, v. Zboinska Kamilka.
KALKBRENNER Frédéric, pianiste et compositeur allemand (1788 - 1849), XXXVII, XXXVIII, 14, 37, n. 41 p. 37, n. 130 p. 114.

Kamienski Mathias (1734-1821), compositeur, un des créateurs de l'opéra polonais, 191.
Kamilka, v. Zboinska Kamilka.
Kandler François-Xavier (1792-1831), musicologue autrichien, 256, n. 237 p. 256, 260, 264.
Karasowski Maurice (1823-1892), violoncelliste, littérateur et musicologue polonais, XII, XIII, XXIII, 99, n. 220 p. 232, 277.
Karczewska, restaurant varsovien, 241.
Karénine Varvara Komarow, dite Wladimir, XV, XVI.
Karlowicz Mieczyslas (1876-1909), compositeur et écrivain polonais, XXIII, XXV, n. 76 p. 64, n. 244 p. 262.
Karwowski, 6.
Kemble Charles, le grand acteur anglais, LI, 176.
Kessler Léon-Christian (Kössler) (1800-1872), pianiste, compositeur et professeur de musique, 104, 132, n. 148 p. 132, 136, 197, 234.
Kicka (M[lle]), 93.
Kiesewetter Raphaël - George (1783-1850), 232, n. 221 p. 232, 260.
Kijewski, 248.
Kilinski Jean, patriote polonais (1760-1819), XXIX.
Kimmel, 183.
Kincel, 177, 209.
Kisling, facteur de pianos à Berlin, 84.
Klengel Auguste-Alexandre (1784-1852), organiste et compositeur, 116, 117, n. 133 p. 117, 118, 121, 128, 134, 217, 218, 219, 220, 226, 229.
Klopiki, v. Chlopicki.
Kniaziewicz Charles-Otton (1762-1842), général polonais, 217, 221.
Kocio, v. Pruszak.
Kochler Joseph, 119.
Köhler Ernest (1799-1847), organiste et compositeur, 213.
Kolberg Antoine, peintre polonais (1815-1882), L, n. 20 p. 12, 14.
Kolberg Guillaume, ami de Chopin, 12, n. 20 p. 12, 60, 215, 249, 281.
Kolberg Jules, professeur au Lycée de Varsovie, n. 20 p. 12, 14, n. 35 p. 32.
Kolberg Oscar, n. 20 p. 12, 14.
Kolubakin (M[lle]), 195.
Komar (famille). XVIII, XXXVIII, 220.
Koncewicz Louis, professeur au Lycée de Varsovie, 37, n. 43 p. 37.
Kopernik, v. Copernic.
Kopytowski, 114.
Kornatowski Alfred, 63.
Koronowski Mathieu, XXIX.
Kosciuszko Thadée (1746-1817), XXIX, 88, n. 98 p. 88.
Kosinski, 54.
Kosteria (M[lle]), 16.
Kostus, v. Pruszak.
Kostusia, v. Bialoblocka.
Kozaczka (M[lle]), 17, 19.
Kosicki, médecin, 57.
Kramer, 161.
Krasinski Ladislas, XIX.
Krasinski Sigismond-Napoléon (1812-1858), poète polonais, XIX.
Kraszewski, 220, 231.
Kratzer, 178, 204.
Kreissig, 215.
Kresner, flûtiste, 26, n. 26 p. 26, 27.
Kretkowski, 119.
Kreutzer Conradin (1780-1849), compositeur autrichien, 105, n. 119 p. 105, 113, 125.
Krogolski [Krogulski] Joseph (1825-1842), pianiste et compositeur polonais, 27, n. 27 p. 27, 154.
Kronenberg, XIV.
Krzywnicki, 6.
Krzyzanowska Antoinette (de), grand'mère maternelle de Chopin, XXVIII.

Krzyzanowska Justine (de), v. Chopin Justine de Krzyzanowska, dame Nicolas.
Krzyzanowski Jacques (de), grand-père maternel de Chopin, XXVIII.
Kucharski, 178.
Kudlicz Bonaventure, artiste dramatique, 41, n. 48 p. 42.
Kulikowski, 6.
Kumelski Norbert - Alphonse, XXXVIII, 259, n. 244 p. 262, 266, 268, 273, 274, 277.
Kurnatowski, 129.
Kurpinska (M[me]), cantatrice, 70.
Kurpinski Charles (1785-1857), compositeur d'opéras, directeur du Théâtre national de Varsovie, n. 77 p. 64, 80, 138, n. 155 p. 138, 145, 146, n. 170 p. 152, n. 174 p. 153, 158, 159, 168, 172, 183, 186, 197, n. 202 p. 197, 198, n. 203 p. 198, 202.
Kwiatkowski, peintre, LIV.

Labencki, 121.
Lablache, chanteur, LIV.
Lachmanowicz, baronne, 224, 227, 233.
Lachner Ignace (1807-1895), compositeur et chef d'orchestre, 105, n. 119 p. 105, 113, 125, 127.
Laczynski, 150.
Lafont Charles-Philippe (1781-1839), violoniste et compositeur, 228.
Lafor, 81.
Lagowska (M[me]), pianiste, 11.
Lambert Eugène, peintre, XLVIII.
Lampi, 230.
Lanner Joseph-François-Charles (1781-1843), chef d'orchestre, auteur de valses, 235.
Lasocki, 209.
Latzel, 65.
Lauber, 81.
Lauth Aurore Dudevant, dame Frédéric (dite Aurore Sand), XIX.
Le Doux, 197.
Lefébure - Wély Louis - James - Alfred Lefèbvre dit (1817-1870), organiste, LIV.
Legouvé Ernest, XLI.
Lehmann, professeur de botanique à Hambourg, 86.
Lehmann Henri (1814-1882), peintre, XVII, XLIX.
Leidenfrost, 234, 241, 246.
Leiser, général saxon, 120-121.
Lelewel Joachim, historien polonais (1786-1861), 148, n. 167 p. 148.
Lemire-André (M[me]), XIX.
Lempicki Louis, 119, 120, 121.
Léo Auguste, banquier, ami de Chopin, XVII, XLVI, XLIX, L.
Léo François, Paris, XVII, XX, XXVI.
Lesbenier, 193.
Lesueur [Le Sueur] Jean-François (1760-1837), compositeur français, 185.
Leszczynska (M[lle]), 9, 29.
Leszczynski, 45, 50, 93.
Leszkiewicz, 153, 154.
Lewandowski Jean, 24.
Lewi [Lewy], 125, 249.
Lewicki (famille), 151.
Lewinski, 121, 161.
Lichnowska (M[me]), 109.
Lichnowski, comte Maurice, ami de Beethoven, 109, 127.
Lichtenstein, 76, 77, 82, 83, 85, 87.
Lickl Charles-Georges et Egide, compositeurs viennois (Likt), 230, n. 220 p. 232.
Liegnitz (princesse de), 87.
Likt, v. Lickl.
Lilpop, XIV.
Limmer, violoncelliste et compositeur, 261.
Linde Jenny, cantatrice, LI.
Linde (M[me]), 189.
Linde Samuel-Théophile (1771-1847), philologue, recteur du Lycée de Varsovie, 32, 56, n. 72 p. 56, 57, 129.
Linowski Joseph, compositeur polonais, 177, 179, 224.

LIPINSKI Charles (1790-1861), violoniste et compositeur polonais, 164.
LISZT Franz, XXII, XXXVII, XXXVIII, XL, XLI, XLIV, XLVII, n. 144 p. 128.
LONCZYNSKA (Mme), 142.
LONCZYNSKA (Mme de), mère de Marie Walewska, XXIX.
LONCZYNSKA Marie (de), v. Walewska Marie de Lonczynska, comtesse.
LONCZYNSKI Paulin, 134, 155, 177, 183.
LOUIS-PHILIPPE Ier, roi des Français, XLI, XLIII, 197, 283.
LOUISE, v. Jendrzejewicz Louise, née Chopin.
LOUISE (Mlle), v. Dziewanowska Louise.
LOURSE, propriétaire d'un café à Varsovie, 186.
LOVENJOUL (Spoelberch de), v. Spoelberch de Lovenjoul.
LUC, valet de ferme, 23.
LUCQUES (princesse régnante de), 220.
LUTZER Jenny, cantatrice, dame von Dingelstedt, 265.
LÜTTICHAU, 219.
LYSZCZYNSKI (Dr), LII.

MACIEJOWSKI Wenceslas-Alexandre, professeur au Lycée de Varsovie, 37, n. 43 p. 37, 109, 115, 117, 258.
MACIEK, élève de la pension Chopin, 43.
MAGNUS, éditeur de musique, 160, n. 182 p. 160, 166.
MAGNUS, v. Magnuszewski.
MAGNUSZEWSKI (famille Magnus), Dominique, 187, 247, 249.
MAISON, général, 272.
MALCZ Guillaume (1795-1852), médecin, 68, n. 79 p. 68, 73.
MALFATTI Jean, médecin, XXXVI, XXXVII, 225, n. 218 p. 225, 226, 229, 233, 241, 244, 250, 251, 255, 256, 264, 265.
MALSDORF, violoncelliste, 160.
MARCEL, v. Celinski.
MARCINKOWSKI Jaxa, 142.
MARIA TEODOROVNA, mère du tsar Alexandre Ier, XXXI.
MARIANNE (Mlle), v. Pruszak Marianne.
MARIO Giuseppe, comte de Candia (dit), chanteur, LI.
MARLIANI, comtesse Carlotta, XVI, XLIII, XLIV, XLV, L.
MARYLSKA (Mme), 6.
MARYLSKA (Mlle), 6.
MARYLSKI Eustache, 5, n. 3 p. 5, 51, 86, 215.
MARYLSKI, père, 5.
MASLOWSKI, 138.
MATTIS, M. D., n. 246 p. 263.
MATUZYNSKI Jean, médecin, ami de Chopin, XIV, XXXIX, XLV, 33, n. 36 et 37 p. 33, 75, 177, 215, 221, n. 216 p. 221, 223, 224, 236, 247, 249, 259, 276, 281.
MAX, 91, 129, 144, 150, 184.
MAYER (Mme), cantatrice, 78, 147, 161, 168, 203.
MAYSEDER Joseph (1789-1836), violoniste et compositeur, 103, n. 115 p. 103, 125.
MECHETTI Pietro, éditeur à Vienne, 232, 253, 265, 273.
MEHUL, n. 114 p. 103.
MENDELSSOHN - BARTHOLDY Félix (1809-1847), XXXIX, XL, 77, 87, n. 97 p. 87.
MENDIZABAL, XLVI.
MERK Joseph (1795-1852), violoncelliste, compositeur et professeur de musique, 125, n. 140 p. 125, 232, 249, 251, 261, 262.
MERKADANTE Xaviero (1797-1770), compositeur italien, 171, n. 190 p. 171.
MEYERBEER Giaccomo (1791-1864), XVII, 103.
MICHEL, v. Skarbek.
MICHUCHNA, 19.

MICKIEWICZ Adam (1798-1855), le grand poète polonais, XXII, 69, n. 82 p. 71, 73.
MIEROSZEWSKI Ambroise (1800-1879), peintre polonais, XXXV, 133, n. 152 p. 133, 143.
MILAN (vice-reine de), 220, 231, 242.
MILDER-HAUPTMAN Pauline-Anna (1785-1838), cantatrice allemande, 167, n. 186 p. 167.
MILTITZ, 218.
MINASOWICZ Joseph, poète polonais, 153, n. 175 p. 153, 159.
MITTAG, 226.
MLECZKO (Mr), 154, 155, n. 176 p. 155, 161, 177, n. 194 p. 177, 206, n. 207 p. 206.
MNIEWSKI, 54.
MOCHNACKI Maurice, poète et révolutionnaire polonais, XXXV, 146, n. 193 p. 172.
MOKE Marie, v. Pleyel, Marie Moke, dame Camille.
MOLIN (Dr), XLIX.
MOLSDORF, 197.
MONGE Gaspard, XXXII.
MORAWSKI, 117.
MORIOLLES Alexandrine de, n. 81 p. 70, 147, n. 164 p. 147, 167, 186, 187, 188, n. 198 p. 188.
MORIOLLES (comte de), n. 164 p. 147, 196, n. 201 p. 196.
MORIOLLES (famille de), 150, 151.
MORIOLLO, v. Moriolles.
MORLACCHI Francesco (1784-1841), compositeur et chef d'orchestre, 118, n. 134 p. 118, 121, 123, 128, 217, 219.
MOSCHELES Ignace (1794-1870), pianiste et compositeur allemand, XLIII, 103, n. 130 p. 114, 126, 164 212, 226, 243.
MOSEL Ignace-François (1772-1844), écrivain musical et compositeur, 260.
MOSIEK, fermier, 22.
MOSTOWSKI, 163, 202.
MOZART, XXXIV, XXXVIII, LIV, 9, n. 41 p. 37, n. 108 p. 100, n. 116 p. 103, 152, 228, 242, n. 235 p. 252.
MUSCHETTI, chanteur, 218.
MUSTAFA Kara, vizir de Turquie, n. 224 p. 237.
MYCIELSKI, général, 142.

n. Chopin signait parfois ainsi ses lettres.
N..., [Mr], 92, n. 102 p. 92, 162, 166.
NAKWASKA (Mme), 150.
NAPOLÉON Ier, XXIX, XXX, XXXI.
NAWROCKA (Mme), cantatrice, 176.
NESS [Neisse], violoniste, 213.
NIDECKI Thomas, compositeur polonais, ami et condisciple de Chopin, 108, n. 123 p. 108, 114, 228, 229, 234, 241, 246, 253, 254.
NIEDZWIECKI Léonard, LIII.
NIEGOLEWSKI, 114.
NIEMCEWICZ Julien-Ursin (1758-1841), homme d'État, écrivain et dramaturge polonais, 49, n. 61 p. 49.
NIESIOLOWSKA (Mme), 219, 220.
NIESZKOWSKA Pauline, 142.
NIEZABYTOWSKA (Mme), 81.
NIEZABYTOWSKI, 81.
NIWINSKI, 178.
NORBLIN Louis-Pierre (1781-1852), violoncelliste et compositeur polonais, 185, 262, n. 243 p. 262.
NORMANN, 115.
NOWAKOWSKI, acteur, 206.
NOWAKOWSKI Joseph, compositeur, condisciple de Chopin au Conservatoire de Varsovie, 137, 147, 153, 205.
NYDAHL Rodolphe, collectionneur, Stockholm, XXVI.

OBNISKI, 78, 138, 155.
OBORSKI, 78, 138, 177.
OKUN, 29.
OLESIA, v. Pruszak Alexandrine.
ONSLOW George (1784-1853), compositeur français, 87, n. 93 p. 87.

Opienski Henri, compositeur et musicologue polonais, xxiv, xxv, n. 247 p. 264.
Opitz, 39.
Orlowski Antoine (1811-18..), compositeur et chef d'orchestre polonais, condisciple de Chopin au Conservatoire de Varsovie, xli, 147, n. 165 p. 147, 157, 183, 185, 192, 199, 228.
Osborne, pianiste, xxxvii.
Osinski, 186.
Ostrowski Ladislas, 225.

Pac Louis, comte, propriétaire de Marainville et de terres en Pologne, xxix, lv.
Paër Ferdinand (1771-1839), xxxvii, 163, n. 184 p. 163, 181, 260, 264.
Paganini Nicolas (1772-1840), 83, 116, 173, 232, 236, 261.
Palazzesi, cantatrice, 215.
Palczewski, 177.
Pallier-Laurent, xx.
Palstet, 186.
Palstet (Mme), 186.
Parys, médecin à Varsovie, 199.
Pasta Judita (1798-1865), la célèbre cantatrice italienne, 167, n. 185 p. 167, 242.
Pastor i Campllonch, xliii.
Paszkiewicz, général russe, 281.
Pawlowski, n. 199 p. 190.
Pechwell (Mlle), pianiste, 118, 123, 128, 215, 216, 217.
Pereswiet-Soltan Stanislas, xxiv.
Perthuis (comte de), xxxix, l.
Peter, banquier, 275.
Petrucci Gualterio, xxiii.
Pichon Chopin Frédéric.
Pisarski, artiste dramatique, xxxiii.
Pisarzewski, 245, n. 231 p. 245.
Piwnicki (famille), 8.
Piwnicki, chambellan, 8, 9.
Pixis Frédéric (1786-1842), violoniste et chef d'orchestre, xxxvii, 116, 117, n. 132 p. 117, 118, 128, 134.
Plater (Mme), Varsovie, 189.
Pleyel Camille, facteur de pianos, xxi, xxxvii, xxxix, xl, xlii, xliv, xlv, l, li.
Pleyel Marie Moke, dame Camille, xxxviii.
Pleyel Ignace, facteur de pianos, fondateur de la maison Pleyel, n. 39 p. 36, 37, n. 42 p. 37.
Pline, le naturaliste romain, 58.
Podbielski Georges, 53, 58.
Podowski, 8.
Poletyllo, comte, 190, n. 199 p. 190, 191, 195, 197.
Poletyllo, comtesse, plus tard Mme Titus Woyciechowski, n. 199 p. 190.
Polkowski, chanteur, 42, 78, 168, 248.
Pongowska (Mme), 205.
Pongowska (Mlle), 204, 205.
Pongowski, père, 205.
Potocka (Mme), de Varsovie, 150.
Potocka (comtesse Delphine), née Komar, xviii, xix, xxxviii, xl, xlviii, liii.
Potocki (famille), xix, 247, n. 233 p. 247.
Potocki (comte Miécislas), xxxviii.
Potoki (Potocki).
Probst, xxii.
Prochazka Jaroslav, Prague, n. 239 p. 258.
Pruska Justine, marraine d'Isabelle Chopin, 54, n. 68 p. 54, 162, 166.
Pruszak (famille), 76, 149, 155, 160, 161, 173.
Pruszak Alexandrine (fam. : Olésia), 90, 91, 129, 154, n. 176 p. 154, 155, n. 176 p. 155, 173, n. 194 p. 177, 178, 184, n. 207 p. 206.
Pruszak Constantin (fam. : Kocio, Kostus, Kot), ami de Chopin, 31, n. 33 p. 31, 32, 77, 79, 94, 123, 129, 131, 134, 135, 136, 142, 154, n. 176 p. 154, 156, 160, 161, 165, 172, 177, 178, 183, 195, 209.
Pruszak Marianne, 149.

Pruszak (Mme), 79, 91, 92, 94, 129, 134, 136, 154, 172, 177, 205, 217.
Pruszak, père, 79, 119, 130, 134, 183, 206.

Raczynska, comtesse Rose, née Potocka, xix.
Raczynski, comte Édouard, xix.
Raczynski (famille), xix.
Radziwill Antoine, prince, gouverneur de la Posnanie, violoncelliste et compositeur, xxxv, 77, n. 89 p. 77, 83, 87, 131, n. 153 p. 135, 136, 139, 140, 169, 170, 173.
Radziwill, princesse, épouse d'Antoine, 131, 142.
Radziwill Élise, princesse († 1833), xxxv, 140, 141, 143.
Radziwill Wanda, princesse, 140, 141.
Rastawiecka, 186.
Rastrelli Giuseppe (1799-1842), pianiste, compositeur et chef d'orchestre, 216.
Reber Napoléon-Henri (1807-1880), compositeur français, liv.
Reinschmidt (Reinszmidt), 247, 249.
Rembielinska (Mme), 225.
Rembielinski Alexandre, pianiste, 42, n. 51 p. 42, 53, 57, 184.
Rembielinski Raymond, oncle d'Alexandre R., 42.
Rezler, 81.
Richard Cœur de Lion, 266.
Rivoli Louise, cantatrice, 178, n. 195 p. 178.
Ries Ferdinand (1784-1838), compositeur allemand, 8, 37, n. 41 p. 37, 136.
Rinaldi (o), 74, n. 85 p. 74, 183, 189, 190, 199.
Rocheblave (Mmes), xvi, xx.
Rode Pierre (1774-1830), compositeur français, 151, 171, n. 191 p. 171, 182.
Roemer Frédéric-Adolphe (1775-1829), médecin, 50, n. 62 p. 50.
Rogozinski Antoine, 53.
Rolinski, 238.
Rolla Antoine (1791-1837), violoniste et compositeur, 218, 221.
Romberg Bernard (1767-1841), violoncelliste allemand, 167, n. 187 p. 167.
Rossi, comte, n. 189 p. 169.
Rossi, comtesse, v. Sontag Henriette.
Rossini Giaccomo-Antonio (1792-1867), 52, n. 65 p. 52, 57, n. 113 p. 102, 153, n. 172 p. 153, 163, n. 184 p. 163, 181, 203, 275.
Rostkowski, 238, 248.
Rothschild, Paris, xxxviii.
Rothschild, Vienne, 228.
Rousseau Théodore, l.
Rozières Marie (de), xvi, xx.
Rozniecki, général, 177, 186, n. 230 p. 240.
Rubini, 216.
Rubinstein Antoine (1830-1893), pianiste russe, xxii.
Rubinstein, mère d'Antoine, xxii.
Ruprecht, chanteur, n. 246 p. 263.
Rzewuska Alexandra-Rosalie, comtesse, née princesse Lubomirska (1791-1865), 47, 225, 226.

Sand Aurore, v. Lauth (Aurore Dudevant, dame Frédéric), dite Aurore Sand.
Sand George, Aurore Dupin, baronne Dudevant (dite), xiv, xv, xvi, xix, xx, xxiii, xl, xli, xlii, xliii, xliv, xlv, xlvi, xlvii, xlviii, xlix, l, lii, liv.
Salomonowicz (Mme), cantatrice, 176.
Sand Maurice, v. Dudevant Maurice.
Sand Solange, v. Clésinger Solange, née Dudevant.
Sartoris, Sarah Kemble, dame, li.
Sassaroli, chanteur, 217.
Sauterelle (la), 9.
Sauvan (Mme), cantatrice, 151, 163.
Saxe (princesse de), 220.

Scharff, 213, 214.
Scharlitt Bernard, xxiii.
Schatzel Pauline von, cantatrice, 87, n. 95 p. 87, 89.
Scheffer, Ary, xlix.
Schiller Frédéric (1759-1805), 33.
Schiroli (Mme), cantatrice, 143,144.
Schlesinger M. A., facteur de pianos à Berlin, 84.
Schlesinger Maurice, éditeur à Paris, xx, xxi, liii.
Schmidt Aloïs [Aloys], pianiste, 243, 254.
Schnabel Joseph-Ignace (1767-1831), compositeur silésien et chef d'orchestre, 65, 211, 212, 213, 214.
Scholtz, 212, 215, 267, 268.
Schubert Franz, n. 119 p. 105, n. 234 p. 252.
Schuch, 238, 247, 248.
Schumann Clara Wieck, dame Robert, xl.
Schumann Robert (1810-1856), xxxiv, xxxvii, xl, xlii, xliv.
Schuppanzigh Ignace (1776-1830), célèbre violoniste et chef d'orchestre viennois, 101, n. 110 p. 101, n. 115 p. 103, 109, 112, 113, 114, 125.
Schuster, artiste dramatique, 253.
Schwabe, lii.
Schwarzenberg (famille), 109.
Semkowicz Alexandre, bibliographe de Mickiewicz, xxii.
Sennewald, éditeur, Varsovie, 148, n. 166 p. 148, n. 196 p. 187.
Serwaczynski, 137, 138, 143, n. 157 p. 143.
Severin, 209.
Sévigné (Mme de), 33.
Seyfried Ignace-Xavier (chevalier de) (1776-1841), compositeur et chef d'orchestre autrichien, 103, n. 116 p. 103, 105, 113, 260.
Siciles (Reine des Deux), 220.
Siebert, 9.
Siemieniowskij Sergiej, xxii.
Sierakowski (de Waplewo), 115.
Sigismond III Wasa, roi de Pologne, 201, n. 206 p. 201, 238, n. 225 p. 238.
Sikorowski Victor, 19.
Simon, 16.
Skarbek Frédéric-Florian, comte (1792-1866), économiste, parrain de Chopin, 31, n. 34 p. 31, n. 57 p. 46, 49, 80, 110, 115, 116, 117.
Skabek Joseph, xliv.
Skarbek Louise Fenger, comtesse, xxx, 46, 59, n. 74 p. 59.
Skarzynska (Mlle) de Cracovie, 92.
Skarzynska (Mlle) de Studzienec, 92.
Skarzynski Valère, 156, 158, 177, 195, 225.
Skarzynski Vincent, 123, 177, 183, 186, 195, 204, 209, 225.
Slavik Joseph (1806-1833), violoniste tchèque, ami de Chopin, xxxvi, 231, n. 219 p. 231, 232, 234, 235, 236, 240, 249, 251, 255, 261, n. 244 p. 262.
Smithson Harriett, v. Berlioz, Harriett Smithson, dame Hector.
Smochowski, artiste dramatique, 167.
Smolski Charles, n. 9 p. 6.
Sobieski Jean III, roi de Pologne, 237, n. 224 p. 237, 266.
Sobieski Jacques, fils du roi Jean III Sobieski, 266.
Sokolowska (Mme), 130, 195.
Soliva Charles-Evasio (1792-1851), compositeur, professeur de chant, 133, n. 150 p. 133, 144, 145, 147, 150, 151, 153, 156, 159, 163, n. 184 p. 163, 171, 175, 176, 180, 182, 183, 184, 186, 189, 197, n. 202 p. 197, 202, 203, 207, 208.
Soliva (Mme), 136.
Soltyk (comte Charles), violoniste et compositeur amateur, 197.
Sontag Henriette (comtesse Rossi), la célèbre cantatrice allemande, 158, n. 179 p. 158, 163, 164, 169, n. 189 p. 169, 170, 171, 172, 173, 174, 260.

Soubis-Bisier, xiv.
Sowan, 132.
Sowinska (Mme), 154.
Sowinski, général, 281.
Sowinski Albert (1803-1880), pianiste et musicologue polonais, xxxvii, 80, 211.
Spoelberch de Lovenjoul, xxvi.
Spohr Louis (1784-1859), compositeur allemand, 123, 132, n. 149 p. 132, 193, 213.
Spontini Gasparo-Luigi-Pacifico (1774-1851), 76, n. 86 p. 76, 77, 83, 86, 87.
Stadler (abbé Maximilien), 252, n. 235 p. 252, 260.
Stametz, banquier, 226.
Standt, pianiste, 164.
Staszic Stanislas-Laurent (1755-1826), homme d'État et écrivain polonais, 48, n. 59 p. 48.
Staudigel Joseph, chanteur, n. 246 p. 263.
Stein Mathieu-André, facteur de pianos, Vienne, 101, 102, 104.
Stein, fils, 114.
Steinkeller Rodolphe, propriétaire du Théâtre Leopoldstadt, 187, 241, 250, 253, 277.
Stirling Jane-Wilhelmine, xlvi, li, lii, liv.
Stoepel François - David - Christophe (1794-1836), professeur de musique et musicologue allemand, xxxix.
Strauss Johann, père (1804-1849), compositeur de valses et de musique légère, 235, 253.
Streicher (Streycher), facteur de pianos à Vienne, 187, n. 197 p. 187, 207.
Stuart, lord, liii.
Studnicki, antiquaire, Varsovie, xiv.
Suminski, 8.
Sutherland, li.
Suze, 38, Suzon, 9, Zuzia, 50, 223.
Swieszewski Joseph, compositeur de danses, Varsovie, 235.
Szabkiewicz, clarinettiste, 160.
Szaniawski (fam. : Szaniasio), condisciple de Chopin, 241, 246.
Szaszek, Schaschek (Mme), 228, 233, 273, 274.
Szczerbinin (Mme), 219.
Szczurowski Jean - Népomucène (1771-1850), célèbre chanteur polonais, 42, n. 49 p. 42, 176, 198.
Szembek, général, 181, 182.
Szopski, Chopin.
Szreder, 20.
Szydlowski Adolphe, 29.
Szymanowska Marie, née Wolowska (1795-1832), célèbre pianiste polonaise, 71, n. 82 p. 71.
Szymanowski, 178.

Talma François-Joseph (1766-1826), 176.
Tanska Clémentine, dame Hofman, [Tanska-Hoffmanowa], femme de lettres polonaise, 98, n. 107 p. 98, 123, 207.
Tarczynski Thadée, professeur au Lycée de Varsovie, 70.
Tarquinio, chanteur, 217.
Tatyszczew, ambassadeur de Russie è Vienne, 228.
Tatyszczew (Mme), 226.
Teichmann Antoine (1798-1877), chanteur, compositeur et professeur de musique polonaise, 144, 168, n. 188 p. 168.
Tellefsen Thomas Dyke Akland (1823-1874), pianiste et compositeur norvégien, élève de Chopin, n. 244 p. 262.
Thalberg Sigismond (1812-1871), pianiste et compositeur allemand, 243, 260.
Thun-Hohenstein, comte, xl.
Tibaldi (Mlle), cantatrice, 87.
Tichatschek Joseph-Aloys (1807-1886), chanteur tchèque, n. 246 p. 263.
Titus, v. Woyciechowski.
Torpichen, lord, li, lii.

Toussaint (Mme), cantatrice, 77, 78.
Trémont (baron de), xxii.
Troupenas, éditeur, Paris, xxi.

Ulasino, princesse, née princesse de Saxe, 220.
Ulryk Léon, poète polonais, 158.
Uszak (Mme), 233.

Valère, v. Skarzynski Valère.
Veltheim Charlotte, cantatrice, 104, 126.
Victoria, reine d'Angleterre (1819-1901), li.
Viardot Pauline Garcia, dame Louis, xliv, xlv, li, liv.
Vigneron, dessinateur, xxxviii.
Vincent, v. Skarzynski Vincent.
Voigt (Mr et Mme), 228.
Voynich E. L., xxiv.

Walewska Marie de Lonczynska, comtesse, xxix.
Wallenstein, 119.
Wanda (Mlle).
Weber Charles-Marie (von) (1786-1826), 57, 76, n. 103 p. 94, n. 246 p. 263.
Wellington, li.
Weltz Charles, demi-frère de Titus Woyciechowski, 5, n. 5 p. 5, 74, 94, 130, 142, 155, 161, 175, 178, 209.
Werner Louis, compositeur n. 244 p. 262.
Wessel et Co, Londres, éditeurs, xxi.
Weyberheim (Mme), 226, 230.
Weydlich Adam, xxix, lv, lvi.
Wieck Clara, v. Schumann, Clara Wieck, dame Robert.
Wieck Frédéric (1785-1873), professeur de musique et critique allemand, père de Clara Schumann-Wieck, xl.
Wierzbowski, xxvi.
Wiesiolowska Anne, née comtesse Skarbek, marraine de Chopin, xxxv, n. 57 p. 46, n. 153 p. 135.
Wiesiolowski (famille), 122, 135.
Wilczynski, 6.
Wild François (1792-1860), ténor, 228, 241, 248, 265, 275.
Wilucka (Mme), 39.
Wilus, v. Kolberg Guillaume.
Wiman, 145.
Wincengerod (Mme), 93.
Winter Pierre von (1754-1825), compositeur allemand, 83, n. 91 p. 83, 211.
Winterhalter François - Xavier (1806-1873), peintre allemand, xlviii, xlix.
Witwicki Étienne (1805-1847), poète polonais, ami de Chopin, xxxv, 215, 268, n. 251 p. 268. 271.
Wodzinska (Mme), mère de Marie W., xv, xl, 149.
Wodzinska Marie, xv, xxiii, xl, xli, xliv, liv.
Wodzinski (les), xl.
Wodzinski Antoine, frère de Marie W., 193.
Woelke François-Antoine (1788-1862), professeur de philologie, 54.
Woerlitzer Sigismond-Frédéric, pianiste, 163, 172.
Wolicki, évêque de Poznan, xxxiv, 90, 247, n. 233 p. 247.
Woliki, Wolicki.
Wolkow Anne, cantatrice, 144, n. 159 p. 144, 163, n. 184 p. 163, 171, 176, 180, 181, 198, 199, 202, 203, 206, 207, 209, 242, n. 231 p. 245.
Woycicki, 9, 133, 198.
Woyciechowski Titus, condisciple et ami d'enfance de Chopin, xiii, xiv, xxxvi, 5, n. 6 p. 5, 31, 32, 73, 74, 75, 90, 91, 123, 130, 135, 144, 150, 154, n. 176 p. 155, 157, 162, 174, 179, 185, 195, 201, n. 207 p. 206, 207, 212, 213, 222, 223, 224, 225, 227, 228, 234, 237, 248, 261, 276, 278, 282, n. 255 p. 282.

Wrbna (famille), 109.
Würfel Guillaume (1791-1832), pianiste, organiste, compositeur et professeur de musique tchèque, 101, n. 111 p. 101, 102, 103, 109, 110, 113, 116, 117, 124, 126, 131, 225, 229, 231, n. 244 p. 262, 271, 272.
Wybraniecka Florence, cousine d'Antoine W., 25, n. 25 p. 25, 39.
Wybraniecki Antoine, 8, n. 13 p. 8, 25, n. 25 p. 25, 26, 28, 43, 55, 67, 75.
Wysocki, 52.
Wyszynska (Mme), 48.

Zabelewicz, Zubelewicz Adam-Ignace (1774-1831), professeur de philosophie è l'Université de Varsovie, 5, n. 4 p. 5, 53.
Zabelli (Zabello) François, médecin, 53.
Zacharkiewicz, 274.
Zagiba François, professeur à l'Université de Vienne, musicologue, n. 246 p. 263.
Zak, clarinettiste, 47.
Zakierska (Mme), 20.
Zakrgewski, 187.
Zaleska Martianne, xxix.
Zaleski Bohdan, poète polonais, xxxv.
Zamoyski (famille), 53.
Zboinska Camille (Kagila, Kamilka), 32.
Zboinski, 30, n. 32 p. 30, 31, 32.
Zdanowicz Joseph (1786-1889), artiste dramatique et chanteur, 42, n. 48 p. 42, 78, 176.
Zelazowski, 187.
Zelter Charles-Frédéric (1758-1832), compositeur et professeur de musique allemand, 77, 87, n. 96 p. 87, 90.
Zejdler, 187.
Zezi, chanteur, 218.
Zielinski, 208.
Zimmermann (Mme), cantatrice, 78.
Zoch, 82.
Zolkowski Aloïs-Gonzague, chanteur d'opéra, poète et littérateur polonais, 176.
Zylinski Faustin, chanteur, compositeur et directeur de théâtre, 80, 160, 176.
Zywny Adalbert (1756-1842), violoniste, professeur de piano de Chopin, xxxi, xxxii, xlv, 9 n. 16 p. 9, 28, 29, 39, 40, 41, 45, 50, 55, 59, 63, n. 76 p. 63, 64, 68, 81, 82, 94, 112, 133, 143, 150, 157, 162, 168, 174, 177, 184, 206, 210, 215, 224.

Académie de chant de Berlin (Singakademie), 77, 86, 87.
Académie (une) musicale [séance de musique, concert organisé dans une salle de théâtre], 104, n. 117 p. 104, 111, n. 246 p. 263.
Académie de musique de Vienne, 103.
Académie polonaise des Sciences, à Cracovie, XVII.
Adagiorum Chiliades, v. Chiliades Adagiorum.
Aelomelodicon, XXXIII.
Aelopantaléon (de Dlugosz), XXXIII, 54, n. 67 p. 54.
Agnès [ou *Angèle*] opéra de Paër, 175, 176, 181, 186, 208.
Air, de Merkadante, 171.
Air Moore varié pour le piano-forte, de Ries, 8.
Air de Figaro (*Barbier de Séville*), de Rossini, 214.
Aix-la-Chapelle, XVIII, XXXIX.
Allgemeine Muzik Zeitung, Leipzig, XXXVII.
Allemagne, XXII, 95, 196, 213.
Les Amis, comédie de Fredro, 152.
Angleterre, XIV, XXI, LI, LIII, 264.
Anneau (l') de Louise Chopin, 221, 236, 238.
Antichambre (*l'*) *du docteur*, comédie de Gaszynski, 144.
Antonin, domaine du prince Radziwill, XXXV, n. 153 p. 135, 139, 140.
Archives des actes anciens, à Varsovie, XIII.
Arenys de Mar (Espagne), XLIII.
Aspern, 266.
Autographe musical de Beethoven, 267.
Autriche, 196.
Avant-coureurs (*les*), vingt-quatre canons de Klengel, n. 133 p. 117.

Baléares (îles), v. Establiments, Majorque, Palma et Valdemosa.
Baden, 78.
Barbier (le) de Séville, de Rossini, 41, 42, 44, 77, 78, 171, 198, 203, 209, 214, 242.
Barcelone, XLII, XLIII.
Bavière, 272.
Belgique, XXI, 64, n. 77 p. 64.
Bénit (le) de Pâques, 159, n. 181 p. 159, 161.
Berlin, XXIII, XXXIV, 75, 76, n. 88 p. 76, 77, 80, 82, 84, 85, 86, 89, 90, 122, 131, 134, 136, 142, 165, 182, 201.
Berlin :
Académie de chant (Singakademie), 77, 86, 87.
Auberge du Kronprinz, 82.
Bibliothèque d'État, XXII, 88.
Cabinet zoologique, 83, 84.
Exercerhaus, 89.
Französische Strasse, 84.
Friedrichstrasse, 84.
Koningstalder Theater, 90.
Opéra, 83.
Singakademie, 77, 86, 87.
Université, 76.
Bialkow, 18.
Bialystok, 205.
Bibliographie musicale, par Joachim Lelewel, n. 167 p. 148.
Bibliothèques :
Bibliothèque du Congrès (Library of Congress), Washington, XXI.
Bibliothèque du Conservatoire de Paris, XIX, XX.
Bibliothèque de Dresde, 88.
Bibliothèque d'État, à Berlin, XXII, 88
Bibliothèque impériale, à Vienne, 256, 257.
Bibliothèque de l'Institut de France, à Paris, XX.
Bibliothèque de l'Institut de France : Coll. Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly, XXVI.
Bibliothèque Jagellone, à Cracovie, XVII.
Bibliothèque Krasinski, à Varsovie, XIV, n. 211 p. 210.
Bibliothèque nationale, Paris, XVI, XX.
Bibliothèque nationale, Varsovie, XIII, n. 211 p. 210.
Bibliothèque polonaise, Paris, XX, LIII.
Bielany, 49, 54, n. 69 p. 54, 204.
Bielsko, XXXV, 97.
Bischoffswerder (Bischoffswerter, Biskupiec), 41, 43, 44, 47, 52, 53, 58.
Blonie, 60.
Bocheniec, 12, 23, 24.
Bohême, XL, 119, n. 239 p. 258, 270.
Bologne, 256.
Breslau, v. Wroclaw.
Brochow, XXX.
Brunswick, 196.
Budapest, 209.
Bugle, instrument de musique, 182.

Cäcilienfest, oratorio de Hændel, 87.
Calomnie (*air de la*) (*Barbier de Séville*), de Rossini, 78.
Canada, XXI.
Carlsbad, XXXIX, XL, 106, 107.
Cassel, 196.
Cécile Piaszczynska, opéra de Kurpinski, 153, n. 174 p. 153.
Cendrillon, opéra de Rossini, 102, n. 113 p. 102.
Chaillot, LIII.
Chantilly, XXVI.
Chevalier (*le*) *teutonique* [parfois : *Les chevaliers teutoniques*], opéra de Meyerbeer, v. *Crociato* (*il*) *in Egitto*.
Chiliades adagiorum (*les Adages d'Erasme*), 35.
Choléra, 273, 276.

CHOPIN

Album (l') de Chopin, v. carnet de notes de Chopin.

AMITIÉ (Chopin et l')

Bialoblocki Jean, XIII, XXIV, 5, n. 7 p. 5, 8, 25-30, 63-59, 66-75.
Delacroix Eugène, XLI, XLV.
Dziewanowski Dominique, XXXII, n. 12 p. 8, 9, n. 15 p. 9.
Fontana Julien, XIV, 63, n. 90 p. 79, 93, 236.
Franchomme Auguste, XIX, XXXVIII.
Grzymala Albert [Adalbert et, en polonais Woycek], XVI, XVII, XLI, XLIII, 146.
Kolberg Guillaume, 12-14, n. 20 p. 12, 215, 281.
Matuszynski Jean, XIV, XXXIX, XLV, 33-36, 75, 215, 221-223, 224, 236-250, 259, 276, 281.
Slavik Joseph, XXXVI, 231, n. 219 p. 231, 232, 240, 249, 255, 261.
Woyciechowski Titus, XIII, XIV, XXXVI, 5, n. 6 p. 5, 32, 75-82, 90-94, 123-139, n. 142 p. 127, 139,-207, 207-210, 212, 213, 222, 223, 224-225, 227, 234, 237, 248, 261, 276, 278, 282, n. 255 p. 282.

AMOUR (Chopin et l')

Constance Gladkowska, XIII, XXXV, XXXVI, XXXVII, 132, 148, 167, 175, 176, 180-181, 193, 198, 199, 202, 203, 206-207, 208, 210, n. 211 p. 210, 221, n. 215 p. 221, 237, n. 223 p. 237, 239, 240, 242, 245, n. 231 p. 245, 247, 248, 249, 250,

263, 265, 280, 282, n. 256 p. 282, 283.
Delphine Potocka, XVIII, XXXVIII, XL, XLVIII, LIII.
George Sand, XIV, XV, XVI, XIX, XX, XXIII, XL, XLI, XLII, XLIII, XLIV, XLV, XLVI, XLVII, XLVIII, L, XLIX, LIV, 211.
Marie Wodzinska, XV, XXIII, XL, XLI, XLIV, LIV.

ART (Chopin et l')

Amour de l'art et des arts

Musique, XI, XIII, XXXI, 4, 32, 36, 68, 69, 75, 76, 83, 84, 104, 150, 151, 158, 182.
Musique populaire, XXXII, 14-15, 15, 21, 109, 208, 269, 270.
Les autres arts, 38, 99-100, 122.
Les lettres, 33, 68, 121, 122-123, 178.
Les souvenirs, les monuments, les témoignages du passé, 35, 83-84, 115, 117, 119, 240-241, 256.
Les Maîtres : n. 16 p. 9, n. 65 p. 52, 76, n. 86 p. 76, n. 94 p. 87, 109, 128, 136-137, 235, 236, 267, 275.

L'ARTISTE

Le Compositeur

L'activité créatrice, XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL, XLI, XLII, XLIII, XLIV, XLV, XLVII, XLVIII, L, 14, 44, 71, 75, 93, 94, 139, n. 156 p. 139, n. 157 p. 139, 141, 148, 151, 156, 165, 169, 177, 179, 185, 191, 197.
Les innovations, 166, 180, 198-199.
Publication (*la*) *des œuvres, les rapports avec les éditeurs*, XX-XXI, XXXI, XXXIV, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL, XLI, XLII, XLIII, XLIV, XLV, XLVI, XLVIII, L, 84, 100, n. 108 et 109 p. 100, 102, 107, 114-115, 124, 156, 160, 165-166, 174, 229, 233, 256-257, 273.

LE PIANISTE

Premières manifestations de son talent, XXXI, XXXI-XXXII, XXXIII, 6, 8, 14-15, 22, 64.
Les concerts de Chopin, XXXI, XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XLI, XLIII, XLIV, XLV, L, LI, LII, LIII, 64, 101, 105-106, 109, 124-126, 136-137, 145, 148, 156, 162, 165, 168, 207-209, n. 209 p. 207, 212-213, 263, n. 246 p. 263, 265.
Premier concert en public, XXXI.
Concerts au bénéfice d'autres artistes, XXXVI, XXXVIII, XXXIX, XLI.
Concerts en collaboration avec d'autres artistes, XXXVIII, XXXIX, XLIII, XLIV, XLV, L, LI, LII.
Concerts de charité, XXXI, XXXIII, XXXIV, 63-64, n. 76 p. 63-64.
Concerts à :
Breslau, v. Wroclaw.
Edimbourg, LII.
Glasgow, LII.
Londres, LI, LIII.
Manchester, LII.
Munich, XXXVII.
Paris, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XLI, XLIV, XLV, L.
Poznan, XXXIV.
Reinertz, XXXIII, 63-64, n. 76 p. 63-64.
Rouen, XLI.
Saint-Cloud, XLIII.
Varsovie, XXXI, XXXIII, XXXV, XXXVI.
Vienne, XXXVI.
Wroclaw, XXXVI, 211.
L'Improvisateur, XXXI, XXXVI, 93, 102, 105, n. 118 p. 105, 106, 110, 120, 126, 146, 147, 208, 213.
Le jeu, le toucher de Chopin, 107, 109, 131, 146, 212, 219.
L'Organiste, 44-45, n. 111 p. 101.

Les activités accessoires du pianiste

Accompagnement, 241, 265.
Musique de chambre, 262.
Autres (les) talents de Chopin.
Anecdotes (conteur d') et diseur de traits d'esprit et de propos fantaisistes, 6, 10, n. 17 p. 10, 12-14, 27, 43, 48, 53, 54, 70, 89, 90, 204, 205, 215, 216, 223, 245, 257-258, 274.
Comédie, Art dramatique, XXXII, XXXIII, n. 14 p. 9, 29, 91, 178.
Danse, 142, 230.
Dessin et caricature, 83, 89.
Jean de société, XLVIII, 62.
Littérature, XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVIII.
Mimique, XXXIII, XLVI, 273 et n. 252 p. 273.
Autographe (un) de Beethoven, 267.

les principaux traits du CARACTÈRE DE CHOPIN

tels qu'ils ressortent de sa correspondance.

Classer par ordre alphabétique les particularités, les caractéristiques d'une âme ? Tentative qui peut sembler audacieuse ou quelque peu naïve.... Pourtant nous essayons, en toute humilité, de l'accomplir en nous basant sur ce que Bronislas Sydow a réalisé dans ce sens en sa « Bibliographie de F. F. Chopin ». Il ne peut s'agir évidemment que d'indications fragmentaires.

Art (profond attachement à l') ; respect de celui-ci, XI, XIII, 4, 21, 36, 42, 68, 76, 87, 108, 141, 260.
Bienveillance, 115, 140, 141, 159.
Bonté, XXXIII, XXXVIII, XXXIX, XLI, XLV, XLVI, 64, 162.
Clairvoyance, perspicacité, XLVIII, 14-15, 57, n. 73 p. 57, 61, 62 110, 116, 126, 136, 145, 149, 158, 189, 194, 198, 200, 213, 214, 263-264.
Délicatesse, 7, 85, 104, 121, 239.
Devoir (sens du), 121, 266, 274, 275.
Expression originale..., poétique des idées... des sentiments ; sens du pittoresque..., images saisissantes, XII, 6, 11, 13, 18, 19-20, 23, 30, 31, 32, 35, 39-41, 48, 55-56, 70, 71, 73, 74, 76, 82, 85, 86, 89, 90, 91, 93, 108, 120, 123, 126, 132, 136, 137, 141, 142, 150, 156, 162, 166, 169, 172, 173, 176, 178, 184, 185, 191, 194-195, 200-201, 204-205, 215-216, 223-224, 237, 240-241, 242, 245, 248, 257-258, 263, 265-266, 273, 274, 278-283.
Indépendance d'esprit, XLI, 148, 189, 194.
Modestie, 42, 80, 105, 112, 113, 128, 148, 152, 158, 192, 195, 208, 213, 228, 256, 257.
Piano (culte voué au), 65, 84, 102, 104, 127, 134, 146, 147, 207, 212, 224, 236, 237, 283.
Reconnaissance, 103, 105, 110, 165.
Résignation, 111, 261, 272.
Sévérité envers soi-même, 80, 138, 151-152.
Simplicité, 54, 61, 135, 194, 208.
Spontanéité, 26, 192.
Carnet (le) de notes [Album] de Chopin, XIV, 210, n. 211 p. 210, 246, 254-255, 262-264, n. 244 p. 262, 271, 272, 277, 278-283.

Demeures de Chopin *(par ordre chronologique)*.

Zelazowa-Wola, XXX.
Varsovie :
Palais de Saxe, XXX.
Palais Casimir, XXXI.
Palais Krasinski, 5, Faubourg de Cracovie, XXXIV, 156.

Vienne :
Kohlmarkt, 1151, 3e étage, 224, 232-233, 245-246, 258, n. 239 p. 258.
Paris :
Boulevard Poissonnière, 27, XXXVII.
Cité Bergère, 4, XXXVIII.
Chaussée d'Antin [appelée encore parfois à l'époque rue du Mont Blanc], 5 puis 38, XXXVIII.
Rue Tronchet, 5, XLII.
Rue Pigalle, 16, XLV.
Square d'Orléans, 9 (Rue Saint-Lazare, 34), XLV.
Londres :
Welbeck Street, 10 (Cavendish Square), LI.
Dover Street, 48, LI.
Saint-James's Street, 4, LIII.
Chaillot :
Grande rue, 74, LIII.
Paris :
Place Vendôme, 12, LIII.

ÉTUDES (ses)

Études générales, XXXII, XXXIII, 5, 6, 26-27, 29, 37, 51, 56, 59, 67-68, n. 85 p. 74, n. 89 p. 77.
Études musicales, XXXI, XXXII, XXXIII, XXXV, 37, 68, n. 89 p. 77, 95.
Relations avec ses professeurs, XXXII, XXXIV, 63-64, 64-66, 79, 81, 108, 110, 124, 212, 214, 215, 233, 247, 250-254, 273.

CHOPIN ET SA FAMILLE

Amour filial, XI, XXXVII, XXXIX, XL, XLVI, 3, 4, 6-9, 10-12, 14-24, 30-32, 72, 82-90, 97-113, 113-123, 124, 185, 233-236, 238-241, 242-243, 244-248, 255-258, 259-262, 263, 264-267, 272-277, 278-280, 281, 282, 283.
Amour fraternel, XI, XXXIV, XXXVII, XLVI, 9, 44, 73-74, 97-113, 113-123, 185, 238, 241, 242-243, 248, 255-258, 259-262, 263, 264-267, 272-277, 278-280, 282, 283.
MUSICIENS (Opinions et réflexions de Chopin à propos de), 118, 140, 141, 154, 164, 168, 169-172, 173, 176, 180, 181, 181-182, 184, 186, 191, 193, 199, 206, 211, 216, 217, 218, 221, 222, 241, 242, 243, 248, 249, 252, 260, 261.
MUSICIENS DE L'ÉPOQUE (Relations de Chopin avec les), 101, 105, 109, 113, 114, 124, 127, 128, 132, 133, 156, 158-159, 160-161, 164, 165, 168, 169-170, 197, 214, 215, 217, 219, 220, 226, 231, 232, 249, 251-252, 260, 274.
Amour de la NATURE, 32, 61, 65, 97, 123-124, 175, 254-255, 256, 266, 274.

ŒUVRES

Adagio du Concerto en fa mineur (op. 21), XXXV, 132, 138, 145, 146, 147, 182.
Adagio du Concerto en mi mineur (op. 11), 166, 182, 200.
Adagio, introduction à la Polonaise brillante pour piano et violoncelle (op. 3) [Alla polocca], 151.
Alla polacca (polonaise brillante) pour piano et violoncelle (op. 3), 141, 151, 177.
Allegro de concert en la majeur (op. 46), XLV.
Allegro du concerto en fa majeur (op. 21), 145, 146, 147, 159-160.
Allegro du concerto en mi mineur (op. 11), 148, 159-160, 165, 167, 169, 200.
Andante spianato et grande polonaise brillante en mi bémol majeur (op. 22), XXXIX, XL, LII.
Ballade (1re) (sol mineur) (op. 23), XL.
Ballade (2e) (fa majeur) (op. 38), XLIV, LII.
Ballade (3e) (la bémol majeur) (op. 47), XLV.

Ballade (4e) (fa mineur) (op. 52), XLVI.
Barcarolle (op. 60), XLVIII.
Berceuse (op. 57), XLVI, LII.
Boléro (op. 19), XXXIX.
Chansons (deux des) de l'op. 74, XXXV.
Chansons sur des poèmes de Witwicki, 269, 271.
Chmiel, v. *Houblon* (le).
Concerto en fa mineur (op. 21), XXXV, XXXVI, XXXVIII, 132, 138, 140, 145, 146, 147, 148, n. 207 p. 202, 218, 225, 229, 243, 251.
Concerto en mi mineur (op. 11), XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XL, 148, 155, 156, 165, 166, 167, 169, 177, 179, 180, 185, 190, 197, 198, 202, n. 207 p. 202, 218, 229, 246.
Concerto pour deux pianos (un projet de Chopin), 234.
Étude nº 1 de l'op. 10, XXXIV, 139, n. 156 p. 139.
Études nos 1 et 2 de l'op. 10, XXXIV.
Étude nº 12 de l'op. 10, XXXVII.
Études (les 12) de l'op. 10, XXXVIII.
Études (les 12) de l'op. 25, XLI, LII.
Exercice (grand), première mention de la 1re étude de l'op. 10, 139, n. 156 p. 139.
Fantaisie (grande) sur des airs polonais (la majeur) pour piano et orchestre, op. 13, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXIX, 145, 146, 156.
Fantaisie en fa mineur (op. 49). XLV.
Fantaisie impromptu en do dièze mineur, op. 66, XXXIX.
Finale du concerto en mi mineur, 190.
« *Freie Phantaisie* », improvisation, 105, n. 118 p. 105, 126, 146.
Houblon (le), improvisation, 106, n. 122 p. 106, 109.
Impromptu en fa dièze mineur (op. 36), XLIV, LII.
Impromptu en sol bémol majeur (op. 51), XLVI.
Introduction et polonaise brillante op. 3, 141, 151, 177.
Lune (la) se lève, improvisation, 208, n. 210 p. 208.
Marche funèbre de la Sonate op. 35, orchestrée par Reber, LIV.
Mazurka dite *Le petit juif* nº 4 (op. 17), 14, n. 21 p. 14, 22.
Mazurka écrite par Chopin dans l'album de Hanka, 117.
Mazurkas (4) (op. 6), XXXVIII.
Mazurkas (5) (op. 7), XXXVIII, LII.
Mazurkas (4) (op. 17), XXXIX.
Mazurkas (4) (op. 24), XXXIX.
Mélodies sur des poèmes de Witwicki, 269, 271.
Mélodies (deux des) de l'op. 74, XXXV.
Messager (le), mélodie de Chopin sur un poème de Witwicki, 271.
Nocturnes : op. 9, XXXVIII ; op. 15, XXXIX ; op. 27, XL, LII ; op. 32, XLI ; op. 37, XLIV ; op. 48, XLV ; op. 55, XLVI, LII ; op. 62, XLVIII.
Polonaises : 2 polonaises (1818), XXXI ; Polonaise sur un motif du « Barbier de Séville », 44 ; Polonaise en do dièze mineur et en mi bémol majeur (op. 26), XL ; Polonaise en fa mineur (op. 71, nº 3), 141, 143 ; Polonaise en fa dièze mineur (op. 44), XLV ; Polonaise en la bémol majeur (1821), XXXII ; Polonaise en la bémol majeur (op. 53), XLVI ; Polonaise en la majeur et en do majeur (op. 40), XLIV ; Polonaise en si majeur (op. 71, nº 2), XXXIV ; Polonaise en sol mineur (1817), XXXI ; Polonaise en sol dièze mineur (1822), XXXII.
Polonaise (grande) brillante précédée d'un andante spianato pour le piano avec orchestre : op. 71, nº 2, XXXIV.
Polonaise brillante en do majeur, avec introduction pour piano et violoncelle, 141, 151, 273.

Polonaise-fantaisie (op. 61), XLVIII, LII.
Prélude en do dièze mineur (op. 45), XLV.
Préludes (24) (op. 28), XLII, XLIII, XLIV, LII.
Romance du concerto en mi mineur (op. 11), 212.
Rondeau en do majeur pour deux pianos (op. 73), XXXIV, 79, n. 90 p. 79, 93.
Rondeau à la Krakowiak, XXXIV, 93, 102, 104, 106, 110, 111, 125, n. 141 p. 125, 126, 127, 146, 147.
Rondeau à la Mazur, XXXIV, n. 164 p. 147.
Rondo du concerto en fa mineur, 138, 145, 147.
Rondo du concerto en mi mineur, 177, 179, 200, 202, 212, 213.
Scherzos : en si mineur (op. 20), XXXIX ; en do dièze mineur (op. 39), XLIII, XLIV ; en mi majeur (op. 54), XLVI.
Sonates : en do mineur (op. 4), XXXIV, 79, 100, n. 108 p. 100, 224 ; en si mineur (op. 58), XLVI ; En si bémol mineur (op. 35), XLIII, XLIV, LIV ; Pour violoncelle et piano, XLVIII, L.
Tarentelle (op. 43), XLV.
Trio en sol mineur pour piano, violon et violoncelle (op. 8), XXXIV, 79, 139, n. 157 p. 139, 177, 179-180.
Valse en la bémol majeur (op. 42), XLIV.
Valse (grande) en mi bémol majeur (op. 18), XXXIX.
Valse en ré bémol majeur (op. 70, nº 3), 132, 135.
Valses (Trois) op. 34, XLII.
Valses (Trois) op. 64, L, LII.
Variations sur un thème de Beethoven (Chopin-Slavik), 232, 234-235, 236.
Variations sur un thème de *Don Juan*, de Mozart (Là ci darem la mano) pour le piano avec orchestre (si bémol majeur) op. 2, XXXIV, XXXVII, XXXVIII, 79, 100, n. 108 p. 100, 101, 102, 104, 107, 114, 125, 126, 127, 143, 156, 160, n. 183 p. 160, 165, 174, 192, 229, 257.
Variations brillantes sur le rondeau favori de *Ludovic* d'Hérold : « Je vends des scapulaires » (si bémol majeur), op. 12, XXXVIII.
PARIS (L'ATTIRANCE DE), 68, 87, 91, 109, 242, 251, 264.
LE PATRIOTE, XI, XXXVI, XXXVII, XXXIX, L, LIII, 48-49, 88, 117, 230, 234, n. 222 p. 234, 238, 243-244, 249-250, 251, 262, n. 245 p. 262, 263, 268-271, 278-282.
PORTRAITS (LES), MÉDAILLONS ET BUSTES DE CHOPIN, XXXV (par la princesse Élise Radziwill, par Mierozewski) XXXVIII (par Vigneron), XLI (par Bovy, par Delacroix), XLII (par Goetzenberger), XLIV (par Dantan jeune), XLVIII (par Winterhalter, par Bovy), L (par A. Kolberg), LIV (par Kwiatkowski, par Graefle, par Clésinger), 133 (par Mierozewski), 148, 230-231 (par Hummel fils), 238, 247.
PRESSE (CHOPIN ET LA), n. 76 p. 63 et 64, 101, 103, 105, 112, 127, 128, n. 143 p. 128, 131, 145, 146, 147, 151, 152, 153, 155, 158, 165.
Santé (État de), XL, XLII, XLIII, XLVI, XLVIII, XLIX, L, LIII, LIV, 7, 8, 10, 11, 15, 33, 49, 50, 59, 60, 61, 62, 63, 65, 67, 68, 80-81, 99, 116, 155, 222, 229, 255, 260, 267, 274.
VOYAGES ET PROJETS DE VOYAGES, XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVIII, XXXIX, XL, XLII, XLIII, XLIV, XLVI, XLIX, LI, LII, LIII, 6, 30, 32, 33-36, 39, 59-66, 76, 82-90, 97-113, 113-116, 116-123, 124, 130, 131-132, 134, 135, 136, 142, 160, 165, 175, 179, 185, 186, 192, 196, 200, 203, 204, 209, 213, 215, 228, 234, 277.
Les passeports de Chopin, 136, 196, 264, 276, 281.
Choraléon, instrument de musique, 50, n. 63 p. 50, 67, 75.
Cimborasso [chimborazo] (mont), 88.
Clermont-Ferrand, n. 93 p. 87.
Coblence, XXXIX.
Collection d'autographes (de Fuchs, ami de Beethoven), n. 242 p. 261, 267.
Cologne, XXXIX.
Colporteur (le), opéra d'Onslow, 86-87, 88.
Comte (le) *Ory*, opéra de Rossini, 153, n. 172 p. 153, 157, 190.
CONCERTS (AUDITIONS ET), publics ou privés, cités par Chopin dans sa correspondance (1820-1831), 11, 26-27, 38, 42, 47, 71, 83, 86, 100, 101, 118, 128, 136-137, 143, 143-144, 150-151, 160-161, 163, 163-164, 169, 170-171, 172, 174, 182, 186, 215, 216, 217, 218, 221, 226, 260, 265.
Concerts donnés par Chopin, v. Chopin concerts.
Concerto de Kalkbrenner, 14.
Concerto en do dièze mineur, de Ries, 136.
Concerto, de Pixis, 134.
Concerto (4e) *en fa majeur* de Würfel, 272.
Concerto en mi bémol majeur, de Moschelès, 212.
Concerto en la bémol majeur, de Hummel, 229.
Concerto en mi majeur, de Hummel, 143.
Concerto en mi majeur, de Gyrowetz, XXXI.
Concertos, de Thalberg, 243.
Congrès des naturalistes, à Berlin (1828), XXXIV, 76, 83, 87, 89, 90.
Congrès de Vienne, XXXI.
Conservatoire de Paris, XXXIX.
Conservatoire de Prague, 38, 47, 116, n. 132 p. 117.
Conservatoire de Varsovie, v. VARSOVIE, Conservatoire.
Consuelo, roman de George Sand, XLIV-XLV.
Copenhague, XLI.
Cortez, opéra de Spontini, v. *Fernand Cortez*.
Cosima, drame de George Sand, XLIV.
Courrier (le) *français*, XLVII.
Courrier (le) *polonais*, 146, 152, 155.
Courrier (le) *de Szafarnia*, XXXII, 10, n. 17 p. 10, n. 18 p. 10 et 11, n. 19 p. 12, 14, 15, 16, 19, 22, 24.
Courrier (le) *de Varsovie*, n. 48 p. 42, n. 76 p. 63-64, 72, 127, 128, n. 143 p. 128, 147, 155, 158, 168, 186.
Cours de statique, de Monge, XXXII.
Cracovie, 124, 196.
Cracovie :
Académie polonaise des sciences, XVII.
Bibliothèque Jagellone, XVII.
Musée des Princes Czartoryski, XVII.
Université, n. 88 p. 76.
Creuse, XLVI.
Crociato (il) *in Egitto*, opéra de Meyerbeer, 103, 128-129, 242.
Cujavie [Cuiavie, Couiavie, Kujawy], XXVIII, 17.
Cylichowo, XXXIV.
Czarna, grotte près d'Ojcow, 99.
Czenstochowa, 165.
Daily nieuws, LI.
Dalmatie, 270.
Dame (la) *blanche*, opéra-comique de Boïeldieu, 102, n. 113 p. 102, 106.
Dame (la) *du lac*, v. *Donna* (la) *del Lago*.
Dantzig, v. Gdansk.
Danube, 237.
Darmstadt, 196.
Dictionnaire (grand) de la langue polonaise, par Samuel-Théophile Linde, n. 72 p. 56.
Dieczyn (Tetschen), XL.

INDEX DES MATIÈRES ET DES LIEUX

Dlugie, XXVIII.
Dobrzyn, 38, 48.
Don Juan, opéra de Mozart, v. Chopin, œuvres, variations sur un thème de *Don Juan*....
Donna (la) *del Lago*, opéra de Rossini, 208, 219, 265.
Dresde, XXIII, XXXV, XL, LVII, n. 129 p. 113, 116, 118, n. 134 p. 118, 121, 122, 123, 128, 129, 130, 131, 134, 136, 183, 195, 214, 215, 217, 219, 220.
Dresde :
Bibliothèque, 88.
Château, 115.
Galerie de tableaux, 122.
Grunes Gewölbe (musée), 218.
Jardins, 122.
Opéra, 216.
Ressource (la), salle de concerts, 215.
Dulnik, 22.
Duo d'*Armide*, de Gluck, 168.
Duo à 2 pianos, de Ferdinand Hiller, XXXIX.
Dusseldorf, XXXIX.
Duszniki, v. Reinertz.
Dux, château de Wallenstein, 119.
Écosse, LI, LII.
Edimbourg, LI, LII.
Enghien, près de Paris, XXXIX.
Establiments, île Majorque, XLII.
États-Unis d'Amérique, XIV.
Étude (une), de Kramer, 161.
Études, d'Aloïs Schmidt, 243.
Europe, L, n. 82 p. 71, 76.
Faust, de Gœthe, n. 89 p. 77, 121, 122-123.
Faust, de Gœthe (musique pour le), par Radziwill, n. 89 p. 77, 140-141 ; par Spohr, 123.
Ferdinand Cortez, opéra de Spontini, 76, 83, 86.
Festival Chopin, à Duszniki (Reinertz), XXXIII.
Fischbach, 169.
Flûte (la) *enchantée*, opéra de Mozart, 160.
Fra Diavolo, opéra-comique d'Auber, 216, 219, 228.
France, XIV, XXI, XXIII, LIII, LIV, LVI, 42, 95, 138, 196, 272, 283.
Francfort-sur-le-Main, 177, 243.
Francfort-sur-l'Oder, 85.
Frankenstein, 60.
Freischütz, opéra de Weber, 44, 56, 57, 70, 80, 88, 171.
Fribourg (Suisse), XXVI.
Fugues, de Bach, 128.
Fugues, de Klengel, 118, 128.
Gazette (la) *musicale*, Berlin, 88.
Gazette (la) *musicale*, Paris, XLI, XLIV.
Gazette (la) *polonaise*, 152.
Gazette (la) *de Varsovie*, 151, 153, 155, 158.
Gdansk (Dantzig), XXXIII, 30, n. 32 p. 30, 47, 115, 134, 189, 195.
Gènes, XLIII.
Genève, 133, 138.
Glasgow, LII.
Glatz (Klodzko), 60.
Gluckiste [s], 140.
Glyptothèque de Copenhague, XLI.
Golub, 18.
Grand duché de Varsovie, XXX, XXXI.
Guillaume Tell, opéra de Rossini, 202, 208, 228.
Gulbiny, 8, 39, 59.
Hambourg, 86.
Hamlet, prince de Danemark, tragédie de Shakespeare, 178.
Hélène et Malvine, opéra de Soliva, 147.
Hollande, XIV.
Hrubieszow, 91.
Illyrie, 270.
Institut Frédéric Chopin (actuellement : Société Frédéric Chopin), à Varsovie, XIII, XVI-XVII, n. 1 p. 3, n. 9 p. 6, n. 17 p. 10, n. 23 p. 21, n. 157 p. 139.
Italie, 95, 118, 133, 134, 136, 160 165, 183, 186, 188, 196, 205 220, 228, 234, 270.

Italienne (l') *à Alger*, opéra-bouffe de Rossini, 70, n. 80 p. 70.
Izbica-Kujawska, XXVIII, XXIX.
Joseph, opéra de Méhul, 103.
Journal officiel, Varsovie, 152.
Journal de Stuttgart, XIV, XXXVII, 278-283.
Kahlenberg (le), près de Vienne, 266.
Kalisz, XXXVI, 60, 136, 141, 142, 173.
Kamionna, 119.
Kikola, 30.
Koglowo, 31.
Kolo, 60.
Koslowo, 30.
Kowalewo, XXXIII.
Krapfenwald (le), près de Vienne, 266.
Kreisleriana, « fantaisies pour piano », de Schumann, XLII.
Krolewska (grotte), près d'Ojcow, 99.
Kutno, 60.
Leipzig, XXI, XXIII, XL, 79, 156, 166, 264.
Leopoldsberg (le), près de Vienne, 266.
Leszek le Blanc, opéra de Joseph Elsner, 202.
Library of Congress, Washington, v. Bibliothèque du Congrès.
Linz, 277.
Lodoïska, opéra de Joseph Elsner, 202.
Londres, XXI, XXIII, XXVI, XL, LI, LIII, 133, 193, 272.
Londres.
Dover Street, LI.
Eaton Square, LI.
Guildhall, LIII.
Saint-James's, Street, LIII.
Stafford House, LI.
Welbeck Street (Cavendish Square) LI.
Lorraine, XXVIII.
Lowicz, 60, 130, 173.
Lublin, 48, 51, 209.
Lucques, 220.
Lucrezia Floriani, roman de George Sand, XLVIII.
Lune (la) se lève, chanson populaire varsovienne, 208, n. 210 p. 208.
Lwow, XXVI, 167.
Maçon et serrurier, opéra d'Auber, 94, n. 105 p. 94, 211.
Madère, 108.
Mahomet, opéra de Rossini, 203.
Mallorquin (le), XLII.
Manchester, LII.
Marainville, département des Vosges, XXIV, XXVIII, XXIX, LV.
Marché (le) *aux femmes*, opéra d'Hérold, 133, n. 151 p. 133.
Mare (la) *au diable*, roman de George Sand, XLVI.
Mariage (le) *secret*, opéra-bouffe de Cimarosa, 86.
Mariemont, Belgique, XXI.
Marienbad, XL, 131, 177.
Marseille, XVII, XLIII.
Matrimonio (il) *segreto*, v. *Mariage* (le) *secret*.
Mazour (le), danse nationale de la Masovie, 44, n. 55 p. 44.
Mazour, habitant de la Masovie, XXII, 44, n. 55 p. 44.
Mazourka, de Louise Chopin, 44.
Mazourkas et valses, d'Orlowski sur des thèmes de Chopin, 147-148, 157, 158.
Méprise (la) *ou le filou présumé*, comédie d'Émilie et Frédéric Chopin, XXXIII.
Messe, par Miltitz, 218.
Messe de couronnement, par Elsner, 214.
Miami, XXI.
Milan, 177, 186, 216, 217, 220.
Millionnaire (le), opéra-comique de Drechsler, 144.
Moïse, opéra de Rossini, 120, 265.
Moravie, 97, 270.
Moscou, XVII, XXII, XXIII, XXIV.
Muette (la) *de Portici*, opéra d'Auber. 182, 213, 215, 217, 228, 243, 245,

Munich, XXIV, XXXVII, 76, n. 91 p. 83, 138, n. 247 p. 264, 267, 268, 272, 277.
Munich :
Société philharmonique, XXXVII.
Musées.
Musée Carnavalet, Paris, XLIV.
Musée du Château de Mariemont, Belgique, n. 77 p. 64.
Musée national de Prague, 116, n. 239 p. 258.
Musée des Princes Czartoryski, à Cracovie, XVII.
Musée de Pulawy, Pologne, n. 38 p. 34.
Myslowice, XV.
Nancy, XXIV.
Naples, 160, 220.
Neubourg, 266.
New-York, XXI, XXIII, XXIV, XXVI.
Nieszawa, 21.
Nocturne, tableau de Balestrieri, n. 61 p. 49.
Nohant, XLI, XLIII, XLIV, XLV, XLVI, XLVII, XLVIII.
Notre Société, comédie de Niemcewicz, n. 61 p. 49.
Obory, 12.
Obrow, 15.
Odéon (l'), collection d'œuvres musicales éditée par Haslinger, de Vienne, 100, n. 109 p. 100, 127, n. 183 p. 160.
Offrande (l') interrompue, opéra de Winter, 83, 89, 211.
Oh ! quante lagrime, air de la *Donna del Lago*, opéra de Rossini, 208, 265.
Ojcow, 97, 98, 99, 123.
Olesnica, 60.
Olympie, opéra de Spontini, 76.
Opéra (l') *italien en voyage*, opéra de Fioravanti, 203.

OPÉRAS ET OPÉRAS-COMIQUES CITÉS DANS LA CORRESPONDANCE DE CHOPIN (1825-1831)

Agnès [*Angèle*], 163, 175, 181, 186, 208 ; *Barbier* (le) *de Séville*, 41-42, 44, 77-78, 171, 209, 214 ; *Cécile*, 153, n. 174 p. 153 ; *Cendrillon*, 102 ; *Colporteur* (le), 86-87, 88 ; *Comte* (le) *Ory*, 153, n. 172 p. 153, 157, 190 ; Crociato (il) in Egitto, 103, 128-129, 242 ; Dame (la) blanche, 102, n. 113 p. 102, 106 ; Donna (la) del Lago, 208, 219, 265 ; *Ferdinand Cortez*, 76, 83, 86 ; *Flûte* (la) *enchantée*, 160 ; Fra Diavolo, 228 ; *Guillaume Tell*, 202, 208, 228 ; *Hélène et Malvine*, 147 ; *Italienne* (l') *à Alger*, 70, n. 80 p. 70 ; *Leszek le Blanc*, 202 ; *Lodoïska*, 202 ; *Maçon* (le) *et le serrurier*, 94, n. 105 p. 94 ; *Mahomet*, 203 ; *Marché* (le) *aux femmes*, 133, n. 151 p. 133 ; Mariage (le) secret, 86 ; *Millionnaire* (le) 144 ; *Moïse*, 120, 265 ; *Muette* (la) *de Portici*, 182, 213, 215, 217, 228, 243, 254 ; *Offrande* (l') *interrompue*, 83, 89, 211 ; *Olympie*, 76 ; *Opéra* (l') *italien en voyage*, 203 ; *Othello*, 78, 173, 222, 241, 242 ; *Palais* (le) *de Lucifer*, 138, 143 ; Preciosa, 94, n. 103 p. 94, 204 ; Premières (les) amours, 178 ; *Pie* (la) *voleuse*, 171, 181, 198, 203, 242 ; *Roi* (le) *des Alpes*, 211 ; *Siège* (le) *de Corinthe*, 275 ; *Tancrède*, 218 ; *Titus*, 228, 242 ; Turc (le) en Italie, 176, 181, 182, 186 ; Vestale (la), 176, 181.
Ornowek, 59.
Ostrow, 60.
Othello, opéra de Rossini, 78, 173, 222, 241, 242.
Ottelo, de Spohr, 132.
Ouverture (une) de Beethoven, 104.

INDEX DES MATIÈRES ET DES LIEUX

Paganiniste [s], 182.
Palais (le) *de Lucifer*, opéra de Kurpinski, 138, 143.
Palma [de Mallorca].
Palma : Calle de la Marina, XLII.
Pâques (bénit de), 153, n. 181 p. 159, 159, 161.
Paris, XIII, XIX, XXII, XXIV, XXVI, XXXVII, XXXIX, XLI, XLIII, XLIV, XLVI, XLVIII, LIII, n. 9 p. 6, 42, n. 61 p. 49, 68, 80, 87, 91, 92, 98, n. 107 p. 98, 109, 115, 134, 160, 165, 185, 209, 242, 251, n. 244 p. 262.
Paris :
Bibliothèque de l'Institut de France, XX.
Bibliothèque Nationale, XVI, XIX-XX.
Bibliothèque polonaise, XX.
Boulevard Poissonnière, XXXVII.
Chaussée d'Antin, XXXVIII.
Cité Bergère, XXXVIII.
Conservatoire de Musique, XXXIX.
Église de la Madeleine, LIV.
Musée Carnavalet, XLIV.
Musée du Louvre, XLI.
Père-Lachaise (cimetière du), LIV.
Place Vendôme, LIII.
Pleyel (salle de concerts de), XXVII, XLIV, XLV, L.
Rue Cadet, XXXVII.
Rue des Marais-St-Germain [Rue Visconti], XLI.
Rue de la Grange-batelière, XLIV.
Rue du Mont-Blanc, v. Chaussée d'Antin.
Rue Pigalle, XLIII, XLV.
Rue Tronchet, XLIII, XLV.
Rue de la Ville-l'Évêque, L.
Square d'Orléans, XXXV, L, LIII.
Théâtre français, XLIV.
Théâtre des Italiens, XXXIX.
Théâtre de l'Opéra, n. 243 p. 262.
Théâtre des Variétés, 185.
Tuileries (château des), XLI.
Passy, LIII.
Pencice, 5, n. 3 p. 5.
Perpignan, XLII.
Pfingskönig, 267, n. 249 p. 267.
Pie (la) *voleuse*, opéra-comique de Rossini, 171, 181, 198, 203, 242.
Pieskowa Skala, à Ojcow, 99.
Plock, 30, 69.
Plonne, 59.
Podolie, 53.
Pologne, XIV, XV, XIX, XXIV, XXVIII, XXXV, LIII, LIV, LVII, 80, 159, 198, 210, 224, n. 222 p. 234, 237, n. 224 p. 237, n. 229 p. 244, 283.
Pologne (grande), 114.
Polonaise, de Kaczkowski, 52.
Port-Vendres, XLII.
Posnanie, n. 89 p. 77, 135.
Poturzyw, XXXVI, n. 6 p. 5, 75, 91, 123, 135, 139, 144, 150, 157, 162, 169, 174, 175, 179, 183, 185, 190, 194, 195, 201.
Poznan (Posen), XVII, XXXIV, 85, 90, 139.
Salle blanche de la Voïvodie, XXXIV.
Pradnik (le), 98.
Prague, XXII, XXXV, 113, 115, 116, 117, 118, 123, 127, 128, 134, 218, 258, n. 239 p. 258.
Prague :
Cathédrale, 117.
Chapelle Venceslas, 117.
Château, 115.
Conservatoire, 38, 47, 116, n. 132 p. 117.
Musée national, 116, n. 239 p. 258.
Saint-Jean Népomucène (le), 117.
Preciosa, opéra de Weber, 94, n. 103 p. 94, 204.
Premières (les) *Amours*, opéra-comique de Kucharski, d'après la comédie-vaudeville de Scribe, 178.
Pressbourg, 266.
Projets (les) *de mariage*, comédie d'Alexandre Duval, 91.
Prusse, XV, 76, 169, 196.
Pulawy, 33, 34, n. 38 p. 34.
Quatuor, d'Elsner, 233.
Quatuor (« *dans le meilleur goût polonais* »), par Elsner, 153.

Quatuor de Moïse, de Rossini, 265.
Quator, de Rode, 151.
Quatuor du prince Ferdinand de Prusse, 137, n. 154 p. 137.
Quintette, de Spohr, 193.
Quodlibet, 235.
Radom, 48, 221, 249.
Radomin, 21, 59.
Reinertz, XXXIII, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 68, 177.
Reinertz :
Einsiedelei, 62.
Heuscheuer, 61.
Hohenmense, 62.
Requiem, de Mozart, LIV.
Retwiny, 24.
Révolution (la) polonaise de 1830-1831, XXXVI, n. 61 p. 49, n. 165 p. 147, n. 193 p. 172, 230, 239, n. 226 p. 239, 251, 262, n. 245 p. 262, 268-271, 278-283.
Revue (la) *musicale*, de Paris, XXV.
Revue (la) *musicale* (de Fétis), à Paris, 80.
Ribérac, L.
Rodzone, 18.
Rogalin, XIX.
Roi (le) *des Alpes*, opéra, 211.
Rome, 177, 220.
Rossiniste [s], 152.
Royaume de Pologne, XXXI.
Rubinelle (la), de Hummel, 150.
Russie, XV, XXII, XXIV, 272.
Saint-Cloud, XLIII.
Saint-Germain-en-Laye, XLIV.
Saint-Gratien, XLIV.
Saint-Petersbourg, 138, 156, 172, 198.
Saint-Veit, 274.
Salzbourg, XXXVII, 272, 277.
Sammler (der), Vienne, 131.
Sanniki, 76, 77, 79, 92, n. 102 p. 92, 94, 154.
Sarnow, XXIX.
Saxe, 121, 126, 128, 196, 217, 220, 242.
Schaffouse, 138.
Schönbrunn, 256.
Schwetz (Swiecie), 31.
Sémiramis ou *Sémiramide*, opéra de Rossini, 151.
Sentinella (la), de Hummel, 151.
Serrurier (le), v. *Maçon et Serrurier*, opéra d'Auber.
Siècle (le), Paris, XLIV.
Siège (le) *de Corinthe*, de Rossini, 275.
Silésie, XV, 62, 65.
Silésie (Haute), 97.
Skarbanow, XXIX.
Slavisme, 117.
Sochaczew, XXX, 60, 181.
Société des Concerts du Conservatoire de Paris, XX.
Société Frédéric Chopin, à Varsovie, v. Institut Frédéric Chopin.
Société littéraire polonaise, de Londres, LIII.
Société littéraire polonaise, de Paris, XX, XXXVIII.
Société musicale de Varsovie, XVII.
Société philharmonique de Munich, XXXVII.
Société des Sciences, Varsovie, n. 59 p. 48.
Sokolowo, 8, n. 13 p. 8, 17, 25, 26, 28, 30, n. 32 p. 30, 36, 37, 40, 44, 45, 51, 55, 66, 67, 69, 72.
Sonate à quatre mains, de Moscheles, 226.
Stockholm, XXVI.
Strasbourg, LV.
Strudels, mot allemand, crêpes.
Strzyzewo, XXXV, n. 153 p. 135.
Studzibniec, 92.
Stuttgart, XIV, XXXVII, 224, 278, 279, 281, 282.
Suisse, 133, 165.
Sulislawice, 142.
Symphonie, de Nowakowski, 147, 153.
Szafarnia, XXXII, XXXIII, 6, 7, 8, n. 12 p. 8, 10, 11, 12, 14, 20, 22, 28, 36, 39, 59.
Tancrède, opéra de Rossini, 218.
Telatyn, 186.

Telémaque [il s'agit probablement de l'opéra de Boïeldieu, créé à Saint-Pétersbourg en 1807], 78.
Teplitz, 115, 119, 121, 219, 130.
Thérèse ou l'orpheline de Genève, mélodrame de Victor [Victor-Henri - Joseph Brohain dit Ducange], 167.
Thorn, v. Torun.
Titus, opéra de Mozart, 228, 242.
Tokio, XXIII.
Torun, XXXIII, 31, 33, 34.
Torun :
Hôtel de Ville, 35.
Maison natale de Copernic, 34.
Pain (le) d'épices de Torun, 34.
Sandmaschine (la), 35.
Touraine, XXXVIII.
Tourzno, 30.
Trieste, 114, 131, 177.
Trio (le dernier), de Beethoven, 136-137, 138.
Turc (le) *en Italie*, opéra-bouffe de Rossini, 151, 163, 176, 181, 182, 186, 198.
Turek, 60.
Tygodnik Muzyczny, revue musicale dirigée par Kurpinski, n. 155 p. 138.
Tyrocinium, 56, n. 71 p. 56.
Tyrol, 196.
Ugoszcz, 39.
Unterbroschene (das) *Opferfest*, v. *Offrande* (l') *interrompue*.
Valdemosa, XLII.
Valses, d'Alexandre Rembielinski, 57-58.
Valses et mazurkas, d'Orlowski sur des thèmes de Chopin, 147-148, 157, 158.
Valses viennoises, 235, 252, 253.
Variations, de Charles de Bériot, 147.
Variations pour orchestre, par Elsner, 214.
Variations sur des thèmes polonais, par Herz, 260.
Variations de Moscheles sur la Marche d'Alexandre, 164.
Variations sur une dumka ukrainienne, par Radziwill, 170.
Variations, de Rode, 171.
Varsovie, XIII, XIV, XIX, XXIII, XXIV, XXVI, XXIX, XXX, XXXI, XXXII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII, XLV, LIV, LVI, LVII, 5, 6, n. 9 p. 6, 7, n. 14 et 16 p. 9, 10, 12, 14, 15, 16, 19, n. 23 p. 21, 22, n. 26 p. 26, 30, 33, 36, n. 43 p. 37, 38, 39, n. 50 p. 42, 43, 44, 47, 50, 51, n. 64 p. 51, 53, n. 69 p. 54, 57, 60, 63, 64, 66, 68, 69, 72, 73, n. 84 p. 74, 75, 77, 81, 82, 86, 91, 94, 96, 97, 99, 100, 104, 108, 110, 112, 113, 114, 115, 116, 121, 123, 130, 131, 134, 135, 137, 139, 142, 143, 144, 150, 154, 157, 158, n. 182 p. 160, 164, 167, 168, 169, n. 189 p. 169, n. 192 p. 172, 174, 175, 177, 179, 183, 185, 186, 188, 189, 190, 195, 201, 204, 207, 209, 211, 215, 218, 221, n. 215 p. 221, n. 217 p. 222, 223, 224, 230, 232, 234, 236, 237, n. 225 p. 238, 242, 247, 249, 250, 251, 255, 259, n. 243 p. 262, n. 244 p. 262, 264, 265, 267, 268, 272, 276.
Varsovie :
Cendrillon, café littéraire, 146, n. 163, p. 146.
Colonne du roi Sigismond III, 201, n. 206 p. 201.
Conservatoire, XXXII, XXXIII, XXXV, n. 77 p. 64, n. 85 p. 74, 95, n. 111 p. 101, n. 123 p. 108, n. 147 p. 132, n. 150 p. 133, n. 159 p. 144, n. 165 p. 147, n. 195 p. 178, 254.
Église évangélique, XXXIII.
Église de la Sainte-Croix, LIV.
Église des Visitandines, XXXIII, 44.
Faubourg de Cracovie, XXXIV, 156, 240, 254.
Hôtel d'Allemagne, 26.
Jardin botanique, 54, n. 70 p. 54, 58.
Karczewska, restaurant, 241, n. 227 p. 241.
Lourse, café, 186.

Lycée, XXXI, XXXII, XXXIII, n. 4 et n. 7 p. 5, 44, n. 72 p. 56, 67, n. 83 p. 72, 95, 96, 133.
Mariensztadt, 254.
Monument Copernic, 200, n. 206 p. 201.
Palais du Belvédère, n. 169 p. 151.
Palais Blank, 200, n. 206 p. 201.
Palais Casimir, XXXI, XXXIV, 32, n. 35 p. 32, 45, 54, n. 70 p. 54.
Palais Krasinski, XXXIV.
Palais des princes Radziwill, XXXI.
Palais de Saxe, XXX.
Powonski (cimetière), 282, n. 254 p. 282.
Praga, XXIX.
Ressource (la) du Palais Mniszek, 186.
Ressource (la), salle de concerts, XXXV, 79, 143.
Rue Leszno, 84.
Rue Marszalkowska, n. 102 p. 92.
Rue Miodowa, n. 64 p. 51, n. 81 p. 70, 133, 187, n. 196 p. 187.
Rue Podwale, 191.
Rue St-Georges, 129.
Sources (les), 200, n. 206 p. 201.
Théâtre national, XXXVI, 41, 48, n. 155 p. 138, 186, n. 230 p. 245.
Théâtre des Variétés, 177.
Université, XXXIII, XXXIV, n. 4 p. 5.
Wola, faubourg de, XXXVI, 78, 230.
Venise, 131.
Vêpres (les), de Morlacchi, 217.
Vestale (la), tragédie lyrique de Spontini, 176, 181.
VIENNE, XXXV, XXXVI, 47, n. 66 p. 52, 80, 97, 99, 100, n. 110 p. 101, 102, 104, n. 119 p. 105, 107, 108, 109, 112, 113, 114, 115, 116, 118, 120, 123, 124, 125, 126, 127, 131, 132, 134, 142, 143, 160, n. 183 p. 160, 164, 165, 174, 177, 183, 185, 186, 187, n. 197 p. 187, 193, 196, 201, 220, 221, 222, 223, 230, 234, 235, 236, 238, 241, 242, 246, 247, 249, 250, 251, 252, 254, 255, 258, 259, 261, 262, 264, n. 247 p. 264, 265, 266, 267, 268, 271, 272, 276, n. 256 p. 282.

Vienne :
Académie de musique, 103.
Association musicale, de Vienne, 226.
Bastei (Bastion), 234.
Bibliothèque impériale, 256, 257.
Chapelle impériale, 240.
Château, 241.
Conservatoire de musique, n. 140 p. 125.
Église évangélique, 260.
Église St-Étienne, 240.
Homme (l') *sauvage* [*Zum wilden Mann*], Auberge, 223.
Kärthnerthor Theater, 231, n. 246 p. 263.
Kohlmarkt, 224, 258.
Lamm, auberge, 227.
Landstâdtischer Saal, 229.
Opéra (l') italien, 165.
Prater (le), 254.
Redoute (la), salle de concerts, XXXVI, 231.
Sperl (café), 252, n. 236 p. 252.
Université, n. 246 p. 263.
Ville (*à la*) *de Londres* [*Stadt London*], auberge, 227.
Zum Römischen Kaiser, cabaret, 252, n. 236 p. 252.
Zur Boehmischen Koechin, auberge, 246, n. 232 p. 246.
Ville d'Avray, XLIX.
Vosges (département des), XXVIII.
Wagram, 266.
Warta, 60.
Washington, XXI.
Wiener Theater Zeitung, n. 128 p. 112.
Wroclaw [Breslau], XXXV, XXXVI, 60, 62, 65, 122, 123, 211, 212, 214, 215.
Ressource (la) [de Wroclaw], 211.
Zur goldenen gans, auberge, 211.
Zak, mot polonais : écolier, jeune garçon, gamin.
Zeitschrift für Litteratur, Vienne, 131.
Zelazowa-Wola, XXX, 45, 46, n. 57 p. 46, n. 74 p. 59, n. 181 p. 159, 174.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. CHOPIN, d'après un croquis de la princesse Élise RADZIWILL (voir lettre nº 51, p. 143).

II. Varsovie. « Vue du Faubourg de Cracovie, vers la rue du Nouveau Monde ».

III. Lettre de Frédéric CHOPIN à Joseph ELSNER. (Voir pp. 64-66). Collection du Musée du château de Mariemont.

IV. Nicolas CHOPIN, par MIEROSZEWSKI (état actuel de la toile), voir lettre nº 48, p. 133.

V. Justine CHOPIN, par MIEROSZEWSKI (état actuel de la toile), voir lettre nº 48, p. 133.

VI. Frédéric CHOPIN, par MIEROSZEWSKI (voir lettre nº 48, p. 133).

VII. Le piano sur lequel CHOPIN a joué pendant son séjour à Antonin, chez le prince Antoine RADZIWILL. (Document inédit), (Muzeum Wielkopolskie [Musée de la Grande Pologne] à Poznan).

VIII. Manuscrit de la première Étude, Op. 10, composée par CHOPIN en 1828-1829. (Remarquer à la seconde page le timbre du marchand de papier varsovien.)

IX. Joseph SLAVIK (1806-1833) portrait non signé (Musée national de Prague). Document inédit.

TABLE DES MATIÈRES

Histoire de la correspondance de Chopin xi
Chronologie de la vie de Chopin xxvii
Lettres 1
Table chronologique des Lettres de Chopin 285
Index des noms cités 291
Index des matières et des lieux. 308
Table des illustrations 323

NARODOWY INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA BIBLIOTEKA

NARODOWY INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA BIBLIOTEKA

LA CORRESPONDANCE DE
FRÉDÉRIC CHOPIN
COMPREND TROIS VOLUMES

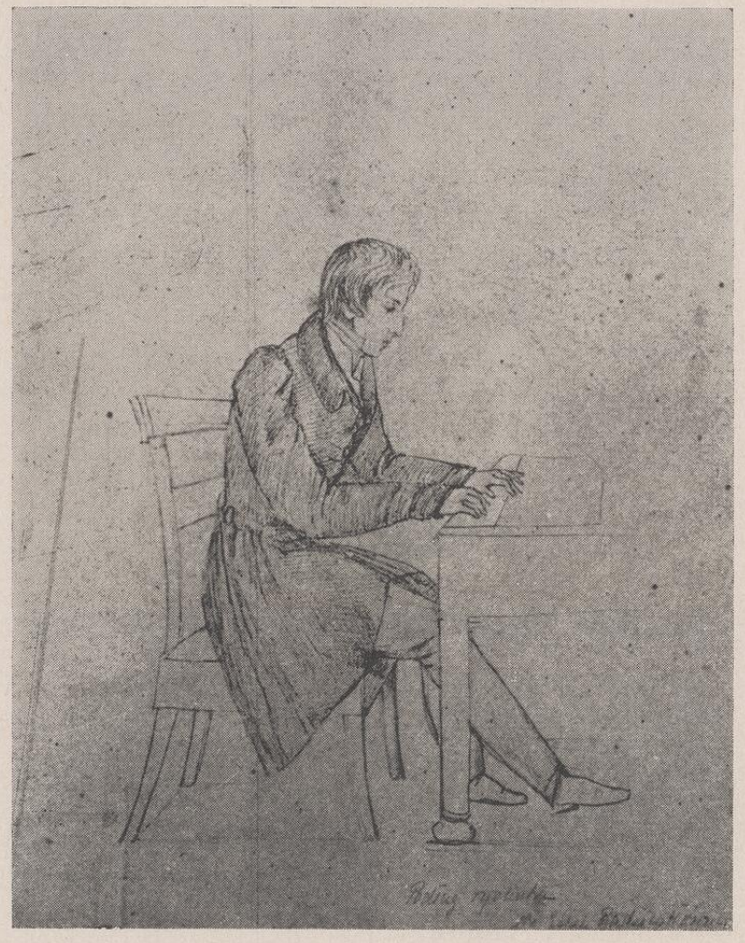
☆

CE PREMIER VOLUME
"L'AUBE"
1816-1831
EST ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN L'AN DE GRACE 1953
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE
TAFFIN-LEFORT A LILLE
POUR LES
ÉDITIONS RICHARD-MASSE
A PARIS

☆

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :
LE VOL. II - L'ASCENSION 1831-1840
LE VOL. III - LA GLOIRE 1840-1849

791
Narodowy
Instytut
Fryderyka
Chopina



Chopin, d'après un croquis de la Princesse Élise Radziwill
(voir lettre N° 51, p. 143).

Pl. I.

CORRESPONDANCE
DE
FRÉDÉRIC CHOPIN

L'AUBE
1816-1831

Recueillie, révisée, annotée et traduite par
BRONISLAS ÉDOUARD SYDOW
en collaboration avec
SUZANNE et DENISE CHA

RICHARD-MASSE — ÉDITE
7, Place Saint-Sulpice, Paris 6